

« **SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI** »

- Aebischer V. *La femme et le langage*
Affergan F. *Exotisme et altérité*
Akoun A. *L'illusion sociale*
Andreski S. *Les sciences sociales : sorcellerie des temps modernes ?*
Ansart P. *Idéologies, conflits et pouvoir*
Audibert A. *Le matriarcat breton*
Bancal J. *Economie des sociologues*
Beauchard J. *La puissance des foules*
Berger P.-L. *Les mystificateurs du progrès*
Berque J. *Les structures sociales du Haut-Atlas* (2^e éd.)
Berthelot J.-M. *L'intelligence du social*
Birnbaum P. *Dimension du pouvoir*
Boserup E. *La femme face au développement économique*
Bouvier P. *Le travail au quotidien*
Cecconi O. *Croissance économique et sous-développement culturel*
Chebel M. *Le corps dans la tradition au Maghreb*
Chebel M. *La formation de l'identité politique*
Cicourel A. V. *La sociologie cognitive*
De Coster M. *L'analogie en sciences humaines*
Decouflé A.-C. *Sociologie de la prévision*
Dion M. *Etat, Eglise et luttes populaires*
Dumont F. *L'anthropologie en l'absence de l'homme*
Duvignaud J. *La genèse des passions dans la vie sociale*
Duvignaud J. *Le langage perdu*
Duvignaud J. *Les ombres collectives. Sociologie du théâtre* (2^e éd.)
Evans-Pritchard E. E. *Les anthropologues face à l'histoire et à la religion*
Fernández Carrera G. *La photographie. Le néant*
Forsé M. *L'ordre improbable. Entropie et processus sociaux*
Geertz C. *Savoir local, savoir global*
Girod R. *Inégalité, inégalités*
Goldwater R. *Le primitivisme dans l'art moderne*
Jeady H.-P. *Mémoires du social*
Jodelet D. (sous la direction de). *Les représentations sociales* (2^e éd.)
Jodelet D. *Folies et représentations sociales*
Kettler, Meja, Stehr. *Karl Mannheim*

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Proc. 3523/92
1.000.000 100
Meeuwis
Krisoborn

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI
COLLECTION DIRIGÉE PAR GEORGES BALANDIER

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

SOUS LA DIRECTION DE
DENISE JODELET

304.151
R425
2. ed.
MCEH/A



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

96

SERV. E-3	COMPRA	<input checked="" type="checkbox"/>
	DOAÇÃO	<input type="checkbox"/>
	PERMUTA	<input type="checkbox"/>
N° 6899	DATA	30.12.92

FE
301.151
R425

ER-00003618-9



2.ed./1991
Les representations sociales

1920006899

ISBN 2 13 044129 7
ISSN 0768-0503

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1989, mars
2^e édition mise à jour : 1991, décembre
© Presses Universitaires de France, 1989
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

Liste des auteurs	3
Présentation de l'ouvrage, par Denise Jodelet	5
Bibliographie générale sur les représentations sociales, par Denise Jodelet et Jocelyne Ohana	9

PREMIÈRE PARTIE

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DANS LE CHAMP DES SCIENCES HUMAINES

1. Représentations sociales : un domaine en expansion, par Denise Jodelet	31
2. Des représentations collectives aux représentations sociales, par Serge Moscovici	62
3. Psychanalyse et représentation sociale, par René Kaës	87
4. L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives, par Dan Sperber	115
5. Grammaire et lexiques, vecteurs des représentations sociales, par Rom Harré (traduit)	131
6. Logique naturelle et représentations sociales, par Jean-Blaise Grize	152
7. Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique. L'exemple du raisonnement et du parler quotidiens, par Uli Windisch	169

DEUXIÈME PARTIE

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
EN PSYCHOLOGIE SOCIALE

- | | |
|--|-----|
| 8. L'étude expérimentale des représentations sociales, par Jean-Claude Abric | 187 |
| 9. Structure et dynamique des représentations sociales, par Claude Flament | 204 |
| 10. Attitudes et représentations sociales, par Willem Doise | 220 |
| 11. Prototypes et représentations sociales, par Gun Semin (traduit) | 239 |
| 12. Représentations sociales et causalité, par Miles Hewstone (traduit) | 252 |

TROISIÈME PARTIE

CHAMPS DE RECHERCHE
ET D'APPLICATION SPÉCIFIQUES

- | | |
|---|-----|
| 13. Anthropologie des systèmes de représentations de la maladie : de quelques recherches menées dans la France contemporaine réexaminées à la lumière d'une expérience brésilienne, par François Laplantine | 277 |
| 14. Les représentations sociales dans le champ des professions psychologiques, par Augusto Palmonari et Bruna Zani | 299 |
| 15. La représentation sociale dans le domaine de l'enfance, par Marie-Josée Chombart de Lauwe et Nelly Feuerhahn | 320 |
| 16. Cognitions et représentations sociales : l'approche génétique, par Willem Doise | 341 |
| 17. Les représentations sociales dans le champ éducatif, par Michel Gilly | 363 |
| 18. Représentations sociales de l'économie : une forme de connaissance, par Pierre Vergès | 387 |
| 19. L'exposition scientifique : une manière de représenter la science, par Bernard Schiele et Louise Boucher | 406 |

Liste des auteurs

- Jean-Claude Abric
Professeur à l'Université de Provence (Aix-en-Provence)
- Louise Boucher
Attachée de Recherche à l'Université du Québec à Montréal (Canada)
- Marie-Josée Chombart de Lauwe
Maître de Recherche au CNRS (Paris)
- Willem Doise
Professeur à l'Université de Genève (Suisse)
- Claude Flament
Professeur à l'Université de Provence (Aix-en-Provence)
- Nelly Feuerhahn
Chargée de Recherche au CNRS (Paris)
- Michel Gilly
Professeur à l'Université de Provence (Aix-en-Provence)
- Jean-Blaize Grize
Professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse)
- Rom Harré
Professeur à l'Université d'Oxford (Grande-Bretagne)
- Miles Hewstone
Professeur à l'Université de Bristol (Grande-Bretagne)
- Denise Jodelet
Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris)
- René Kaës
Professeur à l'Université de Lyon II (Bron)

- François Laplantine
Professeur à l'Université de Lyon II (Bron)
- Serge Moscovici
Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences
Sociales (Paris)
- Augusto Palmonari
Professeur à l'Université de Bologne (Italie)
- Bernard Schiele
Professeur à l'Université du Québec à Montréal (Canada)
- Gun Semin
Professeur à l'Université de Sussex (Grande-Bretagne)
- Dan Sperber
Professeur à l'Université de Paris X (Nanterre)
- Pierre Vergès
Chargé de Recherche au CNRS (Marseille)
- Uli Windisch
Professeur à l'Université de Genève (Suisse)
- Bruna Zani
Professeur à l'Université de Bologne (Italie)

Présentation de l'ouvrage

Denise Jodelet

La notion de représentation sociale qui, depuis plus de vingt ans, a suscité de nombreux travaux et débats en psychologie sociale, tend à occuper une position centrale dans les sciences humaines. Ce mouvement, amorcé en France sous l'impulsion de S. Moscovici, rencontre un intérêt croissant dans divers pays, en Europe et outre-Atlantique. La bibliographie présentée en tête du présent volume reflète cet état de fait que confirment les rencontres scientifiques internationales, organisées autour de l'étude des représentations sociales ou comptant des symposiums et communications qui y font référence. Parallèlement, dans les sciences sociales (anthropologie, histoire, sociologie, etc.), la propension à se rapporter aux représentations ne cesse de s'affirmer.

La recherche sur les représentations sociales présente un caractère à la fois fondamental et appliqué et fait appel à des méthodologies variées : expérimentation en laboratoire, et de terrain ; enquêtes par entretiens, questionnaires, techniques d'association de mots ; observation participante ; analyse documentaire et de discours, etc. Elle touche à des domaines et objets divers. Rappelons-en les principaux : domaine scientifique (théories et disciplines scientifiques, diffusion des connaissances, didactique des sciences, développement technologique...) ; domaine culturel (culture, religion...) ; domaine social et institutionnel (politique, mouvements sociaux, économie, déviance et criminalité, système juridique...) ; domaine de la production (professions, travail, chômage...) ; domaine de l'environnement (espaces construits et naturels, ville, risques environnementaux...) ; domaine biologique et médical

(corps, sexualité, sport, santé, maladie, handicap...); domaine psychologique (personnalité, intelligence, groupes...); domaine de l'éducation (institution scolaire, rôles, formation...); étude des rôles et acteurs sociaux (enfants, femmes, hommes, différenciation de genre...); relations intergroupes (nation, ethnies, sexes, catégories sociales, identité...).

Autant d'éléments qui attestent de la fécondité de la notion, de sa maturité scientifique et de sa pertinence pour traiter des problèmes psychologiques et sociaux de notre société. C'est pourquoi il a paru nécessaire de faire le point sur l'état de la recherche qui s'y rapporte, en dégagant ses articulations théoriques et ses axes de développements majeurs. Tel est l'objet de cet ouvrage.

La première partie de l'ouvrage, après avoir dessiné le domaine d'étude des représentations sociales dans ses lignes directrices (chap. 1 par D. Jodelet) et son histoire (chap. 2 par S. Moscovici), examine quelques relations privilégiées qu'il entretient avec d'autres domaines ou disciplines de recherche : la psychanalyse (chap. 3 par R. Kaës); l'anthropologie (chap. 4 par D. Sperber); le langage (chap. 5 par R. Harré); la logique naturelle (chap. 6 par J.-B. Grize); la sociologie et la sociolinguistique (chap. 7 par U. Windish).

La seconde partie de l'ouvrage est plus spécifiquement centrée sur l'étude psychosociologique des représentations sociales et sur ses relations avec des concepts centraux de la psychologie sociale. Deux chapitres illustrent les progrès les plus marquants dans l'étude expérimentale et structurale des représentations (chap. 8 par J.-C. Abric et chap. 9 par C. Flament). Est ensuite envisagée l'articulation du traitement des représentations sociales avec celui des attitudes (chap. 10 par W. Doise), des prototypes (chap. 11 par G. Semin), de l'attribution sociale (chap. 12 par M. Hewstone).

La façon dont les représentations sociales sont abordées dans des champs de recherche ou d'application spécifiques fait l'objet de la troisième partie de l'ouvrage. Sont d'abord considérés les domaines de l'anthropologie médicale (chap. 13 par F. Laplantine) et des professions psychologiques (chap. 14 par A. Palmonari et B. Zani). Trois chapitres sont ensuite consacrés à l'enfance (chap. 15 par M.-J. Chombart de Lauwe et N. Feuerhahn), au développement cognitif (chap. 16 par W. Doise) et au champ édu-

catif (chap. 17 par M. Gilly). Enfin la diffusion des connaissances est traitée à propos de l'économie (chap. 18 par P. Vergès) et de la mise en visibilité de la science (chap. 19 par B. Schiele et L. Boucher).

Cet ouvrage est avant tout une entreprise collective que j'ai eu plaisir à servir. Que soient ici remerciés les auteurs qui, venus d'horizons et de pays divers, ont bien voulu mettre en perspective leur science et leur œuvre pour éclairer et enrichir un secteur en pleine évolution et par là délicat à cerner. Avec un souci d'accessibilité remarquable, ils ont réalisé un travail de synthèse et d'exploration qui fait de ce livre plus qu'une introduction à l'étude des représentations sociales. Les pistes qu'ouvrent leurs bilans, remarques et critiques donneront à la recherche une nouvelle impulsion.

Bibliographie générale sur les représentations sociales

Denise Jodelet
Jocelyne Ohana

Cet ouvrage a pour vocation d'introduire au domaine de recherche consacré aux représentations sociales. Il a donc paru opportun de l'ouvrir par une bibliographie des publications qui y sont afférentes. Le lecteur prendra ainsi, d'entrée de jeu, une vue extensive, des progrès que la recherche enregistre à travers temps et espace et de ses principaux thèmes et problématiques.

Cette bibliographie ne se prétend pas exhaustive. De plus, elle se limite à la psychologie sociale, en dehors de quelques textes traitant spécifiquement des représentations dans d'autres disciplines. Elle est divisée en deux parties consacrées l'une aux ouvrages et chapitres d'ouvrages, l'autre aux articles.

L'espace disponible n'a pas permis de faire état des rapports de recherche ni des thèses non publiés. Pour la même raison, dans le cas d'ouvrages collectifs consacrés exclusivement aux représentations sociales, le détail des auteurs et titres de chapitres n'a pu être mentionné. De même, toutes les références qui, indiquées dans les chapitres du présent volume, figurent déjà dans la bibliographie générale n'ont pas été conservées dans les bibliographies propres à ces chapitres. Les textes auxquels ces derniers renvoient seront aisément identifiés dans la bibliographie générale grâce aux indications de dates.

Ouvrages

- Abrie J.-C., *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset, Del Val, 1988.
- Aebischer V., *Les femmes et le langage. Les représentations sociales d'une différence*, Paris, PUF, 1985.
- Aebischer V., Deconchy J.-P., Lipiansky E. M. (eds), *Idéologies et représentations sociales*, Cousset, Del Val, 1991.
- Amerio P., *Alcuni aspetti di articolazione tra lo psichico e il sociale : motivazione, decisione, azione*, in P. Amerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.

- Amerio P., Groupes, représentation et identité sociale, in J. L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Audigier et al., *Représentations des élèves et enseignement*, Paris, INRP, coll. « Rapports de recherche », 1986, 12.
- Ayestaran S. (ed.), *Psicología de la enfermedad mental : ideología y representación social de la enfermedad mental*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 1985.
- Baechler J., *Qu'est-ce que l'idéologie ?*, Paris, Gallimard, 1976.
- Banissoni M., Manneti L., Tanucci G., *Le rappresentazioni sociali*, Rome, Bulzoni, 1986.
- Barbichon G., La diffusion des connaissances scientifiques et techniques, in S. Moscovici, *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, 1972.
- Barjonet P. E., Représentations sociales de l'intervention de l'Etat dans le champ de la sécurité routière, *Actes du Colloque de Royaumont : Transports et Société*, Paris, Economica, 1980.
- Barjonet P. E., *Vitesse, risque et accident. Psychologie de la sécurité*, Caen, Paradigme, 1988.
- Beauvois J.-L., Joule A., Monteil J.-M. (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales, 2 : Représentations et processus socio-cognitifs*, Cousset, Del Val, 1989.
- Belisle C., Schiele B. (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes. Recherche sur les représentations*, Paris, CNRS, 1984.
- Belleli G. (ed.), *La représentation sociale de la maladie mentale*, Napoli, Liguori, 1987.
- Berger P. L., Luckman T., *The social construction of reality*, New York, Doubleday & Company, 1966.
- Betocchi G. V. (ed.), *Problemi di metodologia di studio delle rappresentazioni sociali, Psicologia e Società*, numéro spécial, 1986, 1.
- Bhavnani K., *Talking Politics : A Psychological Framing for Views from Youth in Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, sous presse.
- Bonnes M., La rappresentazione cognitiva dello spazio ambientale comme possible « concetto-cerniera » tra lo psichico e il sociale, in P. Armerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Borel M. J., Textes et construction des objets de connaissance, in C. Reuchler (ed.), *L'Interprétation des textes*, Paris, Editions de Minuit, 1989.
- Bourdieu P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- Breckwell G., Canter D. (eds), *Empirical Approaches to Social Representations*, Oxford, Oxford University Press, sous presse.
- Bruner J., Haste H. (eds), *Making Sense : The Child's Construction of the World*, London and New York, Methuen, 1987.
- Chombart de Lauwe M.-J., *Un monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*, Paris, Payot, 1971.
- Chombart de Lauwe M.-J., Bellan C., *Enfants de l'image, enfants personnages des médias, enfants réels*, Paris, Payot, 1979.

- Chombart de Lauwe P.-H. et al., *La femme dans la société. Son image dans différents milieux sociaux*, Paris, CNRS, 1963.
- Chombart de Lauwe P.-H., *Images de la culture*, Paris, Editions Ouvrières, 1966.
- Colucci F. P., *Giovani nel labirinto. Rappresentazioni socioprofessionali : al termine della scuola secondaria superiore*, Milano, Franco Angeli, 1989.
- Dann H. D., Pädagogisches Verstehen : Subjektive Theorien und erfolgreiches Handeln von Lehrkräften, in K. Reusser, M. Reusser (eds), *Verstehen Lernen. Verstehen lehren, Verstehen als psychologischer Prozeß und als didaktische Aufgabe*, Berne, Huber, sous presse, 1991.
- Darre J.-P., *La parole et la technique. L'univers de pensée des élèves du Ternois*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- De La Soudière M., *L'hiver. A la recherche d'une morte-saison*, Lyon, La Manufacture, 1987.
- De Polo M., Sarchielli G., *Psicologia della disoccupazione*, Bologna, Il Mulino, 1987.
- De Rosa A. M., The social representations of mental illness in children and adults, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current Issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Deconchy J.-P., *Orthodoxie religieuse et sciences humaines*, La Haye, Mouton, 1980.
- Deconchy J.-P., Systèmes de croyances et représentations idéologiques, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Deconchy J.-P., Conduites sociales, comparaison sociale et représentation du patrimoine comportemental commun à l'homme et à l'animal, in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Desautels J., Avadon M., Laroche M., *La représentation de la science véhiculée par les programmes d'enseignement des sciences du ministère de l'Education au secondaire*, Collection du Laboratoire de Recherche sociologique de l'Université Laval, 1988.
- Di Giacomo J. P., *Rappresentazioni sociali e movimento collettivi*, Napoli, Liguori, 1985.
- Doise W., Relations et représentations intergroupes, in S. Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 2, Paris, Larousse, 1973.
- Doise W., Palmonari A. (eds) *Textes de base en psychologie : L'étude des représentations sociales*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1986.
- Doise W., Les représentations sociales, in C. Bonnet, R. Ghiglione, T. F. Richard (eds), *Traité de psychologie cognitive*, Paris, Dunod, 1990.
- Durkheim E., Représentations individuelles et représentations collectives, 1898, in *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1967.
- Duveen G., Lloyd B. (eds), *Social Representation and the development of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
- Ehrlich J. (ed.), Les représentations, *Psychologie française*, numéro spécial, 1985, 30, n° 3/4.
- Emiliani F., Palmonari A., Ricci-Bitti P., Zani B., Dalla rappresentazione sociale al comportamento finalizzato : studio di campo su una istituzione

- educativa, in P. Amerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Emiliani F., Zani B., Carugati F., From International Strategies to Social Representation in P. Robinson (ed.), *Communication in Development*, London Academic Press, 1981.
- Enriquez E., Rouchy J.-C. (eds), Représentations sociales, *Connexions*, numéro spécial, 1988, 1, n° 51.
- Farr R. M., Les représentations sociales, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Farr R. M. (ed.), *Social Representations. Special Issue. Journal for the Theory of Social Behavior*, 1987, 17, n° 4.
- Farr R. M., Moscovici S., On the nature and role of representations in self's understanding of others and of self, in M. Cook (ed.), *Progress in Person Perception*, London, Methuen, 1984.
- Farr R. M., Moscovici S. (eds), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- Fischer G. N., La représentation sociale, in G. N. Fischer, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris, Dunod, 1987.
- Flahaut F., *La parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil, 1978.
- Flament C., Pratiques et représentations sociales, in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Flick U. (ed.), *Alltagswissen über Gesundheit und Krankheit. Subjektive Theorien und soziale Repräsentationen*, Heidelberg, Asanger, Verlag 1991.
- Flick U., Wissen, Regeln, Handeln. Individuelle und soziale Modelle der Repräsentation von Erfahrungswissen als Basis regelgeleiteten Handelns, in G. Juttemann (ed.), *Individuelle und soziale Regeln des Handelns*, Heidelberg, Asanger, sous presse.
- Fodor J. A., *Representations : Philosophical essays on the foundations of cognitive science*, Brighton, Harvester Press, 1981.
- Forgas J. P. Episode Cognition : Internal representations of interaction routines, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology*, New York, Academic Press, 1982.
- Fraser C., Gaskell G. (eds), *Attitudes, Opinions and Representations. Social Psychological analyses of widespread beliefs*, Oxford, Oxford University Press, 1988.
- Fronty C., Mentalités, représentations sociales et idéologies, in *Technologies, idéologies et pratiques*, 1990, 1-4.
- Gergen K. J., Gergen M. M., *Social Psychology*, New York, Harcourt Brace Javanovich Inc., 1981.
- Giami A., Humbert-Viverat C., Laval D., *L'ange et la bête. Représentation de la sexualité des handicapés mentaux*, Paris, Ed. du CTNERHI, 1983.
- Gilly M., *Maîtres-élèves : rôles institutionnels et représentations*, Paris, PUF, 1980.
- Gilly M., Institutional roles, partner's representations and attitudes in educational interactions, in E. De Corte, J. G. L. C. Lodewijks, P. Parmentier, P. Span (eds), *Learning and instruction*, Oxford Leuven, Pergamon Books LTD, 1986.

- Gilly M., L'élève vu par le maître : influences socio-normatives dans l'exercice du rôle professionnel, in J. M. De Ketele (ed.), *L'évaluation : approche descriptive ou prescriptive*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1986.
- Godelier M., *L'idéal et le matériel. Pensée, économie, sociétés*, Paris, Fayard, 1984.
- Gorin M., *A l'école du groupe : heurs et malheurs d'une innovation éducative*, Paris, Dunod, 1980.
- Gourevitch J.-P., *L'imagerie politique*, Paris, Flammarion, 1980.
- Grize J.-B., *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990.
- Grize J.-B., Vergès P., Silem A., *Les salariés face aux nouvelles technologies. Vers une approche socio-logique des représentations sociales*, Paris, CNRS, 1988.
- Harre A., *Pronouns and people*, Oxford, Blackwell, 1990.
- Herzlich C., *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1969.
- Herzlich C., La représentation sociale, in S. Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 1, Paris, Larousse, 1972.
- Huguet M., *Les femmes dans les grands ensembles : de la représentation à la mise en scène*, Paris, CNRS, 1971.
- Hurtig M.-C., Pichevin M.-F. (eds), *La différence des sexes. Questions de psychologie*, Paris, Tierce, 1986.
- Ibanez Gracia T. (ed.), *Ideologias de la vida cotidiana. Psicología de las representaciones sociales*, Barcelona, Sendai, 1988.
- Jodelet D., Les représentations socio-spatiales de la ville, in P. H. Derycke (ed.), *Conceptions de l'espace*, Paris, Université de Paris X, 1982.
- Jodelet D., La représentation du corps, ses enjeux privés et sociaux, in J. Hainard et R. Kaehr (eds), *Le corps en jeu*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1983.
- Jodelet D., A propos des attitudes à l'égard de la science, in M. Tubiana, Y. Pellicier, A. Jacquart (eds), *Images de la science*, Paris, Economica, 1984.
- Jodelet D., Représentations sociales : phénomènes, concept et théorie, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Jodelet D., Représentations et idéologie, in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Jodelet D., Sono innocenti ma contaminano : una ricerca sull'inserimento degli handicappati mentali in famiglie di un villaggio rurale ; in A. Palmonari (ed.), *Gli handicappati mentali ed il lavoro : inserimento, risultati, resistenze*, Padova, Giufre, 1987.
- Jodelet D., *Folies et représentations sociales*, Paris, PUF, 1989. (Trad. anglaise : *Madness and Social Representations*, Herts, Harvester Wheatsheaf, 1991.)
- Jodelet D., Les représentations sociales, in *Grand Dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1991.
- Jodelet D., Pensée et mémoire sociales, *Actes du 1^{er} Congrès international : Théorie de la mémoire*, Rio de Janeiro (à paraître).

- Jodelet D., Moscovici S., numéro spécial sur Les représentations sociales, *Revue internationale de Psychologie sociale*, 1990, 3, n° 3.
- Jodelet D., Relationships between indigeneous psychologies and social representations, in J. Berry, U. Kim (eds), *Indigeneous Psychologies*, Cross-cultural psychology monographs (à paraître).
- Kaës R., *Images de la culture chez les ouvriers français*, Paris, Ed. Cujas, 1968.
- Kaës R., *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod, 1976.
- Kaës R., *L'idéologie, études psychanalytiques. Mentalité de l'idéal et esprit de corps*, Paris, Dunod, 1980.
- Ledrut R., *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.
- Lefebvre H., *La présence et l'absence : contribution à la théorie des représentations*, Tournai, Casterman, 1980.
- Leventhal H., Meyer D., Nerenz D., The Common Sense representations of illness danger, in S. Rachman (ed.), *Medical Psychology*, Oxford, Pergamon Press, 1980.
- Lipiansky E., *L'âme française ou le national libéralisme*, Paris, Anthropos, 1979.
- Lloyd B., Duveen G., The re-construction of social knowledge in the transition from sensorimotor to conceptual activity : The gender system, in A. Gellatly, D. Rogers, J. Sloboda (eds), *Cognition and Social Worlds*, Oxford, Oxford University Press, 1988.
- Lloyd B., Duveen G., Social representations and the development of knowledge, in J.-P. Forgas, J.-M. Innes (eds), *Recent Advances in Social Psychology : An International Perspective*, Amsterdam, Elsevier, 1989.
- Lorenzi-Cioldi F., *Hommes et femmes : semblables ou différents*, Presses Universitaires de Grenoble, 1988.
- Maho J., *L'image de l'autre chez les paysans*, Paris, Le Champ du possible, 1974.
- Mandler J.-M., Représentation, in J. H. Flavell, E. M. Markeman (eds), *Cognitive development*, vol. 3 of P. Mussen (ed.), *Manuel of Child Psychology*, New York, J. Wiley, 1983.
- Marbeau L., Audigier F. (eds), *Seconde rencontre nationale sur la didactique de l'histoire et de la géographie* (table ronde sur le concept de représentation dans différentes sciences de l'homme et de la société), Paris, INRP, 1987.
- Michelat G., Simon M., *Classes, religion et comportements politiques*, Paris, Editions Sociales, 1977.
- Milgram S., Jodelet D., Psychological maps of Paris, in H. M. Proshansky, W. H. Ittelson, L. G. Rivlin (eds), *Environmental Psychology : People and their physical settings*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1976 (2^e éd.).
- Mollo S., Représentations et images respectives que se font des deux autres partenaires : les enfants, les parents, les maîtres, in M. Debesse, G. Mialet, *Traité des sciences pédagogiques*, 6, Paris, PUF, 1974.
- Mollo S., *La sélection implicite à l'école*, Paris, PUF, 1986.

- Morvan J. S., *Représentations des situations de handicap et d'inadaptation chez les éducateurs spécialisés, les assistants de service social et les enseignants spécialisés en formation*, 2 vol., Paris, Publications du CTNERHI, PUF, 1988.
- Morvan J. S., Paicheler H. (eds), *Représentations et handicaps*, Publications du CTNERHI, PUF, 1990.
- Moscovici S., *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961 (2^e éd., 1976).
- Moscovici S., On social representations, in J. P. Forgas (ed.), *Social cognition : Perspectives on everyday understanding*, London, Academic Press, 1981.
- Moscovici S., The coming era of social representations, in J. P. Codol, J. P. Leyens (eds), *Cognitive approaches to social behaviour*, The Hague, Nijhoff, 1982 (trad. franç., in W. Doise, A. Palmonari (eds), *Textes de base en psychologie : l'étude des représentations sociales*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1986).
- Moscovici S., Doise W., Sociale Repräsentanzen, Begriffe, Konzept und neuere Forschungen, in S. Höffling, W. Butollo (eds), *Psychologie für Menschenwürde und Lebensqualität*, Bonn, Deutscher Psychologen Verlag, 1990.
- Moscovici S., Hewstone M., Social representation and social explanation : from the « naive » to the « amateur » scientist, in M. Hewstone (ed.), *Attribution theory. Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell Publ., 1983.
- Moscovici S., Hewstone M., De la science au sens commun, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Mugny G., Carugati F., *L'intelligence au pluriel : les représentations sociales de l'intelligence et de son développement*, Cousset, Del Val, 1985.
- Mugny G., Papastamou S., Les styles de comportement et leur représentation sociale, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Netchine-Grynberg G., L'individuel et le collectif dans les représentations psychologiques de la diversité de l'être humain, in L. Poliakov (ed.), *Ni juif ni grec*, Paris, Mouton, 1978.
- Nigro G., Galli I., Poderico C., *I bambini e il nucleare. Genesi ed evoluzione di una rappresentazione sociale*, Milano, Giuffrè, 1989.
- Nimier J., *La relation aux mathématiques : attitudes et représentations*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988.
- Paez D. et al., Psicología de las enfermedades mentales : representaciones sociales e interacciones en los módulos de Vizcaya, in Osasunketa (ed.), *Sociología de la salud*, Vitoria, Publicaciones del Gobierno Vasco, 1983.
- Paez D. (ed.), *Pensamiento, individuo y sociedad. Cognición y representación social*, Madrid, Fundamentos, 1987.
- Paicheler H., L'épistémologie du sens commun, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Pailhous J., *La représentation de l'espace urbain*, Paris, PUF, 1970.
- Palmer J. E., Fundamental aspects of cognitive representation, in E. Rosow, B. Lloyd (eds), *Cognition and categorizations*, Hillsdale, NJ, Erlbaum, 1978.

- Palmonari A. (ed.), *Psicologi*, Bologna, Il Mulino, 1981.
- Palmonari A., *Processi simbolici e dinamiche sociali*, Bologna, Il Mulino, 1989.
- Palmonari A., Pombeni M. L., Zani B., Social representation and professionalization of psychologists, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Percheron A., *L'univers politique des enfants*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1974.
- Percheron A., Bonnal F., Boy D., Dehan N., Grunberg G., Subileau F., *Les 10-16 ans et la politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1978.
- Plon M., Jeux et conflits, in Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 1, Paris, Larousse, 1972.
- Ponzo E. (ed.), *Il bambino semplificato o inesistente*, Roma, Bulzoni, 1977.
- Quaglino G. P., Rappresentazioni sociali tra gruppi religiosi, in P. Amerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Quaglino G. P., *Temî di ricerca in psicologia sociale : rappresentazione e intergruppo*, Torino, Giappichelli, 1982.
- Rime B., Langage et communication, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Robert P., Faugeron C., *La justice et son public. Les représentations sociales du système pénal*, Paris, Masson, 1978.
- Robert P., Lambert T., Faugeron C., *Image du viol collectif et reconstruction d'objet*, Paris, Masson, 1976.
- Rodriguez A., Marques J., Sousa E., *A representação social da justiça em Portugal - uma análise psico-social da percepção do aparelho judiciário*, Lisboa, Instituto de Pesquisa Social Damiao de Gois, 1985.
- Romagnoli G., Sarchielli G. (eds), *Immagine del lavoro*, Bari, De Donato, 1983.
- Roqueplo P., *Le partage du savoir*, Paris, Le Seuil, 1974.
- Rosenberg S., Sedlak A., Structural representations of implicit theory in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology*, New York, Academic Press, 1972, vol. 6.
- Salomon-Bayet C. (ed.), La représentation, *Les Etudes philosophiques*, numéro spécial, 1974, 1.
- Schiele B., Belisle C. (eds), Les représentations, *Communication. Information*, numéro spécial, Montréal, 1984, 6, n° 2-3.
- Schurmans M. N., Enjeux d'ombre et de lumière. Représentations de maladie mentale, in F. Ferrarotti, W. Fischer, M. N. Schurmans, *Cheminements sociologiques. Effets de sens*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 1985, 3.
- Schurmans M. N., *Maladie mentale et sens commun*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1990.
- Seoane J., Conocimiento y representación social, in J. Mayor (ed.), *Actividad humana y procesos cognitivos*, Madrid, Alhambra, 1985.
- Semin G., On the relationship between representations of theories in psychology and ordinary language, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current*

- issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Semin G. R., Gergen K. J. (eds), *Everyday understanding : Social and scientific implications*, London, Sage, 1990.
- Soezka L., *A psicologia como representação social as practicas psicologicas vistas pelos psicologos*, Lisboa, Laboratorio nacional de Engenharia civil, 1985.
- Vergès P., A social and cognitive approach to economic representations, in W. Doise, S. Moscovici (eds.), *Current issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Von Cranach M., Doise W., Mugny G. (eds), *Social representations and the bases of social knowledge*, Berne, Huber, à paraître, 1992.
- Windisch U., *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1982.
- Windisch U., *Le raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1985.
- Windisch U., *Le prêt à penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990.
- Zeeegers W., *Andere tijden, andere mensen. De sociale representatie van identiteit*, Amsterdam, Bert Bakkn, 1988.

Articles

- Abric J.-C., Image de la tâche, image du partenaire et coopération en situation de jeu, *Cahiers de Psychologie*, 1970, 13, 71-82.
- Abric J.-C., Experimental study of group creativity : Task representation, group structure, and performance, *European Journal of Social Psychology*, 1971, 1, 311-326.
- Abric J.-C., L'artisan et l'artisanat : analyse du contenu et de la structure d'une représentation sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 861-875.
- Abric J.-C., Fauchaux C., Moscovici S., Plon H., Rôle de l'image du partenaire sur la coopération en situation de jeu, *Psychologie française*, 1967, 12, 267-275.
- Abric J.-C., Kahan J., The effects of representations and behaviour in experimental games, *European Journal of social Psychology*, 1972, 2, 129-144.
- Abric J.-C., Mardellat R., Etude expérimentale des représentations dans une situation conflictuelle : rôle du contexte de la tâche, de la place et de la pratique des sujets dans la formation sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1974, 27, 1-4, 146-152.
- Abric J.-C., Morin M., Recherches psychosociales sur la mobilité urbaine et les voyages interurbains, Bruxelles, *Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1990, 5, 11-35.
- Abric J.-C., Vacherot G., Méthodologie et étude expérimentale des représentations sociales : tâche, partenaire et comportement en situation de jeu, *Bulletin de Psychologie*, 1975-1976, 29, 735-746.
- Ackerman W., Dulong R., Un nouveau domaine de recherche : la diffusion

- des connaissances scientifiques, *Revue française de Sociologie*, 1971, 12, 378-405.
- Ackermann W., Rialan B., Transmission et assimilation des notions scientifiques : une étude de la représentation de quelques faits scientifiques chez les ouvriers de l'industrie chimique, *CERP-AFPA*, Paris, 1963, 80 p.
- Ackermann W., Zygoris R., Représentation et assimilation de connaissances scientifiques, *Bulletin du CERP*, 1973-1974, 22, 1-130.
- Aissani Y., Bonardi C., Evolution différentielle des éléments centraux et périphériques d'une représentation sociale, *L'Année psychologique*, à paraître.
- Almodovar M.-J., L'enfant enjeu de savoirs. A propos de la description psychologique des effets du divorce, *Dialogues*, 1984, 86, 59-67.
- Almodovar M. J., Les psy, le juge et l'enfant. La mobilisation des savoirs psychologiques dans l'intervention judiciaire, *Cahiers du CRIV*, 1988, 4, 62-72.
- Aman-Gainotti M., Quelques données sur l'évolution de la représentation du monde social chez les enfants de différents milieux socio-culturels, *Archives de Psychologie*, 1984, 52, 17-29.
- Amaturo E., Alcune osservazioni sull'uso delle tecniche di analisi multivariata nello studio delle rappresentazioni sociali, *Psicologia e Società*, 1986, 1, 33-46.
- Amerio P., Construction identitaire, système de représentation et changement social, *Psychologie française*, 1985, 30, 297-307.
- Amerio P., Ghiglione R., Cambiamento sociale, sistemi di rappresentazione e identità di attori vs. agenti sociali, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1986, 13, 639-660.
- Amerio P., Ghiglione R., Construction identitaire, système de représentation et changement social, *Psychologie française*, 1985, 30, 297-307.
- Apfelbaum E., Représentations du partenaire et interactions à propos d'un dilemme du prisonnier, *Psychologie française*, 1967, 12, 287-295.
- Arnault de La Ménardière M. A., de Montmollin G., La représentation comme structure cognitive en psychologie sociale, *Psychologie française*, 1985, 30, 239-244.
- Arruda A., Representação social da saúde num bairro de Baixa Renda de Campinha Grande, Paraíba, *Revista de Psicologia*, Fortaleza, 1985, 3, 49-61.
- Augoustinos M., The mediating role of representations on causal attributions in the social world, *Social Behavior*, 1990, 5, 49-62.
- Augoustinos M., Innes J. M., Towards integration of social representations and social schema theory, *British Journal of Social Psychology*, 1990, 29, 213-231.
- Ayestaran S., Paez D., Representaciones sociales de la enfermedad mental, *Revista de la Asociación Española de Neuropsiquiatria*, 1986, 6, 95-128.
- Banchs M., *Las representaciones sociales : un análisis comparativo*, Servicio de Publicaciones, Escuela de Psicología, Caracas, 1985.
- Barjonet P. E., L'influence sociale et les représentations des causes de l'accident de la route, *Le Travail humain*, 1980, 43, 243-253.

- Barjonet P. E., Le risque et ses représentations. Eléments pour une approche psychosociologique, *Recherche, Transport, Sécurité*, 1984, 1, 29-33.
- Baubion-Broye A., Lapeyre M., Malrieu P., Remarques sur la notion de représentation sociale, *Psychologie et Education*, 1977, 3, 37-56.
- Bellelli G., Cavallaro L., Petrillo G., Ruiz C., Cooperazione e rappresentazione dei rapporti economici, *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, XXIV, 1981-1982, 547-556.
- Bellelli G., Morelli M., Petrillo G., Serino C., La rappresentazione dei rapporti economici e lo sviluppo degli orientamenti d'azioni : una ricerca a partire dal lavoro minorile, *Psicologia e Società*, 1983, 3-4, 17-27.
- Berond G., Clemence A., Heyer G., Les apprentis : images de soi et images du monde, *Revue suisse de Sociologie*, 1985, 11, 61-90.
- Berti A. E., Bombi A. S., Lis A., The child's conceptions about means of production and their owners, *European Journal of Social Psychology*, 1982, 12, 221-239.
- Billig N., Social Representation, Objectivation and Anchoring : a Rhetorical Analysis, *Social Behaviour*, 1988, 3, 1-16.
- Bonnes M., Secchiaroli G. F., Aspetti « sociospaziali » nella rappresentazione cognitiva del centro cittadino, *Ricerche di Psicologia*, 1982, 22-3, 155-69.
- Bonnes M., Secchiaroli G. F., Space and meaning of the city center cognition : an interactional approach, in *Human Relations*, 1983, 36, 23-36.
- Borel M. J., Objets de discours et pensée intuitive, *Langages*, octobre 1991.
- Brewer M. B., Kamer R. M., The psychology of intergroup attitudes and behaviour, *Annual Review of Psychology*, 1985, 36, 219-243.
- Buendia J. M., El tratamiento de la enfermedad mental. Su representación social en la población murciana, *Psiquis*, 1985, 3-85.
- Chebat J. C., Social representation and symbol, *International Journal of Symbolology*, 1975, 6, 38-45.
- Chombart de Lauwe M. J., La représentation des catégories sociales dominées, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 877-886.
- Codol J.-P., Représentations de la tâche et comportements dans une situation sociale, *Psychologie française*, 1968, 13, 241-264.
- Codol J.-P., Notre terminologie sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1969, 23, 63-71.
- Codol J.-P., Représentation de soi, d'autrui et de la tâche dans une situation sociale, *Psychologie française*, 1969, 14, 217-228.
- Codol J.-P., Influence de la représentation d'autrui sur l'activité des membres d'un groupe expérimental, *L'Année psychologique*, 1970, 70, 131-150.
- Codol J.-P., La représentation du groupe, son impact sur le comportement des membres d'un groupe, et sur leurs représentations de la tâche, d'autrui, et de soi, *Bulletin de Psychologie*, 1970, 24, 111-122.
- Codol J.-P., On the system of representations in a group situation, *European J. Social Psychology*, 1974, 4, 343-365.
- Codol J.-P., On the so-called « superior conformity of the self behaviour : Twenty experimental investigations, *European Journal Psychology*, 1975, 5, 457-501.

- Codol J.-P., Flament C., Représentations de structures sociales simples dans lesquelles le sujet est impliqué, *Cahiers de Psychologie*, 1971, 14, 203-218.
- Collins A. W., Could our beliefs be representations in our brains ?, *Journal of Philosophy*, 1979, 76, 225-243.
- Coudin G., Un exemple d'adaptation au changement social : la transformation des croyances et pratiques relatives à la folie en milieu africain, *Cahiers d'Anthropologie*, 1979, 4, 1-33.
- Cukrowicz H., Duprez J.-M., Les représentations des rapports sociaux entre communautés nationales. Le cas des jeunes de Roubaix, *Revue française de Sociologie*, 1989, 2, 257-278.
- D'Houtaud A., Les représentations sociales de la santé, *Revue internationale d'Education pour la santé*, 1976, 19, 99-118 et 173-190.
- D'Houtaud A., L'image de la santé dans une population lorraine : approche psychologique des représentations de la santé, *Revue d'Epidémiologie et de Santé publique*, 1978, 26, 299-320.
- De Paolis P., Lorenzo-Cioldi F., Pombeni, M. L., Il lavoro dello psicologo : l'immagine di un gruppo di studenti di psicologia, *Giornali italiano di Psicologia*, 1983, 1, 143-161.
- De Polo M., Sarchielli G., Le rappresentazioni sociali del lavoro, *Giornali di Psicologia*, 1983, 3, 501-519.
- De Rosa A. M., The development of social representations of « madman » and models of relations towards the « madman » from childhood to adulthood using experimental and control drawing tests, chromatic and structure indexes to pfisher test and social distance scales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1985, 5, 416-417.
- De Rosa A. M., Comparaison critique entre les représentations sociales et la cognition sociale, Bruxelles, *Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1990, 5, 69-109.
- De Rosa A. M., Iaculo G., Struttura e contenuti della rappresentazione sociale del malato mentale in bambini, genitori ed insegnanti, *Rassegna di Psicologia*, 1988, 1.
- Deconchy J.-P., Filtres idéologiques et anthropologiques chez des « croyants » et des non-« croyants » (Étude expérimentale des représentations de la biologie « noble » et de la biologie « vile »), in J. Marx (ed.), *Athéisme et Agnosticisme*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1987.
- Deconchy J.-P., Duyckaerts F., Godin A., Jaspard J.-M., Van der Lans J., La psychologie de la religion : inventaire de croyances, étude de représentations ou recherche de mécanismes ?, *Archives de Sciences sociales des Religions*, CNRS, 1987, 63, 2, 167-176.
- Degrada E., Ercolani A. P., Areni A., Sensales G., La rappresentazione del computer in gruppi diversi della popolazione, *Rassegna di Psicologia*, 1987, 2/3, 5-24.
- Denis M., Dubois D., La représentation cognitive : quelques modèles récents, *L'Année psychologique*, 1976, 76, 541-562.
- Desautels J., Larochelle M., Connaissance, représentation et apprentissage. Qu'est-ce qu'une connaissance dite scientifique ? Les modèles spontanés d'adolescents, *Prospective*, 1987, 23, 163-171.

- Deschamps J.-C., L'attribution, la catégorisation sociale, et les représentations intergroupes, *Bulletin de Psychologie*, 1973-1974, 27, 710-721.
- Deschamps J.-C., Doise W., Evolution des représentations inter-sexes entre 7 et 13 ans, *Revue suisse de Sociologie* 1975, 1, 107-128.
- Despierre J., Sorel N., Approche de la représentation du chômage chez les jeunes, *Orientation scolaire et professionnelle*, 1979, 8, 347-364.
- Di Giacomo J. P., Intergroup and rejections within a protest movement. Analysis of the social representations, *European Journal of Social Psychology*, 1980, 10, 329-344.
- Di Giacomo J. P., Aspects méthodologiques de l'analyse des représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 397-422.
- Di Giacomo J. P., Commentaires à propos de « l'analyse de similitude » de C. Flament, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 429-432.
- Doise W., Rencontres et représentations intergroupes, *Archives de Psychologie*, 1973, 61, 303-320.
- Doise W., Images, représentations, idéologies et expérimentation psychosociologiques, *Social Science Information*, 1978, 17, 41-69.
- Doise W., Différenciation entre groupes, prototypes et représentations sociales, *Rassegna di Psicologia*, 1985, 2, 13-28.
- Doise W., Les représentations sociales : définition d'un concept, *Connexions*, 1985, 45, 245-253.
- Doise W., Représentations sociales chez des élèves : effets du statut scolaire et de l'origine sociale, *Revue suisse de Psychologie*, 1985, 44, 67-78.
- Doise W., Pratiques scientifiques et représentations sociales : que faire de la psychologie de Piaget ?, *Cahiers du Centre de Recherche interdisciplinaire de Vauresson*, 1987, 3, 89-108.
- Doise W., Papastamou S., Représentations sociales des causes de la délinquance : croyances générales et cas concrets, *Déviance et Société*, 1987, 11, 153-162.
- Doise W., Weinberger M., Représentations masculines dans différentes situations de rencontres mixtes, *Bulletin de Psychologie*, 1972-1973, 26, 649-657.
- Doise W., Meyer G., Perret-Clermont A. N., Etude psychosociologique des représentations d'élèves en fin de scolarité obligatoire, *Cahiers de la Section des Sciences de l'Education*, 1976, Université de Genève, 2, 15-27.
- Duveen G., Lloyd B., The significance of social identities, *British Journal of Social Psychology*, 1986, 25, 219-230 et 235-236.
- Duveen G., Lloyd B., Gender as an influence on the development of scripted pretend play, *British Journal of Developmental Psychology*, 1988, sous presse.
- Elejabarrieta F. J., La teoria de las representaciones sociales y su aplicacion en el estudio del conocimiento social de la informatica, *Boletin de Psicologia*, 1987, 15, 7-31.
- Emilianani F., Azione concreta e rappresentazione sociale : uno studio su operatrici di asilo nido, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1982, 1, 143-151.
- Emilianani F., Zani B., Carugati F., Il bambino e l'asilo nido. Immagini e confronto, *Giornale italiano di Psicologia*, 1982, 3, 455-468.

- Emler N., Dickinson J., Children's representation of economic inequalities : the effects of social class, *British Journal of Developmental Psychology*, 1985, 3, 191-198.
- Emler N., Ohana J., Moscovici S., Children's beliefs about institutional roles : A cross-national study of representations of the teacher's role, *British Journal of Educational Psychology*, 1987, 57, 28-36.
- Farr R. M., Heider, Harré and Herzlich on health and illness : Some observations on the structure of « representations collectives », *European Journal of Social Psychology*, 1977, 7, 98-111.
- Farr R. M., The science of mental life : A social psychological perspective, *Bulletin of the Psychological Society*, 1987, 40, 1-17.
- Faugeron C., Robert P., Les représentations sociales de la justice pénale, *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1976, 61, 341-366.
- Feuerhahn N., Approche des représentations sociales de l'image de soi dans l'expression graphique, *Bulletin de Psychologie*, 1985, 38, 267-273.
- Flahaut F., Sur le rôle des représentations supposées partagées dans la communication, *Connexions*, 1982, 30-37.
- Flament C., Représentations dans une situation conflictuelle : une étude interculturelle, *Psychologie française*, 1967, 12, 207-304.
- Flament C., Image des relations amicales dans les groupes hiérarchisés, *Année psychologique*, 1971, 71, 117-126.
- Flament C., L'analyse de similitude : une technique pour les recherches sur les représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 375-396.
- Flament C., Sur le pluralisme méthodologique dans l'étude de représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 423-429.
- Forgas J. P., Implicit Representations of political leaders : a multidimensional analysis, *Journal of Applied Social Psychology*, 1980, 10, 295-310.
- Galli I., Nigro G., I colori del nucleare, *Psicologia Contemporanea*, 1987, 15, 28-33.
- Galli I., Nigro G., The social representation of radioactivity among italian children, *Social Science Information*, 1987, 25, 535-549.
- Giami A., L'approche comparative : son utilité pour l'analyse des représentations, *Psychologie clinique*, 1989, 1, 113-127.
- Giami A., La représentation à l'articulation du sujet et de l'objet, *Technologies, idéologies et pratiques*, 1990, 1-4, 379-387.
- Gilligan C., In a different voice : women's conception of self and morality, *Harvard Educational Review*, 1987, 4, 481-517.
- Gloger-Tippelt G., Tippelt R., Kindheit und kindliche Entwicklung als soziale Konstruktion, *Bildung und Erziehung*, 1986, 39, 149-164.
- Groupe de Recherche et d'Éducation pour la Promotion (GREP), L'acquisition et la transmission des connaissances : l'utilisation des représentations en formation d'adultes, *POUR*, 1976, 49.
- Guillom M., Personnaz B., Analyse de la dynamique des représentations des conflits minoritaire et majoritaire, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1983, 3, 65-87.
- Haroche C., Pécheux M., Etude expérimentale de l'effet des représentations

- sociales sur la résolution d'une épreuve logique à présentation variable, *Bulletin du CERP*, 1971, 20, 115-129.
- Harré R., Some reflections on the concept of social representation, *Representation. Social Research*, 1984, 51, 927-938.
- Harré R., Review of Social Representations, *British Journal of Psychology*, 1985, 76, 138-140.
- Hewstone M., On common sense and social representation, *British Journal of Social Psychology*, 1984, 24, 95-97.
- Hewstone M., Jaspars J., Lalljee M., Social representations, social attribution and social identity : the intergroup images of « Public » and Comprehensive schoolboys, *European Journal of Social Psychology*, 1982, 12, 241-269.
- Hurtig M.-C., L'élaboration socialisée de la différence des sexes, Rôles, identité et représentations de sexe, *Enfance*, 1982, 35, 283-301.
- Hurtig M.-C., Hurtig M., Paillard M., De la maternelle au cours préparatoire. Modifications des activités et des représentations de la récréation, *Cahiers de Psychologie*, 1972, 15, 185-200.
- Jahoda G., Children's concepts of nationality : a critical study of Piaget's stages, *Child Development*, 1964, 35, 1081-1092.
- Jahoda G., Critical notes and reflections on « social representations », *European Journal of Social Psychology*, 1988, 18, 195-209.
- Jodelet D., Représentations, expériences, pratiques corporelles et modèles culturels, *Conceptions, mesures et actions en santé publique*, Paris, INSERM, 1981, 377-396.
- Jodelet D., Le sein laitier : plaisir contre pudeur ?, *Communication*, 1987, 46, 356-378.
- Jodelet D., Historicité et pensée sociale, *Technologies. Idéologies. Pratiques*, numéro spécial, 1990, 1-4, 395-405.
- Jodelet D., Scipion C., Quand la science met l'inconnu dans le monde. Notes sur la physionomie de l'opinion publique face aux problèmes de l'environnement, *Autrement*, numéro spécial sur l'environnement, sous presse, 1991.
- Kaës R., Eléments pour une psychanalyse des mentalités, *Bulletin de Psychologie*, 1980-1981, 34, 451-463.
- Koff E., Rierdan J., Silverstone E., Changes in representation of body images as a fonction of menarcheal status, *Developmental Psychology*, 1978, 14, 635-642.
- Kruse L., Weiner E., Wagner S., What women and men are said to be. Social representation and language, *Journal of Language and Social Psychology*, 1988.
- Lane S. T. M., Linguagem, pensamento e representações sociais, in S. T. M. Lane, W. Codo (eds), *Psicologia Social, o homem em movimento*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1984, 32-39.
- Larrue J., Dix entretiens sur la culture : quelques hypothèses concernant la composition et la différenciation sociale des représentations, *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1970, 67, 37-69.

- Larrue J., Représentation de la culture et conduites culturelles, *Revue française de Sociologie*, 1972, 13, 170-192.
- Le Bouedec G., Contribution à la méthodologie d'étude de représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1984, 4, 245-272.
- Litton I., Potter J., Social representations in the ordinary explanation of a « riot », *European Journal of Social Psychology*, 1985, 15, 371-388.
- Lloyd B., Smith C., The social representation of gender and young children's play, *British Journal of Developmental Psychology*, 1985, 3, 65-73.
- Lloyd B., Duveen G., Smith C. M., Social representations of gender and young children's play : A replication, *British Journal of Developmental Psychology*, 1988, sous presse.
- Lorant J., Deconchy J. P., Entraînement physique, catégorisation inter-groupe et représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1986, 5, 419-444.
- Lorenzi-Cioldi F., Joye D., Représentations sociales de catégories socio-professionnelles : aspects méthodologiques, *Bulletin de Psychologie*, 1988, 61, 377-390.
- Louis-Guérin C., La peur du crime : mythes et réalités, *Criminologie*, 1983, 25, 24-43.
- Louis-Guérin C., Réaction au crime : les deux peurs, *Revue française de Sociologie*, 1984, 4, 623-635.
- Louis-Guérin C., Réflexions méthodologiques pour la recherche sur l'opinion publique et l'action sociale, *Criminologie*, 1984, 12, 24-42.
- Louis-Guérin C., Brillon Y., Les attitudes du public canadien envers le crime et le droit pénal, *Revue internationale de Criminologie*, 1984, 1, 51-59.
- Maisonneuve J., Recherches diachroniques sur une représentation sociale, *Monographies française de Psychologie*, CNRS, 1978, 44.
- Mannetti L., Tanucci G., The meaning of work for young people, *Rassegna di Psicologia*, 1988, sous presse.
- Marques J., Dans estruturas cognitivas as representaçoas sociais, *Psicologia*, 1983, 4, 239-250.
- Migne J., Pédagogie et représentations, *Education permanente*, 1970, 8, 65-88.
- Morin M., Représentations sociales et évaluation des cadres de vie urbains, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 823-832.
- Moscovici S., L'attitude : théories et recherches autour d'un concept et d'un phénomène, *Bulletin du CERP*, 1962, 11, 177-191, 247-267.
- Moscovici S., Attitudes and opinions, *Annual Review of Psychology*, 1963, 14, 231-260.
- Moscovici S., Préface à C. Herzlich, *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1969.
- Moscovici S., Préface à D. Jodelet, J. Viet, P. Besnard, *La psychologie sociale : une discipline en mouvement*, Paris-La Haye, Mouton, 1970.
- Moscovici S., Psychologie des représentations sociales, *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1976, 14, 409-416.
- Moscovici S., Le domaine de la psychologie sociale, Introduction à S. Moscovici (éd.), *La psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Moscovici S., The myth of the lonely paradigm : a rejoinder, *Representation. Social Research*, 1984, 51, 939-968.

- Moscovici S., Comment on Potter and Litton, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 91-92.
- Moscovici S., Notes towards a description of social representations, *European Journal of Social Psychology*, 1988, 18, 211-250.
- Moscovici S., The origin of social representations : a response to Michael, *New ideas in Psychology*, 1990, 3, 383-388.
- Netchine-Grynberg G., La représentation psychologique de la déficience mentale de Descartes à Binet, *Bulletin de Psychologie*, 1970-1971, 24, 403-414.
- Nigro G., Galli I., Poderico C., La genesi della rappresentazione sociale della radioattività, *Giornale Italiano di psicologia*, 1987, 14, 619-637.
- Oliviero P., De la théorie des construits personnels de G. A. Kelly à la pratique de la « Repertory Grid ». Une approche structurale de l'étude des représentations sociales et mentales, *Cahiers de Psychologie sociale*, 1987, 34, 19-37.
- Paicheler H., Beaufile B., Les théories implicites de la personnalité : modèle psychologique ou social de la personne ?, *Psychologie française*, 1984, 29, 53-54.
- Paicheler H., Edrei C., Réflexions critiques sur la notion de « représentation sociale » des handicapés physiques, *Médias et handicapés*, Paris, ADEP-Documentation, 1980.
- Paillard M., Gilly M., Représentation des finalités de l'école primaire par des pères de famille : première contribution, *Cahiers de Psychologie*, 1972, 15, 227-238.
- Palmonari P., Le rappresentazioni sociali, *Giornale italiano di Psicologia*, 1980, 2, 225-246.
- Plon M., Observations théoriques et expérimentales sur le rôle des représentations en situation de choix conflictuels, *Bulletin du CERP*, 1968, 17, 205-244.
- Poeschl G., Doise W., Mugny G., Les représentations sociales de l'intelligence et de son développement chez les jeunes de 15 à 22 ans, *Education et Recherche*, 1985, 3, 75-94.
- Potter J., Halliday Q., Community leaders : A device for warranting versions of crowd events, *Journal of Pragmatics*, 1990, 14, 725-741.
- Potter J., Litton I., Representing representation : A reply to Moscovici, Semin and Hewstone, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 99-100.
- Potter J., Litton I., Representing representation : A reply to Moscovici, Semin and Hewstone, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 99-100.
- Potter J., Litton I., Some problems underlying the theory of social representations, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 99-100.
- Ramos J.-M., Revue d'arguments sur une question délicate : la représentation sociale du temps, *Temporalistes*, 1987, 6, 19-23.
- Ripon A., L'étude des représentations en psychologie du travail, *Psychologie du Travail*, 1983, 15, 33-39.

- Rossignol C., Approche expérimentale de la dynamique du champ de représentation lié à la notion de groupe, *Bulletin du CERP*, 1975, 23, 1, 31-41.
- Rossignol C., Flament C., Décomposition de l'équilibre structural (aspects de la représentation du groupe), *L'Année psychologique*, 1975, 417-425.
- Schurmans M. N., Le fou pollueur, *Revue européenne des Sciences sociales*, 1984, 22, 187-201.
- Semin G. R., The phenomenon of social representations, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 93-94.
- Semin G. R., Chassein J., The relationship between higher order models and everyday conceptions of personality, *European Journal of Social Psychology*, 1985, 15, 1-15.
- Semin G. R., Krahe B., Lay conceptions of personality. Eliciting tiers of a scientific conception of personality, *European Journal of Social Psychology*, 1987, 17, 199-209.
- Silem A., Faisceau, champ de signification, catégorisation ou représentations : le problème de l'étiquetage de l'évocation, *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, 1985, 49, Université de Neuchâtel.
- Silem A., Le statut des représentations sociales dans l'initiation économique des adolescents, *Cahiers de Sociologie économique*, 1981, 415, 75-93.
- Singery J., L'impact de l'informatique sur les représentations et les comportements des employés, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 843-860.
- Singery-Bensaid J., La représentation d'objets sociaux multidimensionnels : l'ensemble des organismes de la protection sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 833-842.
- Snyder M., Tanke E. D., Berscheid E., Social perception and interpersonal behavior : On the self-fulfilling nature of social stereotypes, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1977, 35, 656-666.
- Sperber D., Anthropology and psychology : Towards an epidemiology of representations. The 1984 Malinowski Lecture, *Man (New Series)*, 1985, 1, 73-89.
- Sternberg R. J., Conway B. E., Ketron J. L., Bernstein M., People's conceptions of intelligence, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1981, 41, 37-55.
- Tanucci G., Manneti L., I significati del lavoro : un contributo empirico in tema di orientamento scolastico e professionale, *Scuola e Lavoro*, 1987.
- Thommen B., Amman R., von Cranach M., Handlungsorganisation durch soziale Repräsentationen, *Forschungsberichte aus dem Psychologischen Institut der Universität Bern*, 1982, 6.
- Thommen B., Amman R., von Cranach M., Handlungsorganisation durch soziale Repräsentationen, *Forschungsberichte aus dem Psychologischen Institut der Universität Bern*, 1982, 6.
- Tiberghien A., Delacotte G., Manipulations et représentations de circuits électriques simples par des enfants de 7 à 12 ans, *Revue française de Pédagogie*, 1976, 34, 32-44.
- Vala J., Grupos sociais e representação social da violência, in *Psicologia*, 1981, 2, 329-342.

- Vala J., Sobre as representações sociais- para uma epistemologia do senso comum, *Cadernos de Ciências Sociais*, 1986, 4.
- Zavalloni M., The Affective-representational circuit as the foundation of identity. New Ideas, *Psychology*, 1986, 4, 333-349.
- Zavalloni M., Louis-Guérin C., La transdimensionnalité des mots identitaires, *Revue internationale de Psychologie sociale*, 1988, 2, 173-189.

PREMIÈRE PARTIE

*LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
DANS LE CHAMP
DES SCIENCES HUMAINES*

Représentations sociales : un domaine en expansion

Denise Jodelet

Nous avons toujours besoin de savoir à quoi nous en tenir avec le monde qui nous entoure. Il faut bien s'y ajuster, s'y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu'il pose. C'est pourquoi nous fabriquons des représentations. Et, de même que, face à ce monde d'objets, de personnes, d'événements ou d'idées, nous ne sommes pas (seulement) équipés d'automatismes, de même ne sommes-nous pas isolés dans un vide social : ce monde nous le partageons avec les autres, nous nous appuyons sur eux — parfois dans la convergence, parfois dans le conflit —, pour le comprendre, le gérer ou l'affronter. C'est pourquoi les représentations sont sociales et si importantes dans la vie courante. Elles nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre.

Avec les représentations sociales nous avons affaire à des phénomènes observables directement ou reconstruits par un travail scientifique. Ces phénomènes deviennent, depuis quelques années, un objet central pour les sciences humaines. Autour d'eux, se constitue un domaine de recherche doté de ses instruments conceptuels et méthodologiques propres, intéressant plusieurs disciplines, comme il ressort de la composition du présent ouvrage. Ce chapitre brosse un tableau de ce domaine et des questions que l'on y traite à propos de ces réalités mentales dont l'évidence nous est sensible quotidiennement.

L'observation des représentations sociales est, en effet, chose aisée en de multiples occasions. Elles circulent dans les discours, sont portées par les mots, véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels ou spatiaux. Un seul exemple pour l'illustrer.

REPRÉSENTATIONS SOCIALES AU TRAVAIL

Quand le SIDA est apparu, voici bientôt dix ans, médias et conversations se sont emparés de ce mal inconnu et étrange dont la proximité n'était pas encore avérée. On l'a d'abord décrit dans ses formes tragiques et fatales. Puis on a appris qui il touchait et l'on s'est demandé comment et pourquoi. Avant que la recherche scientifique n'apporte quelques clarifications sur sa nature, les gens ont élaboré des « théories » en s'appuyant sur les données dont ils disposaient concernant les porteurs (drogués, hémophiles, homosexuels, transfusés) et les vecteurs (sang, sperme) du mal. Ce que l'on savait de la transmission de la maladie et de ses victimes a favorisé, en particulier, l'éclosion de deux conceptions, l'une de type moral et social, l'autre de type biologique, ayant chacune une incidence évidente sur les comportements, dans les relations intimes ou vis-à-vis des personnes atteintes par la maladie.

Dans le premier type d'interprétation, le SIDA est considéré comme une maladie-punition frappant la licence sexuelle. Markova et Wilkie (1987) ont ainsi relevé dans la presse des expressions où le SIDA est, comme le fut la syphilis (Quétel, 1986), donné pour effet d'une société permissive, condamnation des « conduites dégénérées », punition de « l'irresponsabilité sexuelle », fléau dont « les bons chrétiens qui ne rêvent pas de se conduire mal » sont épargnés. Elles observent corrélativement un repliement sur les valeurs familiales traditionnelles qui est à la fois un garant de la protection contre la maladie et une défense d'un ordre moral conservateur. D'où la dénonciation des mesures visant à assurer une vie sexuelle libre mais saine, par l'usage des préservatifs, notamment. Cette interprétation morale spontanée fut largement encouragée par les instances religieuses. Pollack (1988) donne ainsi l'exemple du Brésil où une conférence natio-

nale des évêques s'éleva contre les campagnes gouvernementales de promotion du préservatif, qualifiant le SIDA de « conséquence de la décadence morale », « châtiment de Dieu », « vengeance de la nature ». L'interdit religieux vint, dans ce cas, renforcer les préventions d'un « machisme » ambiant fortement développé : le qualificatif d'homosexuel désignant seulement celui qui occupe une position « féminine », les partenaires « actifs » ne se sentent pas concernés par des mesures liées à l'homosexualité qu'ils jugent infamantes pour eux.

Cette vision morale fait de la maladie un stigmat social qui peut entraîner ostracisme et rejet. Et de la part de ceux qui sont ainsi stigmatisés ou exclus, soumission ou révolte. Soumission de ce travesti brésilien que j'entendis dire : « Il n'y a pas de précaution à prendre puisque c'est une maladie morale pour punir le péché. Si elle doit venir, elle vient. » Révolte de cet ancien combattant du Vietnam atteint du SIDA et déclarant à un journaliste new-yorkais : « J'ai cette théorie à propos du SIDA. La maladie est faite par l'homme. C'est une conspiration gouvernementale à l'échelle mondiale pour exterminer l'indésirable. Ils veulent commettre un génocide avec nous. » « Théorie » politique et criminelle qui fait écho à des rumeurs rapportant l'origine du mal à l'expérimentation d'un produit utilisé pour la guerre biologique. Vision où s'exprime une position personnelle de victime sociale marginalisée et qui s'étaye sur un précédent historique, le génocide.

Un autre aspect du SIDA fit mouche, dès le départ, dans le public, sa transmission par le sang et le sperme donnant lieu à une vision biologique autrement inquiétante : la contamination se ferait aussi par le canal de liquides corporels autres que le sperme, en particulier la salive et la sueur. Ici sont réactivées des croyances anciennes dont j'ai pu constater la vigueur à propos de la représentation de la maladie mentale (Jodelet, 1989). Ces croyances, où l'on retrouve la trace de la théorie des humeurs, rapportent la contagion par les liquides du corps à leur osmose avec le sang et le sperme. Ainsi en va-t-il pour la maladie mentale dont la dégénérescence affecte les nerfs, le sang et se transmet par la salive et la sueur. Ainsi en va-t-il pour le SIDA et pour la syphilis qui peuvent contaminer par simple contact avec les sécrétions corporelles, ou des objets sur lesquels elles se sont déposées. Corbin (1977) rappelle à quelles aberra-

tions ces croyances ont donné lieu, dans le cas de la syphilis, jusque dans les milieux médicaux les plus autorisés, quelles élucubrations ont été forgées à propos de la « syphilis des innocents » contaminés par inadvertance. Mêmes menaces avec le SIDA et l'on sait les terreurs qu'elles ont inspirées et continuent d'inspirer malgré les démentis apportés par le corps médical. Cette résurgence de croyances archaïques s'opère à la faveur d'un manque d'information. Mais sa force tient aussi à sa valeur symbolique : le danger du contact corporel est, depuis l'Antiquité, un thème récurrent du discours raciste qui utilise la référence biologique pour fonder l'exclusion de l'altérité (Delacampagne, 1983). Quoi d'étonnant alors à voir un mouvement comme le Front national unir sous le même anathème « immigrés » et « sidaïques », partir en guerre contre les risques de contagion que portent ces derniers, préconiser des précautions obsessionnelles pour le personnel soignant, et, pour le corps social, des mesures de protection allant jusqu'à la création d'espaces réservés dont le « sidatorium » aux sombres connotations.

Arrêtons-nous un instant sur cet exemple. Un événement surgit dans l'horizon social qui ne peut laisser indifférent : il mobilise peur, attention et une activité cognitive pour le comprendre, le maîtriser et s'en défendre. Le manque d'information et l'incertitude de la science favorisent l'émergence de représentations qui vont circuler de bouche à oreille ou rebondir d'un support médiatique à l'autre. Depuis la pancarte brandie dans les rues aux États-Unis (Jeanneney, 1987) : « Dieu n'a pas créé Adam et Steve » (on notera qu'ici l'image télévisée — les fils du feuilleton « Dynastie » dont l'un Steve est homosexuel — est élevée au rang de l'image biblique du couple — Adam et Eve — pour signifier l'illégitimité de l'inversion), jusqu'aux journaux, la télévision (investis, en outre, d'un rôle éducatif), et aux pamphlets politiques ou autres traités alarmistes (voir le débat ouvert autour du récent ouvrage de Masters et Johnson).

Elaborées avec les « moyens du bord », ces représentations s'inscrivent dans des cadres de pensée préexistants, engagent une morale sociale, que l'on fasse ou non l'amalgame entre danger physique et danger moral. La liberté du *safe-sex* s'oppose aux « vertus » de la tradition qui trouve là un nouveau cheval de bataille, soutenue par l'autorité religieuse. Valeurs et modèles

sociaux chargent de contenus différents le mot SIDA, la maladie et ses victimes. Des représentations biologiques correspondant à des savoirs enfouis dans la mémoire sociale ressurgissent, en raison de leur valence symbolique parfois orchestrée à des fins politiques et sociales. Des mots se forgent porteurs de représentation : « sidaïque » sonne comme « judaïque », « sidatorium » comme « sanatorium » ou « crématorium », avec un pouvoir d'évocation tel qu'ils induisent à ranger les malades dans une catégorie à part et à adopter ou justifier des conduites de discrimination.

Ainsi, deux représentations, l'une morale l'autre biologique, sont construites pour accueillir un élément nouveau — et nous verrons qu'il s'agit là d'une fonction cognitive majeure de la représentation sociale. Elles s'étaient sur des valeurs variables selon les groupes sociaux dont elles tirent leurs significations comme sur des savoirs antérieurs réactivés par une situation sociale particulière — et nous verrons qu'il s'agit là de processus centraux dans l'élaboration représentative. Elles sont reliées à des systèmes de pensée plus larges, idéologiques ou culturels, à un état des connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l'expérience privée et affective des individus.

Les instances et relais institutionnels, les réseaux de communication médiatiques ou informels interviennent dans leur élaboration, ouvrant la voie à des processus d'influence, voire de manipulation sociale — et nous verrons qu'il s'agit là de facteurs déterminants dans la construction représentative. Ces représentations forment système et donnent lieu à des « théories » spontanées, versions de la réalité qu'incarnent des images ou que condensent des mots, les uns et les autres chargés de significations — et nous verrons qu'il s'agit là des états qu'appréhende l'étude scientifique des représentations sociales. Enfin, à travers ces diverses significations, les représentations expriment ceux (individus ou groupes) qui les forgent et donnent de l'objet qu'elles représentent une définition spécifique. Ces définitions partagées par les membres d'un même groupe construisent une vision consensuelle de la réalité pour ce groupe. Cette vision, qui peut entrer en conflit avec celle d'autres groupes, est un guide pour les actions et échanges quotidiens — et nous verrons qu'il s'agit là des fonctions et de la dynamique sociales des représentations.

APPROCHES DE LA NOTION DE REPRÉSENTATION SOCIALE

Cet exemple montre, comme tant d'autres auraient pu le faire, que les représentations sociales sont des phénomènes complexes toujours activés et agissant dans la vie sociale. Dans leur richesse phénoménale on repère des éléments divers dont certains sont parfois étudiés de manière isolée : éléments informatifs, cognitifs, idéologiques, normatifs, croyances, valeurs, attitudes, opinions, images, etc. Mais ces éléments sont toujours organisés sous l'espèce d'un savoir disant quelque chose sur l'état de la réalité. Et c'est cette totalité signifiante qui, en rapport avec l'action, se trouve au centre de l'investigation scientifique. Celle-ci se donne pour tâche de la décrire, l'analyser, l'expliquer en ses dimensions, formes, processus et fonctionnement. Durkheim (1895) fut le premier à identifier de tels objets, comme productions mentales sociales relevant d'une étude de « l'idéation collective ». Moscovici (1961) en renouvela l'analyse, insistant sur la spécificité des phénomènes représentatifs dans les sociétés contemporaines que caractérisent l'intensité et la fluidité des échanges et communications, le développement de la science, la pluralité et la mobilité sociales.

Notre exemple permet aussi d'approcher une première caractérisation de la représentation sociale sur laquelle s'accorde la communauté scientifique. C'est *une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social*. Également désignée comme « savoir de sens commun » ou encore « savoir naïf », « naturel », cette forme de connaissance est distinguée, entre autres, de la connaissance scientifique. Mais elle est tenue pour un objet d'étude aussi légitime que cette dernière en raison de son importance dans la vie sociale, de l'éclairage qu'elle apporte sur les processus cognitifs et les interactions sociales.

On reconnaît généralement que les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation

des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales.

En tant que phénomènes cognitifs, ils engagent l'appartenance sociale des individus avec les implications affectives et normatives, avec les intériorisations d'expériences, de pratiques, de modèles de conduites et de pensée, socialement inculqués ou transmis par la communication sociale, qui y sont liées. De ce fait leur étude constitue une contribution décisive à l'approche de la vie mentale individuelle et collective. De ce point de vue, les représentations sociales sont abordées à la fois comme le produit et le processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité. C'est dire que l'on s'intéresse à une modalité de pensée, sous son aspect constituant — les processus — et constitué — les produits ou contenus. Modalité de pensée qui tient sa spécificité de son caractère social.

En effet, représenter ou se représenter correspond à un acte de pensée par lequel un sujet se rapporte à un objet. Celui-ci peut être aussi bien une personne, une chose, un événement matériel, psychique ou social, un phénomène naturel, une idée, une théorie, etc. ; il peut être aussi bien réel qu'imaginaire ou mythique, mais il est toujours requis. Il n'y a pas de représentation sans objet. Quant à l'acte de pensée par lequel s'établit la relation entre le sujet et l'objet, il a des caractéristiques spécifiques par rapport à d'autres activités mentales (perceptive, conceptuelle, mémorielle, etc.). D'autre part la représentation mentale, comme la représentation picturale, théâtrale ou politique, donne à voir cet objet, en tient lieu, est à sa place ; elle le rend présent quand il est lointain ou absent. Elle est donc le représentant mental de l'objet qu'elle restitue symboliquement. En outre, contenu concret de l'acte de pensée, elle porte la marque du sujet et de son activité. Ce dernier aspect renvoie au caractère constructif, créatif, autonome de la représentation qui comporte une part de re-construction, d'interprétation de l'objet et d'expression du sujet.

Ces caractéristiques générales du fait de représentation rendent compte des focalisations de la recherche portant sur les représentations sociales. Prise en compte de la particularité des objets. Double centration sur les contenus et les processus.

Attention à la dimension sociale susceptible d'infléchir l'activité représentative et son produit. Partant de la richesse phénoménale observée intuitivement, les différentes approches vont découper des objets qui seront recueillis, analysés et manipulés grâce à des procédures empiriques certifiées, pour déboucher sur des construits scientifiques justiciables d'un traitement théorique. La richesse de la notion de représentation comme la diversité des courants de recherche prêtent à des angles d'attaque et des optiques variés dans le traitement des phénomènes représentatifs. Nous allons tenter de suivre quelques pistes majeures. Mais d'abord un constat.

VITALITÉ, TRANSVERSALITÉ, COMPLEXITÉ

Quiconque regarde le champ de recherche aujourd'hui cristallisé autour de la notion de représentation sociale ne manquera pas de relever trois particularités saillantes : la vitalité, la transversalité et la complexité.

La vitalité, voici une notion désormais consacrée dans les sciences humaines par un usage qui tend à se généraliser depuis une décade, mais fut, depuis Durkheim, rien moins que constant. Rapidement tombée en désuétude, la notion de représentation sociale, après avoir été remise en lumière dans la psychologie sociale par Moscovici, eut encore à connaître une période de latence avant de mobiliser un vaste courant de recherche dont la bibliographie figurant en tête de cet ouvrage donne une première idée. Attestent de ce regain non seulement le nombre des publications, mais aussi la diversité des pays où elle est employée, des domaines où elle est appliquée, des approches méthodologiques et théoriques qu'elle inspire.

Une telle conquête s'explique par la levée d'obstacles de type épistémologique qui ont empêché le déploiement de la notion. Moscovici (chap. 2) envisage, de ce point de vue, la période qui a précédé sa reprise de la notion de représentation sociale. Pour la période qui l'a suivie, j'ai indiqué ailleurs (Jodelet, 1984, 1985) comment son développement eut à pâtir, entre autres, d'un double verrouillage. En psychologie d'abord, en raison de la dominance du modèle behavioriste qui déniait

toute validité à la prise en compte des phénomènes mentaux et de leur spécificité. Dans les sciences sociales, ensuite, en raison de la dominance d'un modèle marxiste dont la conception mécaniste des rapports entre infra et super-structure déniait toute légitimité à ce domaine d'étude tenu pour peuplé de purs reflets ou soupçonné d'idéalisme. Mais l'évolution des recherches et les changements de paradigmes dans les diverses sciences humaines devaient redonner à la notion toute son actualité, ouvrant des perspectives fécondes et des recherches nouvelles.

En psychologie un renversement décrit par Markus et Zajonc (1987) s'est produit qui fait rejoindre le point de vue défendu dès 1961 par Moscovici. Avec le déclin du behaviorisme et les « révolutions » du new-look, dans les années 70, et du cognitivisme, dans les années 80, le paradigme « stimulus-réponse » (S-R) s'est progressivement enrichi. Dans un premier temps le sujet — dénommé organisme — est intégré dans le schéma originel comme instance médiatrice entre le stimulus et la réponse, ce que traduit le schéma S-O-R. Dans un deuxième temps, avec la prise en compte des structures mentales, les représentations, états psychologiques internes correspondant à une construction cognitive active de l'environnement, tributaire de facteurs individuels et sociaux, reçoivent un rôle créateur dans le processus d'élaboration de la conduite. Ce qu'exprime le schéma O-S-O-R, qui coïncide avec celui que Moscovici proposait dans sa critique du schéma S-R en disant que la représentation détermine à la fois le stimulus et la réponse, qu'il n'y a « pas de coupure entre l'univers extérieur et l'univers intérieur de l'individu (ou du groupe) » (1969, p. 9).

Le concept, qui fut rénovateur en psychologie sociale, apparaît comme réunificateur dans les sciences sociales. Le changement des conceptions de l'idéologie (devenue, avec les travaux de l'école althusserienne, instance autonome, cadre de toute pratique, produisant des effets de connaissance et dotée d'une efficacité propre) conduit à surmonter les apories de la hiérarchisation des niveaux de la structure sociale et à réhabiliter la représentation. Celle-ci est conçue par l'historien comme un élément nécessaire de la chaîne conceptuelle permettant de penser « les rapports entre le matériel et le mental dans l'évolution des sociétés » (Duby, 1978, p. 20). Elle se voit conférer par l'anthropologue la propriété de particulariser dans chaque formation

sociale l'ordre culturel (Héritier, 1979), d'être constitutive du réel et de l'organisation sociale (Augé, 1974 ; Godelier, 1984), d'avoir une efficacité propre dans leur devenir. Pour le sociologue, elle rend compte des comportements politiques (Michelat et Simon, 1977) et religieux (Maître, 1972) et apparaît, *via* son objectivation dans le langage et sa mise en acceptabilité par le discours politique, comme un facteur de transformation sociale (Bourdieu, 1982 ; Faye, 1973). Propriétés assignées à la représentation sociale dès 1961 par Moscovici avec lequel converge, par ailleurs, la sociologie de la connaissance élaborée dans le cadre de l'interactionnisme symbolique (Berger et Luckman, 1966), l'ethno-méthodologie (Cicourel, 1973), la phénoménologie (Schutz, 1962) qui rapportent la réalité sociale à une construction consensuelle, établie dans l'interaction et la communication.

Cette dynamique, qui déborde largement les limites du domaine psychosociologique, ne suffit pas cependant à rendre compte de la physionomie actuelle de ce dernier. Il faut aussi se rapporter à la fécondité de la notion, mesurable à la diversité des perspectives et des débats qu'elle suscite. L'une des raisons qui ont amené Moscovici (1969, 1984) à renouer avec l'usage de la notion fut la réaction contre l'insuffisance des concepts de la psychologie sociale, la limitation de ses objets et paradigmes. Cette perspective critique a pu entraîner un certain flou notionnel qui fut aussi raison de fécondité. Il a en effet autorisé des entreprises empiriques et conceptuelles diverses et l'articulation de la conception psychosociologique à celle d'autres disciplines. Il est aussi raison de vitalité dans la mesure où il autorise des interprétations multiples de la notion et des discussions qui sont source d'avancées théoriques. Ce bourgeonnement a directement à voir avec les autres caractères que nous avons mentionnés : la transversalité et la complexité.

Située à l'interface du psychologique et du social, la notion a vocation pour intéresser toutes les sciences humaines. On la retrouve à l'œuvre en sociologie, anthropologie et histoire, étudiée dans ses rapports à l'idéologie, aux systèmes symboliques et aux attitudes sociales que reflètent les mentalités. Sperber (chap. 4), et Laplantine (chap. 13) illustrent ainsi l'opérativité de la notion et son enrichissement en anthropologie. Elle rejoint également, *via* les processus cognitifs qu'elle implique, le champ de la psychologie cognitive, de la cognition sociale

avec laquelle Doise (chap. 10 et 16), Semin (chap. 11), Hewstone (chap. 12) examinent quelques articulations. Renvoyant à une forme de pensée, son étude relève aussi de la logique abordée sous son aspect naturel par Grize (chap. 6) ou social par Windish (chap. 7). Ce n'est pas tout. Comme le montrent Kaës (chap. 3), Chombart de Lauwe et Feuerhahn (chap. 15), on peut observer dans la production représentative le jeu de la fantasmagorie individuelle et de l'imaginaire social, ce qui nous renvoie à la psychanalyse. De même, le rôle du langage dans les phénomènes représentatifs qu'analyse Harré (chap. 5) engage aussi la réflexion des théoriciens du langage (Fodor, 1981 ; Searle, 1983). Cette multiplicité de relations avec des disciplines voisines confère au traitement psychosociologique de la représentation un statut transverse qui interpelle et articule divers champs de recherche, réclamant, non une juxtaposition mais une réelle coordination de leurs points de vue. Dans cette transversalité réside sans doute l'un des apports les plus prometteurs de ce domaine d'étude.

Partant, la notion de représentation sociale présente comme les phénomènes qu'elle permet d'aborder une certaine complexité et dans sa définition et dans son traitement. « Sa position mixte au carrefour d'une série de concepts sociologiques et de concepts psychologiques » (Moscovici, 1976, p. 39) implique qu'elle soit mise en rapport avec des processus relevant d'une dynamique sociale et d'une dynamique psychique et que soit élaboré un système théorique lui-même complexe. On doit prendre en compte d'un côté le fonctionnement cognitif et celui de l'appareil psychique, de l'autre le fonctionnement du système social, des groupes et des interactions pour autant qu'ils affectent la genèse, la structure et l'évolution des représentations et sont concernés par leur intervention. Vaste programme qui est loin d'être accompli, s'il est en voie de réalisation, comme nous le verrons. Mais il faut le dire : les représentations sociales doivent être étudiées en articulant éléments affectifs, mentaux et sociaux et en intégrant à côté de la cognition, du langage et de la communication, la prise en compte des rapports sociaux qui affectent les représentations et la réalité matérielle, sociale et idéale sur laquelle elles ont à intervenir. C'est dans cette visée que Moscovici a formulé et développé sa théorie (cf. notamment 1976, 1981, 1982, 1984).

Une théorie qui constitue la seule tentative systématique et globale existant à ce jour, comme le rappelle Herzlich (1972).

En effet, dans une exploration en perpétuelle tension entre le pôle psychologique et le pôle social, les différents travaux menés en laboratoire et sur le terrain se sont le plus souvent focalisés, par souci heuristique, sur des aspects bien circonscrits des phénomènes représentatifs. Non sans courir parfois le risque de les ramener à des événements intra-individuels ou de les diluer dans des processus idéologiques ou culturels. Limitations et réductionnismes dont le développement théorique de la notion ne peut que pâtir et qu'il faut éviter ainsi que le souligne Doise : « La pluralité d'approches de la notion et la pluralité de significations qu'elles véhiculent en font un instrument de travail difficile à manipuler. Mais la richesse et la variété même des travaux inspirés par cette notion font qu'on hésiterait même à la faire évoluer par un réductionnisme qui privilégierait par exemple une approche exclusivement psychologique ou sociologique. Ce serait précisément enlever à la notion sa fonction d'articulation de différents systèmes explicatifs. On ne peut pas éliminer de la notion de représentation sociale les références aux multiples processus individuels, interindividuels, intergroupes et idéologiques qui souvent entrent en résonance les uns avec les autres et dont les dynamiques d'ensemble aboutissent à ces réalités vivantes que sont en dernière instance les représentations sociales » (1986, p. 19, 83). Aussi, est-ce dans une approche respectant la complexité des phénomènes et de la notion que doit se développer la théorie, même si cela paraît une gageure.

L'ESPACE D'ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

En plus de vingt ans, s'est constitué, particulièrement en psychologie sociale, un champ ayant fait l'objet de revues et commentaires divers (Codol, 1969 ; Farr, 1977, 1984, 1987 ; Harré, 1984 ; Herzlich, 1972 ; Jodelet, 1984 ; Potter et Litton, 1985) et dont les acquis présentent des convergences certaines. Néanmoins, la multiplicité des perspectives y dessine des territoires plus ou moins autonomes par l'accent mis sur des aspects spécifiques des phénomènes représentatifs. Il en résulte un espace d'étude multidimensionnel que nous allons

essayer de baliser en nous aidant du tableau I (p. 44) qui synthétise les problématiques et leurs axes de développement.

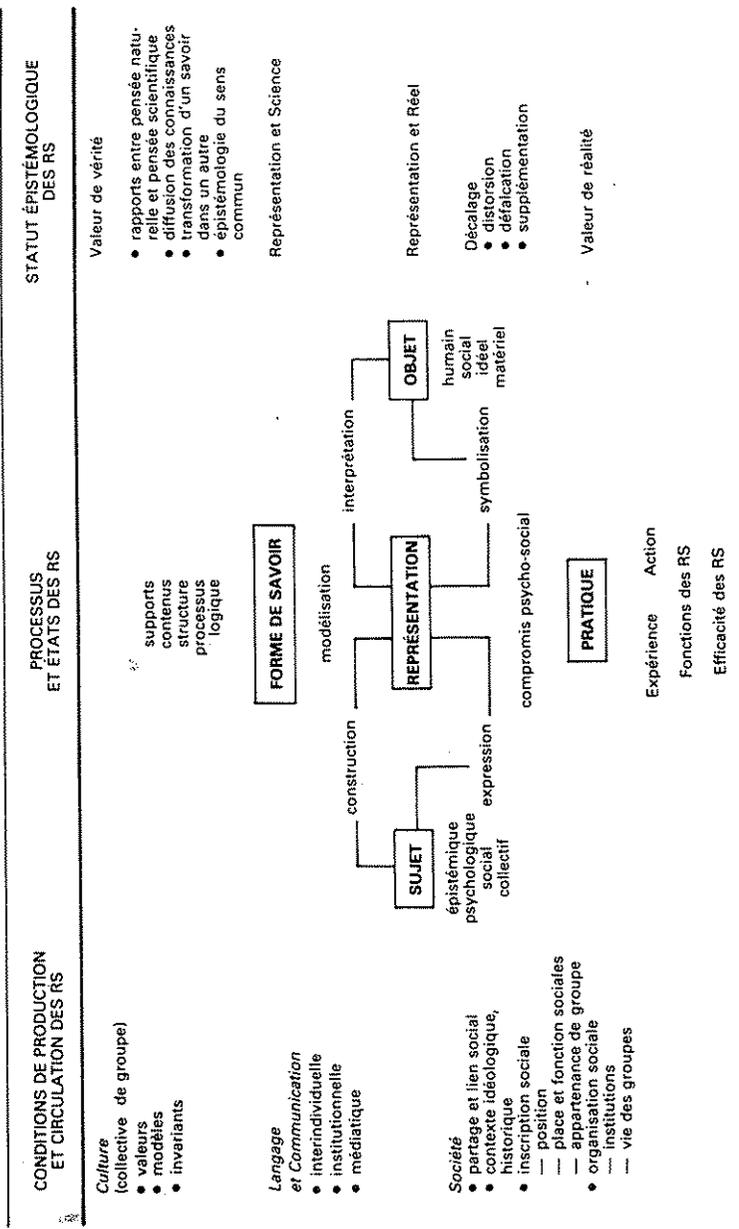
Au centre de ce tableau figure le schéma de base caractérisant la *représentation* comme *une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet*. Tous se rejoignent sur ce schéma même s'ils confèrent à ses termes une portée et des implications variables. Nous y retrouvons des éléments et relations, déjà mentionnés, dont les recherches se donnent pour but de spécifier et expliquer les modalités. Rappelons-les avant de survoler les recherches :

— La représentation sociale est toujours représentation de quelque chose (l'objet) et de quelqu'un (le sujet). Les caractéristiques du sujet et de l'objet auront une incidence sur ce qu'elle est.

— La représentation sociale est avec son objet dans un rapport de « symbolisation », elle en tient lieu, et « d'interprétation », elle lui confère des significations. Ces significations résultent d'une activité qui fait de la représentation une « construction » et une « expression » du sujet. Cette activité peut renvoyer soit à des processus cognitifs — le sujet est alors considéré d'un point de vue épistémique — soit à des mécanismes intrapsychiques (projections fantasmatiques, investissements pulsionnels, identitaires, motivations, etc.) — le sujet est alors considéré d'un point de vue psychologique. Mais la particularité de l'étude des représentations sociales est d'intégrer dans l'analyse de ces processus l'appartenance et la participation sociales ou culturelles du sujet. C'est ce qui la distingue d'une perspective purement cognitive ou clinique. D'autre part, elle peut aussi s'attacher à l'activité mentale d'un groupe ou d'une collectivité, ou considérer cette activité comme l'effet de processus idéologiques qui traversent les individus. Nous aurons à revenir sur ces points essentiels.

— Forme de savoir, la représentation se présentera comme une « modélisation » de l'objet directement lisible dans, ou inférée de, divers supports linguistiques, comportementaux ou matériels. Toute étude de représentation passera par une analyse des caractéristiques liées au fait qu'elle est une forme de connaissance.

— Qualifier ce savoir de « pratique » réfère à l'expérience à partir de laquelle il est produit, aux cadres et conditions dans lesquels il l'est, et surtout au fait que la représentation sert à



Qui sait et d'où ? Que et comment sait-on ? Sur quoi et avec quel effet ?

TABLEAU I. — L'espace d'étude des représentations sociales

agir sur le monde et autrui. Ce qui débouche sur ses fonctions et son efficacité sociales. La position occupée par la représentation dans l'ajustement pratique du sujet à son environnement, la fera qualifier par certains de compromis psychosocial.

Les questions que soulève l'articulation de cet ensemble d'éléments et de relations peuvent être condensées dans la formule suivante : « Qui sait et d'où sait-on ? » — « Que et comment sait-on ? » — « Sur quoi sait-on et avec quel effet ? ». Ces interrogations débouchent sur trois ordres de problématiques qui sont présentées en allant de gauche à droite dans le Tableau I : a / conditions de production et de circulation ; b / processus et états ; c / statut épistémologique des représentations sociales. Ces problématiques sont interdépendantes et subsument les thèmes des travaux théoriques et empiriques.

Si l'on suit l'historique du champ de recherche c'est vers le rapport de la représentation à la science et à la société qu'il faut se tourner. En effet, quand Moscovici a renoué avec le concept de Durkheim, ce ne fut pas seulement dans une perspective critique, qui était d'ailleurs assortie d'une visée constructive : donner à la psychologie sociale des objets et outils conceptuels permettant une connaissance cumulative, en prise avec les véritables questions posées par la vie sociale. L'ouvrage *La psychanalyse, son image et son public*, suivant la dérive d'une théorie scientifique, la psychanalyse, à mesure de sa pénétration dans la société, entendait contribuer à une psychosociologie de la connaissance alors inexistante à côté d'une sociologie de la connaissance florissante et d'une épistémologie du sens commun à peine naissante (Heider, 1958). Cette étude du « choc » entre une théorie et des modes de pensée propres à différents groupes sociaux cernait comment s'opère la transformation d'un savoir (scientifique) dans un autre (sens commun) et réciproquement. Deux axes de préoccupation y sont associés. Le premier s'attache à la fabrication d'une connaissance « populaire », à l'appropriation sociale de la science par une « société pensante », composée de « savants amateurs », et à l'étude des caractères distinctifs de la pensée naturelle eu égard à la pensée scientifique (Moscovici et Hewstone, 1983, 1984). Le second axe concerne la diffusion des connaissances à laquelle font référence Schiele et Boucher (chap. 19). Aux travaux examinant l'interdépendance entre les processus de représentation et de vulgarisation (Acker-

mann *et al.*, 1963, 1971, 1973-1974 ; Barbichon, 1972 ; Roqueplo, 1974), fait écho l'accent porté, avec une insistance croissante, en didactique des sciences et formation des adultes, sur le rôle des représentations sociales comme système d'accueil pouvant faire obstacle ou servir de point d'appui à l'assimilation du savoir scientifique et technique (Albertini et Dussault, 1984 ; Astolfi, Giordan *et al.*, 1978 ; Audigier *et al.*, 1986).

Ces deux optiques convergent sur le fait que la connaissance « naïve » ne doit pas être invalidée comme fautive ou biaisée. Ce qui va à l'encontre de certains postulats cognitivistes selon lesquels existeraient des « biais » naturels, inhérents au fonctionnement mental spontané, par exemple dans l'attribution de causalité. Il s'agit d'une connaissance « autre » que celle de la science mais qui est adaptée à, et corroborée par, l'action sur le monde. Sa spécificité dont rendent compte une formation et des finalités sociales, est un objet d'étude épistémologique non seulement légitime mais nécessaire pour comprendre pleinement les mécanismes de la pensée et pertinent pour traiter du savoir scientifique lui-même, ce dont Palmonari et Zani (chap. 14) donnent un exemple à propos de la psychologie.

Nous rejoignons ici un postulat fondamental dans l'étude des représentations sociales : celui d'une interrelation, d'une correspondance, entre les formes d'organisation et de communication sociales et les modalités de la pensée sociale, envisagée sous l'angle de ses catégories, de ses opérations, et de sa logique. Il trouva sa formulation première chez Durkheim qui insistait sur l'isomorphie entre représentations et institutions : les catégories servant à la classification des choses sont solidaires des formes de groupement social, les relations entre classes le sont de celles qui organisent la société. Il fut différemment développé selon que les auteurs ont porté leur attention sur le lien existant entre communication sociale d'une part, structure sociale de l'autre, et représentations.

DU ROLE DE LA COMMUNICATION

Ce postulat est une hypothèse forte chez Moscovici qui explique les phénomènes cognitifs en partant des divisions et des interactions sociales. Il a particulièrement insisté sur le

rôle de la communication sociale pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il s'agit d'un objet propre à la psychologie sociale qui contribue ainsi de façon originale à l'approche des phénomènes cognitifs. Ensuite, la communication joue un rôle fondamental dans les échanges et interactions qui concourent à l'institution d'un univers consensuel. Enfin, elle renvoie à des phénomènes d'influence et d'appartenance sociales décisifs dans l'élaboration des systèmes intellectuels et de leurs formes. L'incidence de la communication est examinée par Moscovici à trois niveaux : 1 / au niveau de l'émergence des représentations dont les conditions affectent les aspects cognitifs. Au nombre de ces conditions se rangent : la dispersion et le décalage des informations concernant l'objet représenté et qui sont inégalement accessibles selon les groupes ; la focalisation sur certains aspects de l'objet en fonction des intérêts et de l'implication des sujets ; la pression à l'inférence due à la nécessité d'agir, prendre position ou obtenir la reconnaissance et l'adhésion des autres. Autant d'éléments qui vont différencier la pensée naturelle dans ses opérations, sa logique et son style. 2 / Au niveau des processus de formation des représentations, l'objectivation et l'ancrage qui rendent compte de l'interdépendance entre l'activité cognitive et ses conditions sociales d'exercice, aux plans de l'agencement des contenus, des significations et de l'utilité qui leur sont conférés. 3 / Au niveau des dimensions des représentations ayant trait à l'édification de la conduite : opinion, attitude, stéréotype sur lesquelles interviennent les systèmes de communication médiatiques. Ceux-ci, selon les effets recherchés sur leur audience, présentent des propriétés structurales différentes correspondant à la diffusion, la propagation et la propagande. La diffusion est mise en rapport avec la formation des opinions, la propagation avec celle des attitudes et la propagande avec celle des stéréotypes.

Ainsi la communication sociale, sous ses aspects interindividuels, institutionnels et médiatiques apparaît-elle comme condition de possibilité et de détermination des représentations et de la pensée sociales. De nombreux auteurs ont développé les implications d'un tel statut. Grize (1984 et ici) rapporte les processus de schématisation des représentations et les propriétés de la logique naturelle aux rapports d'influence engagés dans les situations d'interlocution, influence qui vise à faire de ses

idées des évidences objectives. De même les rapports d'influence fondent le rôle de la communication dans les milieux scientifiques (Knorr-Cetina, 1981) quand il s'agit de la fabrication de la science et de ses faits : « De toutes les activités humaines la fabrication des faits est la plus intensément sociale, telle est l'évidence qui permet naguère à la sociologie des sciences de prendre son essor. Le sort d'un énoncé est, littéralement, entre les mains d'une foule ; chacun peut le laisser tomber, le contredire, le traduire, le modifier, le transformer en artefact, le tourner en dérision, l'introduire dans un autre contexte à titre de prémisses, ou dans certains cas, le vérifier, le certifier et le passer tel quel à quelqu'un d'autre, lequel à son tour, etc. Le mot "c'est un fait" ne définit pas l'essence de certains énoncés, mais certains parcours dans une foule » (Latour, 1983).

Ce parcours ne concerne pas seulement le fait scientifique. Il est à la base de bien des productions mentales institutionnelles. Ceci est particulièrement visible dans les communautés urbaines ou rurales dont l'unité et l'identité sont assurées par les échanges informels établis entre les groupes « co-actifs » (Maget, 1955) qui les composent. Ceux-ci partagent le même type d'activité, constituant de manière dialogique le système normatif et notionnel qui régit leur vie professionnelle et quotidienne. Ce processus éclaire les écueils rencontrés par le transfert et le changement technologique dont Darré (1985) donne un exemple, à propos de l'élevage en milieu paysan. Il existe également des ressorts émotionnels à la fabrication des faits. La communication sert alors de soupape pour libérer les sentiments dysphoriques suscités par des situations collectives anxieuses ou mal tolérées. Ainsi des phénomènes de rumeurs qui surgissent souvent en milieu urbain à l'occasion de crises, de conflits intergroupes (Morin, 1970). La peur, le rejet de l'altérité entre autres suscitent des échanges qui donnent corps à des informations ou événements fictifs. Ainsi se créent de véritables « légendes urbaines » (Brunvand, 1981) dont les thèmes présentent une remarquable stabilité dans le temps et l'espace (Campion-Vincent, 1989). La mise en acte de l'imaginaire collectif dans la communication est aussi illustrée par le discours sur l'insécurité (Ackermann, Dulong, Jeudy, 1983). Les récits que les victimes d'agression (vols, attaques, etc.) font de ce qui leur est arrivé suivent à la lettre un même scénario repris

collectivement et permettent de se situer dans une même catégorie victimisée, forme d'une nouvelle solidarité sociale. Et nous avons relevé des phénomènes similaires à propos du SIDA.

Sperber insiste dans son chapitre sur l'importance de considérer la circulation des représentations culturelles. Sa remarque va au-delà de l'anthropologie. Les recherches qui abordent les représentations comme des formes d'expression culturelle renvoient plus ou moins directement à de tels processus de diffusion, qu'il s'agisse des codes sociaux servant à interpréter les expériences de l'individu en société — par exemple celle de la maladie (Herzlich, 1969) — des valeurs et modèles servant à définir un statut social — par exemple, la femme, l'enfant (Chombart de Lauwe, 1963, 1971) —, celle des symboles et invariants servant à penser des entités collectives par exemple, le groupe (Kaës, 1976), la folie (Schurmans, 1985).

De ces exemples, ressort l'importance primordiale de la communication dans les phénomènes représentatifs. Tout d'abord, elle est le vecteur de transmission du langage, lui-même porteur de représentations. Ensuite, elle a une incidence sur les aspects structurels et formels de la pensée sociale, pour autant qu'elle engage des processus d'interaction sociale, influence, consensus ou dissensus et polémique. Enfin, elle concourt à forger des représentations qui, étayées sur une énergétique sociale, sont pertinentes pour la vie pratique et affective des groupes. Énergétique et pertinence sociales qui rendent compte, à côté du pouvoir performatif des mots et discours, de la force avec laquelle les représentations instaurent des versions de la réalité, communes et partagées.

LE SOCIAL : DU PARTAGE A LA VIE COLLECTIVE

Voici qui donne toute sa portée au partage social des représentations. Leur caractère est souvent ramené à leur extensivité au sein d'un groupe ou de la société, ce qui donne lieu à certaines critiques (Harré, 1985) d'ailleurs formulées dès 1961 par Moscovici. Ce critère risque d'être purement formel et réducteur si l'on n'est pas attentif à la dynamique sociale qui le sous-tend. Peut-on dire, en effet, que l'on partage une même idée, une même

représentation, comme on partage un même sort ? Il ne semble pas, car la représentation suppose un processus d'adhésion et de participation qui la rapproche de la croyance. Comme le remarque Veyne à propos des mentalités, les connotations sociales de la connaissance ne tiennent pas tant à sa distribution chez plusieurs individus, qu'à ce que « la pensée en chacun d'eux est, de diverses manières, marquée par le fait que les autres la pensent aussi » (1974, p. 74). On adopte de confiance ce que disent les experts dont on ne peut avoir la connaissance par une sorte de « division du travail linguistique » (Putnam, 1975). De plus, l'intériorisation d'autrui favorise « l'édification des châteaux de cartes (où chaque individu est une carte) qui s'écroulent un beau jour parce que l'appui de tous sur tous s'est écroulé » (Veyne, id., p. 80).

Certes, il y a des représentations qui nous échoient toutes faites ou qui « traversent » les individus. Celles qu'impose une idéologie dominante, ou celles qui sont liées à une condition définie au sein de la structure sociale. Mais même dans ces cas, le partage implique une dynamique sociale qui rend compte de la spécificité des représentations. C'est ce que développent les recherches rapportant le caractère social de la représentation à l'inscription sociale des individus. La place, la position sociale qu'occupent ces derniers, ou les fonctions qu'ils remplissent, déterminent les contenus représentationnels et leur organisation, *via* le rapport idéologique qu'ils entretiennent avec le monde social (Plon, 1972), les normes institutionnelles et les modèles idéologiques auxquels ils obéissent. Gilly (chap. 12) examine l'articulation entre ces éléments dans le cas du système éducatif. Vergès (chap. 18) analyse dans une optique similaire les composants et déterminants des représentations économiques. D'autres travaux, tels ceux de Kaës (1968) et Larrue (1972) sur les représentations de la culture illustrent que le fait de partager une même condition sociale (la condition ouvrière) qui s'accompagne d'une relation au monde, de valeurs, modèles de vie, de contraintes ou désirs spécifiques, produit des effets sur la façon de concevoir la culture. De même pour la contrainte qu'exerce l'idéologie diffusée par des appareils d'Etat tel celui de la justice (Robert et Faugeron, 1978) et qui structure, *via* des attitudes sociales, les champs de représentation concernant les différents domaines et acteurs du système pénal. Dans tous

ces cas, le partage social est référé à un jeu de déterminations liées à la structure et aux rapports sociaux.

Cependant, même dans ces cas de détermination où le partage des représentations est un donné préexistant à la communication, on peut observer des phénomènes d'adhésion aux formes de pensée de la classe, du milieu ou du groupe d'appartenance, en raison de la solidarité et de l'affiliation sociales. Partager une idée, un langage, c'est aussi affirmer un lien social et une identité. Les exemples ne manquent pas où cette fonction est évidente, ne serait-ce que dans la sphère religieuse ou politique. Le partage sert à l'affirmation symbolique d'une unité et d'une appartenance. L'adhésion collective contribue à l'établissement et au renforcement du lien social. Or comme le remarque Douglas (1986), dans les sciences sociales on s'est peu attaché « au rôle de la cognition dans la formation du lien social » (p. 19) et d'ajouter qu'on y prend peu en compte ce que pourtant l'on sait fort bien : « Les groupes ont une influence sur la pensée de leurs membres et même développent des styles de pensée distinctifs » (p. 21). En regardant du côté des représentations et des solidarités qu'elles engagent, nous sommes en mesure d'éclairer les aspects cognitifs qui font la matière et la trame de la vie sociale. L'extensivité des représentations permet alors de saisir, au niveau des attributs intellectuels d'une collectivité, l'expression de sa particularité. C'est ce qu'a montré Moscovici à propos des représentations de la psychanalyse par lesquelles les différents groupes définissent leurs contours et leur identité. Expression identitaire déjà soulignée par Durkheim : « Ce que les représentations collectives traduisent c'est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent » (1895, p. xvii).

FONCTIONS SOCIALES ET RAPPORT AU RÉEL

On conçoit, dès lors, que la représentation remplisse certaines fonctions dans le maintien de l'identité sociale et de l'équilibre sociocognitif qui s'y trouve lié. Il n'est qu'à voir les défenses mobilisées par l'irruption de la nouveauté. Quand la psychanalyse est apparue, elle fut ressentie comme une menace parce qu'elle contrevenait aux valeurs et modèles de pensée en vigueur dans différents groupes religieux ou politiques. De même voit-on des familles politiques considérer comme dangereux le fait de

s'informer sur la théorie marxiste ou d'en parler, comme si cela risquait de bouleverser leurs cadres mentaux. Quand, néanmoins, la nouveauté est incontournable, à l'évitement succède un travail d'ancrage visant à la familiariser, la transformer pour l'intégrer dans l'univers de pensée préexistant. Travail qui correspond à une fonction cognitive essentielle de la représentation et peut aussi concerner tout élément étrange ou inconnu dans l'environnement social ou idéal. Mugny et Carugati (1985) font, à propos des représentations de l'intelligence, une analyse subtile de cette dialectique. La disparité d'intelligence apparaît, quand on ne dispose pas d'information sur ses causes sociales (héritage culturel, rôle différenciateur de l'école) comme une étrangeté qui focalise l'attention et conduit à chercher une explication dans l'idéologie du don, masquant et naturalisant les inégalités sociales. Cette idéologie satisfait à un principe d'économie cognitive et se trouve d'autant plus facilement invoquée que l'identité sociale est mise en cause par les différences d'intelligence, comme c'est le cas pour les parents et les enseignants. De la sorte, s'ajoute à la fonction cognitive une fonction de protection et de légitimation.

Processus également observables à l'échelle collective. J'ai montré (1985) que dans une communauté rurale où vivent en liberté des malades mentaux, la population construit un système de représentations de la folie qui lui permet non seulement de gérer son interaction quotidienne avec ces derniers, mais aussi de se défendre contre une présence qu'elle juge dangereuse pour son image et son intégrité. Elle craint d'être assimilée aux malades et ne peut accepter qu'ils soient intégrés à part entière dans le tissu social. Elle développe une représentation de la folie postulant une insuffisance du contrôle cérébral sur le fonctionnement organique et mental, qui créerait un obstacle dirimant à la reprise d'une activité et d'une place sociales normales. Ceci permet de maintenir les malades dans un statut aliéné et restrictif, de s'opposer à toute revendication de s'insérer, sur un pied d'égalité, dans la localité. Par quoi la représentation s'apparente à l'idéologie.

Ces fonctions s'ajoutent à celles d'orientation des conduites et communications, de justification anticipée ou rétrospective des interactions sociales ou relations intergroupes (Doise, 1973). Par quoi nous touchons à une autre spécification du caractère

social des représentations. Avec deux conséquences majeures, quoique différentes. L'une concerne l'étude des représentations : le social n'est pas unidimensionnel dans les représentations, et l'on peut s'attendre à devoir le référer, selon les cas, au partage et/ou aux déterminations, et/ou aux fonctions sociales de la représentation.

La deuxième conséquence renvoie au statut épistémologique de la représentation. De ce que nous venons de voir, ressort son caractère pratique, c'est-à-dire orienté vers l'action et la gestion du rapport au monde. Elle reste, comme le dit Piaget (1976), un mode de connaissance « socio-centrique », au service des besoins, désirs, intérêts du groupe. Cette finalité, le fait que la représentation soit une reconstruction de l'objet, expressive du sujet entraînent un décalage avec son référent. Ce décalage peut être dû également à l'intervention spécifiante des valeurs et codes collectifs, des implications personnelles et des engagements sociaux des individus. Il produit trois types d'effet au niveau des contenus représentatifs : des distorsions, des suppléments et des défalcatons.

Dans le cas de la distorsion, tous les attributs de l'objet représenté sont présents mais accentués ou minorés de façon spécifique. Ainsi en va-t-il des transformations dans l'évaluation des qualités d'un objet, d'un acte, pour réduire une dissonance cognitive (Festinger, 1957). Autre exemple pris chez Chombart de Lauwe (1984) : la représentation de catégories sociales dominées (les enfants ou les femmes) qui s'élabore en référence à une catégorie dominante (les adultes ou les hommes). Les dominés ont des traits semblables à ceux des dominants dont ils sont cependant démarqués de deux manières. Soit par un mécanisme de « réduction » : présence des mêmes caractéristiques, mais sous forme atténuée, en qualité moindre ; dans l'image que les médias donnent des enfants, les filles se comportent comme les garçons mais leur autonomie vis-à-vis de l'entourage est plus faible. Soit par un mécanisme « d'inversion » : le dominé présente les caractères inverses de ceux du dominant ; l'image de l'enfant « authentique » est ainsi le reflet renversé de celle de l'adulte en société.

La supplémentation qui consiste à conférer à l'objet représenté des attributs, des connotations qui ne lui appartiennent pas en propre, procède d'un rajout de significations dû à l'inves-

tissement du sujet et à son imaginaire. Analysant le « préjugé en action », Doise (1980) rappelle des résultats expérimentaux mettant en évidence une tendance à projeter sur autrui des traits que l'on possède, surtout si l'on croit que ces traits sont évalués défavorablement : la projection sur autrui sert à restaurer l'estime de soi, une représentation d'autrui conforme à soi valorise sa propre image construite eu égard à des groupes de référence. Dans une étude sur l'environnement, Lugassy (1970) illustre ce surcroît connotatif à propos des représentations de la « nature » et de la « forêt ». La première est chargée de significations opposées à celles de la ville, espace de contraintes sociales ; la seconde l'est d'images infantiles renvoyant au corps et à la sexualité.

Enfin, la défalcation correspond à la suppression d'attributs appartenant à l'objet. Elle résulte, dans la plupart des cas, de l'effet répressif des normes sociales. On en trouve une illustration désormais classique dans le schéma figuratif de la théorie psychanalytique dégagé par Moscovici (1976). La représentation comporte des concepts centraux : conscient, inconscient, refoulement, complexe, mais exclut un concept, tout aussi central, la libido, en raison de son association à la sexualité sur laquelle pèse, au moment de l'étude, un veto social. De même verra-t-on la sexualité des handicapés mentaux représentée de façon radicalement différente chez leurs éducateurs et leurs parents, en raison des rôles respectifs de ces derniers, de leur refus commun de s'identifier à eux. Les premiers attribuent aux enfants une sexualité « sauvage », brutale et sans affectivité alors que les seconds ont de leurs enfants une vision déssexualisée mais débordante d'affectivité (Giami *et al.*, 1983).

ÉTATS ET PROCESSUS REPRÉSENTATIONNELS

Le rapport à un référent objectif débouche sur le volet central de notre tableau : les états et processus caractérisant la représentation comme forme de savoir. C'est finir notre parcours sur ce qui est au cœur de toutes les recherches, le phénomène cognitif, après avoir mis en place ce qui en définit l'aspect social et fonctionnel, les conditions qui régissent sa genèse, son fonctionnement et son efficacité.

L'étude du phénomène cognitif se fait à partir des contenus représentatifs, saisis dans différents supports : langage, discours, documents, pratiques, dispositifs matériels, sans préjuger, pour certains auteurs, de l'existence correspondante d'événements intra-individuels, ou d'hypostases collectives (esprit, conscience de groupe). Travailler sur des contenus objectivés permet de ne pas grever la recherche de débats que l'empirie ne peut trancher. Cela entraîne une première différence avec la psychologie cognitive, dans la façon d'aborder la représentation comme savoir. Celle-ci réfère à des objets et processus hypothétiques ou appréhendés indirectement à travers la réalisation de tâches intellectuelles, épreuves de mémorisation, par exemple. L'approche sociale des représentations traite d'une matière concrète, directement observable, même si l'organisation latente de ses éléments fait l'objet d'une reconstruction de la part du chercheur.

Dans cette façon d'appréhender le contenu des représentations, deux orientations se dégagent qui ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Il est traité soit comme champ structuré, soit comme noyau structurant. Dans le premier cas on dégage les constituants des représentations (informations, images, croyances, valeurs, opinions, éléments culturels, idéologiques, etc.). Cette analyse dimensionnelle est complétée par la recherche du principe de cohérence structurant les champs de représentation : organisateurs socioculturels, attitudes, modèles normatifs ou encore schèmes cognitifs. Ces champs sont généralement recueillis par des méthodes d'enquête par questionnaire, entretien, ou traitement de matériel verbal consigné dans des documents attestés (voir dans la bibliographie les textes se rapportant aux images d'objets socialement valorisés tels que le corps, la culture, l'enfant, la femme, le groupe, la maladie, la psychologie, la santé, le travail, etc.). Ces champs sont également abordés en tant que champs sémantiques, ensembles de significations isolés à l'aide de différentes méthodes d'associations de mots (Di Giacomo, 1981, 1985 ; Le Bouedec, 1984 ; Galli et Nigro, 1986). Dans ce dernier cas, les recherches se rapprochent de la seconde orientation qui s'attache à dégager les structures élémentaires autour desquelles se cristallisent les systèmes de représentation. Abric (chap. 8) et Flament (chap. 9) développent un modèle théorique distinguant entre éléments

centraux et périphériques dont ils tirent d'importantes implications du point de vue de la stabilité et du changement des représentations comme de leur rapport à la pratique.

Ces propriétés structurales sont examinées à propos de représentations déjà constituées. Mais pour rendre compte de l'émergence des structures, il faut se rapporter aux processus qui président à la genèse des représentations. Celle-ci peut être envisagée en tenant compte des apprentissages sociaux qui interviennent au cours du développement de l'enfant (Duveen et Lloyd, 1986, 1988 ; Emler et Dickenson, 1985 ; Emler, Ohana, Moscovici, 1987 ; voir également les chapitres de Chombart de Lauwe et Doise). Cependant, indépendamment des aspects développementaux, les processus de formation des représentations rendent compte de leur structuration. Ceci vaut particulièrement pour l'objectivation, processus mis en évidence par Moscovici, illustré et enrichi par divers auteurs. Ce processus est décomposé en trois phases « construction sélective - schématisation structurante - naturalisation » dont les deux premières, surtout, manifestent, comme nous avons eu l'occasion de le voir, l'effet de la communication et des contraintes liées à l'appartenance sociale des sujets sur le choix et l'agencement des éléments constitutifs de la représentation.

Contenus et structure sont infléchis par un autre processus, l'ancrage, qui intervient en amont et en aval de la formation des représentations, en assurant leur incorporation dans le social. En amont, l'ancrage enracine la représentation et son objet dans un réseau de significations qui permet de les situer en regard des valeurs sociales et de leur donner cohérence. Mais, à ce niveau, l'ancrage joue un rôle décisif essentiellement en ce qu'il réalise leur inscription dans un système d'accueil notionnel, un déjà-là pensé. Par un travail de la mémoire, la pensée constituante s'appuie sur la pensée constituée pour ranger la nouveauté dans des cadres anciens, dans le déjà connu.

En aval de la formation représentative, l'ancrage sert à l'instrumentalisation du savoir en lui conférant une valeur fonctionnelle pour l'interprétation et la gestion de l'environnement. Il se situe alors en continuité avec l'objectivation. La « naturalisation » des notions leur donne valeur de réalités concrètes directement lisibles et utilisables dans l'action sur le monde et les autres. D'autre part, la structure imageante de la

représentation devient guide de lecture, et, par « généralisation fonctionnelle », théorie de référence pour comprendre la réalité.

Ces processus génératifs et fonctionnels, socialement marqués, nous permettent d'approcher les représentations à différents niveaux de complexité. Depuis le mot jusqu'à la théorie qui sert de version du réel ; depuis les concepts, catégories jusqu'aux opérations de pensée qui les lient et à la logique naturelle caractéristique d'une pensée orientée vers la communication et l'action. Ils permettent également de rendre compte du caractère à la fois concret et abstrait des représentations et de leurs éléments qui ont un statut mixte de percept et de concept. Statut lié également au fait que la pensée sociale renvoie aux événements concrets de la pratique sociale et doit, pour être communiquée, rester vivace dans la société, être une pensée en image, comme le soulignait Halbwachs à propos de la mémoire sociale : « Il n'y a pas d'idée sans images : plus précisément, idée et image ne désignent pas deux éléments, l'un social, l'autre individuel, de nos états de conscience, mais deux points de vue d'où la société peut envisager en même temps les mêmes objets, qu'elle marque leur place dans l'ensemble de ses notions, ou dans sa vie et son histoire » (1925, p. 281). Moscovici (1981) a démontré l'importance de ces « idées-images » dans la mobilisation psychologique des foules. Avec l'ancrage des représentations dans la vie collective, nous retrouvons la question de leur efficacité. Il y a là un caractère distinctif de la pensée sociale qui retient particulièrement l'attention des sciences sociales. Le rôle des représentations dans le devenir social s'annonce comme un objet d'étude stimulant pour l'avenir.

CONCLUSION

Clôre ainsi un parcours, nécessairement incomplet et souvent trop allusif, nous fait mesurer, je l'espère, la spécificité de l'approche des représentations sociales et son originalité. Ses recouvrements avec la façon dont la psychologie cognitive et les sciences sociales traitent la représentation se laissent aisément voir. Ses divergences aussi.

On retrouve des objets communs avec l'étude cognitive du savoir : étude du contenu de la pensée, le savoir déclaratif et

procédural (savoir que et savoir comment) ; analyse de ce savoir en termes de « structure » et de « mémoire ». Mais renvoyer aux conditions sociales de production, de circulation et à la finalité des représentations leurs caractéristiques structurelles et processuelles, crée une différence radicale. Connaissance dérivée autant qu'inférée, la représentation sociale ne peut être pensée selon le modèle dominant du traitement de l'information. Son étude permet de contourner les difficultés que celui-ci soulève, à savoir le risque de réduire le fonctionnement mental à celui de l'ordinateur, comme le mentionne Anderson (1983) pour qui les « systèmes de production », ces organisations de contenu où sont détectés les mécanismes et processus cognitifs, présentent l'ambiguïté d'être en partie des langages de programmation pour ordinateur et en partie des théories psychologiques. Risque rappelé par Ehrlich pour qui l'informatique, bien que répondant au souci « d'objectiver un fonctionnement subjectif », reste néanmoins critiquable par « l'assujettissement des modèles de fonctionnement du sujet aux principes de fonctionnement de l'ordinateur et à la problématique des traitements de textes par les machines » (1985, p. 286). De plus le fait de s'intéresser à la fonction de la représentation, à sa relation à un référent et à la communication permet d'éclairer ce qui reste encore des zones obscures dans l'approche cognitive de la représentation : celle de ses fonctionnements et de ses fonctions (Ehrlich, id.) ; celle de la formation et de la transformation des schèmes cognitifs, de leur relation au langage (Arnault de La Menardière et de Montmollin, 1985).

Penser la cognition comme quelque chose de social ouvre en fait des voies de recherche nouvelles. Il en va de même pour les sciences sociales qui n'ont pas intégré dans leur approche de la pensée sociale la dimension proprement cognitive et ne sont pas en mesure de penser le social comme du cognitif. Ce qui s'impose comme une nécessité à certains, telle Douglas qui leur donne pour tâche d'identifier les « processus cognitifs fondant l'ordre social », d'étudier comment « les institutions pensent » et comment « le processus cognitif individuel le plus élémentaire dépend des institutions sociales » (1986, p. 45). Ce par quoi nous rejoignons Piaget (1967) qui voit la psychologie et la sociologie comme « deux disciplines traitant du même objet » : « l'ensemble des conduites humaines dont chacune comporte,

dès la naissance et à des degrés divers, un aspect mental et un aspect social » (p. 19), affirmant que « l'homme est un et que toutes ses fonctions mentalisées sont également socialisées » (p. 20).

C'est dans une telle perspective qu'œuvrent les recherches sur les représentations sociales dont chacune apporte une pierre à l'édification d'une science psychologique et sociale de la connaissance. Certains pensent qu'il serait souhaitable d'établir un modèle unitaire, une « conception multicompatible » (Le Ny, 1985) de la représentation, en raison, notamment, des exigences de la transdisciplinarité et de l'existence d'une « solidarité entre les connaissances et représentations élémentaires d'un individu et les systèmes théoriques autonomes » (Morf, 1984, p. 425). N'y aurait-il pas là des risques de réduction et n'est-ce pas trop tôt ? A en juger par le domaine que nous venons de survoler, il semble nécessaire d'approfondir la réflexion à partir de territoires autonomes abordant chacun à sa manière l'interface du psychologique et du social, avec comme seule contrainte que les chercheurs aient « accès à un arsenal de styles d'argumentation qui transcendera ce que chacune des disciplines traditionnelles propose. Ceci constitue ce qui est porteur d'espoir dans l'intérêt récent pour le développement d'une science cognitive ». (Fodor, 1981, p. 19).

Que voyons-nous actuellement ? Un espace de recherche qui se dilate depuis vingt ans, avec : une multiplication des objets de représentation pris comme thèmes de recherche ; des approches méthodologiques qui vont se diversifiant et découpent des secteurs d'étude spécifiques ; des problématiques qui visent à cerner au plus près certains aspects des phénomènes représentatifs ; l'émergence de théories partielles qui rendent compte d'états et de processus définis ; des paradigmes qui se proposent d'éclairer sous certains angles la dynamique représentationnelle. Tout ceci aboutit à constituer des champs indépendants et dotés d'instruments conceptuels et empiriques solides où bourgeonnent des travaux cohérents.

Tout ceci donne l'impression d'un univers en expansion à l'intérieur duquel se structurent des galaxies de savoir. A l'inverse du paradigme informatique qui coiffe tout l'effort scientifique sous la chape d'un même moule, le modèle des représentations sociales impulse la diversité et l'invention, relève le défi

de la complexité. Et si Aron dit vrai : « C'est en explorant un monde par essence équivoque que l'on a chance d'atteindre la vérité. La connaissance n'est pas inachevée parce que l'omniscience nous manque, mais parce que la richesse des significations est inscrite dans l'objet » (1955, p. 167), nous n'avons pas fini d'en exploiter la fécondité.

RÉFÉRENCES

- Ackermann W., Dulong R., Jeudy H. P., *Imaginaires de l'insécurité*, Paris, Klincksieck, 1983.
- Albertini J.-M., Dussault G., Représentations et initiation scientifique et technique, in C. Belisle et B. Schiele (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes*, Lyon, CNRS, 1984.
- Aron R., *L'opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
- Astolfi J.-P. Giordan A., *Quelle éducation scientifique pour quelle société*, Paris, PUF, 1973.
- Augé M., *La construction du monde*, Paris, Maspero, 1974.
- Brunvand J. H., *The vanishing hitchhiker. American urban legend and their meanings*, New York, Norton, 1981.
- Campion-Vincent V., Complots et avertissements : les légendes urbaines, *Revue française de Sociologie*, 1989, 1.
- Cicourel A. V., *Cognitive sociology*, Middles, Penguin Education, 1973 ; trad. franç. *La sociologie cognitive*, Paris, PUF, 1979.
- Corbin A., Le péril vénérien au début du siècle : prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale, *Recherches*, 1977, 27, 245-284.
- Delacampagne C., *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Age*, Paris, Fayard, 1983.
- Doise W., Le préjugé en action, in W. Doise, J.-C. Deschamps, J.-C. Mugny, *Psicologia sociale*, Bologne, Zanichelli, 1980.
- Doise W., Les représentations sociales : définition d'un concept, in W. Doise, A. Palmonari (eds), *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1986.
- Douglas M., *How institutions think*, Syracuse, Syracuse University Press, 1986.
- Duby G., *Les trois ordres ou l'imaginaire féodal*, Paris, Gallimard, 1978.
- Ehrlich S., La notion de représentation : diversité et convergences, « Les représentations », numéro spécial, *Psychologie française*, 1985, 30, 226-229.
- Faye J.-P., *La critique du langage et son économie*, Paris, Galilée, 1973.
- Festinger L., *A theory of cognitive dissonance*, Evanston, Row, Peterson & Co., 1957.
- Galli I., Nigro G., La rappresentazione sociale del potere in un campione di studenti universitari. La trama primitiva, in G. Villone Betocchi (ed), *Problemi di metodologia di studio delle rappresentazioni sociali*, *Psicologia i Societa*, numéro spécial, 1986, 1, 20-46.

- Grize J.-B., Une représentation des activités du discours, in B. Schiele et C. Belisle (eds), *Les représentations, communication, information*, 1984, 6, 2-3, 359-372.
- Halbwachs M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925 ; rééd. Paris-La Haye, Mouton, 1975.
- Heider F., *The psychology of interpersonal relations*, New York, Wiley, 1958.
- Héritier F., Symbolique de l'inceste et de sa prohibition, in M. Izard et P. Smith (eds), *La fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 1979.
- Jeanneney J.-N., La syphilis... avant le SIDA, *Le Monde*, 16 juillet 1987.
- Jodelet D., *Civils et brédins. Rapport à la folie et représentations sociales de la maladie mentale*, Thèse pour le Doctorat d'Etat, Paris, EHESS, 1985.
- Jodelet D., Réflexions sur le traitement de la notion de représentation sociale en psychologie sociale, in B. Schiele et C. Belisle (eds), « Les représentations... », numéro spécial, *Communication, Information*, 1984, 6, 15-41.
- Knorr-Cetina K., *The manufacture of Knowledge*, Pergamon, New York, 1981.
- Latour B., Le grand partage ?, *Revue de Synthèse*, 1983, 5, 203-236.
- Le Ny J.-F., Comment (se) représenter les représentations, « Les représentations », numéro spécial, *Psychologie française*, 1985, 30, 231-238.
- Lugassy F., *La relation habitat-forêt : significations et fonctions des espaces boisés*, « Publications de Recherches urbaines », Paris, Copedith, 1970.
- Maget M., Remarques sur le village comme cadre de recherche anthropologique, *Bulletin de Psychologie*, 1955, 8, 375-382.
- Maitre J., Psychanalyse et sociologie religieuse, *Archives de sociologie des religions*, 1972, 33, 134.
- Markova I., Wilkie P., Représentation, concept and social change : the phenomenon of AIDS, *Journal for the theory of social behavior*, 1987, 17, 389-409.
- Markus H., Zajonc R. B., The cognitive perspective in Social Psychology, in G. Lindzey et E. Aronson, *Handbook of Social Psychology*, New York, Random House, 1985, 137-231.
- Morf A., Expérience, connaissances et représentations. Tentative d'unification, in C. Belisle et B. Schiele (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes*, Paris, CNRS, 1984, 418-428.
- Morin E., *La rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1970.
- Piaget J., *Etudes sociologiques*, Genève, Droz, 1967.
- Piaget J., Pensée égocentrique et pensée sociocentrique, *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1976, 14, 148-160.
- Pollack M., Brésil : Vénus en chemisette, *Le Monde*, 7 mars 1988.
- Putnam H., The meaning of meaning, in K. Gunderson (ed), *Minnesota studies in the philosophy of science*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1975.
- Quétel C., *Le mal de Naples, histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986.
- Schutz A., *The problem of social reality*, La Hague, Nijhoff, 1962.
- Searle, J. R., *Intentionality. An essay in the philosophy of mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Veyne P., L'histoire conceptualisante, in J. Le Goff et P. Nora (eds), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1976, 62-92.

Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire

Serge Moscovici

Après avoir été le phénomène le plus marquant de la science sociale en France, la notion de représentation collective a subi une éclipse qui a duré près d'un demi-siècle. Cette quasi-disparition présente une énigme pour quiconque en étudie le devenir. La notion serait même tombée en désuétude sans une école d'historiens qui en a conservé les traces au cours de recherches effectuées sur les mentalités (Duby, 1961). Une école très active, en vérité, dont les contributions, par leur volume et leur retentissement, défient un inventaire limitatif. Sans conteste, elles portent l'empreinte de cette théorie (Le Goff, 1974). Au-delà des nombreuses controverses, il faut tenir pour avéré que l'histoire des mentalités est, comme l'écrit Burguière, « dans le programme des *Annales*, ce qui a le plus contribué à la rendre populaire et à fixer... son image de marque » (Burguière, 1983, p. 334).

C'est vers le début des années 60 de ce siècle qu'il m'a semblé possible de renouer avec l'étude des représentations (Moscovici, 1961) et de susciter l'intérêt d'un petit groupe de psychologues sociaux, faisant ainsi revivre la notion. Ils y ont vu la possibilité d'aborder les problèmes de leur discipline dans un esprit neuf, d'étudier les comportements et les rapports sociaux sans les déformer ni les simplifier, et aussi d'obtenir des résultats originaux (Abric, 1976 ; Codol, 1969 ; Flament, 1967). Quoique travaillant indépendamment de leurs contemporains, les représentations leur ont permis de s'attaquer aux

problèmes de la cognition et des groupes que l'on tendait de plus en plus à négliger. Etudier la diffusion des savoirs, le rapport entre la pensée et la communication, la genèse du sens commun (ce que les Anglais nomment *lay thinking*) formaient les éléments d'un programme devenu familier depuis. Consécutivement à ce travail, on peut le supposer, et aux récents progrès de la psychologie cognitive, on assiste à une diffusion de la notion. La sociologie et l'anthropologie la redécouvrent de nos jours, et on la voit se répandre un peu partout, même dans le vocabulaire courant. Ainsi s'opère autour des représentations sociales une convergence remarquable entre les diverses sciences psychologiques et sociales (Jodelet, 1984). Il faut espérer que cette convergence débouchera sur une communication et une collaboration plus étroites, une fécondation réciproque des travaux. Parlera-t-on un jour, comme nous l'avons pressenti, d'un *âge des représentations sociales* (Moscovici, 1982) ? Il est trop tôt pour le savoir. Entre ces deux moments, celui de sa naissance et celui de sa résurgence, le concept de représentation collective a subi bien des métamorphoses qui lui ont conféré une autre forme, une coloration différente. Je me propose d'esquisser cette trajectoire, sachant bien qu'une véritable histoire, étayée par des analyses et des documents précis, reste à faire. Les erreurs que je puis commettre sont la meilleure preuve de l'utilité d'un tel travail d'historien.

DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF

Toute tentative de reconstituer le passé de la notion part nécessairement du constat que les sociologues en ont d'emblée triangulé le lieu qui lui est réservé dans une théorie de la société. Parmi eux, Simmel a reconnu le rapport existant entre la séparation de l'individu se situant à distance des autres et la nécessité de se les représenter. La manière même dont on se les représente façonne l'action réciproque et les cercles sociaux qu'ils forment ensemble. Il ne donne guère d'indications sur le moyen d'y parvenir ni sur l'impact que les représentations ont sur les phénomènes sociaux en général. Une chose me paraît certaine, Simmel voit dans les idées ou les représentations

sociales une sorte d'opérateur qui permet de cristalliser les actions réciproques entre une somme d'individus et de former l'unité supérieure qu'est l'institution (parti, Eglise, etc.), donc de passer du niveau moléculaire au niveau molaire. Cette conception des représentations mises au centre du comportement et des institutions peut être discutée, mais elle est profondément intégrée à plusieurs tendances de la sociologie. Dans un sens différent, Weber fait des représentations un cadre de référence et un vecteur de l'action des individus.

« Il semble bien, écrit-il dans la préface de son ouvrage majeur, que ces situations collectives qui font partie de la pensée quotidienne ou de la pensée juridique (ou d'une autre pensée spécialisée) sont des *représentations* de quelque chose qui, pour une part de l'étant, pour une part du devant être, flotte dans la tête des hommes réels (non seulement les juges et les fonctionnaires, mais aussi le "public") d'après quoi ils orientent leur activité ; et ces structures comme telles ont une importance causale considérable, souvent même dominante, pour la nature du déroulement de l'activité des hommes réels » (Weber, 1971, p. 12).

Weber décrit là un savoir commun ayant le pouvoir d'anticiper et de prescrire le comportement des individus, de le programmer, dirions-nous. Mais le véritable inventeur du concept est Durkheim, dans la mesure où il en fixe les contours et lui reconnaît le droit d'expliquer les phénomènes les plus variés dans la société (Durkheim, 1968). Il le définit par une double séparation. D'abord les représentations collectives se séparent des représentations individuelles, comme le concept des perceptions ou des images. Ces dernières, propres à chaque individu, sont variables et emportées dans un flot ininterrompu. Le concept est universel, hors du devenir et impersonnel. Ensuite les représentations individuelles ont pour substrat la conscience de chacun et les représentations collectives, la société dans sa totalité. Celles-ci ne sont donc pas le dénominateur commun de celles-là, mais plutôt leur origine, correspondant « à la manière dont cet être spécial qu'est la société pense les choses de son expérience propre » (Durkheim, 1968, p. 621). On comprend qu'une telle représentation soit homogène et partagée par tous les membres d'un groupe, de même qu'ils partagent une langue. Elle a pour fonction de préserver le lien entre eux, de les préparer à penser et agir de manière uniforme. C'est pourquoi elle est collective, et aussi parce qu'elle perdure

à travers les générations et exerce sur les individus, trait commun à tous les faits sociaux, une contrainte.

Chez Durkheim, la représentation désigne, en priorité, une vaste classe de formes mentales (sciences, religions, mythes, espace, temps), d'opinions et de savoirs sans distinction. La notion est équivalente à celle d'idée ou de système, ses caractères cognitifs n'étant pas spécifiés (Ansart, 1987). Elle a une certaine fixité, s'agissant d'un concept, et une objectivité, puisqu'elle est partagée et reproduite de manière collective. Voilà qui lui donne le pouvoir de pénétrer dans chaque individu, comme du dehors, et de s'imposer. Certes, dans le maniement du concept, il fait grand cas de la nuance et de la précision pour l'adapter aux faits symboliques et mentaux analysés. Surtout lorsqu'il touche à la religion, à ce phénomène de communication intense et de résurrection de la mémoire collective. Force lui est de reconnaître que, la plupart du temps, ce n'est pas de l'extérieur mais de l'intérieur que s'exprime la contrainte. En général, cependant, Durkheim oppose les représentations collectives aux représentations individuelles par un même critère, à savoir la stabilité de la transmission et de la reproduction des unes, la variabilité, dirait-on, le caractère éphémère des autres. Sans cesse il répète cette idée sous des formes variées mais toujours aussi tranchées :

« S'il est commun à tous, écrit-il, c'est qu'il est l'œuvre de la communauté. Puisqu'il ne porte l'empreinte d'aucune intelligence particulière, c'est qu'il est élaboré par une intelligence unique où toutes les autres se rencontrent et viennent, en quelque sorte, s'alimenter. S'il a plus de stabilité que les sensations ou les images, c'est que les représentations collectives sont plus stables que les représentations individuelles car tandis que l'individu est sensible même à de faibles changements qui se produisent dans son milieu interne ou externe, seuls des événements d'une suffisante gravité réussissent à affecter l'assiette mentale de la société » (Durkheim, 1968, p. 609).

On peut assurément contester cette vision d'une sorte d'équivalence entre, d'une part, la collectivité, le concept et la permanence et, d'autre part, l'individualité, la perception et l'image, le fluctuant. Ce qui déconcerte est cette intelligence unique sur laquelle il insiste tant. Elle serait à part et au-dessus des intelligences particulières comme une sorte de *group mind* selon l'expression des Anglais. On pourrait tirer la conclusion que les représentations collectives sont logiques et reflètent

l'expérience du réel. Cependant, dans la mesure où elles créent de l'idéal, elles s'éloignent du logique. Et une fois formées, elles acquièrent une certaine autonomie, se combinent et se transforment selon des règles qui leur seraient propres. Au-delà s'y mêle un germe de « délire » qui les éloigne de la voie suivie par la raison.

« Au reste, écrit Durkheim, si l'on appelle délire tout état dans lequel l'esprit ajoute aux données immédiates de l'intuition sensible et projette ses sentiments et ses impressions dans les choses, il n'y a peut-être pas de représentation collective qui, en un sens, ne soit délirante ; les croyances religieuses ne sont qu'un cas particulier d'une loi très générale. Le milieu social tout entier nous apparaît comme peuplé de forces qui, en réalité, n'existent que dans notre esprit » (Durkheim, 1968, p. 325).

Faut-il alors restreindre le champ de ces représentations, en exclure les sciences ? Reconnaissons cependant que, si l'on revient aux principes de la théorie, elles ont une autonomie et une homogénéité, qualités qui les apparentent à un système clos et relativement abstrait *sui generis*. Comme les faits sociaux qui « ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentations et actions ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle » (Durkheim, 1963, p. 5). Cette distinction cruciale a permis à Durkheim et à son école d'entreprendre l'analyse de différents domaines sociaux. Elle se fonde sur l'hypothèse que l'on pourrait expliquer les phénomènes à partir des représentations et des actions qu'elles autorisent. Signalons toutefois que la plupart des applications se rapportent aux sociétés dites primitives. Les incursions dans la société moderne constituent plutôt l'exception.

REPRÉSENTATIONS CHAUDES ET REPRÉSENTATIONS FROIDES

1 / Dire que la représentation d'une collectivité est collective et celle d'un individu individuelle peut passer pour une de ces tautologies dont les sciences ne sont pas toujours exemptes. Et pourtant la différence est considérable quant aux observations faites et aux questions qu'on se pose. Ainsi nombre de sociologues et anthropologues, étudiant les mythes et les savoir-faire des sociétés éloignées, y découvraient un

tissu d'absurdités et de superstitions. Omettant de regarder autour d'eux, et les comparant à l'Occident, ils tendaient à expliquer ces aberrations par les limitations des individus, incapables de raisonner comme nous, et par des fautes d'association mentale dont l'origine serait psychologique. Or, si l'on rattache croyances, mythes, formes symboliques en général à la société elle-même, tout change. « Absurdité » et « erreurs » ne sont plus dues à la logique fautive des individus mais à la représentation collective elle-même dont il s'agit de comprendre la signification. De même, on attribuait les anomalies d'une science aux insuffisances du calcul et aux observations incomplètes des chercheurs. Alors qu'elles résultent des conséquences logiques de la théorie et de faits correctement observés mais qui échappent à celle-ci.

On voit le déplacement des perspectives : ce ne sont plus les actes et les pensées qui doivent retenir l'attention, mais l'ensemble des croyances et des idées ayant une cohérence propre, dont témoigne leur survie. Lévy-Bruhl épouse cette perspective, à l'opposé de celle qui domine alors en Angleterre et en Allemagne. Il est impossible d'expliquer des faits sociaux en partant de la psychologie des individus. De même il est impossible d'expliquer ces ensembles de croyances et d'idées à partir de la pensée individuelle.

L'individu subit la contrainte des représentations dominantes dans la société, et c'est dans leur cadre qu'il pense ou exprime ses sentiments. Et ces représentations diffèrent selon la société dans laquelle elles prennent naissance et sont façonnées. Partant, chaque type de mentalité est distinct et correspond à un type de société, aux institutions et aux pratiques qui lui sont propres.

« Il faut donc renoncer, écrit Lévy-Bruhl, à ramener d'avance les opérations mentales à un type unique, quelles que soient les sociétés considérées, et à expliquer toutes les représentations collectives par un mécanisme psychologique et logique toujours le même. S'il est vrai qu'il existe des sociétés humaines qui diffèrent entre elles par leur structure comme les animaux sans vertèbres diffèrent des vertébrés, l'étude comparée des divers types de mentalité collective n'est pas moins indispensable à la science de l'homme que l'anatomie et la physiologie comparée ne le sont à la biologie » (Lévy-Bruhl, 1951, p. 20).

L'observation est neuve et profonde. Abandonnant l'opposition importante, mais arbitraire, de l'individuel et du collectif,

Lévy-Bruhl projette une vive lumière sur les rapports d'une société à ses représentations. Ce faisant, il insiste sur une autre opposition des mécanismes logiques et psychologiques distincts d'un type à l'autre. Sur quelle base donc classer les sociétés humaines, dégager leurs pôles extrêmes ? On y distingue deux types principaux, les primitives et les civilisées. Elles sont marquées par deux modes de pensée qui s'opposent et permettent de parler d'une mentalité primitive et d'une mentalité civilisée, différant sur le plan qualitatif aussi bien que par leur ampleur. Plusieurs ouvrages ayant connu un grand retentissement répètent les arguments sur lesquels il fonde cette différence. Elle confère sa principale originalité à une œuvre maintenant un peu dépassée. En quoi consiste la différence ? Lévy-Bruhl fonde la pensée civilisée sur des siècles d'exercices rigoureux de l'intelligence et de la réflexion. Elle s'oriente ainsi vers la quête logique des informations relatives à un phénomène et des causes servant à l'expliquer. La pensée primitive est tournée vers le surnaturel. Les liens qu'elle entrevoit entre les phénomènes sont de nature mystique. Imperméable à l'information et indifférent à la contradiction, cette pensée découvre un peu partout des participations.

« Sous une forme et à des degrés divers, tous impliquent une "participation" entre les êtres et les objets dans une représentation collective. C'est pourquoi, faute d'un meilleur terme, j'appellerai *loi de participation* le principe propre de la mentalité "primitive" qui régit les liaisons et les pré-liaisons de ces représentations... Je dirais que, dans les représentations collectives de la mentalité primitive, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. D'une façon non moins incompréhensible, ils émettent et ils reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques, qui se font sentir hors d'eux, sans cesser d'être où elles sont. En d'autres termes, pour cette mentalité, l'opposition entre l'un et le plusieurs, le même et l'autre, etc., n'impose pas la nécessité d'affirmer l'un des termes si l'on nie l'autre, ou réciproquement. Elle n'a qu'un intérêt secondaire. Parfois, elle est aperçue ; souvent aussi elle ne l'est pas. Souvent elle s'efface devant une communauté mystique d'essence entre des êtres qui cependant, pour notre pensée, ne sauraient être confondus sans absurdité » (Lévy-Bruhl, 1951, p. 77).

A l'évidence, Lévy-Bruhl ne reproche pas aux primitifs une pensée incohérente. Mais leurs conceptions ne rentrent pas dans le cadre d'une vision scientifique du monde. Comme s'ils habitaient un autre état de nature (Moscovici, 1968),

certain faits, certains liens leur apparaissent inessentiels, ne les concernent pas. Il ne les accuse pas de manquer d'intelligence, mais leurs croyances échappent à la compréhension du savant. Leur logique est incompatible avec la nôtre, puisqu'elle part de prémisses tout autres, absurdes à nos yeux. Le principe de participation y remplace le principe de non-contradiction. On peut en conclure que les modèles de représentation qui forment la mentalité d'un peuple sont incommensurables à ceux d'un autre peuple.

Si ces analyses méritent une attention particulière, ce n'est pas seulement dû à leur retentissement, aux problèmes qu'elles soulèvent et qui sont loin d'être épuisés. Le fait pertinent est qu'elles n'en restent plus aux idées reçues sur la distinction générale entre concept et sensation ou image, ni aux considérations douteuses sur l'intelligence unique et les intelligences particulières. Elles commencent à dégager les structures intellectuelles et affectives des représentations en général. Ce n'était pas là une médiocre avancée, on en conviendra. Dans la mesure où l'étude des observations et des documents permet de dégager des régularités significatives, une théorie s'ébauche qui remplit le concept jusque-là un peu vide d'un contenu ayant ses propriétés et ses lois. Il est vrai que le véritable objet d'examen n'est pas les sociétés en tant que telles. Mais à travers le tapis psychique et la forme mentale qui les cimente, Lévy-Bruhl met au jour la cohérence des sentiments et des raisonnements, les mouvements de la vie mentale collective. Par exemple, un individu peut prendre son ombre visible pour son âme. Chez les primitifs, il ne s'agit pas d'une croyance mais d'une perception : l'ombre, c'est l'âme. Pour nous l'ombre n'a pas d'autre réalité que l'absence de lumière. La représentation qu'ils s'en font est donc incompatible avec la nôtre. De cette manière, les représentations collectives font saillir les faits. En attirant l'attention sur eux, elles nous aident à les voir. C'est pourquoi les différents types de société qui se représentent différemment le monde habitent des mondes différents.

Si riches en exemples que soient les livres de Lévy-Bruhl, une grande prudence s'impose en ce qui concerne leur choix et leur interprétation. Sur ce point, il n'y a pas de contestation. Il est cependant avéré qu'en reprenant le concept de représentation collective à son compte, il lui donne une autre

tournure. D'une part, il en montre la diversité profonde selon les cadres sociaux, plus radicale que celle suivant les domaines (religion, mythe, science, etc.). D'autre part, le savant français pose la question et inaugure l'examen des mécanismes psychiques et logiques dont résulte un ordre mental. Avec un flair indéniable, il a ouvert le chemin d'une perspective neuve, un chemin plus concret et plus praticable que ceux des sociologues de son époque.

2 / C'est à la fois par l'importance du problème auquel elle s'attaque et par la subtilité de ses pouvoirs d'analyse que la notion de représentation prend pied dans les sciences de l'homme. A travers elle, Durkheim révèle l'élément symbolique de la vie sociale, tout autant que l'intérêt de son étude méthodique. Un symbole représente autre chose que soi-même. C'est une idée que des hommes partagent à propos d'un objet, indépendante de l'objet lui-même. Ayant renoncé au concept de conscience collective pour des raisons que j'ai indiquées ailleurs (Moscovici, 1988), Durkheim transforme le symbolisme en un moyen par lequel la société devient consciente d'elle-même, démarcation entre les composantes individuelles et les composantes collectives du lien entre les hommes. Parmi celles-ci figurent les règles et le langage dont les effets sont certains sur la nature et la qualité des processus de pensée. Sans toujours l'indiquer clairement, il change aussi les pratiques et surtout les rituels en formes de représentation. Mais dans le sens de *Darstellungen*, mises en scène et mises en acte des groupes eux-mêmes, de la société réunie au cours des cérémonies et des fêtes.

Sous cet angle, les émotions et les affects sont stimulés par les symboles inscrits dans la tradition, les emblèmes — drapeaux, formules, etc. — auxquels chacun fait écho. Lévy-Bruhl adhère à cette vision. Cependant, par un tour qui lui est propre, il en révèle une autre facette, à savoir que la société s'y représente elle-même dans ce qu'elle a de distinct, de propre. De plus, il fournit un certain nombre de démonstrations sur les soubassements psychiques de ce symbolisme. A tort ou à raison, la quête de ces soubassements dans l'esprit devient une perspective stimulante et virtuellement féconde. Nous entrons de la sorte dans une seconde phase de l'étude de la notion de repré-

sentation collective. Je dirai que l'accent s'y déplace de l'adjectif au substantif. En un mot, la dynamique de la représentation compte davantage que son caractère collectif. Etant donné que les noms de Piaget et de Freud y sont associés, j'insisterai rapidement sur les apports de chacun.

L'interprétation que propose Lévy-Bruhl de la façon dont fonctionne la mentalité primitive pose une énigme à nombre de psychologues. Son influence sur la majorité d'entre eux est indéniable (Luria, 1976) pour des raisons mal définies. L'une d'elles est qu'il ne sert à rien de s'interroger sur les fautes et incapacités des individus. Il ne vaut même plus la peine de les observer et de se creuser la tête à leur sujet. Ainsi, dans une série d'études qui font date, Piaget cherche à trianguler la représentation du monde chez l'enfant. Comme le savant français à propos du primitif, le psychologue suisse part du postulat que le jeune enfant n'est pas « plus sot » ni ne se trouve à quelques degrés en dessous de l'enfant plus âgé. Mais il pense les choses de façon essentiellement différente. La conception du monde à laquelle aboutit sa faculté de raisonnement est autre, on peut s'en assurer en lui posant des questions précises à propos d'objets définis de ce monde. De même que le monde primitif et le monde civilisé se distinguent par leurs représentations, de même elles servent à distinguer le monde de l'enfant et celui de l'adulte. Leur participation à la société est différente et se traduit par la différence entre les formes de pensée, le contenu restant individuel.

« Les deux questions, écrit Piaget, se touchent de près mais peuvent sans trop d'arbitraire être distinguées. Or la forme et le fonctionnement de la pensée se découvrent chaque fois que l'enfant entre en contact avec ses semblables ou avec l'adulte : elle est une manière de comportement social, qui peut s'observer du dehors. Le contenu, au contraire, se livre ou ne se livre pas, suivant les enfants et suivant les objets de la représentation » (Piaget, 1972, p. 5).

Piaget cherche à retrouver dans les écoles par ses interviews ce que Lévy-Bruhl avait découvert à sa table de travail par ses analyses de documents écrits. L'enfant et le primitif, déclare le psychologue, manifestent tous deux dans leur pensée de l'animisme, de l'artificialisme, du réalisme et autres fusions non logiques entre les aspects du milieu et leurs propres processus de pensée. Pour ne retenir qu'un seul exemple, on se

rappelle de quel réalisme est empreinte la pensée de l'enfant à propos des mots et du rêve. Il prête en somme une réalité pour ainsi dire corporelle à ce qu'il invente et imagine. L'objet qu'il a dans la tête et l'objet extérieur ne font qu'un pour lui (le signe se confond avec le signifié). Poser le doigt sur le nom du soleil, c'est atteindre le soleil lui-même ; le maudire, c'est le menacer dans son existence. Ainsi naît le sentiment de « participation », dans lequel le nom de l'objet va et vient de celui-ci à la tête. Un autre aspect du réalisme est qu'il confond l'intérieur et l'extérieur. Il croit ainsi que les rêves se trouvent dans les choses, puis dans sa chambre, puis dans sa tête, avant d'être dans la pensée même. L'idée paradoxale se rencontre que le rêve est une voix à la fois au-dedans et au-dehors de lui-même. Ou, ainsi que l'écrit Piaget,

« l'enfant est réaliste, car il présuppose que la pensée est liée à son objet, que les noms sont liés aux choses nommées et que les rêves sont extérieurs » (Piaget, 1972, p. 107).

On a parfois l'impression de relire certaines interprétations de Lévy-Bruhl, la phrase citée en est justement un exemple. Ce dernier pourtant, la chose est avérée, touche très légèrement à la psychologie des représentations. Alors que Piaget — d'où l'importance de son apport — nous livre une analyse qui établit la spécificité des représentations en termes psychiques. Tout d'abord, il esquisse les grandes formes que prennent les modes de raisonnement (classer, expliquer, etc.) pour associer entre eux les différentes activités du réel. Ensuite il recherche la spécificité qui, en deçà du concept et au-delà de la participation, assure la cohérence de la vision du monde chez l'enfant. Il la détermine à travers un modèle de pensée qui se traduit par des opérations concrètes formant un ensemble. Ces traits distinctifs ont pu être vérifiés par l'étude des conceptions que se font les enfants de toute une gamme de phénomènes allant du temps qu'il fait à l'origine des planètes.

A côté des représentations du monde, Piaget a exploré le vaste domaine des représentations ou des jugements moraux. Il reste fidèle aux convictions de Durkheim concernant leur nature sociale et même leur structure. Inutile de passer en revue des faits bien connus. Mais quel est alors l'intérêt de ces études pour notre propos ? On se rappelle que, pour Durkheim,

à travers la diversité des collectivités, il subsiste un élément permanent, la collectivité justement. Et l'invariance des représentations provient de ce trait qui est le même partout. A la fois homogène et contraignante, elle préserve ce lien entre les hommes, qui la rend collective. Or une bonne partie des observations de Piaget visent à montrer que les jugements correspondants sont le propre des plus jeunes enfants subissant la discipline de parents dans une société gérontocratique. En grandissant, l'égoïsme s'estompe et ils comprennent mieux le point de vue de l'autre, ils intériorisent mieux les règles. On voit surgir un respect mutuel et une coopération qui les associent en pensée aussi bien qu'en acte. Donc la réalité change, car une règle que l'enfant de 7 ans considère comme sacrée et intangible apparaît chez l'enfant de 12 ans comme valable par consentement mutuel.

En résumé, la contrainte n'a pas le privilège que lui accordait le sociologue français. A côté d'elle et à l'opposé, la coopération produit ses effets et une représentation qui lui correspond. On voit que, par cette prévision, la nature des interactions apparaît comme un facteur déterminant des modèles de pensée et de perception, des discussions et des justifications. Par une critique respectueuse, mais sans concession, Piaget écrit que :

« Durkheim se représente les enfants comme ne connaissant d'autre société que la société adulte ou les sociétés créées par les adultes (l'école), si bien qu'il néglige entièrement l'existence des sociétés spontanées d'enfants et des faits relatifs au respect mutuel » (Piaget, 1932, p. 412).

On retiendra ici l'écartement de l'indice clé de la contrainte et la reconnaissance de plusieurs relations possibles (à tout le moins la contrainte et la coopération) qui qualifient également le social. Au fur et à mesure que l'adolescent s'émancipe de la contrainte directe pour subir une multitude d'influences, dont celle de ses pairs, il conquiert une certaine autonomie. Ainsi, dans une société rendue plus complexe, il tisse des rapports de coopération qui élargissent l'espace dans lequel la personnalité de chacun peut se développer. La surveillance exercée par le groupe sur l'individu diminue en même temps que les liens entre eux deviennent plus denses et réciproques. Ceci conduit à former des représentations distinctes. La dualité que Lévy-Bruhl institue entre deux cultures, la primitive et la

civilisée, Piaget la réinstitue à l'intérieur de notre culture, comme l'effet d'une espèce d'histoire naturelle qui va du monde de l'enfant au monde de l'adulte. N'oublions cependant pas la phrase que je viens de citer. A l'intérieur de cette société, il y en a plusieurs, dont la société spontanée des enfants. Pour être plus précis, nous connaissons une société fondée sur la contrainte et une société fondée sur la coopération. Et chacune élabore des représentations morales et intellectuelles qui lui correspondent. Partant, on peut établir une sorte d'équivalence entre, d'une part, cette mentalité chaude, mystique et participante dont Lévy-Bruhl a dressé le tableau et, d'autre part, la mentalité plus froide, sensible à la contradiction, qui est issue des opérations formelles et des relations de coopération. L'une est sociocentrique, l'autre est plutôt décentrée ; l'une est dominée par les rapports entre les hommes, l'autre par le rapport à l'objet. Ceci ruine un des présupposés communs à Durkheim et Lévy-Bruhl. Je veux parler de l'homogénéité des représentations transmises au cours des générations au sein d'une collectivité. Par ailleurs, le grand psychologue suisse s'est colleté avec le difficile problème de la nature psychique des représentations. Nous lui devons donc ce desserrement du modèle social et ce resserrement des mécanismes psychiques du phénomène qui nous intéresse. Il serait impossible d'en exposer toutes les conséquences sans dépasser les limites auxquelles je suis tenu. Par la suite Piaget a abandonné ce filon de pensée, pour s'occuper davantage des aspects logiques et biologiques du développement de l'enfant. Le social y perd son pouvoir d'expliquer et d'inspirer une théorie de plus en plus limitée à l'individuel.

Il peut sembler étonnant que, par une sorte de solution de continuité, j'évoque maintenant Freud. Qu'a-t-il donc de commun avec une tradition de recherche si éloignée de la sienne ? Peu de chose, si on considère les racines, beaucoup plus, si l'on envisage les conséquences. Ce qu'il écrit de la représentation de choses et de la représentation de mots n'est guère significatif pour notre propos. Ses premières études sur la paralysie hystérique (Freud, 1924) et le traitement psychique s'y rapportent davantage. Découvrant que la paralysie vraie suit les voies d'une anatomie scientifique et la paralysie hystérique les voies d'une anatomie calquée sur le savoir populaire,

Freud met en évidence la force des représentations. Il fait des observations semblables sur l'efficacité des traitements psychiques, là où croyances et prestiges sont d'importance primordiale. Il faudrait définir par le menu et situer dans leur contexte approprié tous les termes de ces observations (Moscovici, 1961, 1981).

Plus pertinentes encore sont les études sur les théories sexuelles de l'enfant (Freud, 1908) qui ont aussi suscité mon intérêt. Dans ce texte très bref, Freud réunit divers matériaux fournis par les enfants et les récits des parents. Il en reconnaît l'origine dans la culture environnante parmi les contes et les légendes. En même temps, il montre que les enfants fabriquent ces théories avec des éléments qui en proviennent pour répondre aux questions de leur vie immédiate : « D'où viennent les bébés ? D'où est venu ce bébé particulier, cet intrus ? » Affectés par l'arrivée d'un nouvel enfant ils doivent vivre une situation différente, des relations changées. Stimulé par la curiosité concernant la vie sexuelle de leurs parents et par la menace enveloppée dans le mystère de la naissance, leur désir de connaître s'éveille et cherche une solution qui le satisfasse. Les théories qui en résultent sont fausses, personne n'en disconvient. Mais, remarque Freud :

« Ces fausses théories sexuelles que je discuterai à présent ont toutes un caractère très curieux. Bien qu'elles extravaguent de façon grotesque, chacune contient pourtant un fragment de réalité authentique ; et en cela elles sont analogues aux tentatives des adultes, considérées comme des traits de génie, pour résoudre les problèmes de l'univers, qui sont trop ardues pour l'intelligence humaine. Ce qui est correct et atteint son but dans ces théories s'explique par leur origine dans les composantes des instincts sexuels qui s'éveillent déjà dans l'organisme infantin. Car ce n'est pas en raison d'un acte mental arbitraire ou d'une impression fortuite que surgissent ces idées, mais à cause de la constitution psychosexuelle de l'enfant. C'est pourquoi nous pouvons qualifier les théories sexuelles des enfants de typiques, et ce fait explique que nous trouvions les mêmes croyances erronées chez chaque enfant dont la vie sexuelle nous est accessible » (Freud, 1908, p. 215).

Laissant de côté cet argument incomplet, il faut retenir que ces théories, quoique fausses, doivent être interprétées avec le plus grand soin comme si elles étaient vraies. Et ce en vertu du problème sérieux auquel elles nous confrontent, le problème du début de la vie et des expériences du corps sur lesquelles elles s'appuient. On connaît les théories que Freud croit détecter,

notamment celle qui attribue à chacun, quel que soit son sexe, la possession d'un pénis, et la conception sadique du coït. Chacune est décrite avec cohérence et paraît liée à une certaine perception par l'enfant des rapports sexuels entre le père et la mère. Mais elle est aussi façonnée par la censure qui frappe ses efforts pour glaner des connaissances plus exactes. Les dissimulations et mensonges qu'opposent les parents, les légendes (telle la fameuse cigogne !) attisent les doutes des enfants au lieu de les apaiser, et ils poursuivent leurs recherches.

« De cette façon cependant, ajoute Freud, l'enfant vit pour la première fois un "conflit psychique" du fait que des vues pour lesquelles il éprouve une préférence instinctive, mais qui ne sont pas "justes" aux yeux des adultes, entrent en opposition avec d'autres vues qui ont le soutien de l'autorité des adultes, sans être acceptables pour lui-même » (Freud, p. 214).

Nous possédons là une vignette des processus moléculaires au cours desquels l'échange social provoque la tension nécessaire pour qu'un savoir prenne corps. Ce n'est pas la relation à l'objet, comme chez Piaget et bien d'autres, qui façonne la question et provoque le choix des réponses. Il faudrait pouvoir s'attarder sur la description détaillée que donne Freud de la recherche de l'enfant, les observations que fait celui-ci (taches de sang dans le lit de la mère, querelles entre parents, etc.) pour confirmer ses hypothèses. Plus tard, ces recherches perdent de leur vigueur et surtout ne laissent pas de fortes traces dans l'évolution de la personne. Il se produit une différenciation des vues uniformes, eu égard au milieu et à la culture. Dans la pré-puberté,

« les théories qu'il (l'enfant) produit ne portent pas la marque typique et originale caractéristique des théories primaires de la petite enfance, époque à laquelle les composantes sexuelles enfantines pouvaient trouver à s'exprimer dans des théories de façon non inhibée et non modifiée. Les efforts intellectuels ultérieurs de l'enfant pour résoudre les énigmes du sexe ne m'ont pas paru mériter, ajoute Freud, d'être recueillis, ni ne peuvent prétendre à une grande signification pathogénique. Leur multiplication dépend bien sûr principalement de la nature des éclaircissements que reçoit l'enfant ; mais leur importance réside davantage dans le fait qu'elles revivifient les traces, devenues inconscientes, de la première période d'intérêt pour le sexe » (Freud, 1908, p. 224).

Assez souvent, les matériaux réunis par Freud appartiennent au sens commun, étant épars dans les proverbes, légendes

et récits relativement répandus dans l'Europe d'avant l'époque industrielle. En cela, mais pas uniquement pour cela, les théories sexuelles des enfants sont des représentations partagées. Qu'on les redécouvre et les rééchafaude différemment à chaque génération, dans les diverses familles, est dans la nature des choses. La famille est assurément la cellule où cela se produit et se reproduit, y compris le conflit psychique — entre les interprétations des parents et les interrogations des enfants, entre la censure des uns et la liberté des autres. Dans ce sens également, les théories sexuelles des enfants ont un caractère social, étant issues d'un dialogue relancé par le désir du spectateur et la ruse des acteurs. Il faudrait peut-être ajouter, chacun en a le souvenir, les commentaires et les conversations spontanés des enfants. Une culture s'y transmet qui leur est propre, formée par le chœur tantôt ironique et tantôt hostile d'enfants assistant au drame joué par les adultes. Ceux-ci en savent plus qu'ils n'en disent, ceux-là en disent plus qu'ils n'en savent ; ainsi le malentendu se propage et prolifère. D'où l'effervescence des représentations de la prime enfance qui, au fur et à mesure, glissent réprimées dans l'inconscient. Tandis que d'autres se forment, différentes, plus intellectuelles et plus sévères, relativement au problème des sexes, sous l'emprise de l'éducation. Ainsi toutes les théories conçues par les enfants autour d'un acte impossible, sont progressivement remplacées par d'autres, plus pâles et plus vraisemblables, à propos d'une activité devenue possible.

Par-dessus tout, cette fulgurante étude de Freud met au jour le travail d'intériorisation qui change le résultat collectif en donné individuel et marque le caractère de la personne. En d'autres mots, elle nous montre par quel processus, ignoré jusque-là, les représentations passent de la vie de tous dans la vie de chacun, du niveau conscient au niveau inconscient. Et elle pose une question pleine de sens : comment la représentation du monde de l'enfant devient-elle la représentation du monde de l'adolescent, puis de l'adulte ? Quelles sont les étapes d'une pareille intellectualisation des questions et des réponses ? Si l'on pouvait aborder un tel sujet, on comprendrait ensemble les phénomènes que l'on traite d'habitude par moitiés. Il est courant de s'intéresser au primitif, à l'enfant ou au malade. Mais l'autre terme de la comparaison, le civilisé, l'adulte,

l'homme sain, on le simule et on le réduit à sa caricature la plus abstraite et aux mécanismes les plus simples (Moscovici, 1984). De sorte que l'on procède à des comparaisons fictives, faute de disposer d'études compactes de la vie mentale collective dans notre propre société.

Quoi qu'il en soit, Freud nous donne un aperçu dense des transactions dont naissent dans une population les représentations sexuelles, à partir des questions des enfants, des observations aiguës qu'ils font et des cadres de pensée fournis par les parents. Quant aux contenus, nous savons de quelle manière ils guident les premiers pas dans la collectivité, voire dans une première institution, la famille. Nous avons saisi, sur un plan plus concret, je l'espère, les transformations que subissent ces « théories » quand elles se glissent dans la vie intime. Marquées par les conflits psychiques et les échanges sociaux, elles rendent familier ce qui reste pour les enfants mystérieux et inexploqué. Il est certain que les représentations communes que l'on jugeait pertinentes pour comprendre et expliquer les évolutions collectives apparaissent tout aussi cruciales lorsqu'il s'agit de comprendre l'histoire personnelle. S'il en est ainsi, et sans tomber dans la banalité, on en conclut que l'écart entre les éléments collectifs et les éléments individuels paraît moins grand regardé de près que défini de loin. Ce résultat n'est pas pour nous surprendre. Piaget et Freud sont tentés par l'idée qu'un tel rapprochement correspond davantage à la nature des choses. Le premier a éclairé la composition psychique des représentations, eu égard aux relations sociales. Le second nous les a montrées, sous un autre angle, issues d'un processus de transformation des savoirs et a explicité la manière dont elles sont intériorisées.

Transposer leur démarche chez l'adulte et dans notre société a d'abord pour effet d'éliminer le vague de la notion de Durkheim. Les représentations indéterminées recueillies dans les documents ou dans d'autres contextes peuvent et doivent être rendues concrètes. Pour ma part, je puis témoigner du fait que les études de Piaget et de Freud dont je viens de parler ont bien eu cette conséquence. Ce sont elles qui m'ont amené à me demander pourquoi le soin mis à étudier l'univers de l'enfant ici et celui des adultes ailleurs ne devrait pas se porter sur l'univers des adultes ici. Quoi de plus naturel que de partir de

leurs concepts et de leurs démarches pour explorer les représentations rendues vivaces dans l'imagination des contemporains qui les génèrent et les partagent ? A partir de là et en remontant vers Durkheim, il m'a été possible de mieux saisir la portée sociologique de ces concepts et de ces démarches. Et de voir que ce qui, chez lui, restait malgré tout une notion abstraite, pouvait être abordé en tant que phénomène concret.

UNE SCIENCE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Dès le départ, ceci est clair, une science était désignée pour étudier les représentations. Dans l'optique de Durkheim, une fois l'opposition de l'individuel et du collectif reconnue,

« on peut se demander, écrivait-il, si les représentations individuelles et les représentations collectives ne laissent pas, cependant, de se ressembler en ce que les unes et les autres sont également des représentations et si, par suite de ces ressemblances, certaines lois abstraites ne seraient pas communes aux deux règnes. Les mythes, les légendes populaires, les conceptions religieuses de toute sorte, les conceptions morales, etc., expriment une autre réalité que la réalité individuelle ; mais il se pourrait que la manière dont elles s'attirent et se repoussent, s'agrègent ou se désagrègent, soit indépendante de leur contenu et tienne uniquement à leur qualité générale de représentations » (Durkheim, 1963, p. xviii).

Il est significatif que tous les exemples évoqués se situent ailleurs que dans notre société. Mais passons. On voit qu'une incertitude subsiste pour le fondateur de la sociologie sur le degré auquel on peut opposer les deux classes de représentations. Elle est combattue par la conviction qu'on n'a pas trop à s'en soucier. Une fois pesés le pour et le contre, il conclut que la pensée collective doit être étudiée en elle-même et pour elle-même. Quel but il poursuit, on le devine : faire des formes et du contenu des représentations un domaine à part, la preuve la plus significative de l'autonomie du social. La tâche de les étudier incombe, cela va de soi, à la psychologie sociale. Sur ce point il faut souligner, car aujourd'hui on a tendance à l'oublier, qu'on ne doit pas avoir le moindre doute :

« Et quand aux lois de l'idéation collective, continue Durkheim, elles sont encore plus complètement ignorées. La psychologie sociale qui devrait avoir

pour tâche de les déterminer, n'est guère qu'un mot qui désigne toutes sortes de généralités, variées et imprécises, sans objet défini. Ce qu'il faudrait, c'est chercher, par la comparaison des thèmes mythiques, des légendes et des traditions populaires, des langues, de quelle façon les représentations sociales s'appellent et s'excluent, fusionnent les unes dans les autres ou se distinguent, etc. » (Durkheim, 1963, p. XIX).

Que demande-t-il au juste à cette science ? D'enregistrer et d'expliquer les régularités observées par le sociologue au sujet des représentations. Mais pourquoi se limiter seulement à celles de la tradition ? Vous voyez en tout cas le vaste projet qu'il conçoit pour cette psychologie alors en gestation et dont l'objet paraît encore mal défini. Sa remarque désigne les représentations comme cet objet qui devrait piquer la curiosité du psychologue social. Tant que le sens ancien de la notion restait inébranlé et que les recherches étaient dispersées, rien ne s'est passé. Mais, après une période d'avancée des méthodes et tirant profit des divers apports de la psychologie dont je viens d'énumérer les principaux, le projet dessiné a commencé à prendre consistance. Au lieu de continuer à inventorier les opinions et les attitudes, j'ai proposé qu'on étudie les représentations dont la richesse est évidente, rendant ainsi à notre science sa véritable mission parmi les sciences sociales. Le projet était si peu de saison que de rafraîchir l'intérêt pour l'idéation collective et de parler le langage des représentations a créé une surprise. D'autant plus que la référence à Durkheim était une médiocre recommandation, et ne s'imposait d'ailleurs pas.

Comment nommer, où situer, dans le monde de la pensée, ces opérations du sens commun et les images, les filtres de notions qu'elles préparent ? Il va de soi qu'en prolongeant les intuitions de Lévy-Bruhl, d'ailleurs compté en France, à juste titre, parmi les psychologues sociaux (Davy, 1931) et les interprétations de Piaget et de Freud, on disposait de points d'appui suffisants. Aborder dans une même société l'étude des « mentalités » attribuées à des types sociaux différents, explorer chez les adultes ce que l'on avait découvert pour les enfants, semblait alors et reste encore hasardeux. Il valait cependant la peine de réunir les suggestions de la psychologie de l'enfant et de la psychologie clinique (Jones, 1925) pour ébaucher les contours d'une psychologie sociale des représentations. Mais

en inversant, pour ainsi dire, le sens du problème posé. Les deux sciences que je viens de mentionner, et l'anthropologie, se demandent comment l'irrationnel est possible. Et aussi quelles sont les différences, puis les transformations, d'une pensée primitive, enfantine, en une pensée civilisée, adulte. La psychologie sociale était confrontée au problème contraire. La révolution provoquée par les communications de masse, la diffusion des savoirs scientifiques et techniques transforment les modes de pensée et créent des contenus nouveaux. Il faut ajuster la grammaire, raccourcir le trajet logique, parsemer le discours d'images vives, afin d'en rendre le sens compréhensible, tangible. De plus, cette connaissance partagée est spécialement conçue de manière à façonner la vision et constituer la réalité dans laquelle on vit. En s'objectivant, elle s'intègre aux relations et aux comportements de chacun.

Admettons-le : du point de départ au point d'arrivée, les différences épistémologiques sont radicales. Non seulement la science en sait plus long, explique mieux les phénomènes et de manière plus précise. En outre, elle emploie une logique et une théorie nées dans des conditions qui ne sont pas courantes. Il est donc aisé de comprendre que les gens, en recevant ses informations, en les échangeant, leur fassent subir des modifications profondes pour les représenter en vue de communiquer et d'agir. Bref les représentations qui entrent dans le domaine commun révèlent une autre structure et des qualités psychiques particulières. Ce qui, dans la science, apparaît comme *système* de notions et d'images se retrouve, dans les représentations, associé en un *réseau* plus ou moins étendu mais cohérent (Flament, 1987 ; Herzlich, 1969 ; Jodelet, 1984).

L'anthropologie et la psychologie de l'enfant visent une comparaison et une généalogie des formes cognitives, allant de la pensée mythique à la pensée scientifique, de la connaissance folklorique à la connaissance rationnelle, ou de la pensée opératrice concrète à la pensée opératrice formelle. La psychologie sociale s'efforce de saisir le mouvement opposé, qu'il se produise sous l'effet de la masse ou au cours de la communication. Une notion ou une science qui ne reste pas l'apanage d'un individu ou d'une élite restreinte subit, par sa circulation, toute une série de métamorphoses qui la font changer de contenu et de structure (Moscovici, 1984 ; Roqueplo, 1974). La nouvelle

structure est celle d'une représentation au sens strict du mot, à la fois abstraite et imagée, réfléchie et concrète. Il y a une sorte d'isomorphisme entre cette structure cognitive, ébauchée dans les travaux de Piaget, et la communication la plus ample et la plus quotidienne. Il va de soi qu'elle doit se retrouver dans toutes les représentations, quelles qu'en soient les origines et la matière (Codol, 1982 ; Doise, 1987 ; Flament, 1987 ; Jodelet, 1984). Il faut aller jusque-là pour retrouver la continuité, qui va de l'étude anthropologique à l'étude psychosociale, relayée par celle de la psychologie de l'enfant, d'un même ordre de faits.

Toutes les recherches que l'on croyait closes dans un domaine se rouvrent ainsi et nous permettent de transférer à la société moderne une notion qui semblait réservée aux sociétés traditionnelles. La notion elle-même a pourtant changé, les représentations *collectives* cédant la place aux représentations *sociales*. On voit aisément pourquoi. D'un côté, il fallait tenir compte d'une certaine diversité d'origine, tant dans les individus que dans les groupes. De l'autre côté, il était nécessaire de déplacer l'accent sur la communication qui permet aux sentiments et aux individus de converger, de sorte que quelque chose d'individuel peut devenir social, ou *vice versa*. En reconnaissant que les représentations sont à la fois générées et acquises, on leur enlève ce côté préétabli, statique, qu'elles avaient dans la vision classique. Ce ne sont pas les substrats, mais les interactions qui comptent. D'où la remarque parfaitement exacte que

« ce qui permet de qualifier de sociales les représentations, ce sont moins leurs supports individuels ou groupaux que le fait qu'elles soient élaborées au cours de processus d'échanges et d'interactions » (Codol, 1982, p. 2).

En somme, la nécessité de faire de la représentation une passerelle entre le monde individuel et le monde social, de l'associer ensuite à la perspective d'une société qui change, motive la modification en question. Il s'agit de comprendre, non plus la tradition mais l'innovation, non plus une vie sociale déjà faite mais une vie sociale en train de se faire. Qu'elle n'ait pas eu lieu plus tôt, et que les efforts déployés pour comprendre les représentations se soient limités aux sociétés dites primitives explique en partie pourquoi, après un départ fulgurant, la

notion est restée si longtemps à l'abandon. Un abandon également dû au fait qu'elle dénote une structure cognitive spécifique et non pas une vaste classe d'idées ou de connaissances toutes d'origine collective. Tout serait plus simple dans les sciences de l'homme, si ce trait commun suffisait et restait aussi clair qu'on le prétend. Il nous embarrasse dans la mesure où le mot collectif peut s'appliquer à tout, donc ne désigne rien. En revanche, qu'il y ait une classe de représentations dont l'organisation présente une isomorphie avec des processus d'échange et d'interaction nous permet de resserrer les mailles. On raisonne dès lors sur des mécanismes psychiques et de communication produisant un phénomène spécifique au cours de ces milliers d'actes, raconter, emprunter et reraconter, effectués par tant et tant d'individus. En se représentant une chose ou une notion, on ne se fait pas uniquement ses propres idées et images. On génère et transmet un produit progressivement élaboré dans d'innombrables lieux selon des règles variées. Dans ces limites, le phénomène peut être dénommé *représentation sociale*. Il a un caractère moderne pour autant que, dans notre société, il remplace les mythes, les légendes, les formes mentales courantes dans les sociétés traditionnelles. Etant leur substitut, et leur équivalent, il en hérite à la fois certains traits et certains pouvoirs.

Je ne puis les détailler ici, mais j'observe qu'en les étudiant, la psychologie sociale devient une anthropologie de la culture moderne. De même que l'anthropologie semble être une psychologie sociale des cultures dites primitives. Il est juste d'ajouter que si nos représentations sont sociales, ce n'est pas seulement à cause de leur objet commun, ou du fait qu'elles sont partagées. Cela tient également à ce qu'elles sont le produit d'une division du travail qui les marque d'une certaine autonomie. Nous savons qu'il existe une certaine catégorie de personnes ayant pour métier de les fabriquer. Ce sont tous ceux qui se consacrent à la diffusion des connaissances scientifiques et artistiques : médecins, thérapeutes, travailleurs sociaux, animateurs culturels, spécialistes des médias et du marketing politique. A maints égards, ils s'apparentent aux faiseurs de mythes des civilisations plus anciennes. Leur savoir-faire est codifié et transmis, conférant à ceux qui le possèdent une autorité certaine. Il faudrait accorder plus d'attention à cette division du travail

et aux spécialistes qui mettent en œuvre des méthodes supposant une connaissance de la vie psychique et une vision de l'aspect collectif, du plus haut intérêt. Il y a là quelque chose d'important, à condition d'oser le déchiffrer en entier.

Pour faire bref, j'ai exposé avant tout le problème épistémologique qui explique le caractère complémentaire de la psychologie sociale d'une part, de l'anthropologie et de la psychologie de l'enfant, de l'autre. En fait l'objet d'exploration englobe toutes les représentations, quelles qu'en soient les origines. Chaque fois qu'un savoir est généré et communiqué, devient une partie de la vie collective, nous sommes concernés. Et en particulier lorsque ces savoirs en tant que tels servent à la solution de quelque problème social ou à l'explication de quelque événement : apparition d'une épidémie, le SIDA à présent, catastrophe comme celle de Tchernobyl. En somme tout ce qui ressortit à l'idéation collective nous touche à un degré ou à un autre.

Ce qu'il convient d'éviter à présent, c'est la répétition de ce qui s'est produit il y a un siècle, le retour à une situation dépassée. A savoir que les diverses sciences sociales se tournent — on en voit des signes — vers le domaine des représentations, comme si la psychologie sociale était encore « un mot qui désigne toutes sortes de généralités ». Au mépris des recherches qu'elle poursuit et multiplie dans de nombreux pays. On en resterait au label, alors que nous avons déjà certaines ébauches de théories et un solide acquis en matière de faits. A force de contourner, pour des raisons qu'il serait trop long d'évoquer, ce qui est pour les sciences sociales leur lieu géométrique, on finira par démonétiser la notion dont nous venons de reconnaître la valeur.

Ici s'achève ce rapide survol d'une histoire qui devrait se référer aussi à l'œuvre de Halbwachs, Fauconnier, Wallon, Bloch, Essertier. Elle semble en tout cas limitée au domaine français. A présent, les indices de diffusion se multiplient (Farr, 1987), mais la particularité mérite d'être signalée. Quant à savoir pourquoi la notion s'est heurtée à une résistance à l'extérieur, cela reste pour l'instant une question ouverte. Un bon exemple en est l'espèce d'attraction et de rejet mêlés qu'elle a provoqués et continue de provoquer de la part des Anglais. Pour quelles raisons donc voit-on les représentations reprendre

un second souffle, après une longue éclipse, en France même ? Je crois que les travaux menés depuis une bonne vingtaine d'années, dans la discrétion, par les psychologues sociaux qui ont accepté la tâche proposée dans un sens technique et précis, ont connu un certain écho et suggéré l'application de la notion à d'autres domaines. Et le renouveau de la psychologie cognitive a justifié ces travaux pionniers et légitimé la prétention des sciences sociales d'employer un concept qu'elles avaient reçu en héritage.

D'autre part, à l'extérieur de nos sciences, on a vu proliférer les mouvements sociaux. Dans leur poursuite d'une politique non conventionnelle et leur organisation effervescente, ils ont retravaillé images et concepts, brisé des stéréotypes et créé des clichés, donnant une ouverture aux choses et au langage. En lieu et place des partis, des appareils d'Etat, producteurs et consommateurs d'idéologies, ces mouvements cherchent surtout à diffuser, à partager des représentations. Celles-ci apportent une trame commune aux groupes les plus variés, sans cesse en flux et en reflux en croissance et en éclatement, dans le processus même de la communication et dans l'action. On se trouve toujours en deçà du système de concepts et d'images, dans l'empiètement des formes mentales sur le réel que la célèbre formule « l'imagination au pouvoir » autorise. Il faudrait parler d'une création ininterrompue d'emblèmes et de mots d'ordre, d'une idéation qui se propage à ciel découvert dans les réseaux de la collectivité. Mais on s'arrêtera ici sur les liens entre ces courants bouillonnants et les représentations pour mentionner que l'idéologie a fait retour aussitôt qu'ils sont retombés. Je laisse aux sociologues et aux historiens la tâche d'examiner cet aspect de l'histoire des représentations.

RÉFÉRENCES

- Ansart P. (1987), Le concept de représentation en sociologie, in L. Marbeau, F. Audigier (eds), *Seconde Rencontre nationale sur la didactique de l'histoire et de la géographie* (Table ronde sur le concept de représentation dans différentes sciences de l'homme et de la société), Paris, PUF, INRP.
- Burguière A. (1983), La notion de « mentalités » chez Marc Bloch et Lucien Febvre : deux conceptions, deux filiations, *Revue de Synthèse*, n° 111-112, 333-347.

- Davy G. (1931), *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Librairie F. Alan.
- Duby G. (1961), Histoire des mentalités, in *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 937-965.
- Durkheim E. (1895), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF (éd. 1963).
- Durkheim E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF (éd. 1968).
- Farr R. (1987), The science of mental life : a social psychological perspective, *Bulletin of the British Psychological Society*, 40, 2-17.
- Freud S. (1924), Some points in a comparative study of organic and hysterical paralysis, *Collected Papers*, Londres, Hogarth Press, vol. I, 42-59.
- Freud S. (1908), On the sexual theories of children, *Standard Edition*, Londres, t. 9, 209-226.
- Jones E. (1925), Abnormal Psychology and Social Psychology, in C. McPee Campbell et al. (eds), *Problems of Personality*, Londres, Kegan Paul, 15-25.
- Le Goff J. (1974), in J. Le Goff et P. Nora (eds), *Faire de l'histoire*, t. 3, Paris, Gallimard.
- Lévy-Bruhl L. (1951), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, PUF.
- Luria A. R. (1976), *Cognitive Development*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Maisonneuve J., Bruchon-Schweitzer M. (1981), *Modèles du corps et psychologie esthétique*, Paris, PUF.
- Moscovici S. (1968), *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion.
- Moscovici S. (1984), The phenomenon of social representations, in R. Farr and S. Moscovici (eds), *Social Representations*, Cambridge, University Press, 3-70.
- Moscovici S. (1988), *La machine à faire des dieux*, Paris, Fayard.
- Piaget J. (1932), *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, Alcan.
- Piaget J. (éd. 1972), *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, PUF.

Psychanalyse et représentation sociale

René Kaës

Quels rapports la psychanalyse comme champ d'objets théoriques, comme méthode et comme dispositif de travail spécifiques, entretient-elle avec le concept psychosociologique de représentation sociale et la méthode d'investigation correspondante ? Quelle sorte de rupture accomplit-elle ?

Cette question soulève une série de difficultés, une fois établi et rappelé que la psychanalyse fait l'objet de représentations sociales : c'est en effet à son propos que S. Moscovici (1961) définit le concept même de représentation sociale et la méthode de son étude. Si aujourd'hui il est possible de discuter cette recherche fondatrice, dans laquelle j'ai inscrit mes premiers travaux, c'est aussi à l'occasion de ce retournement de perspective qui interroge la représentation sociale du point de vue de la psychanalyse. On tente alors de marquer les différences dans des objets et des démarches qui prennent en compte ou non la dimension de l'inconscient et de l'intersubjectivité dans l'ordre d'un phénomène psychosocial¹.

Un premier point de vue à soutenir serait ainsi un point de vue critique : mais il ne peut se soutenir qu'à la condition d'une suffisante communauté des objets et des démarches entre les deux disciplines, ce qui suppose aussi la ferme distinction de leur champ. C'est là, on le pressent, un projet ambitieux, nécessaire, mais dont la conduite systématique dépasserait le cadre de ce

1. Cet ouvrage étant pour l'essentiel centré sur l'approche psychosociologique de la représentation sociale, je n'en exposerai pas ici la théorie : elle sera supposée connue du lecteur.

travail : toutefois c'est bien à y contribuer que ces lignes voudraient être destinées.

Il s'agira donc tout d'abord d'établir si la psychanalyse, qui s'est dotée d'une théorie forte de la représentation, peut entretenir quelque rapport avec la conception psychosociologique de la représentation : il est peu probable que les deux objets coïncident, car ils sont constitués dans des projets épistémologiques et dans des pratiques différentes, mais il est possible que des liaisons peu évidentes soient mises à jour à l'occasion de cette confrontation critique.

La même démarche pourra être adoptée à propos de la dimension *sociale* de la représentation : c'est cette qualification que met en évidence l'approche psychosociale ; nous aurons à nous demander si, comment et sous quel aspect, cette dimension peut être prise en compte dans la théorie psychanalytique. Cette question n'est pas anodine : elle interroge d'une part l'existence *de fait* d'une pensée psychanalytique (de diverses pensées ?) concernant des objets que nous situerions aujourd'hui dans le champ des représentations sociales — encore que la psychanalyse se soit davantage attachée à l'étude de formes organisées de représentations sociales telles que les croyances, les conceptions du monde, les mythes et les contes qu'à celle des opinions. L'approche de ces objets se réduit-elle à une *application* de la psychanalyse à des phénomènes traités comme des « projections de processus inconscients », ou engage-t-elle une analyse plus centrale des formations psychiques qui seraient étayées sur — ou même structurées par — des formations sociales ? La question ouverte est alors celle du statut méthodologique et de la fonction heuristique de telles « applications », dans la théorie psychanalytique, hors de son dispositif de travail spécifique. Elle interroge donc aussi, d'autre part, les *conditions de possibilité* d'une pensée du social dans le domaine d'objets de la psychanalyse, c'est-à-dire dans une théorie des formations et des processus psychiques qui inclut l'hypothèse de l'inconscient et qui caractérise la (les) position(s) subjective(s) correspondante(s). Articulées à cette légitimité de la question théorique, se posent celles de la méthode et des dispositifs appropriés à l'émergence et au traitement de ces formations : le dispositif *princeps* de la cure y est-il adéquat, et que vaut, au regard de l'objet de la psychanalyse, le recours à d'autres dispositifs ?

Cette question entraîne une autre : plutôt que de tenter d'établir des voies de passage, des concordances, des différences et des impasses entre l'approche psychosociale de la représentation sociale et l'approche psychanalytique, ne serait-il pas plus probant d'essayer une problématique et une méthode d'analyse de la représentation sociale répondant aux requisits de la psychanalyse ? Une telle démarche a un précédent : elle a soutenu le passage d'une approche psychosociale du groupe à une approche psychanalytique du groupe, dessinant, au cours de cette création, des objets distincts. L'effet retour de cet objet dans la psychanalyse interroge la théorie et la pratique de la psychanalyse. Il ne peut en être autrement si l'on admet une corrélation forte entre la théorie, la méthode et le dispositif de travail dont se dote une discipline : ce qui, du même coup, désillusionne l'idée d'une continuité de principe entre les disciplines.

Je m'attacherai, dans ce texte, à mettre en relief les principaux traits par lesquels la psychanalyse donne un statut à la représentation et les principales options qu'elle prend lorsqu'elle prend en considération ce que nous appellerions aujourd'hui des représentations sociales. Il sera possible de mettre en évidence quelles ruptures, épistémique et méthodologique, sont introduites par l'approche psychanalytique dans la constitution et le traitement de ces objets. Mais ce travail critique portera aussi sur les moyens d'investigation dont se dote la psychanalyse pour rendre compte des objets auxquels elle s'applique : nous essaierons alors de proposer une voie originale de recherche.

STATUTS DE LA REPRÉSENTATION DANS LA PSYCHANALYSE

Le concept de représentation dans la psychanalyse comprend trois principales dimensions, désignées dans l'œuvre de Freud par trois termes différents :

— Représentation (*die Vorstellung*) rend compte d'un contenu, d'un processus de l'activité de pensée. La forme verbale correspondante peut prendre une valeur intransitive (représenter, dans son opposition à agir par la voie de la décharge motrice ou somatique), transitive (représenter quelque chose) ou réflexive (se représenter, ou se mettre en représentation à soi-

même). Dans chacune de ces valeurs, la représentation présuppose ou accomplit un double effet, d'objectivation et de subjectivité ; ce double effet définit *a minima* un espace psychique, dont la construction s'effectue dans le processus de la représentation d'un objet qui s'est absenté, constituant par là même un objet pour cet objet manquant ; un mouvement de désir le re-présente dans l'espace psychique. La représentation signe donc une absence, elle se forme comme trace et reproduction d'un objet et d'une expérience perdus. Elle s'institue ainsi sur une série d'écarts (présence-absence ; objet-sujet ; décharge-mise en signes ; représenté-représentant) pris eux-mêmes dans l'organisation différenciée de l'appareil psychique, et notamment dans le jeu du refoulement et des déformations requises pour admettre une mise en représentation compatible avec les exigences de la censure et la retrouvaille de l'expérience de satisfaction.

— Représentation (*die Darstellung*) rend compte d'une *figuration* visuelle, imagée, spectaculaire d'un objet ou de la présentation d'un sujet à un autre sujet. Cette seconde acception dérive de l'univers du spectacle ; elle met en question le regard, la mise en scène, la « présentation » au sens où, en nous présentant d'une certaine manière à autrui, nous exerçons sur lui un certain effet (de séduction, de domination, de répulsion).

— Enfin, représentation désigne la *délégation* d'un élément d'un ensemble dans un autre : ainsi le concept de représentant-représentation (*der Vorstellungsrepräsentanz*) définit la délégation de la pulsion dans le domaine de la représentation : par analogie avec le champ politique ou social, au représentant est donné mandat de représenter ses mandants et d'en faire valoir les droits dans les instances où se jouent leur intérêt, ou sur lesquelles ils veulent exercer une pression. Dans la théorie freudienne, le concept de représentant-représentation permet de qualifier la représentation (ou le groupe de représentations) à laquelle la pulsion se fixe et se fait représenter dans le psychisme. Deux éléments sont donc distingués et associés dans le concept de représentant psychique de la pulsion : d'une part un élément imagé, idéationnel ou conceptuel (la représentation proprement dite) et d'autre part une expression psychique (qualitative) de la quantité d'énergie pulsionnelle et de ses variations (l'affect). Fondamentalement, la représentation (*die Vorstellung*) désigne

l'inscription d'un objet dans les systèmes mnésiques (traces mnésiques, signes, séries associatives). Objet est à entendre ici dans le sens psychanalytique, comme corrélat de la pulsion : l'objet inscrit est un objet sur lequel la pulsion a trouvé un étayage, au triple sens freudien de ce concept (appui, modèle, dérive) ; cet objet inscrit dans les systèmes mnésiques est un objet susceptible d'y être retrouvé : un objet perdu que la re-présentation permet de conserver par inscription, d'investir et de rendre présent à un destin que détermine la chaîne associative.

En 1915 Freud établit, en la confortant, une distinction effectuée dès ses recherches sur l'aphasie (1891) entre représentation de chose (*Dingvorstellung*) et représentation de mot (*Wortvorstellung*).

Rappelons que la représentation de chose dérive de la perception visuelle de la chose, qu'elle consiste en un investissement, sinon d'images mnésiques directes de la chose, du moins en celui de traces mnésiques plus éloignées, dérivées de celles-ci (S. Freud, 1915, trad. franç., p. 155-156). Commentant ce texte, J. Laplanche et J.-P. Pontalis (1967) remarquent que la représentation est distinguée de la trace mnésique. Celle-ci n'est que l'inscription de l'événement, alors que la représentation est son réinvestissement. C'est dire que la représentation de chose n'est pas un analogue mental de l'ensemble de la chose, puisque la chose est présente dans différents systèmes ou complexes associatifs, eu égard à tel ou tel de ses aspects. Toutefois, en précisant représentation de chose, Freud indique un rapport immédiat avec la chose, rapport dont le modèle est l'hallucination primitive. Les représentations de chose caractérisent le système Inconscient.

Dans les textes de 1915 sur *L'inconscient* et sur *Le refoulement*, Freud écrit que les *Vorstellungsrepräsentanz* sont les contenus et les constituants de l'Inconscient. Le refoulement porte sur les représentants psychiques de la pulsion (représentants-représentations). Le refoulement originare produit la formation de représentations inconscientes, qui exercent une attraction sur les contenus à refouler.

La représentation de mot (*Wortvorstellung*) résulte de la perception acoustique de la chose. Elle caractérise le système Préconscient-Conscient : en s'associant à une image verbale,

l'image mnésique acquiert l'indice de qualité spécifique de la conscience. C'est par l'intermédiaire de la représentation de mot que les processus de la pensée deviennent des perceptions. Freud en développe les conditions et les effets dans *Le Moi et le Ça* (1923, trad. franç., p. 189). La représentation de mot dérive donc de l'utilisation des systèmes organisés de la parole et du langage. La chose est ainsi liée au mot pour le dire.

Dans cette élaboration freudienne du concept de représentation, je voudrais souligner l'importance de l'invention du dispositif technique de la psychanalyse : la cure de Dora, que Freud conduit dans les dernières semaines de 1899, à une époque où la rédaction de *L'interprétation du rêve* est achevée, en est l'occasion. A propos de l'analyse de l'hystérie, apparaît plus précisément la distinction entre les trois dimensions de la représentation. Alors que l'hystérique de Charcot trouvait chez ce dernier et dans l'espace groupal spectaculaire une prédilection pour la représentation (*Darstellung*) visuelle de la chose inconsciente, l'hystérique de Freud devra convertir dans l'espace psychique son regard vers les objets internes de la représentation (*Vorstellung*). R. Major a remarquablement analysé cette mutation : « A la différence de Charcot, Freud place l'image acoustique en position prévalente : l'innovation capitale, du point de vue technique, consista à soustraire le thérapeute du champ visuel de l'hystérique pour qu'elle se fît entendre et qu'elle ne trouvât plus chez le spectateur dans le réel le regard qui incarne son désir. Elle se voyait contrainte de retrouver dans sa propre parole sa division interne et dans le miroir son propre regard (...). Dès lors l'hystérique pour se faire entendre devait transformer ses cris et ses convulsions en mots » (R. Major 1973, p. 306). L'affect pourra être désormais saisi par sa liaison à une représentation de mot. Cette mutation technique est donc une mutation épistémologique, que rend possible l'articulation du voir et de l'entendre dans la représentation. La mise au premier plan de l'activité fantasmatique permet à Freud de remanier la notion de traumatisme et la fonction de la représentation dans la maîtrise de l'effraction excitatrice traumatisante. Freud conçoit alors le traumatisme comme la détresse du psychisme à maîtriser une quantité d'excitation par le moyen d'une création de liens associatifs entre les représentations (R. Major, p. 310). Une scène ne prendra de valeur traumatique que dans l'après-

coup, dans la réactivation fantasmatique. L'analyse du rêve aura apporté une autre dimension dans la compréhension du passage de la représentation visuelle à la représentation verbale acoustique. La *censure* contrôle ce passage, que refuse le refoulement. C'est en se heurtant à cette instance que le désir inconscient est contraint à la déformation et au déguisement qu'opère le travail de la condensation, du déplacement et de la symbolisation.

LE TRAVAIL DE LA REPRÉSENTATION ET LA FONCTION DE L'AUTRE

Les différents effets psychiques associés au processus de la représentation, entendue dans ses trois composantes sémantiques, mettent au premier plan le *travail psychique* de la représentation. Je résumerai ainsi ces effets : d'abord celui de *présence*, là où se marque l'expérience de l'absence, du manque, du défaut de l'objet. *Effet d'objet*, par conséquent : l'objet vient combler l'absence, reproduire l'expérience de *satisfaction*, assurer une protection contre l'excitation traumatique. *L'effet de subjectivité* est introduit par la barre du refoulement, par la suscitation de l'objet de désir et par le retournement réflexif à travers lequel le sujet se représente dans sa représentation ; l'effet de subjectivité est ainsi indissociable de *l'effet de censure*, de division et de déformation, effet repérable dans l'activité et le modèle du rêve. *L'effet de sens* et de *vérité* (ce que la représentation représente pour un sujet et par rapport à l'objet représenté) s'articule aux précédents.

Ce travail de la représentation obéit à la nécessité interne de l'appareil psychique d'obtenir une satisfaction par le moyen de la représentation, ce qui s'entend aussi bien comme la recherche de l'objet, l'apaisement de la pulsion et le plaisir du fonctionnement représentationnel : trois modalités de fonctionnement qu'il importe de distinguer. L'appareil psychique accomplit son travail de représentation ordonné à l'apaisement des tensions et à la recherche des solutions aux défauts, crisogènes, de l'objet, du sens, du sujet lui-même. La représentation apparaît ainsi comme

un travail de transformation, et ceci à trois niveaux : transformation d'une quantité énergétique en une qualité de forme psychique capable de contenir la décharge pulsionnelle ; à la voie directe se substitue une voie nouvelle, suscitée par l'expérience de l'absence ou le défaut de l'objet. Le travail de transformation consiste ainsi à établir un lien entre une présence qui s'est absentée et une absence représentée, lien que soutient le réseau des inscriptions mnésiques et que révèle le processus associatif. Entre ces deux modalités transformatrices, une place particulière doit être faite à un moment intermédiaire entre le pôle corporel de la représentation et le pôle symbolique du processus de mentalisation : ce moment correspond à la capacité d'externaliser sur un mode d'abord réifiant des impulsions internes par des « agirs expressifs », selon la formulation que P. Dubor (1976) a donnée de ce temps premier et fondateur de la mentalisation : « Nous entendons par "agir", écrit-il, une possibilité de décharge directe des pulsions s'exprimant dans des manifestations corporelles comportementales ayant la caractéristique d'actualiser d'emblée la pulsion et son éprouvé dans le contexte circonstanciel énergétique et dynamique, ceci sans passer obligatoirement par la chaîne des mentalisations de désir de ses représentants imaginaires ou symboliques. On pourrait dire encore que l'agir est une modalité signifiante systématisée, ancrée dans l'éprouvé corporel, d'une motion corporelle qui utilise le poids du réel pour se faire comprendre. » L'extrajection réifiante requiert la mise en place d'un écran assurant la possibilité d'une représentation ou d'une mentalisation ultérieure, en tant que représentation d'une absence. Ces « agirs » expressifs et interprétatifs sont une modalité relationnelle signifiante accessible notamment aux psychotiques. Ils ne font que reprendre, en insistant sur ce mode, un des moments de base du procès de sens et de communication normale, d'après lequel « le fonctionnement mental au niveau imaginaire et symbolique se fait l'écho à un niveau psychique d'un engagement corporel vécu primitivement dans le réel » (*ibid.*).

Au temps premier de l'extrajection réifiante vont succéder des moments et des modes intermédiaires, qui composeront avec un pôle opposé et complémentaire, caractérisé comme procès symbolique, temps de l'absence. Ce moment diffère du temps du manque. Le manque dénote la tension pulsionnelle non

déchargée et le défaut de l'objet : ça manque. L'hallucination obture l'expérience de l'absence. De ce point de vue la mentalité idéologique est hallucination systématique. Au contraire, l'absence se constitue, après coup, par la représentation de mot. L'hallucination négative serait alors le moment paradoxal de l'articulation entre le manque et l'absence.

Cette perspective implique autre chose que la surface de projection, de protection, de séparation et de réceptacle d'un écran : elle implique un troisième mode de transformation tributaire de la fonction psychique de l'autre. Cette fonction peut être décrite dans le cadre de théories différentes, et nous pourrions partir de la théorie de l'étagage chez Freud ou de la théorie de l'identification projective et de l'appareil du penser chez Bion. L'un et l'autre mettent l'accent sur l'appui transformateur que prend l'activité représentationnelle du sujet sur l'activité psychique de mentalisation de la mère. W.-R. Bion illustre parfaitement les trois niveaux du travail de transformation à l'œuvre dans le processus de représentation. La fonction *alpha* de la mère est cette activité transformatrice par la mère, identifiée projectivement à l'enfant, des motions douloureuses qui ne parviennent pas chez l'enfant à se transformer en représentants psychiques. La fonction *alpha* ne s'exerce pas seulement sur la transformation des *contenus* que la mère a la capacité de recevoir et de contenir, elle concerne aussi les processus et les modes mêmes de la transformation. Et ces *processus* sont, pour une part importante, liés au code local, groupal ou social.

Cette analyse ouvre une première porte vers ce qui pourrait constituer un point de vue interne à la psychanalyse sur le processus et l'organisation de la représentation, ou ce qu'elle requiert à un certain niveau de sa formation, non seulement le travail psychique de l'autre mais aussi, et pour cela même, la condition de l'organisation sociale. Ceci n'est pas sans conséquence : l'attention n'a peut-être pas été suffisamment portée sur ce fait que la codification du contenu est aussi importante que la transformation psychique, et que l'une et l'autre s'étaient sur la structure et le processus groupal, et d'abord sur le groupe primaire, sur l'ensemble fantasmatique et social des liens qui y sont organisés, entre la mère, le père et l'enfant, au croisement du sexe et de la génération, dans une culture et une société déterminées. Le travail de la mentalisation s'établit (ou ne

s'établit pas) comme travail du lien entre la représentation psychique, en tant qu'absence représentée, et la codification groupale, ensemble de procédures et de contenus *prédisposés* et utilisables potentiellement pour la formation de la représentation. Ce que j'appelle l'étayage groupal permet de fournir non seulement un appui, mais aussi une forme, et plus encore un accréditement à la représentation intrapsychique, dans une *reprise* par la parole qui la rend signifiante dans le lien interpersonnel, groupal et sociétal. Mon point de vue est donc que le travail de la représentation établit un lien entre ces trois ordres : entre le corps et le psychisme, entre les formations psychiques et les formations groupales.

Une telle perspective conduit à redéfinir les conditions et les enjeux de la structuration du psychisme et à interroger, dans ce contexte, les concepts fondamentaux d'étayage et de refoulement. J'en exposerai quelques aspects plus loin. Je me limiterai maintenant à relever deux indications qui soutiennent cette direction : la première est que la théorie psychanalytique s'est intéressée à des activités et à des formes de représentations fort diverses : depuis celles du rêve jusqu'à celles du mythe, des fantasmes et des théories sexuelles infantiles jusqu'aux systèmes de croyance et aux représentations scientifiques, fictionnelles et illusoire du monde ; c'est-à-dire depuis des formations privées et « égoïstes » de la représentation jusqu'à des formations qui impliquent l'autre, en tant que tel, l'organisation sociale dont il est partie prenante et partie constituante et qui, peut-être, soutiennent la possibilité d'une activité psychique, y laissant sa trace.

La seconde est que le dispositif de la cure psychanalytique est ordonné à la mise en représentation plutôt qu'à la satisfaction pulsionnelle directe ; il fait de la suspension de celle-ci la condition de celle-là. Mais le travail de la mise en représentation, que révèle le fonctionnement de la chaîne associative, n'est possible que dans le cadre de l'espace psychanalytique organisé par l'énoncé de la règle fondamentale et par le développement du mouvement contre-transféro-transférentiel. Ce qui est en jeu dans la représentation s'y manifeste indissociable des vicissitudes du lien transféré et analysable dans l'espace psychanalytique.

STATUTS DE LA « REPRÉSENTATION SOCIALE »
DANS LA PSYCHANALYSE

Que nous dit la psychanalyse de la représentation sociale ? Rien d'explicite, si nous considérons le concept psychosocial de la représentation : ni dans le texte de Freud, ni dans celui d'autres psychanalystes ce concept n'a trouvé sa place. Toutefois, certaines formations collectives de la socialité et de la culture et qui concernent des systèmes de représentation (de mot) font l'objet d'une attention particulière : mythes, contes et légendes, visions-conceptions du monde, croyances, idées religieuses, idéologies. Elles forment « un trésor tout constitué que la civilisation transmet à l'individu », écrit Freud à propos des idées religieuses : un trésor qui préexiste à chacun, dont chaque individu tire parti pour sa vie psychique, et qu'il contribue à former. Lisons encore Freud, dans un passage de *L'avenir d'une illusion* (1927) qui annonce la position winnicottienne de la culture comme héritière de l'objet transitionnel² : « Les idées religieuses sont issues du même besoin que toutes les autres conquêtes de la civilisation : la nécessité de se défendre contre l'écrasante supériorité de la nature. A cela s'ajoute un deuxième motif : l'impérieux désir de corriger les imperfections de la culture, imperfections douloureusement ressenties. En outre, il est particulièrement juste de dire que la civilisation *donne (schenkt)* à l'individu les idées, car il les trouve déjà existantes, elles lui sont présentées toutes faites, et il ne serait pas à même de les découvrir tout seul. Elles sont le patrimoine d'une suite de générations, il en hérite, il le reçoit, tout comme la table de multiplication, la géométrie, etc... (*op. cit.*, trad. franç., p. 29-30).

Les idées religieuses — et il en va de même de toute représentation collective — sont des formations destinées à fournir une protection contre l'angoisse : ici contre le sentiment de la détresse — mais il s'agit aussi de re-présenter dans la répétition

2. « En utilisant le mot culture, je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons » (D.-W. Winnicott, 1975, p. 137).

le lien d'ambivalence vis-à-vis du père ; là contre le chaos et l'énigme de l'origine des choses et des êtres — mais il s'agit aussi de se présenter comme membre d'une communauté de pensée et de croyance, alliée par la fonction de l'Idéal.

Ce sont bien là des représentations, au sens où la psychanalyse l'entend : des façons pour les hommes de re-présenter une absence, de donner une forme disponible et permanente à une cause, d'en produire la mise en mot, d'y laisser s'y représenter les pulsions, ainsi de s'assurer de leur maîtrise, de se représenter et de se présenter à l'autre par le moyen de la représentation, de déplacer la source du plaisir de l'objet représenté à l'activité de représentation. Mais, dans leur diversité de structure et de fonctionnement (rêves, fantasmes, théories sexuelles infantiles, « roman familial »), les représentations seraient des représentations *convenues*, résultat de la contribution psychique au travail social et culturel de la représentation ; c'est alors le sens de ce travail pour la psyché qu'il convient d'interroger ; je vais en tenter l'analyse non à propos du mythe, objet de nombreuses études psychanalytiques³, mais à propos des représentations idéologiques et du conte, moins souvent traités dans cette perspective⁴.

Deux analyses : l'idéologie et le conte

Le terme idéologie apparaît sous la plume de Freud dans la quatrième des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (1932), dans le contexte où Freud expose sa conception du surmoi : « Le Surmoi, écrit-il, représente toutes les contraintes morales et aussi l'aspiration vers le perfectionnement » (*ibid.*, trad. franç., p. 90). Il dérive de l'influence exercée par les parents et les éducateurs et il se forme à l'image de leur propre Surmoi : c'est ainsi que le passé, la tradition de la race et des peuples subsistent dans les idéologies du Surmoi (*die Ideologien des Über-Ichs*). Le propos s'inscrit donc dans la préoccupation freudienne d'établir les conditions de la transmission psychique

3. Parmi les travaux psychanalytiques récents, en France, signalons ceux de D. Anzieu (1970), A. Green (1980), G. Diatkine (1982).

4. Je me référerai notamment aux travaux que j'ai publiés sur ces questions, notamment R. Kaës, 1980 a, 1980 b, 1981, 1984 a, 1984 b.

entre les générations et dans les groupes. En effet la référence explicite qu'il fait à son étude de 1921, *Psychologie des masses et analyse du Moi*, le conduit à rappeler la différenciation du Moi d'avec le Surmoi et le rôle de l'identification comme base libidinale du lien collectif : « Une foule psychologique est une union d'individus divers qui ont installé dans leur Surmoi une même personne. Grâce à ce point commun, ils se sont dans leur Moi identifiés les uns aux autres » (*ibid.*, p. 92). La suite du texte associe l'idéologie aux processus du refoulement et souligne sa fonction de résistance dans la cure. Ainsi plusieurs traits qualifient cette « construction idéale » des hommes : elle procède du Surmoi, elle s'inscrit dans la chaîne des générations et assure les identifications dans les formations collectives, jouant par là un rôle capital dans l'articulation du processus individuel et collectif.

La dernière des *Nouvelles conférences*, intitulée « D'une conception de l'univers » (*Über eine Weltanschauung* : le texte allemand souligne la fonction de la vision dans cette conception), va conduire Freud à préciser l'origine, la fonction et la structure de ces idées qui constituent des constructions idéales de l'humanité : « ... une conception-vision de l'univers est une construction intellectuelle capable de résoudre d'après un principe unique tous les problèmes que pose notre existence. Elle répond ainsi à toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée tout ce qui peut nous intéresser. Il est aisé de comprendre que le fondement d'une telle conception de l'univers fait partie des désirs idéaux de l'humanité. Par la foi que l'on met en elles on peut se sentir plus sûr dans la vie, savoir vers quoi l'on tend, et comment on peut placer ses affects et ses intérêts de la manière la plus appropriée. » Les conceptions-visions de l'univers ont ici le statut des *théories sexuelles infantiles*, que Freud définit en 1908 comme des constructions de représentations capables de répondre à toutes les questions relatives à l'origine du sujet, d'interpréter la jouissance et la souffrance du rapport entre les sexes, d'agencer une distribution de places dans les relations parents-enfants. Les conceptions de l'univers reçoivent les investissements des *fonctions de l'Idéal* et elles sont des *réalisations de désir* ; elles accomplissent enfin des opérations de *gestion psychique*, dans leur ordre propre, tout comme la

religion, en tant que formation collective, reçoit des « placements » psychiques et réalise « l'épargne » de la névrose individuelle.

C'est dans cette perspective que la vision religieuse de l'univers apparaît comme dotée des traits de l'idéologie. Comme celle-ci, l'idée religieuse se forme dans la condition infantile de la psyché, et se trouve tributaire, dans son origine et dans sa fonction, du milieu familial : « Les interdictions, les obligations imposées par [ses] parents subsisteront [en lui] sous la forme de la conscience morale. C'est là une des composantes du Surmoi, avec celle de la « fonction de l'Idéal ». » L'instance parentale assure la possibilité pour le sujet d'être admis et estimé au sein de sa famille, puis, précise Freud, dans un cercle plus large (*op. cit.*, p. 216).

C'est par l'identification que s'assure le lien social et la préexistence des représentations assure l'identification du sujet. Ici, comme le mythe, l'idéologie et la religion constituent la matrice des identifications et fournissent des repères identificatoires aux sujets d'un même ensemble. En ce sens, la représentation (mythique, religieuse, idéologique) accomplit bien, pour le sujet singulier, la fonction sociale qui le fait advenir comme tel dans sa subjectivité. L'affirmation réitérée de Freud que la psychologie du sujet singulier est d'abord une psychologie sociale s'inscrit dans cette prise en considération d'une double fonction de la représentation « sociale » : l'une, psychique, accomplit un certain nombre de réalisations : support de la projection, schème de représentations déjà toutes constituées, accomplissement de désir par figuration (*Darstellung*) et délégation (*Repräsentanz Vorstellung*), voies de décharge et de catharsis, sublimation... ; l'autre, sociale, contribue à la formation de la communauté d'appartenance, de croyance, d'identité, et par là elle définit un réseau indissociable de liens et de représentations qui forment un véritable *étayage* de la réalité psychique des sujets singuliers qu'elle rassemble⁵.

Ces propositions peuvent-elles être mises à l'épreuve de l'analyse d'un autre type de « représentation sociale » ? Essayons-les à propos du conte, Freud y est particulièrement explicite sur

5. Sur l'étayage et la structuration groupale du psychisme, cf. R. Kaës, 1984.

un point de théorie qui concerne la méthode de l'analyse de ces formations collectives. L'articulation qu'il propose entre le rêve et le conte nous permettra d'évoquer cette question cruciale.

L'hypothèse de base est simple : les matériaux des contes constituent les restes diurnes de certains rêves ; les contes eux-mêmes, mémoire des rêves, peuvent être mis en place de souvenirs-écrans. Freud précise alors : « Lorsque dans des exemples clairs on prendra en considération ce que le rêveur fait du conte et à quelle place il le met, on aura grâce à cela des indications sur l'interprétation encore cachée de ces contes eux-mêmes » (Freud, 1913). Le conte est un appareil à interpréter le rêve que le rêve, à son tour, interprète. Cette relation réciproque ne se soutient que de leur commune fonction psychique : d'accomplissement de désir par la voie de sa représentation, ce que le statut du rêve *dans* le conte permet d'exprimer avec moins de dissimulation que dans le rêve lui-même. Cette facilitation est indirectement rapportée au plaisir pris et donné à raconter et à écouter le conte (Freud, 1911, trad. franç., p. 146). Cette notation est capitale, à plus d'un titre : elle suppose que le plaisir de la représentation communiquée et le plaisir corrélatif de la dissimulation découvrable constituent une zone intersubjective partagée, gérée par un système commun aux interlocuteurs : système commun des mécanismes de censure, de symbolisation et de levée du refoulement, codification des énoncés à marges individuelles suffisantes pour que le plaisir advienne et que les reprises interprétatives soient possibles. C'est là un plaisir de groupe, qui suppose le groupe, qui fonde le groupe et l'espace psychique commun des sujets qui s'y fondent — et y fusionnent⁶.

Qui, alors, rêve dans le conte ? Je dirai que le rêveur est celui qui rêve chez le conteur et chez l'auditeur : c'est le rêveur commun et anonyme auquel chacun peut s'identifier, en y marquant sa part singulière. Chacun des membres du groupe y trouve le récit d'un rêve déjà fait et chacun peut y créer son propre récit, en y associant ses propres « restes nocturnes ». La

6. Je développe ce point de vue dans mon étude psychanalytique sur le conte et le groupe (1984 b), en analysant la représentation du groupe dans le conte et la fonction du conte dans l'économie psychique des sujets membres d'un groupe, et dans le groupe lui-même.

valeur transitionnelle du conte est cette propriété intersubjective.

Nous voici loin de l'idéologie, apparemment. Loin, parce que le conte et l'idéologie s'opposent comme le rêve et la théorie sexuelle infantile, comme l'objet transitionnel et l'objet fétichisé ; contes et mythes peuvent s'interpréter comme des rêves, et à la condition de ne pas s'en tenir au seul symbolisme — ce que Freud a longtemps fait — une proximité entre les processus et les fonctions apparaît constamment, et du même coup la différence avec l'idéologie. Ce qui est commun, cependant, concerne la réalisation du désir inconscient, dans le cadre et par les voies sociales prescrites par les mentalités idéologiques ou mythiques qui prévalent dans un ensemble social. En fait, toutes ces formations représentationnelles sont des bifaces : elles obéissent à une double logique, celle de la réalité et de l'appareil psychiques, celle de la réalité sociale et des appareils correspondants.

Nous voici devant une nouvelle étape de la recherche, qui ne tient plus l'étude de ces formations représentationnelles pour un exercice de psychanalyse appliquée, mais pour une investigation centrale dans le champ de la psychanalyse. A cette étape, de nouveaux obstacles : comment définir cette orientation par son objet, sa méthode et son dispositif et demeurer congruent avec la psychanalyse ? Quel serait le sujet de telles formations ?

Avant d'en esquisser empiriquement les perspectives, il me paraît utile de proposer une analyse comparée et critique des deux approches, psychosociologique et psychanalytique, de la « représentation sociale »⁷.

APPROCHE PSYCHOLOGIQUE
ET APPROCHE PSYCHANALYTIQUE
DE LA « REPRÉSENTATION SOCIALE »
PERSPECTIVES CRITIQUES

Ces deux approches correspondent à des problématiques et à des méthodologies différentes, non superposables, dont la discontinuité témoigne de la rupture épistémologique introduite

7. Les guillemets signalent que le concept n'a pas exactement le même statut dans le champ de la psychologie et dans celui de la psychanalyse.

par la psychanalyse dans la psychologie : le postulat de l'inconscient redistribue fondamentalement la conception du processus psychique, de ses formations et de l'intersubjectivité.

La représentation (sociale) de la psychologie est une représentation de mot : elle consiste en pensées, idées, images, opinions, organisation de connaissances plus ou moins disponibles à la conscience du sujet, en tout cas exempts de tout effet de pulsion et de refoulement. La représentation est un discours de savoir produit par cette instance la plus sensible aux effets conjoints du pulsionnel et du social : le *moi*, instance prise — partiellement — en considération par l'investigation psychologique de la représentation ; celle-ci se présente comme un univers structuré, hiérarchisé par un ordre psychique homogène dont les emboîtements sont objectivables dans les opérations de la logique de processus secondaire. L'investissement subjectif de l'objet de la représentation n'est pas pris en compte et le concept économique d'investissement social serait à construire.

Sociale, la représentation l'est par trois aspects corrélatifs, isolés et mis à l'épreuve par S. Moscovici (1961) : un premier critère, quantitatif, définit son extension dans une collectivité ; les deux autres sont qualitatifs dès lors qu'il s'agit de la considérer comme une expression (ou comme une production) d'une formation sociale, ou d'analyser sa contribution propre (ou sa fonction) dans le processus de formation et d'orientation des conduites et des communications sociales. L'analyse des formes de la détermination sociale de la représentation conduit S. Moscovici à proposer des critères précis pour le repérage des niveaux de causalité. Toutefois, il y a lieu de se demander si la méthode adoptée pour cette analyse — essentiellement l'enquête individuelle dans une population déterminée — ne conduit pas à de graves difficultés quant à l'appréciation du fonctionnement *social* effective, *in situ*, de la représentation. Je voudrais m'expliquer plus précisément sur ce point, car il entraîne aussi quelques conséquences critiques sur l'approche psychanalytique de la « représentation sociale ».

Les premières recherches que j'ai effectuées sur les représentations sociales (1966) ont été soutenues par la problématique, le concept et la méthodologie proposés par Serge Moscovici dans son étude des représentations sociales de la psy-

chanalyse (1961). Mon propre parcours m'a conduit à envisager une façon sensiblement différente de conduire, dès cette époque, les recherches sur les représentations sociales. Cette orientation s'est développée depuis, notamment à travers l'analyse des représentations du groupe (R. Kaës, 1976).

Je conclusais mon travail de 1966 en proposant d'inclure dans l'étude de la représentation, en tant qu'ensemble cognitif organisé par et pour le processus social, la prise en considération de l'objet même de la représentation pour les sujets. Il s'agissait de mettre l'accent sur l'articulation entre l'univers psychique propre aux sujets singuliers et leur position en tant qu'ils sont membres, c'est-à-dire parties prenantes et parties constituantes, d'un ensemble social. L'accent était donc mis sur les effets de bord entre l'espace psychique et l'espace social. Cette question devait nécessairement se traiter dans la situation même à travers laquelle était sollicitée et recueillie la représentation. L'attention était portée sur le dispositif de recueil des informations, sur la contre-attitude (ou le contre-transfert) du chercheur. C'est en effet dans cette situation que s'actualisent les effets de censure qui ne manquent pas d'infléchir la représentation en fonction des nécessités internes de chaque sujet singulier, et en fonction des normes de groupe. C'est pourquoi je proposais de ne plus comprendre la dimension sociale des représentations indépendamment de toute mise en situation sociale des sujets de ces représentations. Dans une première approximation la méthodologie issue de l'analyse des petits groupes rendait possible que les représentations soient mises en situation sociale. Dans le même moment, s'organisaient les premières recherches cliniques et les premières formulations théoriques concernant l'approche psychanalytique de l'imaginaire dans les groupes restreints (D. Anzieu, 1966 ; R. Kaës, 1971 ; D. Anzieu, R. Kaës, 1986).

Le type d'objet de représentations que je tentais de scruter dans son organisation et dans sa fonction concernait un ensemble social spécifique. Il s'agissait des représentations de la culture, de l'enseignement et du loisir chez les ouvriers français, avec mise en perspective historique sur un siècle. C'est cette recherche qui m'a conduit à analyser les relations entre l'objet de la représentation, le processus de la représentation et la position subjective et sociale des sujets qui les produisaient. En effet, j'étais

frappé par le fait que les représentations de la culture des ouvriers définissaient pour eux, à la limite, une absence de la possibilité même de représenter, de se représenter et de se présenter à l'autre dans un rapport avec la culture : cette négativité témoignait, en creux et en relief, de la souffrance de l'absence, une absence de communication, de sens et d'identité. Mais ces représentations soutenaient en même temps leurs désirs vers ces objets absents. La représentation était bien à entendre comme la présentation d'un objet absent, mais aussi comme celle d'un objet dont la re-présentation s'inscrivait dans un mouvement social historique qui définissait les traits sociaux et historiques de sa détermination. J'ai pu mettre l'accent sur les contradictions émergentes dans la représentation ; elles expriment le double conflit qui soutient le rapport à l'objet de la représentation *psychique* : à travers les investissements que reçoit l'objet de la représentation, à travers le statut que lui assigne une certaine logique de l'ordre social.

L'étude des représentations du groupe, conduites quelques années plus tard (R. Kaës, 1976), m'a permis de préciser cette démarche.

A la suite des travaux de J.-B. Pontalis (1963) sur le groupe considéré dans son statut d'objet (au sens psychanalytique de corrélat de la pulsion), mes recherches se sont orientées vers l'analyse des investissements et des représentations dont le groupe est l'objet. L'investigation a porté sur les mécanismes de la construction de cet objet, sur les instances, l'économie et les dynamiques psychiques sous-jacentes au travail de la représentation. J'ai pu mettre en évidence de cette manière l'existence d'organismes psychiques inconscients de la représentation du groupe. Toutefois, dans la mesure où mon projet était de rendre intelligible l'effet de telles représentations à leur niveau propre dans le procès relationnel et social, et spécialement dans le lien de groupement, je mettais en évidence une autre série de déterminants, sociaux et culturels, de la représentation, et des organismes spécifiques correspondant à cet ordre de la réalité. Ainsi la représentation du groupe comme objet apparaissait régie par deux systèmes de représentations : d'une part un système psychique dans lequel le groupe fonctionne comme objet d'une activité de pensée, comme figuration d'un (ou de plusieurs) processus ou fonction(s) psychiques et comme représen-

tant-représentation de la pulsion, et d'autre part un système socioculturel dans lequel le groupe est figuré comme modèle de relation et d'expression. Chacun de ces systèmes comporte des organisateurs spécifiques, soit des schémas organisateurs de la construction du groupe en tant qu'objet de représentation. Les organisateurs psychiques correspondent à des formations inconscientes proches de ce que Freud a dégagé comme le noyau imaginé du rêve ; ils sont constitués par les objets scénarisés du désir infantile refoulé : ils peuvent être communs à plusieurs individus et revêtir un caractère typique, au sens des rêves typiques. Ces organisateurs empruntent à l'expérience quotidienne et aux organisateurs sociaux de la représentation du groupe le matériel « diurne » nécessaire à leur élaboration. Le modèle d'analyse sous-jacent est donc ici celui du rêve : reste diurne, désirs infantiles refoulés, élaboration du rêve, récit du rêve. En ces différentes étapes le rôle de la censure doit être examiné avec beaucoup de précision, puisque la censure contient comme Freud l'a montré assez tôt, des tendances sociales.

Mais les organisateurs inconscients de la représentation du groupe sont aussi constitués par les formes et par les processus structuraux de l'inconscient, indépendamment des contenus représentés par des désirs refoulés. J'ai été conduit à envisager que la *groupalité* est une de ces formes originaires fondamentales de l'inconscient, et que par conséquent elle organise la représentation du groupe et du groupement.

Les organisateurs socioculturels résultent de la transformation, par le travail groupal notamment, du noyau psychique inconscient de la représentation ; ils sont communs aux membres d'une aire socioculturelle donnée, éventuellement à plusieurs cultures. Ils fonctionnent comme des codes enregistrant différents ordres de réalité. Ils rendent possible l'élaboration symbolique du noyau inconscient de la représentation, de la communication entre les membres d'une société. Ils jouent ainsi un rôle important dans la transition du rêve vers les formes organisées de représentation : tels le mythe, l'idéologie, l'utopie, les représentations de fiction (contes, légendes par exemple).

La mise en évidence et l'étude de ces organisateurs a requis une méthodologie appropriée. Celle que nous avons utilisée s'appuie essentiellement sur la méthodologie projective et sur les moments critiques dans un processus groupal.

Une telle perspective restituée à l'analyse la conception psychanalytique de la représentation : elle admet l'écart entre représentation de chose et représentation de mot ; elle travaille avec les processus primaires qui les régissent le rapport dans le travail psychique de la satisfaction du désir, à travers les exigences internes de la censure. Elle maintient la représentation dans la tension qu'elle soutient entre pulsion et fonction de l'Autre. Elle souligne, à côté des fonctions *positives* de la représentation (satisfaction par l'objet représenté et par l'activité de représentation, auto-étayage de la pensée, soutien identifiant à l'accomplissement du lien...) des fonctions *negatives*, aussi bien dans l'espace psychique interne que dans le rapport à la culture : selon des modalités et des efforts distincts, la représentation est aussi ce tampon, ce bouche-trou ou cette épargne devant l'impensable. Trop de représenté, ou pas assez, paralyse la fonction représentationnelle qui a toujours maille à partir avec le défaut de l'objet ; la représentation *sociale* peut contribuer, par l'utilisation qui en est faite, à l'épargne de la représentation singulière, dans la mesure où c'est précisément une fonction de l'organisation sociale de présenter à ses sujets, de leur donner ou de leur imposer la représentation d'une mise en sens, d'une mise en ordre et d'une mise en scène : de ce point de vue mythe, idéologie, liturgie, théâtre sont des représentations sociales qui masquent et soulignent la négativité au cœur même de la représentation. L'utopie est la représentation limite et paradoxale de la négativité de la représentation sociale.

Pour soutenir ce point de vue, l'approche méthodologique de la psychanalyse appliquée ne convient pas davantage que l'approche atomistique de la psychologie sociale. Je rappellerai brièvement les termes d'une critique encore valide formulée jadis par P. Mathieu (1967) à propos de la psychanalyse appliquée aux textes finis (poèmes, récits, mythes, discours transcrits en protocoles achevés...). C'est ici l'occasion de montrer la nécessité d'un dispositif psychanalytique approprié à l'analyse des formations intermédiaires entre le champ psychique et le champ social.

Les conditions méthodologiques requises pour l'investigation psychanalytique des textes finis (ou des discours transformés en textes) sont différentes de celles qu'exige une *écoute* psychanalytique des échanges de significations et des manifestations de

l'affect, dans le transfert⁸. Le texte comme *donné* à déchiffrer transforme le psychanalyste en épigraphe. S'il demeure fidèle à la méthode, il n'est plus dans le dispositif de la psychanalyse. En effet, pour interpréter le rêve, l'analyste et le patient se réfèrent à la règle fondamentale de la cure : celle-ci a pour objectif d'amener le rêveur à livrer assez d'associations à propos de chacun des éléments qui constituent le récit du rêve — le contenu manifeste — pour que l'on puisse en inférer le contenu latent, c'est-à-dire la reconnaissance du désir inconscient qui y a trouvé sa satisfaction. Les associations permettent de repérer les lieux et places où ont joué les mécanismes de l'inconscient : la condensation, le déplacement, la symbolisation. Or le mythe est comme un rêve pour lequel nous ne disposons pas d'associations. Est-il donc vain d'interpréter le récit mythique, dans la mesure où de tels récits ne s'ouvrent pas à une vérification dans le réel comme le récit scientifique, ou à une chaîne associative autorisant l'interprétation, comme le récit du rêve. La méthode que propose P. Mathieu dans son essai d'interprétation psychanalytique du mythe celtique constitué par le cycle des lais de Marie de France se propose comme transposable à l'analyse de tout texte achevé et fermé, analogue au récit mythique. Mathieu envisage quatre types de solutions :

1 / Prêter aux symboles les significations couramment attribuées aux symboles du rêve. Mais il est impossible d'établir un catalogue exhaustif et opératoire des significations établies pour les symboles du rêve. Outre que ce procédé fait abstraction de tout déterminisme culturel ou historique dans la formation du symbole, il aboutit à établir des significations univoques incompatibles avec une analyse structurale, comme l'a montré E. Ortigues (1962).

2 / On peut alors songer à établir les relations entre le mythe et des faits culturels ou historiques, selon l'hypothèse qu'un mythe traduit certains événements historiques ou culturels : s'il est par exemple question de déesse dans un mythe, c'est alors que la culture qui le véhicule a connu une phase matriarcale. Cette solution s'avère simpliste : elle méconnaît que le symbole n'origine pas de l'histoire, mais qu'il prétend au contraire lui

⁸ Je reprends ici les grandes lignes de mon analyse parue dans *L'appareil psychique groupal* (1976, p. 42-45).

donner un sens ; elle ne tient pas compte des règles de la structuration interne propre au mythe.

3 / Considérer le récit mythique sous l'angle de sa structure interne est alors une démarche qui tend à dégager la logique qui préside à sa construction et à son organisation. Cette solution, illustrée par les travaux de Lévi-Strauss, est en effet appropriée à l'investigation structurale du récit. Toutefois, elle comporte le risque insigne de conduire à un pur formalisme, c'est-à-dire à une analyse qui tend à se suffire à elle-même et à négliger le registre des désirs inconscients, en dégageant des structures qui n'ouvrent la voie à aucune interprétation possible de l'inconscient.

4 / La dernière solution, celle qu'adopte Mathieu, consiste à considérer le récit mythique sous le double registre de son élaboration interne — celui de la manifestation des désirs inconscients —, et de sa structure en tant que récit manifeste. La structure d'un récit est, dans cette perspective, l'agencement de ses éléments ou de ses thèmes, et la façon dont l'inconscient s'en sert pour procurer une satisfaction aux désirs refoulés. C'est le recours à ce double registre qui permettrait de fonder valablement le travail d'interprétation psychanalytique du récit.

La méthode proposée par P. Mathieu, si elle dote d'une opérativité plus adéquate la psychanalyse appliquée au récit mythique, n'apporte pas pour autant une réponse à notre question : comment rendre possible la manifestation dans un site psychanalytique qui comporte *et* la libre association *et* l'espace du transfert-contre-transfert cadré par la règle fondamentale, des « représentations sociales » en train de se produire dans le jeu intersubjectif et dans la référence à un déjà-là social et culturel ?

VOIES DE RECHERCHES A PARTIR DE LA PSYCHANALYSE GROUPELE

Dans l'état actuel des investigations, la méthodologie psychanalytique groupale me paraît fournir une approche possible de la solution. Elle a donné des résultats, à propos de l'analyse de la fonction, de l'organisation et de la genèse du mythe, de l'idéologie, de l'utopie et du conte dans le processus groupal et indi-

viduel. Certaines études ont rendu possible une analyse comparative de ces « représentations sociales » dans leur statut biface⁹. La plupart de ces recherches portent sur des groupes temporaires organisés en dispositif de travail psychique pour ses membres ; la conduite de ces groupes est référée à la théorie et à la méthode psychanalytique. La mise en représentation est donc particulièrement sollicitée, et sa double détermination intrapsychique et groupale peut s'y manifester dans son organisation, sa fonction et ses effets¹⁰.

De telles perspectives de recherches, qui ne peuvent qu'être esquissées dans le cadre de ce chapitre, sont soutenues par des hypothèses fortes sur les formations et les processus psychiques en jeu dans le groupement. Les travaux sur lesquels nous prenons appui sont certains des textes freudiens dits (improprement) de psychanalyse appliquée, les travaux de Bion et de Foulkes. L'école française a contribué à ces recherches, et ses développements les plus récents m'ont conduit à être attentif à deux types de formations qui pourraient contribuer à l'approche psychanalytique des « représentations sociales ». La première concerne des formations et des processus intermédiaires entre l'espace psychique des sujets singuliers et l'espace psychique engendré par leur groupement : ce sont des formations et des processus psychiques originaux, qui n'appartiennent en propre ou exclusivement ni au sujet singulier, ni au groupement, mais à leur relation : le *Mittler* ou le *Führer* dont parle Freud dans *Totem et tabou* et dans *Psychologie des masses et analyse du Moi*, le porte-parole ou le porte-voix analysé par E. Pichon-Rivière (1971) incarnent cette fonction, que *l'idée ou la représentation* peuvent également accomplir¹¹.

La seconde orientation de la recherche porte sur la *chaîne associative groupale* : j'entends par ce concept la succession des événements discursifs produite par la libre association proposée à des sujets réunis par un lien de groupement dans un dispositif

9. Ces recherches ont été développées en France notamment dans les travaux de R. Kézès sur l'idéologie (1971, 1974, 1980, 1988), sur le mythe (en collaboration avec D. Anzieu, 1977, 1980) sur l'utopie (1978, 1986) et sur le conte (1984) ; de C. Guérin (1984) ; dans les travaux de A. Ruffiot (1981) sur les mythes familiaux. Voir aussi les travaux de J.-P. Valabrega (1980) sur les rapports du mythe et du fantasme inconscient.

10. Sur ces aspects de la méthodologie psychanalytique groupale, cf. D. Anzieu, A. Béjarano et coll., 1972 ; R. Kézès, 1980 ; D. Anzieu, 1981.

11. Un exposé plus systématique de cette perspective se trouve dans mon étude sur *La catégorie de l'intermédiaire dans la pensée de Freud* (1985).

de travail psychanalytique groupal. A travers elle se manifeste un ordre déterminé des formations et des processus inconscients mobilisés par la situation groupale, et auxquels correspondent différentes formes de subjectivité. La chaîne associative groupale est donc aussi ce qui qualifie le processus de la représentation propre au sujet singulier, en tant que s'y manifestent les effets de groupe. L'analyse de la chaîne associative groupale est l'occasion d'une mise à l'épreuve de l'hypothèse sur les formations psychiques intermédiaires. Sur celles-ci, je voudrais apporter quelques précisions.

Vers l'analyse de formations psychiques intermédiaires

J'ai souligné à plusieurs reprises que l'analyse des processus et des formations de l'inconscient à l'œuvre dans le mode d'existence groupal, et la prise en considération des subjectivités qui y correspondent, mettent en évidence des configurations psychiques bifaces, doublement organisées, significatives à la fois dans les espaces communs dont le sujet singulier est partie constituante et partie prenante, et dans l'espace intrapsychique propre à ce dernier. L'Idéal du Moi et les identifications sont des formations de cette sorte ; elles sont efficaces, selon des modalités spécifiques, dans cette double topique articulée et non réductible (sinon par un effet imaginaire). L'appareil de liaison et de transformation bifocal qu'est le groupe assure cette articulation en même temps qu'il en procède. Dans les toutes dernières lignes de *Pour introduire le narcissisme* (1914) Freud écrit : « De l'idéal du Moi une voie importante conduit à la compréhension de la psychologie collective. Outre son côté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation. »

Il est d'autres formations dont la structure, la fonction et la genèse sont analogues à celles de l'Idéal du Moi. Celles, précisément, dont la fonction économique bipolaire s'agence dans et pour la liaison entre les éléments d'un ensemble et cet ensemble : ainsi, le *renoncement pulsionnel mutuel* dont procèdent conjointement l'avènement de la communauté de droit, le travail même de la représentation, et donc l'origine de la culture, et la possibilité de l'amour (Freud, 1929) ; le *contrat narcissique*, qui fait

tenir ensemble la représentation et l'énoncé de l'origine commune, et l'inscription du sujet singulier dans une continuité généalogique (P. Aulagnier, 1976); ce que j'appelle *pacte (dé)negatif*, et qui assure à la fois le maintien de l'illusion partagée, le refoulement requis par l'être-ensemble et l'irreprésentable de la représentation, espace vide ou d'indétermination, en partie nécessaire à la formation de la pensée. Il n'est pas sans intérêt de noter que plus est maintenue refoulée la représentation de l'espace de jonction commun au sujet singulier et aux formations sociales (groupes, institutions, société) plus la modalité de retour de ce refoulé est violente. Le pacte (dé)negatif maintient l'isomorphie de ce rapport, il soutient l'imaginaire de « l'esprit de corps », du « corps social » collusionné avec celui de l'idéologie fétichisée.

De telles formations intermédiaires n'ont pas seulement le mérite de soutenir tout projet de compréhension du *lien* entre la logique du sujet singulier et celle des ensembles qu'il contribue à former; elles articulent plus précisément le rapport des organisateurs psychiques aux organisateurs socio-culturels de la représentation, en définissant leurs champs spécifiques; elles peuvent servir à constituer la base d'une typologie des « représentations sociales », à partir de la prévalence d'une formation intermédiaire. Ainsi, le *mythe* est probablement soutenu par le contrat narcissique et l'alliance dans le renoncement pulsionnel, alors que l'*idéologie*, idée totem, idole et idéal partagés, est nécessairement fondée dans le pacte (dé)negatif, et que l'effet de ce pacte se traduit dans le « ça n'a pas eu lieu » paranoïaque, qui soutient le « ça n'a pas de lieu » de la mentalité utopique.

C'est sur des problématiques de ce type, avec de tels concepts et dans un tel dispositif de travail que la psychanalyse peut se donner les moyens de traiter, au regard de leur fondement dans (de ?) l'inconscient, les « représentations sociales ». C'est là un chantier de travail.

RÉFÉRENCES

- Anzieu D. (1966), Etude psychanalytique des groupes réels, *Les Temps modernes*, 242, 56-73; repris in D. Anzieu, 1981.
 Anzieu D. (1966), L'imaginaire dans les groupes, *Cahiers de Psychologie*, 1, 7-10; repris in D. Anzieu, 1981.

- Anzieu D. (1970), Freud et la mythologie, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1, 115-145.
 Anzieu D., Dejarano A., Kaës R., Missenard A., Pontalis J.-B. (1972), *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod, nouv. éd., 1983.
 Anzieu D. (1981), *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Dunod.
 Anzieu D., Kaës R. (1986), L'imaginaire groupal, *Gruppo*, 3.
 Aulagnier-Castoriadis P. (1976), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF.
 Bion W.-R. (1964), Théorie de la pensée, *Revue française de Psychanalyse*, XXVIII, 1, 75-84.
 Bion W.-R. (1965), *Transformations. Passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, PUF (1982).
 Diatkine G. (1982), Le psychanalyste : traducteur de mythes ou anthropologue amateur ?, *Revue française de Psychanalyse*, XLVI, 4, 811-818.
 Dubor P. (1976), *La dialectique du faire et du dire en pathologie et en thérapeutique. L'expression âgée (extrajection réifiante) temps premier et fondateur de la mentalisation*, Communication au X^e Congrès international de Psychothérapie, Paris, ronéo, 9 p.
 Freud S. (1913), *Märchenstoffe in Träumen*, *GW*, X, 2-9, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag.
 Freud S. (1913), *Totem und Tabu*, *GW*, IX; trad. franç. *Totem et tabou*, Paris, Payot (1970).
 Freud S. (1914), *Zur Einführung des Narzissmus*, *GW*, X, 138-170; trad. franç., in *La vie sexuelle*, Paris, PUF (1973), 81-105.
 Freud S. (1915), *Die Verdrängung*, *GW*, X; trad. franç. *Le Refoulement*, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard (1952).
 Freud S. (1915), *Das Unbewusste*, *GW*, X; trad. franç. *L'Inconscient*, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard (1952), 91-161.
 Freud S. (1921), *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, *GW*, XIII, 71-161; trad. franç. *Psychologie des foules et analyse du moi*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (1981), 117-217.
 Freud S. (1927), *Die Zukunft einer Illusion*, *GW*, 325-380; trad. franç. *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF (1971).
 Freud S. (1930), *Das Unbehagen in der Kultur*, *GW*, XIV, 417-505; trad. franç. *Malaise dans la civilisation*, Paris PUF.
 Freud S. (1932), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, *GW*, XV, 6-197; trad. franç. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard (1971).
 Green A. (1980), Le mythe : un objet transitionnel collectif. Abord critique et perspectives psychanalytiques, *Le Temps de la réflexion*, 1, 99-131.
 Guérin C. (1984), Une fonction du conte : un conteneur potentiel, in R. Kaës, J. Perrot et coll., *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod.
 Kaës R. (1968), *Images de la culture chez les ouvriers français*, Paris, Cujas.
 Kaës R. (1971), Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes, *Perspectives psychiatriques*, 33, 27-48; repris in R. Kaës, 1980.
 Kaës R. (1974), Représentations du groupe. La geste du groupe héroïque, *Les Etudes philosophiques*, 1, 45-58.

- Kaës R., Anzieu D. (1977), *Chronique d'un groupe. Le groupe du Paradis perdu*. Paris, Dunod.
- Kaës R. (1978), L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonneuse, *Bulletin de Psychologie*, 12-17, 853-880.
- Kaës R. (1984), Le travail de la représentation et les fonctions de l'intermédiaire, in C. Belisle, B. Schiele (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes*, Paris, Editions du CNRS.
- Kaës R. (1984), Representation and mentalization : from the represented to group process, in R. Farr, S. Moscovici, *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press - Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- Kaës R. (1984), Le conte et le groupe, in R. Kaës et coll., *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1984), L'étoffe du conte, in R. Kaës et coll., *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1984), Etayage et structuration du psychisme, *Connexions*, 44, 11-48.
- Kaës R. (1985), L'hystérique et le groupe, *L'Evolution psychiatrique*, 50, 1, 129-156.
- Kaës R. (1985), La catégorie de l'intermédiaire chez Freud : un concept pour la psychanalyse ?, *L'Evolution psychiatrique*, L, 4, 893-926.
- Kaës R. (1986), Crise et parole en utopie : maîtrise, mesure et symétrie, in J. Guillaumin, *Ordre et désordre de la parole*, Lyon, Université Lumière.
- Kaës R. (1988), La position idéologique dans le processus psychanalytique : une formation de l'idée, de l'idéal et de l'idole, *Topique*, 42, 261-292.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Major R. (1973), L'hystérie : rêve et révolution, *Revue française de Psychanalyse*, XXXVII, 3, 303-312.
- Mathieu P. (1967), Essai d'interprétation de quelques pages du rêve celtique, *Interprétation*, 2, 32-59.
- Ortigue E. (1962), *Le discours et le symbole*, Paris, Aubier-Montaigne.
- Pichon-Rivière E. (1971), *El proceso grupal. Del psicoanálisis a la psicología social*, Buenos Aires, Nueva Visión (1980).
- Pontalis J.-B. (1963), Le petit groupe comme objet, in *Après Freud*, Paris, Julliard (1965).
- Ruffiot A (1981), Le groupe-famille en analyse. L'appareil psychique familial, in A. Ruffiot, A. Eiguier et coll., *La thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.
- Valabrega J.-P. (1980), *Phantasme, mythe, corps et sens*, Paris, Payot.
- Winnicott D.-W. (1967), La localisation de l'expérience culturelle, in D.-W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard (1971).

L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives

Dan Sperber

Toute représentation met en jeu une relation entre au moins trois termes : la représentation elle-même, son contenu, et un utilisateur, trois termes auxquels peut s'ajouter un quatrième : le producteur de la représentation lorsque celui-ci est distinct de l'utilisateur. Une représentation peut exister à l'intérieur même de l'utilisateur ; il s'agit alors d'une *représentation mentale*. Un souvenir, une hypothèse, une intention sont des exemples de représentations mentales. L'utilisateur et le producteur d'une représentation mentale ne font qu'un. Une représentation peut aussi exister dans l'environnement de l'utilisateur comme par exemple le texte qui est sous vos yeux ; il s'agit alors d'une *représentation publique*. Une représentation publique est généralement un moyen de communication entre un producteur et un utilisateur distincts l'un de l'autre.

Une représentation mentale n'a bien sûr qu'un utilisateur. Une représentation publique peut en avoir plusieurs : un discours, par exemple, peut être adressé à une assemblée. Avant la reproduction stricte d'une représentation publique que permettent des techniques relativement récentes comme l'imprimerie ou la télévision, il y a eu, et il y a toujours, la production de représentations semblables les unes aux autres — on parle alors de « versions » — par le moyen de la transmission orale : par exemple les auditeurs d'un récit peuvent en devenir à leur tour les narrateurs plus ou moins fidèles.

Soit un groupe social : une tribu, les habitants d'une ville,

ou les membres d'une association par exemple. On peut considérer que ce groupe social, pris dans son environnement, est habité par une population beaucoup plus nombreuse de représentations, mentales et publiques. Chaque membre du groupe a dans son cerveau des millions de représentations mentales, les unes éphémères, les autres conservées dans la mémoire à long terme et constituant le « savoir » de l'individu. Parmi les représentations mentales, certaines — une très petite proportion — sont communiquées, c'est-à-dire amènent leur utilisateur à produire une représentation publique qui à son tour amène un autre individu à construire une représentation mentale de contenu semblable à la représentation initiale.

Parmi les représentations communiquées, certaines — une très petite proportion — sont communiquées de façon répétée et peuvent même finir par être distribuées dans le groupe entier, c'est-à-dire faire l'objet d'une version mentale dans chacun de ses membres. Les représentations qui sont ainsi largement distribuées dans un groupe social et l'habitent de façon durable sont des *représentations culturelles*. Les représentations culturelles ainsi conçues sont un sous-ensemble aux contours flous de l'ensemble des représentations mentales et publiques qui habitent un groupe social.

Toutes les sciences humaines et sociales, psychologie, psychologie sociale, sociologie, anthropologie, économie, linguistique, science des religions, études littéraires, etc., ont peu ou prou à traiter de représentations culturelles, même si elles les conceptualisent de façons très différentes. Parmi ces disciplines, l'anthropologie aura occupé une place privilégiée car les représentations culturelles constituent son objet sinon unique du moins principal. Tantôt les anthropologues étudient une religion, une mythologie, une idéologie, une classification, un savoir technique, c'est-à-dire directement des représentations culturelles, tantôt ils étudient des institutions sociales ou économiques et alors ils le font en fonction des représentations culturelles qui y sont impliquées.

L'impressionnant travail des anthropologues depuis près d'un siècle n'a toutefois pas abouti à une conception unifiée des représentations culturelles, ni même à une problématique ou à une terminologie commune. À côté du terme « représentation », lui-même diversement précisé par les adjectifs « collective »,

« sociale », « symbolique » ou « culturelle », on trouve dans des emplois voisins « signe », « signification », « symbole » ou « savoir ». Beaucoup d'auteurs préfèrent manifestement désigner les représentations culturelles selon leur genre et parler selon le cas de croyances, de normes, de techniques, de mythes, de classifications, etc. De même, la plupart des tentatives théoriques portent non pas sur les représentations en général, mais sur un type ou un système de représentations : les mythes ou la religion par exemple. Faute de pouvoir présenter un point de vue commun aux anthropologues sur les représentations en général, je tenterai ici de tirer quelques leçons fragmentaires et élémentaires de l'expérience anthropologique en matière d'étude des représentations¹. D'autres anthropologues en tireraient sans nul doute des leçons bien différentes².

COMMENT REPRÉSENTER LES REPRÉSENTATIONS CULTURELLES ?

Si l'on veut représenter par exemple un chapeau, on peut ou bien en produire une image, ou bien le décrire. C'est-à-dire que l'on peut soit produire un objet qui ressemble au chapeau, tels une photographie ou un croquis, soit un énoncé, qui ne ressemble en rien au chapeau, mais qui dit de lui quelque chose de vrai. À première vue, il en va de même si l'on veut représenter une représentation, en tout cas une représentation publique, comme, par exemple, le conte du « Petit Chaperon rouge ». On peut enregistrer ou transcrire le conte (ou, plus exactement une version du conte) c'est-à-dire produire un objet qui ressemble au conte comme la photographie ou le croquis ressemblaient au chapeau. On peut aussi décrire le conte en disant par exemple : « C'est un conte très répandu en Europe, avec un personnage animal et des personnages humains, etc. »

Ces représentations du « Petit Chaperon rouge » laissent cependant à désirer : l'enregistrement et la transcription ne res-

1. On trouvera ces thèmes développés dans Dan Sperber, *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann, 1982.

2. Comme, par exemple, Clifford Geertz dans *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books, 1973, ou Edmund Leach dans *L'unité de l'homme et autres essais*, Paris, Gallimard, 1980.

tituent qu'une forme acoustique, et la description proposée ne nous informe guère non plus sur le contenu du conte qui, pourtant, en est l'essentiel. Il n'y a qu'à, direz-vous, faire du conte une description plus poussée ? On pourrait énoncer par exemple : « "Le Petit Chaperon rouge" est un conte très répandu en Europe, qui raconte l'histoire d'une petite fille que sa mère envoie porter un panier de provisions à sa grand-mère. En chemin elle rencontre, etc. » Certes, on peut ainsi restituer le contenu du conte avec autant de détails qu'on le souhaite, mais voyez ce qui se passe : au lieu de décrire le conte, on le raconte à nouveau. On produit donc un objet qui représente le conte non pas en disant quelque chose de vrai de lui, mais en lui ressemblant plus ou moins fidèlement par le contenu.

Généralisons : on ne peut, en pratique, représenter le contenu d'une représentation qu'au moyen d'une autre représentation ayant un contenu similaire. On ne décrit pas le contenu d'une représentation, on la paraphrase, on la traduit, on la résume, on la développe, en un mot on l'interprète³. Une interprétation, c'est la représentation d'une représentation par une autre en vertu d'une similarité de contenu. En ce sens, une représentation publique dont le contenu ressemble à celui d'une représentation mentale qu'elle sert à communiquer est une interprétation, et il en va de même de la représentation mentale résultant de la compréhension d'une représentation publique. Le processus de la communication se décompose en deux processus d'interprétation : l'un du mental vers le public, l'autre du public vers le mental.

L'interprétation, pas plus que la description, n'est une forme de représentation réservée à des spécialistes. S'exprimer ou comprendre, c'est déjà interpréter, de façon au moins implicite. En outre, nous faisons tous un travail d'interprétation explicite lorsque nous répondons à des questions telles que : Qu'a-t-il ? Que pense-t-elle ? Que veulent-ils ? Pour répondre, nous représentons des contenus de propos, de pensées ou d'intentions au moyen d'énoncés de contenu semblable.

L'étude anthropologique des représentations culturelles ne

3. Sur la distinction entre description et interprétation, voir Dan Sperber, *Le savoir des anthropologues*, chap. I, et Dan Sperber et Deirdre Wilson, *Relevance : communication and cognition*, Oxford, Blackwell, 1986, chap. 4 (trad. franç. *La pertinence*, Paris, Ed. de Minuit, à paraître).

peut ignorer leur contenu ; elle est donc, au moins pour une large part, une étude interprétative. Mais précisément parce que l'interprétation procède d'une aptitude ordinaire et non d'une technique professionnelle, les anthropologies ont pour la plupart fait de l'interprétation comme M. Jourdain de la prose : sans le savoir, ou, tout du moins, sans trop y réfléchir. Tant que l'interprétation a pour objet des paroles ou des pensées individuelles, le degré de liberté que s'octroie l'interprète est assez manifeste et peut ne pas poser trop de problèmes. C'est lorsqu'on interprète une représentation attribuée à un groupe social entier que l'absence d'une méthodologie de l'interprétation rend difficile l'évaluation et donc l'exploitation des matériaux.

Une illustration. La scène, racontée par l'anthropologue Patrick Menget, se passe chez les Indiens Txikao du Brésil :

« Par une fin d'après-midi pluvieuse, Opote revint chez lui tenant un beau poisson *matrinchao* qu'il avait pris dans ses nasses. Il le déposa sans un mot auprès de Tubia, l'un des quatre chefs de famille de sa maison. Ce dernier le vida et se mit à le boucaner. Jusqu'à la nuit, il en mangea, seul, par petites bouchées, sous les regards intéressés des autres habitants de la maison. Personne d'autre ne toucha au *matrinchao*, ni ne manifesta l'envie d'en avoir une part. Pourtant la faim était générale, et la chair du *matrinchao* l'une des plus réputée. »⁴

Jusqu'ici, on a affaire, à quelques détails près, à une description ordinaire : chaque phrase qui la compose exprime ici une proposition que l'anthropologue présente comme vraie. Si la description est ordinaire, la situation décrite ne l'est pas (sauf peut-être aux yeux des Indiens Txikao). « Pourquoi », demande alors l'anthropologue, « cette abstention générale ? » Et il répond :

« Le pêcheur, Opote, possesseur de la magie de pêche, ne pouvait consommer sa prise sans risquer d'affecter l'efficacité de cette magie. Les autres chefs de famille évitaient la chair du *matrinchao* pour ne pas mettre en péril la santé et la vie de leurs enfants en bas âge, ou leur propre santé. Leurs épouses, puisqu'elles allaitaient, devaient s'en abstenir pour la même raison. Les enfants enfin auraient absorbé l'esprit, particulièrement dangereux, de cette espèce. »⁵

Cette fois-ci l'anthropologue — qui ne croit ni à la magie, ni aux esprits — ne présente pas comme vrai qu'Opote risquait

4. Patrick Menget, Temps de naître, temps d'être : la couvade, dans *La fonction symbolique*, Michel Izard et Pierre Smith éd., Paris, Gallimard, 1979, p. 246.

5. *Ibid.*

d'affecter l'efficacité de sa magie, ni que les enfants auraient absorbé un esprit dangereux. Il présente ces énoncés comme semblables en contenu aux croyances qui motivent l'abstention des protagonistes. Ces énoncés sont des interprétations. De telles interprétations de pensées individuelles ne sont ni plus difficiles à comprendre ni plus sujettes à caution que les interprétations dont nous nous servons tous pour parler les uns des autres.

Les anthropologues n'ont cependant pas pour but de décrire des événements particuliers. Ainsi, le but de Patrick Menget en rapportant l'anecdote du poisson d'Opote était d'illustrer quelques hypothèses sur la « couvade » chez les Txikao d'abord, chez les Indiens d'Amérique du Sud ensuite, en général enfin. Par « couvade » on désigne les précautions (repos, station couchée, restrictions alimentaires) imposées dans certaines sociétés à un homme avant, pendant, et juste après la naissance de son enfant, précautions semblables à celles imposées, pour des raisons beaucoup plus évidentes, à la mère de l'enfant⁶. Menget analyse avec une grande finesse les idées Txikao sur la vie et sa transmission. Il synthétise :

« Tout se passe comme si deux principes antagonistes régissaient les processus vitaux, dans une dynamique qui ne trouve jamais un équilibre que pour le perdre, tenter de le rétablir et le perdre au bout du compte. Un principe fort, lié au sang, à la graisse, aux chairs riches et à la fermentation résulte de la constante transformation somatique de substances plus faibles, eau, lait, sperme, farines blanches, chairs maigres. A l'inverse, le corps humain, selon des rythmes qui varient avec l'âge, le sexe et la condition, anabolise les substances fortes et neutralise les dangers.

« ... Dans la couvade, l'ensemble des tabous occupationnels, alimentaires et sexuels se ramène en fin de compte à éviter soit un excès de substances fortes dont l'innassimilation entraîne des maladies du gonflement, soit une déperdition de substances faibles et somatisées qui se traduit par des maladies du tarissement, de la dessiccation et aboutit à une mort analogue à la mort de vieillesse. »⁷

A nouveau, l'anthropologue interprète : il ne croit pas lui-même, ni n'affirme par exemple que « le corps humain anabolise les substances fortes », substances « dont l'innassimilation entraîne des maladies du gonflement ». Il nous propose ces énoncés comme semblables en contenu aux représentations sous-jacentes à la

⁶ Pour une étude théorique récente de la couvade, voir Peter Rivière, *The couvade : a problem reborn*, *Man*, 9 (3), 1974.

⁷ P. Menget, *loc. cit.*, p. 257.

pratique de la couvade chez les Txikao. Mais si l'on imagine bien le pêcheur Opote pensant ou disant, en des termes approchés, qu'il ne pouvait manger le poisson qu'il avait pris sans risquer d'affecter l'efficacité de sa magie, on imagine mal dans quels propos ou pensées Txikao trouvent place des notions telles que, par exemple, la « transformation somatique de substances faibles » ou l'« anabolisation de substances fortes ». En outre, dans un tel cas, la ressemblance de contenu entre l'interprétation et les représentations interprétées est manifestement moindre que dans l'interprétation ordinaire de paroles ou de pensées individuelles, et ce de façon impossible à évaluer.

Ce qui est en cause ici ce n'est pas le travail d'un anthropologue particulier — j'ai au contraire choisi l'étude de Patrick Menget parce qu'elle me paraît assez typique de ce qui se fait de meilleur en anthropologie aujourd'hui —, ce sont les limites inhérentes à l'approche interprétative des représentations culturelles. L'anthropologue rencontre d'abord une grande diversité de comportements indigènes qu'il parvient progressivement à comprendre en discernant des intentions sous-jacentes, en devenant capable, donc, de conceptualiser ces comportements comme des actions. En particulier, il apprend à discerner les intentions qui gouvernent les actes de parole, et plus généralement les actes communicatifs, à comprendre donc ce que ses interlocuteurs « veulent dire ».

Les intentions ainsi discernées demandent elles aussi à être comprises : soit, « les chefs de famille évitaient la chair du *matrinchao* pour ne pas mettre en péril la santé et la vie de leurs enfants en bas âge, ou leur propre santé », mais quel rapport entre cette fin et ce moyen ? Comprendre de telles intentions, c'est en discerner la rationalité, c'est-à-dire montrer leur cohérence avec des croyances sous-jacentes : si, pour les Txikao, la chair du *matrinchao* est une substance forte et donc dangereuse pour la santé, si le père et l'enfant sont d'une même substance qui ne se divise que progressivement après la naissance, alors la rationalité du comportement des chefs de famille de la maison d'Opote devient discernable. Pour rendre encore plus manifeste cette rationalité, il faudrait pousser plus avant, examiner la rationalité des croyances sous-jacentes elles-mêmes, c'est-à-dire non seulement leur cohérence mutuelle, mais aussi leur compatibilité avec l'expérience.

Cependant, notre souci ordinaire de comprendre autrui se satisfait, fort raisonnablement, d'interprétations partielles et accepte leur caractère spéculatif, caractère d'autant plus marqué qu'autrui est différent de nous. L'expérience montre que ces interprétations, tout partielles et spéculatives qu'elles soient, nous aident — nous les individus, nous les peuples — à vivre les uns avec les autres. L'anthropologie aura contribué de façon décisive à une meilleure compréhension et, partant, à une plus grande tolérance de la diversité culturelle. Cette contribution, dont l'anthropologie peut légitimement s'enorgueillir, procède non pas de l'application de théories scientifiques ou de méthodes rigoureuses, mais du long et difficile travail personnel des anthropologues de terrain⁸.

Sur le terrain, l'anthropologue fait un double travail : d'une part il collecte de façon systématique les données qui s'y prêtent (recensements, généalogies, spécimens végétaux, traditions orales, etc.), et d'autre part, il cherche, en écoutant et en participant aux activités de ses hôtes, à les comprendre de mieux en mieux. Si la tâche de compréhension que l'anthropologue s'assigne est particulièrement ambitieuse et difficile, la forme de compréhension dont il s'agit est, j'insiste, tout à fait ordinaire : l'anthropologue interprète des comportements, et en particulier des comportements verbaux, en attribuant aux acteurs individuels et collectifs des croyances et des intentions qui rendent ces comportements rationnels. Autrement dit, l'anthropologue tente de construire des représentations mentales qui ressemblent aux représentations mentales et publiques de ses hôtes.

Puis vient la phase d'exploitation des données recueillies : certaines, les données démographiques par exemple, ne demandent qu'une mise en ordre ou une mise en forme pour pouvoir être, le cas échéant, commentées et publiées. Mais dès qu'il s'agit de représenter les représentations culturelles — et donc les croyances et les préférences qui rendent les comportements

8. Il existe de nombreux ouvrages relatant l'expérience du terrain. Le plus connu d'entre eux est sans doute Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955. Comparer *Tristes tropiques* à Georges Balandier, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 1957, aide à réaliser à quel point la différence des terrains et des intérêts des chercheurs mène à des expériences également riches mais profondément différentes. Parmi les ouvrages récents, on peut citer Paul Rabinow, *Reflections on fieldwork in Morocco*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1977, et Jeanne Favret-Saada et Contreras José, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981.

intelligibles — l'anthropologue doit se faire interprète : il doit produire des représentations publiques qui ressemblent en contenu aux représentations mentales qu'il a lui-même construites pour se représenter les propos et les pensées de ses hôtes. L'anthropologie produit donc à l'usage de ses lecteurs une interprétation de ses propres interprétations.

On pourrait croire que la meilleure interprétation est la plus fidèle, c'est-à-dire celle dont le contenu ressemble à celui de la représentation interprétée. Un instant de réflexion montre que ce n'est pas si simple. Pour être le plus fidèle possible, l'anthropologue devrait se contenter de publier des traductions littérales de propos effectivement tenus par ses hôtes. Son intervention se limiterait donc à choisir des textes, parfois à les susciter, et à les traduire. Une telle façon de travailler employée systématiquement tournerait vite à une forme très artificielle de collage. Même si certains textes, produits spontanément comme des mythes, ou produits à la demande de l'anthropologue comme des récits autobiographiques, méritent en effet d'être traduits tels quels ou presque, la plupart des propos entendus par l'anthropologue ne sont intelligibles que dans le contexte très particulier où ils ont été tenus ; certes il s'appuie sur des représentations culturelles générales, mais ils ne les expriment pas directement.

On peut d'ailleurs penser que beaucoup de représentations culturelles complexes ne sont jamais rendues publiques sous la forme d'un discours intégré, et se manifestent plutôt dans ce que différentes formes de discours et de comportements, rituels par exemple, peuvent véhiculer d'implicite. Même lorsqu'un discours intégré existe, un enseignement de doctrine religieuse par exemple, on aurait tort d'y voir automatiquement l'expression exacte des représentations mentales de ceux qui le tiennent ou l'écoutent : ce discours est lui-même un comportement, souvent un comportement de répétition autant que de communication, un comportement qui doit être compris à partir des croyances et des intentions qui le sous-tendent ; il n'est pas à lui-même sa propre explication.

L'anthropologue doit, d'abord pour lui-même, s'aventurer au-delà de la seule traduction : ce n'est qu'à cette condition qu'il peut espérer comprendre ce qu'il entend, et donc être véritablement capable de traduire. Il doit spéculer, synthétiser, recon-

ceptualiser. Les interprétations que l'anthropologue construit ainsi à son propre usage sont d'une complexité et d'un détail qui n'intéressent pas ses éventuels lecteurs, et de plus elles tendent à être formulées dans un jargon personnel où se mêlent des termes indigènes et des termes techniques de l'anthropologie plus ou moins réadaptés pour les besoins de la cause. S'adressant à des lecteurs qui se pencheront quelques heures sur des données à l'étude desquelles il a consacré des années, l'anthropologue doit synthétiser ses propres synthèses, retravailler son propre jargon, et, inévitablement, s'écarter encore plus du détail effectivement communiqué par ses hôtes. Pour être plus pertinent, il doit être moins fidèle.

Tout travail sur des représentations culturelles est, au moins pour une large part, interprétatif. Toute interprétation est le produit d'un travail essentiellement intuitif de l'interprète et obéit à un critère dont les implications varient selon le point de vue. La ressemblance entre contenus, critère de l'interprétation, est, en effet, une propriété dépendant du contexte : dire par exemple que pour les Txikao, le corps humain « anabolise les substances fortes » constitue une interprétation suggestive et ne prêtant guère à malentendu dans le contexte où nous l'avons citée ; en revanche elle serait trompeuse dans le contexte d'une étude comparative des conceptions de la digestion rencontrées dans différentes cultures dont la nôtre.

De ce caractère intuitif et contextuel de l'interprétation, il découle non pas que toutes les interprétations se valent, mais seulement que nos critères d'appréciation sont eux aussi intuitifs et d'une validité intersubjective limitée. Certaines interprétations sont manifestement implausibles : elles soulèvent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Mais il peut arriver que des interprétations très différentes paraissent les unes et les autres plausibles. Par exemple on pourrait imaginer que les données interprétées par Patrick Menget de façon « intellectualiste » (c'est-à-dire comme participant d'un effort d'explication du monde) fassent l'objet d'une interprétation non moins fine mais de teneur plutôt psychanalytique. Il me semble qu'en un tel cas, chacun choisirait l'une ou l'autre interprétation en fonction de ses options théoriques préalables. Un tel choix n'aurait d'ailleurs rien d'irrationnel.

Cependant, s'il est normal de préférer une interprétation à

une autre en fonction d'une préférence théorique, alors il est difficile, voire impossible, de valider ou d'invalider une théorie générale à partir d'une interprétation préférée. L'interprétation assure — et est seule à assurer — une forme de compréhension d'autrui qui nous est indispensable. En revanche l'utilisation d'interprétations à des fins scientifiques pose de sérieux problèmes. Or cette utilisation est elle aussi indispensable car l'interprétation est, au moins en pratique, notre seul moyen de représenter le contenu des représentations.

COMMENT EXPLIQUER LES REPRÉSENTATIONS CULTURELLES ?

Plus les interprétations sont générales, plus elles sont spéculatives, et moins elles sont fidèles aux représentations mentales ou publiques particulières dont elles font la synthèse. Peu conscients du problème, la plupart des anthropologues, quelles que soient par ailleurs leurs divergences, tentent de construire des théories avec et autour d'interprétations générales.

L'idée même de couvade, par exemple, résulte d'une synthèse interprétative de façons d'agir assez disparates. Les diverses « théories » de la couvade diffèrent d'une part quant à la façon d'effectuer cette synthèse, et d'autre part, quant aux autres phénomènes, eux aussi définis sur la base de synthèses interprétatives, avec lesquels elles proposent de mettre la couvade en rapport. Ainsi, sur la base d'exemples européens, la couvade a été longtemps considérée comme une façon pour le père de se mettre dans une situation de mère. Récemment encore, Mary Douglas soutenait :

« Le mari en couvade dit : "Regardez moi, j'ai encore plus de crampes et de contractions qu'elle ! Cela ne prouve-t-il pas que je suis le père de son enfant ?" Il s'agit là d'une preuve primitive de paternité. »

Claude Lévi-Strauss¹⁰, Peter Rivière et Patrick Menget, plus attentifs aux cas amérindiens, mettent l'accent sur l'assimilation du père à l'enfant.

9. Cf. Mary Douglas, *Implicit meanings*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1975, p. 65.

10. Cf. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 258-259.

Selon la façon dont on interprète la couvade, ou plutôt dont on la construit, on choisira d'autres phénomènes en rapport avec lesquels l'expliquer. Ainsi ceux qui croient y reconnaître une assimilation du père à la mère en font volontiers un mécanisme de renforcement relatif des liens père-enfant par rapport aux liens mère-enfant. Patrick Menget, lui, met la couvade en rapport avec la prohibition de l'inceste. La couvade, telle qu'il l'interprète, exprime la séparation conçue comme progressive de la substance de l'enfant de celle de ses parents. La prohibition de l'inceste impose l'exogamie et empêche qu'un homme et une femme issus de mêmes parents refondent une substance qui avait été divisée par la couvade :

« Il y a à la fois une relation de continuité entre la couvade et la prohibition de l'inceste, puisque ce que la première a séparé à partir d'une substance commune, la seconde le maintient séparé, et une complémentarité fonctionnelle, dans la mesure où la couvade régit une communication interne au groupe social qui permet sa diversification, et la prohibition de l'inceste instaure la communication externe de celui-ci. »¹¹

Simple comme l'idée d'une « preuve primitive de paternité », ou subtile comme l'analyse de Menget, ce qui manque à toutes ces abstractions pour être à proprement parler des théories c'est d'être explicatives. Une signification n'est pas une cause ; l'attribution d'une signification n'est pas une explication. Certes il arrive que l'attribution d'une signification à un comportement soit l'élément manquant d'une explication par ailleurs évidente, mais ce n'est pas le cas, ici ni, généralement, en anthropologie. Les généralisations interprétatives n'expliquent rien et ne constituent pas, à proprement parler, des hypothèses théoriques : ce sont des modèles interprétatifs qui suggèrent d'une part des interprétations possibles pour des phénomènes particuliers, et d'autre part des façons de regrouper les phénomènes entre eux en vue d'une explication à venir.

Mais si interpréter ce n'est pas expliquer, et si généraliser une interprétation, ce n'est pas faire une théorie, alors en quoi consisterait une théorie vraiment explicative en anthropologie ? Je l'ai dit au début de cette contribution, nous appelons « culturelles » les représentations qui sont largement distribuées dans un groupe social de façon plus ou moins durable. Les représen-

11. P. Menget, *loc. cit.*, p. 263.

tations sont plus ou moins largement et durablement distribuées, et donc plus ou moins culturelles. Dans ces conditions, expliquer le caractère culturel de certaines représentations, c'est répondre à la question suivante : pourquoi ces représentations sont-elles plus contagieuses et réussissent-elles mieux que d'autres dans une population humaine donnée ? Pour répondre à cette question, c'est la distribution de toutes les représentations qu'il faut considérer.

L'explication causale des faits culturels relève donc d'une sorte d'*épidémiologie des représentations*¹². La comparaison entre transmission culturelle et contagion n'est pas neuve. On la trouve chez Gabriel Tarde et chez les diffusionnistes du début de ce siècle. Elle a été récemment reprise avec plus ou moins de bonheur par des biologistes tels que Cavalli-Sforza et R. Dawkins¹³. Elle s'est généralement appuyée sur quelques ressemblances assez superficielles. Par exemple, une représentation peut être culturelle de différentes façons : certaines sont transmises sans hâte d'une génération à l'autre ; ce sont ce que les anthropologues appellent des traditions, et elles sont comparables aux endémies. D'autres représentations assez typiques des cultures modernes se répandent rapidement dans toute une population mais ont une durée de vie assez courte ; ce sont ce qu'on appelle des modes et elles sont comparables aux épidémies. Mais une application des modèles épidémiologiques aux représentations culturelles sur la base de similarité aussi superficielle me paraît naïve. Elle ne tient pas compte de différences essentielles entre la transmission des maladies et la transmission culturelle.

La transmission des maladies infectieuses est caractérisée par des processus de duplication de virus ou de bactéries. Les mutations sont des phénomènes certes importants mais rares. A l'inverse, les représentations tendent à être transformées, plutôt qu'exactement reproduites, à chaque fois qu'elles sont transmises. Par exemple, il serait bien surprenant que ce que vous comprenez de mon texte soit une reproduction exacte des pensées que j'essaie d'exprimer par son moyen. La reproduction

12. Voir Dan Sperber, *Anthropology and psychology : towards an epidemiology of representations*, *Man*, 20 (1), 1985.

13. Voir R. Dawkins, *The selfish gene*, Oxford, Oxford University Press, 1976 ; L. L. Cavalli-Sforza et M. W. Feldman, *Cultural transmission and evolution : a quantitative approach*, Princeton, Princeton University Press, 1982.

exacte d'une représentation mentale par le moyen de la communication est, si tant qu'elle existe jamais, un cas limite de transformation, la transformation zéro, en quelque sorte. Dans ces conditions, une épidémiologie des représentations est d'abord et avant tout une étude de leurs transformations, et il s'agit d'expliquer pourquoi, dans certains cas, les transformations sont minimales, tendent pour une part à s'annuler les unes les autres, et permettent à des versions proches d'une même représentation d'envahir tout un groupe social de façon durable.

Si la transmission des maladies infectieuses et celle des représentations culturelles ne se ressemblent qu'assez superficiellement, il existe, en revanche, des similarités plus profondes entre l'étude épidémiologique des maladies et celle des représentations. L'épidémiologie n'est pas une science indépendante qui étudierait un niveau autonome de réalité. L'épidémiologie étudie la distribution des maladies ; les maladies elles-mêmes sont étudiées par la pathologie. La distribution des maladies ne peut pas être expliquée sans prendre en considération la façon dont elles affectent l'organisme, c'est-à-dire sans recourir à la pathologie, et plus généralement à la biologie des individus. À l'inverse l'épidémiologie est une source majeure d'hypothèses et de données pour la pathologie.

Ce que la pathologie est à l'épidémiologie des maladies, la psychologie cognitive l'est à l'épidémiologie des représentations. Par conséquent une épidémiologie des représentations, et en particulier une explication causale des représentations culturelles, devrait entrer dans une relation d'interpénétration partielle et de pertinence réciproque avec la psychologie cognitive. Il n'y a pas pour autant réduction du culturel au psychologique : les faits culturels proprement dits, ceux que l'anthropologie se doit d'expliquer, sont non pas des représentations — faits psychologiques —, mais des distributions de représentations. Une distribution de faits psychologiques est elle-même non pas un fait psychologique, mais un fait écologique.

Dans une perspective épidémiologique, « Le Petit Chaperon rouge », ce n'est pas un conte abstrait flottant dans le contexte abstrait de la culture européenne, ce sont des récits publics intériorisés sous la forme d'histoires mentales, extériorisées à leur tour sous forme de récits, et ce des millions de fois. Expliquer « Le Petit Chaperon rouge », c'est identifier les facteurs qui

ont permis cet enchaînement des communications, et la résilience du contenu communiqué. Un de ces facteurs est très probablement (comme pour tous les récits de tradition orale) le fait, vérifiable expérimentalement, que cette histoire est très facilement mémorisable.

La couvade chez les Txikao, ce n'est pas une institution immatérielle, c'est un enchaînement de conduites et de pensées individuelles. L'expliquer, ce n'est pas lui assigner une signification abstraite, c'est à nouveau identifier les facteurs qui permettent cet enchaînement : facteurs psychologiques comme les idées des Txikao sur la vie et sa transmission qu'évoque Menget, et dont il faudrait mieux comprendre le rôle dans la vie cognitive des individus ; facteurs écologiques comme la morbidité et la mortalité périnatale qui réactualisent à chaque naissance les moyens dont les Txikao croient disposer pour y échapper.

Une des conséquences de l'approche épidémiologique est de rendre maîtrisable le problème méthodologique posé par le fait que notre accès au contenu des représentations est irrémédiablement interprétatif. En effet, seules y jouent un rôle explicatif des représentations publiques concrètes et des représentations mentales individuelles. En d'autres termes, les mécanismes agissant sont des mécanismes mentaux individuels, et les mécanismes interindividuels de la communication. Les représentations à prendre en compte sont celles qui interviennent dans ces micromécanismes. Ce sont des représentations semblables à celles que la vie quotidienne nous amène à interpréter. Plutôt que de postuler ou d'inventer je ne sais quelle herméneutique qui nous donnerait accès à des représentations appartenant à une société, à une aire culturelle, voire à l'espèce, sans pour autant être dans la tête ou dans l'environnement physique de ses membres, il s'agit de rendre plus fiable notre aptitude ordinaire à interpréter ce que disent et pensent des individus comme vous, Opote et moi, aptitude qui n'est déjà pas si mauvaise en l'état.

Dans une perspective épidémiologique, l'explication d'un fait culturel, c'est-à-dire de la distribution d'une représentation, est à chercher non dans un mécanisme global, mais dans l'enchaînement de micromécanismes. Quels sont les facteurs qui amènent un individu à exprimer une représentation mentale

sous la forme d'une représentation publique ? Quelles représentations mentales les destinataires de la représentation publique sont-ils amenés à construire ? Quelles transformations de contenu ce processus de communication est-il susceptible d'entraîner ? Quels facteurs et quelles conditions rendent probable la communication répétée de certaines représentations ? Quelles propriétés, générales ou propres à un contexte particulier, possèdent les représentations capables de garder un contenu relativement stable dans un tel processus de communication répétée ? C'est à de telles questions qu'il faut répondre pour expliquer véritablement un fait culturel. Une étude épidémiologique cherche donc l'explication causale des macro-phénomènes culturels dans l'enchaînement des microphénomènes de la cognition et de la communication¹⁴.

14. Certaines études ethnographiques ont bien mis en valeur les microphénomènes de la transmission culturelle et présentent donc un intérêt particulier pour l'approche épidémiologique. J'en citerai deux : Fredrik Barth, *Ritual and knowledge among the Baktaman of New Guinea*, New Haven, Yale University Press, 1975 ; Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

Grammaire et lexiques, vecteurs des représentations sociales*

Rom Harré

L'INSERTION DU « SOCIAL »
DANS LES « REPRÉSENTATIONS SOCIALES »

La psychologie des représentations sociales constitue une avance considérable par rapport au positivisme naïf américain. Pour ma part je trouve que le concept de social est insuffisamment développé dans la théorie.

En fait, le concept de « social » pour traduire le terme « collectif » de Durkheim ne renvoie à rien d'autre, du moins comme la théorie l'a développé jusqu'à maintenant, qu'à un agrégat de gens, liés par la simple similitude de leurs croyances. Un tel groupe est une entité taxonomique créée par un spécialiste des sciences humaines en vue d'appliquer un concept. Les groupes réels sont des ensembles de personnes qui sont constitués en véritables collectifs par leurs relations internes. Espérons que par la suite les recherches sur les représentations sociales se focaliseront sur ces groupes. Les pratiques linguistiques étant sociales au sens propre du terme, on peut rétablir l'équilibre en mettant l'accent sur le rôle des mots comme supports des représentations sociales.

Je pars de l'idée qu'une représentation sociale, quel que soit son statut ontologique exact, est la version d'une théorie. En recourant à une représentation sociale, un acteur individuel

* Traduction de Geneviève Coudin et de Birgitta Orfali.

utilise un ou plusieurs concepts majeurs de cette théorie. La mise en œuvre d'une représentation sociale peut se faire à travers des pratiques matérielles telles que tailler du bois ou endiguer des ruisseaux, mais le plus souvent, dans notre monde, il s'agit d'une activité symbolique, et en particulier d'une manière de parler. L'une des caractéristiques des travaux de Moscovici a été de mettre l'accent sur les liens entre l'activité linguistique et la manifestation des représentations sociales. Des discussions récentes entre Moscovici, Hewstone et d'autres dans le *British Journal of Social Psychology*, vol. 24, illustrent ce point. J'ai moi-même fait un commentaire similaire dans un débat récent avec Moscovici (*Social Research*, 1985). Potter et Litton (1985) se sont attachés exactement aux mêmes questions dans leur récente discussion avec Moscovici et Hewstone. C'est pourquoi je me propose d'examiner les différentes façons dont une version de ces théories, nommées « représentations sociales », s'inscrit dans le langage.

Potter et Litton ont avancé l'idée d'un répertoire linguistique comme support concret aux représentations sociales. Le fait que le partage d'une théorie soit facilité par la maîtrise commune d'un vocabulaire adéquat est un phénomène connu et largement répandu. D'ailleurs la distinction entre l'usage d'un tel vocabulaire dans des explications opératoires, et le fait de s'en servir simplement pour de meilleures explications de la conduite d'autrui, sans s'engager à adopter cette représentation comme la sienne propre, est encore une distinction de sens commun difficilement contestable. J'aimerais illustrer cet aspect de la théorie des représentations sociales en insistant sur l'exemple du vocabulaire des émotions. Les travaux des anthropologues linguistes, tels ceux de Catherine Lutz (1986), ont montré la relation intime existant entre la maîtrise individuelle d'un vocabulaire et le répertoire des émotions disponible lors des interactions collectives et sociales. Il me semble que seule une théorie globale dans laquelle pratiques et lexiques sont étroitement liés a quelque chance d'être plausible. Un deuxième exemple porte sur la liaison existant entre les pensées et les sentiments des individus exprimant une notion unitaire du soi et la grammaire des systèmes pronominaux. De plus, il est là aussi relativement facile de démontrer, en s'appuyant sur des données anthropologiques, que le répertoire qui sert à

désigner des référents spécifiques essentiellement grâce aux systèmes pronominaux, influence et est influencé par la manière dont l'ordre moral local impute la responsabilité. Dans certains cas cet ordre s'actualise dans des pratiques qui responsabilisent l'individu tandis que dans d'autres cas les responsabilités morales incombent au seul groupe.

Il y a un troisième type d'exemple. Nous pourrions aussi nous interroger sur la relation existant entre des représentations sociales métapsychologiques, comme on les voit dans la rhétorique scientifique, et les pratiques de théorisation et d'expérimentation en psychologie. L'expérimentation psychologique, prenons par exemple l'expérience de Milgram, est en elle-même une pratique sociale. Bien plus, elle s'inscrit dans un discours « scientifique » qui la rend légitime et intelligible. Une fois encore, nous devrions prêter attention au répertoire linguistique et aux structures syntaxiques, en vue de dégager les *présupposés* de l'idée même d'une expérimentation psychologique. Il devient vite évident que l'expérimentation psychologique et la rhétorique scientifique qui la formule sont des représentations sociales complexes. Mais de quoi ? Il semble qu'il s'agit d'idéologies politiques cachées, véhiculées par le langage, si bien que finalement l'expérimentation psychologique n'est pas simplement la matérialisation d'une théorie métapsychologique, mais la représentation sociale d'une idéologie politique. On pourrait faire le même type d'analyse à propos de l'usage des statistiques en sociologie et de bien d'autres aspects méthodologiques des sciences humaines.

POUR UNE DYNAMIQUE DE LA PSYCHOLOGIE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

De ce qui précède, il ressort que le concept de « représentation sociale » doit jouer un rôle essentiel pour rendre compte au plan théorique de l'organisation des comportements collectifs humains. Mais l'usage du concept dépend de divers postulats. Quel est le mode d'existence des représentations sociales et comment s'articulent-elles avec les actions individuelles ? Les représentations sociales existent dans les structures formelles,

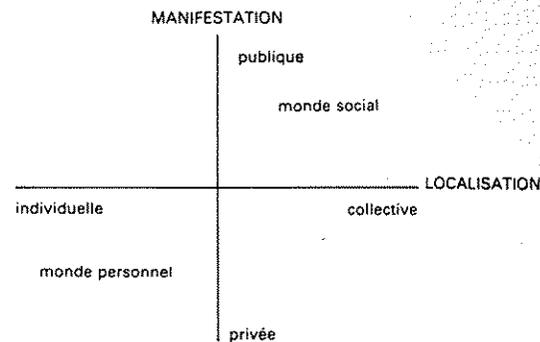
syntactiques des langues parlées et écrites aussi bien que dans l'organisation sémantique de leurs lexiques.

Ceci implique qu'on élabore une théorie du processus par lequel les représentations sociales deviennent parties intégrantes des croyances et des pratiques partagées par les individus. Le principe de la théorie est simple : de nombreuses représentations sociales importantes sont acquises en tant que croyances individuelles au cours de l'apprentissage d'une langue, et en particulier de la langue maternelle. Mais la construction d'une telle théorie est un exercice complexe puisqu'il faut revenir aux racines de nos propres conceptions du statut ontologique de l'esprit humain.

Pendant environ quatre siècles, la conception cartésienne de la nature de l'esprit a fourni leur cadre à l'objet de la psychologie et à la problématique de la philosophie de l'esprit qui l'étayait. Cette conception impliquait deux idées fondamentales. Quelle que soit la pensée ou la sensation, une chose était sûre, elles étaient l'attribut du sujet et apparaissaient comme subjectives, c'est-à-dire accessibles seulement à celui dont elles étaient l'attribut. Bien que les perspectives psychologiques du behaviorisme et de la phénoménologie semblent très différentes, elles ont un fondement ontologique et une problématique épistémologique communs. Ce sont deux psychologies cartésiennes. Le behaviorisme n'est pas scientifique parce qu'il a exclu toute théorie explicative, de même pour la phénoménologie qui a exclu les techniques empiriques objectives. Essayer de construire une théorie générale des représentations sociales en se basant sur l'une ou l'autre des psychologies cartésiennes traditionnelles est une entreprise vouée à l'échec. La phénoménologie n'a pas l'espace pour situer de façon vraiment sociale le cognitif, et le behaviorisme n'a pas d'espace réellement cognitif pour le social.

Une ontologie alternative s'est progressivement développée. Je l'appellerai le « constructionnisme ». Au lieu d'une opposition bipolaire entre esprit et corps, structure conceptuelle qui, opposant subjectif-objectif et interne-externe, sous-tend le cartésianisme, on peut dessiner un « espace » conceptuel à deux dimensions. A une première dimension qui concerne la « manifestation » d'un processus cognitif ou d'un état affectif correspond son caractère public, c'est-à-dire constatable par tout un

chacun, ou privé, c'est-à-dire gardé par-devers soi. L'axe orthogonal, représentant la dimension de *localisation*, précise si un processus cognitif ou un état affectif est le fait d'un individu isolé, ou réclame le groupe pour exister. Ces deux axes nous donnent un « espace » à quatre quadrants.



Un « espace » conceptuel pour la psychologie

On peut trouver dans chacun des quatre quadrants des phénomènes que les psychologues ont traditionnellement considérés comme présentant un intérêt scientifique. Il faut tenir compte de cette possibilité quand on établit un programme de recherche. Par exemple, supposons que l'on s'intéresse au travail de la mémoire chez l'homme. La première étape sera de voir comment les mots « se souvenir », « oublier » et d'autres sont réellement utilisés dans le système des jeux de langage de Wittgenstein, par lequel nous réalisons ce travail. Les règles d'usage des mots définissent le phénomène. La recherche de la psychologie traditionnelle a rencontré des difficultés simplement parce qu'elle n'a pas étudié empiriquement ce qu'étaient les conceptions de sens commun par une classification des lexiques qui donnent leur existence aux phénomènes.

Les mots qui se rapportent à la mémoire apparaissent à la fois dans des récits de souvenirs personnels et dans des créations d'histoires par des institutions déterminant partiellement l'action future de leurs membres. Dans le premier cas, celui des souvenirs, il y a de l'individuel-personnel et dans le second, du collectif-social. L'expérience de sens commun, confirmée par

les premiers résultats de recherches systématiques, montre que les évocations de souvenirs ne sont pas suffisantes pour expliquer la totalité du travail de la mémoire entrepris par une communauté. Les évocations doivent être négociées avec les autres membres d'une institution, telle que la famille, avant qu'elles ne soient admises, temporairement, dans les archives de l'histoire orale familiale. Le devenir de telles négociations dépend du jugement de ceux qui ont des droits de mémoire. Dans les familles traditionnelles, c'est habituellement la mère qui exerce ces droits. Mais les droits à déterminer les mémoires changent avec l'âge. On remarque souvent que les femmes d'un âge moyen éliminent brusquement les souvenirs de leur propre mère du stock des archives de la mémoire.

La distinction conceptuelle exprimée par le schéma ci-dessus peut servir à proposer une dynamique semblable pour la psychologie. La thèse constructionniste réside dans le principe suivant : non seulement génétiquement, mais aussi généralement, la localisation première de la cognition se trouve dans le quadrant public-collectif en particulier dans la conversation. Nous intériorisons comme pratique privée la conversation par exemple lorsque nous utilisons la rhétorique du commandement, dans l'acte individuel du commandement à soi. Les déplacements de sens, les simplifications syntaxiques créent une cognition privée et individualisée. Finalement, certaines de ces idiosyncrasies sont mises à l'épreuve lors de performances publiques. Peu d'innovations réussissent. Celles qui le font deviennent parties intégrantes du répertoire des acteurs dans le domaine public-collectif ou social. Pris dans l'optique du développement le diagramme de la figure 1 représente une analyse conceptuelle inspirée des idées de « structuration » (Giddens) et de « cycle de la reproduction sociale » (Bhaskar). Il existe de nombreuses sortes d'activités sociales qui pourraient être isolées dans le quadrant UN. Je m'attacherai à quelques activités courantes de ce type, celles qui s'inscrivent approximativement dans la conversation.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA GRAMMAIRE

La découverte que fit Hume du caractère fuyant du soi, cette « unité » dont les pensées, les sensations, les souvenirs, les décisions, les actions sont les prédicats, l'a amené à formuler une théorie « fourre-tout » de l'esprit. Les esprits ne sont que des séquences d'expériences atomisées. Leur unité réside dans les similitudes et les différences entre des idées et des impressions successives mais décousues. L'unité de l'esprit ne repose pas sur la permanence d'un quelconque être intérieur, dont les contenus seraient les seules propriétés. C'est le caractère apparemment nécessaire mais manifestement absurde de cette théorie « fourre-tout » qui a conduit les philosophes à essayer de découvrir le principe de l'identité personnelle.

L'unité de l'esprit, qui se donne dans le sentiment de la continuité temporelle d'un point de vue et d'une source d'actions, tous deux communs et stables, doit être comprise comme le résultat d'une synthèse de fragments de pensée, sensations et perceptions. Je vais essayer de montrer que cette unité ressemble davantage à celle d'une histoire qu'à celle d'une chose. On comprend mieux les pensées si on ne les considère pas comme des propriétés successives ou coexistantes du soi, substance mentale permanente, mais comme des moments d'une narration dont l'auteur est le sujet lui-même. Les épisodes de l'histoire que chacun raconte et se raconte tiennent leur unité de ce que tout individu développe un certain concept de soi. « Je » ne fait pas référence à un mystérieux « for intérieur » de l'être, mais à la marque des épisodes repris dans les narrations mentales du sujet parlant. Penser consciemment, c'est se raconter des histoires.

Si le soi n'est qu'une convention narrative pour unifier une histoire, deux problèmes demeurent. D'où ce concept unificateur de soi vient-il ? Et qu'est ce qui rend compte de la forme des actes d'autoprédication ? Pourquoi racontons-nous des « histoires de l'esprit » de cette façon ? Kant pensait qu'il existait un soi actif mais nouménal, ou caché, qui synthétisait la multitude d'expériences désordonnées, dans une structure qu'il appelait « l'unité transcendantale de la perception ».

Celle-ci, disait-il, est une structure qui permet à l'individu de se représenter les faits de sa propre vie mentale comme siens. Je ne vois rien qui permette d'affirmer l'existence d'une autre structure observable à travers les diverses formes que prend la contemplation de soi. Non que ces narrations réflexives de soi reflètent une organisation mentale préexistante : leur structure est l'organisation de l'esprit.

Si cette simplification ontologique est correcte, alors l'idée qu'un esprit ordonné se construit grâce à un processus naturel de maturation semble gratuite. Je crois, au contraire, que la synthèse de soi dépend des gens qui produisent la culture. En enseignant une grammaire adaptée, et en inculquant des pratiques d'évaluation de soi conformes au modèle culturel, ils rendent possible l'unité mentale que l'on rencontre dans cette culture et qui correspond à des narrations réflexives de soi spécifiques. Dans la tradition judéo-chrétienne, un individu est autant tenu pour responsable de ses pensées et sentiments privés que de ceux qu'il exprime publiquement dans ses actions et paroles. On peut s'attendre à trouver une forme commune dans les discours privés et publics des membres se rattachant à cette tradition, tradition qui évalue pensées et intentions personnelles selon les mêmes principes que les dires et actions des autres.

Il est peu probable qu'une culture, où les pensées et sentiments personnels comptent peu au regard des conduites publiques et collectives, développe les outils grammaticaux propres à faciliter la pensée réflexive. Le concept de « personne » publiquement identifiable et individualisable, moralement responsable seulement en qualité de membre d'une collectivité, conviendrait tout à fait pour une telle culture. Une telle culture favoriserait le « je dis » plutôt que le « je pense » comme le moyen approprié pour entamer les échanges dans une conversation.

Mais dans la réflexion privée et personnelle, en tant que membre de ma propre culture qui a transformé la plupart des pratiques morales traditionnelles en une civilisation séculaire, je considère que je fonctionne dans le cadre conceptuel où les autres me situent et où je les situe. Dès lors le concept de « soi » comme porteur d'« unité intérieure » devrait être étudié comme le concept social de « personne », puisque c'est dans les

individus que se repèrent les actions et les discours dicibles publiquement. On peut exprimer cette proposition dans la métaphore de la « théorisation ». On peut dire que la synthèse kantienne de la personne émerge grâce à l'apprentissage d'une théorie, théorie selon laquelle je suis un soi. J'apprends cette théorie en reprenant un concept modelé sur celui de personne publique. J'apprends ce concept au cours de l'acquisition des pratiques linguistiques et morales de ma communauté. Ceci n'est qu'une proposition, une hypothèse pour rendre compte de l'illusion permanente et culturellement nécessaire du sentiment de soi. Pour soutenir cette hypothèse, cependant, je m'attacherai maintenant à cerner certaines des caractéristiques de la grammaire logique propre au jugement de soi — une des pratiques dont l'apprentissage induit une théorie de l'unité de l'individu en terme de soi intérieur.

Le « soi » se présente comme une énigme psychologique. Les humains et de nombreux autres animaux sont conscients, c'est-à-dire qu'ils ont connaissance de leur environnement et de certains de leurs propres états. Nous pouvons dire si une autre créature est éveillée, endormie ou inconsciente, au vu de son état général de vigilance et de son activité. L'une des manières de rendre compte de la différence entre l'esprit des humains et celui de la plupart des animaux est de se rapporter à la conscience de soi.

Quel est l'aspect de la psychologie humaine auquel l'usage de ce concept renvoie ? Il s'agit de saisir la nature du support psychologique d'un certain type de jugements. Les gens peuvent formuler non seulement des jugements sur le monde, mais aussi des jugements ayant pour objet ces jugements eux-mêmes. L'état psychologique nécessaire pour être capable de ces jugements de second ordre est celui que nous appelons la conscience de soi. Si la conscience de l'environnement et de certains états de son propre corps sert de support pour les jugements de premier ordre, et de modèle pour une théorie du jugement, il est facile d'en conclure qu'il doit exister une autre sorte de conscience spécifique, à la base des jugements de second ordre. Les jugements imputent typiquement des propriétés aux choses et aux substances. Aussi la base expérientielle d'un jugement doit inclure la conscience de l'entité à laquelle une propriété est attribuée et une conscience de cette propriété.

Pour dire que ce chien est un doberman, je dois être conscient à la fois de la taille de l'animal et des qualités qui caractérisent sa race. Si je suis capable de porter des jugements sur mes jugements de premier ordre, je devrais être conscient non seulement des états psychologiques que ces jugements expriment, mais aussi de l'« entité » dont ils sont les propriétés, à savoir moi-même.

Kant a appelé le type de conscience de second ordre dont je viens de parler l'« aperception ». Mais il était frappé par le fait que la structure même des jugements exprimant les aperceptions nous empêchait de devenir conscients de l'entité invoquée et dont tous ces processus et états psychologiques sont des propriétés. Dans le jugement : « je suis conscient de sentir un courant d'air », le « je » auquel se réfère apparemment le jugement aperceptif ne peut pas être lui-même objet de conscience. La solution de Kant invoquait l'idée d'une unité transcendante. Quelle qu'en soit la nature, ce qui unifie comme miennes les expériences de premier, deuxième ordre et au-delà ne peut être quelque chose de *donné* dans l'expérience. Mais selon Kant, une telle unité doit exister puisque son existence est une condition de possibilité nécessaire pour ce type d'expérience. Nous sommes donnés comme des personnes uniques et individuelles et nos rôles d'interlocuteurs dans la conversation publique nous font paraître tels. Pourquoi avons-nous besoin d'une autre unité ?

Je propose de développer plus avant les conséquences de l'idée selon laquelle, ontologiquement, il n'y a que des personnes. La dualité des sois est le reflet d'une exigence *grammaticale* sans laquelle nos jugements aperceptifs ne pourraient être exprimés. Je prétends qu'en apprenant cette grammaire, nous acquérons nos sois intérieurs, non pas comme des entités, mais comme une théorie de la personne.

Le concept public de « personne » peut être employé sans supposer que les êtres appréhendés comme des personnes ont des vies mentales complexes. Son usage n'implique certainement pas qu'une personne soit capable d'avoir conscience que ses expériences courantes sont les siennes. J'approuve Strawson (1959) quand il dit que nous pouvons distinguer les individus en fonction de la capacité qu'ils ont d'attribuer des expériences, pensées, intentions aux autres et à eux-mêmes

lors du discours public. Les actes de langage à la première personne qui impliquent des attributs psychologiques sont partie intégrante de l'expression des sentiments, opinions, intentions, etc. Pour Strawson, le concept de « personne » est primitif. Il est employé de telle manière qu'une personne peut s'imputer des attributs psychologiques, exactement dans le même sens qu'elle peut les imputer aux autres. Le même concept de « fatigue » nous informe sur « je suis fatigué », « tu es fatigué » et « il est fatigué ». Le fait que ces énoncés puissent être employés dans des actes de langage très différents indique seulement une différence dans les rôles sociaux.

Est-ce que cela implique que les référents des expressions indiquant la « personne » dans une conversation ne sont que des êtres humains incarnés et identifiés publiquement ? Comme je l'ai suggéré, nos pratiques culturelles et linguistiques supposent une formation secondaire dans l'organisation de nos croyances et de nos expériences. Les pronoms que nous employons pour les personnes ont un double usage. Il existe parmi nos réserves linguistiques des moyens pour formuler des interrogations du type « sait-il qu'il est en train de bêcher le jardin ? » qui laissent entendre que nous le soupçonnons de somnambulisme. Il existe de nombreuses occasions où des remarques telles que « je dois vraiment faire un régime » ou « je dois essayer de me montrer moins impatient avec lui » ont leur place dans notre discours privé.

Considérons à nouveau la simple remarque « je suis fatigué ». Elle peut être prononcée comme une plainte. En tant que telle, ce n'est qu'un déplacement dans un jeu public. Aucune organisation particulière de l'expérience et des systèmes de croyances ou des souvenirs du locuteur n'est requise pour qu'il soit capable d'utiliser correctement la phrase. Le locuteur peut considérer ses actes comme obéissance aux exigences des dieux, comme l'a déjà suggéré Jaynes. Il peut, en revanche, se percevoir comme un acteur indépendant, ayant une conscience réflexive aiguë de ses propres états d'esprit. Dans ce dernier cas, son propos pourrait être décodé comme un compte rendu d'expérience. Il s'agit non seulement d'une excuse, mais aussi d'une description de la condition par laquelle le locuteur comprend qu'il est dans ses pensées et sensations. Pour que « je suis fatigué » soit pris comme une description, la fatigue doit s'im-

briquer dans bien d'autres sensations, souvenirs, pensées, etc.

La distinction établie par Wittgenstein (1953) entre l'emploi d'attributs psychologiques à la première et à la troisième personne est habituellement considérée comme contrastant récits et descriptions. Comment employer le mot « joie » si ce qu'il signifie ne renvoyait qu'à un sentiment subjectif ? L'emploi s'apprend dans un contexte public. Dans ces conditions, l'emploi que je fais du mot « joie » ne peut être une simple restitution de ce que je ressens reposant sur la certitude d'un état subjectif. Selon Wittgenstein, on doit l'apprendre comme un élément de l'expression de la joie. Bien sûr, ce que je ressens peut être l'une des raisons de dire une telle chose, mais ce ne peut en être la signification. A l'opposé, mon énoncé « il est joyeux » est un jugement sur son état (encore qu'il ne se rapporte pas nécessairement seulement à son état subjectif) fondé sur la manière qu'il a de se conduire, et sur le type de remarques qu'il fait dans ce contexte. Alors que mes expressions de joie peuvent être sincères ou feintes, la description que je fais de son état sera vraie ou fausse.

La façon dont l'expérience privée s'organise, et en particulier la façon dont elle est unifiée par la théorie d'un soi, déterminera comment cette expérience peut être localisée à l'intérieur de l'esprit d'un individu. Il peut y avoir de grandes différences culturelles dans la manière dont certaines expériences — disons, la prise de conscience d'avoir trouvé la solution d'un problème — s'ajustent dans le flot ordonné de la pensée. Les Grecs qui croyaient à l'inspiration venue des Muses n'auraient revendiqué aucune responsabilité personnelle dans ce type de pensée, et ne lui auraient accordé aucun crédit.

L'évaluation de soi doit être sûrement facilitée par l'existence de certaines possibilités grammaticales, possibilités permettant la construction d'un discours dans lequel ses propres assertions peuvent être traitées comme les descriptions que l'on fait des autres. Je ne dis pas que les gens dont les langues sont mal dotées de ces moyens pour assurer la référence à soi sont incapables de réflexion sur leurs propres énoncés et expériences. Je dis plutôt que les ressources grammaticales disponibles doivent plus ou moins bien servir une telle pratique.

« Je pense que je suis amoureux de vous » est en principe une déclaration moins affirmée que « je suis amoureux de vous »

et à ce titre doit être considérée, comme tout énoncé performatif, en tant que condition de bonheur. Mais cette condition de bonheur inclut les conditions épistémiques qui permettent que la phrase fonctionne comme une description. De quoi de telles descriptions sont-elles les prédicats ? Je pense que dans notre culture, nous assimilons une théorie de soi qui nous encourage à penser qu'il existe des attributions de propriétés mentales au soi intérieur. D'où la thèse développée dans cette partie pour démontrer que même si le « soi » a le statut grammatical d'une chose, son statut ontologique reste très ouvert.

Le problème que j'ai traité dans cette partie pourrait être posé de la manière suivante : les traits, les croyances, les souvenirs, les sentiments, etc., de chaque individu pourraient être envisagés comme une sorte de liste. Qu'est-ce qui en fait une liste ? J'ai fait l'hypothèse qu'à la fois nous exprimons et créons l'unité personnelle en mettant en pratique le concept de soi. Mais il n'existe pas de soi, il n'existe que l'unité organisationnelle de la liste. De plus, le concept de soi, qui facilite l'organisation de la liste, n'est lui-même rien de plus qu'un des items de cette liste. Néanmoins, le concept de soi se réfère à un être réel, la personne publique. C'est sur le concept de cet être que le concept de soi se forme.

Les concepts théoriques employés dans les sciences naturelles sont habituellement créés grâce à une série d'images et de métaphores. Ils sont fondés sur des analogies, des systèmes de prédicats, des jugements d'identité et de différence. La « sélection naturelle » est un concept imaginé par analogie avec celui de « sélection domestique », en supprimant judicieusement certaines similitudes, et en mettant l'accent sur d'autres. Même dans le domaine le plus ésotérique de la physique des hautes énergies, tel que la théorie quantique, le jeu des analogies est le principal procédé pour créer des concepts théoriques ainsi « du vecteur intermédiaire boson ». Ne pas réussir à saisir la structure du groupement de similarités et de différences sur laquelle est fondée l'intelligibilité des concepts théoriques peut entraîner des quiproquos désastreux (et parfois créatifs). C'est dans ce type d'approches de la sémantique des concepts théoriques que nous devons situer l'étude du concept de soi, et en particulier, l'étude de ses rapports au concept de personne publique.

LES LEXIQUES, VECTEURS DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

J'en viens maintenant au cas où un ensemble de représentations sociales est inséré dans un vocabulaire apparemment descriptif. Pour découvrir ces représentations, nous allons travailler à la manière de Wittgenstein quand il évoque les règles d'usage du vocabulaire typique à certains jeux de langage. Je comparerai deux études du discours sur la santé, l'une faite par Claudine Herzlich (*Santé et maladie*), l'autre par J. Smith (*Comprendre la maladie*). L'une et l'autre étudient la structure conceptuelle d'un ensemble imbriqué de systèmes de croyances grâce auquel les gens pensent leur état corporel. Comment ces auteurs eurent-elles connaissance de ces croyances ? Judicieusement elles leur ont demandé ! Je crois qu'on peut faire une deuxième lecture de ces livres, comme une présentation d'une « grammaire », en reprenant le terme dans le sens plus lâche que lui donne Wittgenstein pour vocabulaire. Ce vocabulaire inclut des mots tels que « bien », « malade », « gaillard », « sur pied », « moche », « pourri », « pas très bien », etc.

Comment une conversation type sur la « santé » se déroule-t-elle ? « Alors, comment allez-vous aujourd'hui ? », « Pas très bien » ou « Je vais bien ». Quelles sont les règles d'usage de ces expressions ? Nous pouvons les comparer avec les règles de la conversation dans laquelle une tierce personne déclare que quelqu'un est bien portant ou malade. Smith oppose de façon tranchée la manière dont les gens parlent d'eux-mêmes et la manière dont des jugements seraient portés sur eux par le personnel hospitalier. Une condition minimale pour signifier la bonne santé est l'absence de symptômes. Une expression telle que « pas très bien » laisse entendre qu'il y a des symptômes, et qu'ils sont ressentis couramment. Smith remarque qu'un type de conversation sur la santé ne porte que sur ce thème. Y a-t-il ou non des symptômes ? L'emploi d'expressions telles que « ça va maintenant », « bien », est typique du cadre hospitalier et spécifiquement à l'œuvre dans la formulation des décisions de sortie de l'hôpital. Bien sûr, il n'arrive pas toujours qu'un patient sortant soit totalement guéri. La façon dont fonctionne ce vocabulaire minimal exprime ce que Smith

appelle « la santé dans un vide ». Je suppose qu'elle désigne un vide social, et y a-t-il un vide social plus accompli que l'hôpital ? La grammaire logique d'expressions telles que « bon, vous pouvez rentrer chez vous maintenant » est englobée dans les observations de Smith, puisque la condition même de leur énonciation est, aux yeux des infirmières et des médecins, l'absence de symptômes. Mais si nous nous intéressons à la grammaire du patient, tout en gardant à l'esprit que les énoncés à la première personne sont expressifs et que de nombreuses déclarations à la première personne sont des récits, l'absence de plaintes publiques, c'est-à-dire le signe que le patient se soumet au langage médical ci-dessus mentionné, n'élimine pas la plainte aux autres, et l'aveu de quelque chose qui ressemble à des symptômes. Le concept de « santé dans un vide » est impliqué dans les échanges contrôlés par l'équipe médicale.

Smith identifie également d'autres contextes et d'autres sens à des conversations portant sur la santé, mais d'un type différent. Elle partage avec Herzlich l'idée d'une sorte de bien-être exubérant, une santé eudémonistique, bien qu'Herzlich l'appelle l'« équilibre ». Linguistiquement, on a plus de chances d'entendre « il tient une forme du tonnerre » plutôt que « je tiens une forme du tonnerre ».

Les études de Smith et Herzlich divergent dans leur optique. Smith examine la façon dont les plaintes relatives à la maladie servent de prétexte pour légitimer un manquement et un retrait dans l'accomplissement d'un rôle, en se fondant sur l'idée que quand on est malade, on n'est pas bien adapté à son environnement. (« Vous ne devriez pas sortir par ce temps avec ce rhume. ») L'individualisme nord-américain de Smith indique, à travers ses déclarations, qu'être en bonne santé ne signifie pas seulement ne pas avoir de symptômes, mais aussi être capable de donner le maximum escompté quant à l'accomplissement du rôle et être bien adapté à l'environnement. Dans ces contextes d'accomplissement de rôle et d'environnement, les concepts de santé et de maladie sont également portés par la langue, mais de façon différente. Les conversations portant sur la santé et particulièrement sur la maladie apparaissent comme des moyens de rendre compte de ses propres actions sous formes d'excuses et de justifications. Cette technique de justification

par le biais de conversations portant sur la santé et la maladie n'est absolument pas universelle. Il existe des sociétés où ne rien faire n'a pas à être justifié. Et il y en a d'autres où l'explication est donnée en référence à une difficulté morale plutôt qu'organique. C'est une caractéristique de la culture nord-américaine de transformer les questions morales en problèmes techniques, et ceci en est un exemple.

La thèse d'Herzlich sur les croyances populaires en un réservoir de santé nous détourne de cas où nous traiterions le langage sur la santé, et ses règles d'usage, comme seuls vecteurs de la représentation sociale, vers des cas nécessitant le concept d'une théorie de la santé.

Des versions antérieures de la psychologie des représentations sociales tendaient à aborder les collectifs comme des groupes taxonomiques pour lesquels le principe d'identification de l'appartenance repose sur la ressemblance entre leurs membres. De tels groupes sont l'œuvre du scientifique, mais ne sont pas des collectivités authentiques, en milieu réel. Penser la réalité sociale comme une conversation médiatisée par les actes de langage nous conduit inmanquablement à une perspective réellement collective. Une insulte n'a de réalité en tant qu'acte de langage que si elle est à la fois voulue et comprise comme telle. Un acte de langage relie et rattache deux personnes dans un discours collectif. La façon dont une collectivité linguistique plus fondamentale peut exister est une question plus subtile. Nous devons comprendre ceci, si nous voulons pleinement saisir ce que veut dire « un langage est un phénomène social ». Un langage signifiant est plausible pour un individu humain isolé, à condition que le sens de ses actes de langage soit rendu intelligible et puisse être appris par quelqu'un d'autre. Il doit être possible d'enseigner un vocabulaire psychologique à quelqu'un d'autre par exemple, à l'aide de cas publics. Telle est la thèse de Wittgenstein sur le langage privé.

Si on essaie de comprendre comment il nous est possible d'apprendre nos lexiques des émotions, « la thèse du langage privé » montre qu'ils ne *peuvent* pas avoir été appris comme des ensembles de noms désignant des sentiments subjectifs. Ceci débouche sur une problématique de recherche. Dans quels types de rencontres et d'événements publics les mots relatifs aux émotions sont-ils appris ? Ce n'est qu'en étudiant ce pro-

blème que nous pourrions découvrir ce que sont les émotions dans le monde tangible des actions humaines. En nous initiant aux lexiques des émotions de nos langues, nous apprenons nos manières de vivre. Les lexiques des émotions sont, dans un sens très fort, des représentations sociales.

On doit garder à l'esprit une autre caractéristique de l'usage des mots. Wittgenstein (1953) et plus tard Harris (1982) ont établi que les mots sont employés dans des ensembles de situations similaires, mais non pas identiques, et à des fins qui, pour être similaires, ne sont pas toujours semblables. Cela signifie que les répertoires et les lexiques ne peuvent pas être compris, eu égard à la psychologie des représentations sociales, simplement comme des listes d'items appris. Un répertoire doit être étudié dans son usage afin de saisir les représentations sociales qu'il véhicule. Encore une fois, Wittgenstein a compris cela clairement et l'a exprimé dans son concept de jeu de langage. Les mots sont utilisés comme des outils pour réaliser des objectifs à l'intérieur d'activités humaines relativement complexes, et une description de ces activités doit être intégrée dans notre examen de ces mots.

En apprenant un vocabulaire d'émotions, nous n'apprenons pas seulement une taxinomie de sensations corporelles, mais aussi un système complexe d'assertions morales et de savoir pratique de sens commun. Il serait peu avisé de penser que l'étude de la culture puisse nous révéler le vocabulaire des émotions. Il existe des ensembles de termes qui se recouvrent et s'organisent autour de ceux qui sont pour chaque culture les émotions centrales. Certains termes, tel le terme anglais « *afraid* » (avoir peur), ont des emplois si complexes que certains ont migré hors de la sphère particulière des émotions. Il en est ainsi pour un énoncé tel que : « *I'm afraid that I can't come* » (j'ai peur de ne pouvoir venir).

Une brève analyse d'un important groupement de mots anglais traduisant l'émotion va nous aider à capter les représentations sociales transmises par un lexique. Je vais essayer d'illustrer ce point par un classement des règles d'usage de certains de ces termes, dans la partie du répertoire comprenant « avoir peur », « être nerveux », « être anxieux », « être craintif » et autres termes du même genre.

Bien que « *afraid* » ait un rôle important dans l'expression

du regret et qu'il n'implique pas l'existence de sensations corporelles, il est aussi employé dans des situations où l'on constate une agitation physique. Ces situations semblent avoir en commun un certain type de sensation corporelle, dont la force varie cependant. Je choisirais « effrayé » plutôt que « craintif » si la sensation perturbatrice est forte, et si elle est apparue soudainement. Ces mots reflètent également le type de conduite que l'on exhibe. Je choisirais « nerveux » plutôt que « craintif » ou « anxieux » pour décrire quelqu'un si la manifestation de l'émotion est plutôt colorée et implique une grande part d'activité corporelle, telle que se tortiller, faire les cent pas, se tordre les mains et ainsi de suite.

Il n'y a pas de doute sur ce fait : les psychologues cognitivistes ont montré que, au moins pour certaines émotions, les croyances relatives aux causes des sensations corporelles sont requises dans l'identification de l'émotion, et représentent ainsi nécessairement une partie des règles d'usage des mots de l'ensemble correspondant. Ceci apparaît dans deux formes d'usage du fragment précédent relatif au lexique de la « peur ». Les mots sont employés dans de nombreux contextes avec une préposition comme dans « avoir peur de... », « anxieux à propos de... », « terrifié par... », « horrifié par... ». Il est intéressant de noter qu'en anglais, le dernier terme seulement a une forte implication causale. Dans les autres cas, la préposition semble n'avoir qu'un rôle de présentation de l'objet intentionnel de l'émotion. Ainsi nous pouvons avoir « je suis terrifié à l'idée d'échouer », où « échouer » est l'objet intentionnel de l'émotion, alors que la cause de la terreur peut être perçue par la personne même qui fait la remarque dans l'attitude de ses parents. Mais « horreur » est employé de telle façon que l'objet intentionnel et les causes sont les mêmes.

Remarquons par ailleurs que même si la plupart de ces mots peuvent être utilisés dans des cas où le sujet n'a pas de certitude ni peut-être même d'idée quant à l'objet intentionnel ou la cause, « nerveux » est toujours réservé aux cas où la sensation caractéristique d'une situation est présente sans qu'on ait une idée claire de ses causes.

Les règles d'usage qui incarnent un fragment de l'ordre moral local sont plus importantes. Un ordre moral est un système de valeurs humaines, en fonction duquel le caractère

est évalué et le mépris moral ou le respect sont définis. Le critère le plus décisif pour différencier les émotions se réfère peut-être à l'ordre moral.

L'évaluation morale pénètre dans les émotions de la façon la plus simple et la plus large parce que certaines émotions sont prescrites et d'autres proscrites. Et le fait que telle émotion tombe dans l'une ou l'autre des catégories dépend à la fois des spécificités culturelles et du type de personne impliquée, un enfant plutôt qu'un adulte, un homme plutôt qu'une femme. Dans notre culture on permet aux enfants l'émotion de dépendance au sucre que les Japonais appellent « *amae* », mais elle est interdite aux adultes. C'est pourquoi nous n'avons pas de mot pour la décrire. Dans notre culture on nous demande d'être triste à l'occasion de manifestations rituelles, comme lors d'un deuil ; quelque chose de cette émotion, mêlé à une bouffée de nostalgie, est aussi attendu des Japonais à l'automne.

En examinant les conventions relatives aux prescriptions et proscriptions, j'ai tenu pour acquis l'usage des mots traitant de l'émotion. Mais un troisième ensemble de règles s'applique aux jugements moraux manifestés dans les émotions mêmes. Aristote avait signalé ce fait à propos à la fois de la colère (une irritation survenue à la suite d'une transgression) et de la honte (un manquement public à répondre aux attentes morales d'autrui). Les mots grecs classiques traduits approximativement par « colère » et « honte » ne sont pas employés de façon identique aux nôtres, mais de façon assez similaire pour que leur traduction ne soit pas grossièrement erronée. On ne peut pas dire la même chose au sujet de nombreux mots qui, d'une certaine manière, semblent être proches de nos concepts de peur, d'anxiété et d'épouvante.

On peut partir de la remarque que, pour nous, celui qui se décrit comme nerveux et anxieux dans des situations ordinaires, a plus de chances d'être traité de « faiblard ». Nous avons affaire à des gens qui utilisent des expressions telles que « ne sois pas si faible ! Vas-y, ressaisis-toi ! » Mais le fait d'avouer qu'on a peur permet la manifestation d'un grand nombre de vertus morales. « Fils, nous avons tous peur... mais il nous faut continuer... » Ce genre de remarques est un lieu commun pour les héros des films et des pièces de théâtre traitant de la guerre ou de l'aventure. Pour nous, la bravoure, c'est-à-dire continuer

notre activité malgré notre peur, est une vertu morale, alors que la fuite est une déshonneur moral, et l'une des conditions de la « honte » pour Aristote. Les anthropologues ont signalé des cultures dans lesquelles la signification morale du vocabulaire relatif au danger est à l'opposé du nôtre. Heelas (1981) raconte que les enfants Chewong sont ridiculisés et donc punis s'ils montrent ce que nous appelons de la bravoure. La lâcheté est une vertu.

Si je la comprends correctement, Catherine Lutz a montré (1986) que les Ifaluk, habitants du Pacifique, rangent dans un registre similaire les aspects moraux de la « peur ». Le mot est « *metagu* ». Il est employé uniquement à l'occasion d'anxiétés ou de « peurs » dues au fait de se trouver soudainement en présence de quelqu'un d'un rang social plus élevé. Les Ifaluk semblent être très préoccupés par le statut social et ils observent des raffinements distinctifs de positions sociales comparables à ceux de l'*Ancien Régime*. Cette émotion se manifeste par un comportement de soumission et de respect, de « lâcheté sociale » si vous voulez. Lors de confrontation au danger physique, ces gens ne paraissent pas ressentir une émotion de « peur ». L'apparition d'un requin, au-delà des récifs pendant la pêche, suscite la résignation comme face à un événement malchanceux, et non le courage d'affronter la peur.

La projection naïve des lexiques européens, et surtout anglais, sur les concepts d'autres cultures peut tromper en faisant croire qu'il existe des émotions universelles, angoisses, battements de cœur et débordements de substances physiologiquement puissantes comme l'adrénaline. Et ceci résume ce que sont les émotions. L'idée qu'un vocabulaire pourrait être support ou vecteur d'un ordre moral, et de sa représentation sociale, est inconcevable dans un cadre universaliste et réductionniste. Mais ce cadre n'est rien d'autre qu'un signe d'ethnocentrisme et d'ignorance. Il peut difficilement survivre à l'acquisition d'une deuxième langue européenne. Nous apprendrons vite que les règles d'usage du terme espagnol « *vergüenza ajena* » diffèrent du terme anglais « *shame* », et que le terme allemand « *schadenfreude* » n'a pas d'équivalent direct en français¹.

1. *NdT.* — Signification de ces termes : *vergüenza ajena*, honte éprouvée du fait de ou pour autrui ; *schadenfreude*, joie maligne éprouvée du fait du malheur d'autrui.

RÉFÉRENCES

- Adams J., *The Conspiracy of the Text*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1986.
- Bhaskar R., *The possibility of naturalism*, Brighton, Harvester Press, 1979.
- Giddens A., *The constitution of society*, Cambridge, Cambridge Polity Press, 1984.
- Harris R., *The Language Makers*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1982.
- Heelas P., Lock A. (eds), *Indigenous psychologies*, Londres, Academic Press, 1981.
- Herzlich C., *Health and illness*, New York et Londres, Academic Press, 1973.
- Jaynes J., *The origin of consciousness in the breakdown of the bicameral mind*, Londres, Allen Lane, 1979.
- Lutz C., The Domain of Emotion Works on Ifalak, in R. Harré (ed.), *The Social Construction of Emotions*, Oxford, Blackwell, 1986.
- Schachter S., *Emotion, Obesity and Crime*, New York, Academic Press, 1986.
- Smith J., *The Idea of Health*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1978.
- Strawson P. F., *Individuals*, Londres, Methuen, 1959.
- Wittgenstein L., *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1953.

Logique naturelle et représentations sociales

Jean-Blaise Grize

INTRODUCTION

Toutes les connaissances, celles du sens commun, celles des techniques, celles des sciences, peuvent se manifester sous diverses formes. Je me limiterai toutefois à l'étude de leurs manifestations purement discursives. Cela ne signifie nullement que le langage gestuel ou le langage mathématique soit de peu d'intérêt. Bien au contraire, il n'existe guère de discours oraux qui ne soient pas accompagnés de mimiques et de gestes significatifs et l'on voit mal un texte scientifique totalement dépourvu de signes mathématiques, fussent-ils réduits à des tableaux de chiffres. Il y a donc une véritable limitation dans le choix que je fais, mais elle s'explique par l'extrême complexité des phénomènes discursifs, même isolés, et elle se justifie partiellement par le thème des représentations sociales, profondément, sinon essentiellement, différentes des représentations techniques (limer à plat, par exemple) et scientifiques (disons déterminer la trajectoire d'un satellite artificiel).

Dès lors, le problème que je voudrais traiter peut se formuler de la façon suivante : Comment ce que dit ou ce qu'écrit quelqu'un peut-il renseigner l'observateur sur les représentations qu'il a — ou qu'il se fait — des choses et des phénomènes dont il traite ?

Je préciserai plus loin ce que sont les représentations, celles qui sont dites sociales. Mais je voudrais déjà insister sur un fait essentiel : toute représentation, de quelque façon que l'on en

spécifie le sens est représentation *de quelque chose*. Il s'agit donc d'un concept sémiotique. Dès lors, la nature de ce « quelque chose » n'est pas indifférente, et tout ce qui, à la suite des publications de Moscovici, a été dit des représentations sociales en fait une forme de connaissances.

Ceci peut paraître banal, mais n'en importe pas moins. En effet, si la logique mathématique — qui est une logique formelle —, si les travaux de Jean Piaget sur la genèse de l'intelligence apportent des informations indispensables à l'épistémologie, encore faut-il remarquer que ces informations portent sur les structures des savoirs et non sur ces savoirs eux-mêmes. Certes, l'histoire des sciences et des techniques, les divers traités et manuels donnent accès aux contenus qu'informent ces structures mais ce sont ceux de savoirs élaborés et il faut reconnaître que, en l'état actuel, nous ne savons encore que bien peu de choses sur les contenus, et même sur l'organisation, des connaissances du sens commun.

Ce que je voudrais faire voir dans les pages qui suivent est qu'il est possible d'en apprendre davantage en appliquant la « logique naturelle » à l'analyse des discours tenus par tout un chacun.

QU'EST-CE QUE LA LOGIQUE NATURELLE ?

Je dois d'abord reconnaître que le terme lui-même a donné lieu à un certain nombre de critiques dont la plus sérieuse est qu'on ne voit guère qu'une pensée et son organisation — sa logique — puissent n'être pas naturelles : que serait une pensée qui ne serait pas naturelle chez le sujet humain ?, se demande P. Vermesch [1983, p. 285].

Si toutefois nous sommes quelques-uns à maintenir l'expression, c'est pour deux raisons qui ne sont d'ailleurs pas indépendantes l'une de l'autre. La première est qu'il s'agit d'une logique qui s'exprime à travers les « langues naturelles » — formule qui, elle, ne fait pas difficulté — et la seconde que l'on a affaire à une logique qui prend en compte les contenus et non les seules formes de la pensée.

Si les éléphants sont roses (p) alors, si $3 \times 4 = 12$ (q), les éléphants sont roses (p)

est un raisonnement valide, parce qu'il a la forme d'une tautologie : $p \supset (q \supset p)$.

En revanche, le texte suivant, tiré d'un roman-photo

S'il l'aime (p) alors, s'il est honnête (q), il l'épousera (m)

ne constitue un raisonnement convaincant qu'en fonction des idées que l'on se fait de l'amour, de l'honnêteté et du mariage.

Ceci dit, la notion clé de la logique naturelle est celle de *schématisation*, notion qui peut être caractérisée par cinq aspects. Je vais d'abord les énumérer et en signaler ensuite les principales conséquences :

a / Une schématisation est la mise en discours

b / du point de vue qu'un locuteur *A*

c / se fait — ou a — d'une certaine réalité *R*.

d / Cette mise en discours est faite pour un interlocuteur, ou un groupe d'interlocuteurs, *B*

e / dans une situation d'interlocution donnée (les linguistes parlent aussi volontiers de contexte = *df* ce qui accompagne le texte).

Quelques conséquences

a / Mettre en discours, c'est s'exprimer oralement ou par écrit dans une langue naturelle, ce qui implique déjà que, dès qu'il y a prise de parole, il y a sens.

Je n'ai quand même pas la tête dans le sable [L 105-2]¹

fait sens, même si celui-ci n'est pas immédiatement décodable. Il convient d'ailleurs de se demander pourquoi il en va ainsi, puisque chacun des mots utilisés est familier à tout lecteur francophone. On peut y voir au moins trois raisons.

1 / Le lecteur qui lit cette phrase n'est pas l'interlocuteur *B* auquel elle était adressée.

2 / La citation est détachée de son contexte, c'est-à-dire du texte qui la précédait.

1. Les citations signalées par une lettre L, P ou C suivie d'un indice numérique renvoient au corpus utilisé dans notre ouvrage : *Les salariés face aux nouvelles technologies. Vers une approche socio-logique des représentations sociales* [Grize, Vergès, Silem (eds), 1988]. Il m'est arrivé, pour plus de clarté, de modifier parfois la ponctuation de la transcription originale.

3 / Enfin il faut, pour comprendre la signification, se référer à ce qu'on peut appeler des préconstruits culturels, à savoir ici au comportement que l'on prête généralement aux autruches. Cette notion de préconstruits culturels — et j'insiste sur le pluriel : il y en a de multiples espèces [Grize, 1982, p. 214 sq.] — est l'une de celles qui va permettre d'établir un lien avec les représentations sociales.

Ce n'est d'ailleurs pas tout. A côté de cette sorte de préconstruits et des discours circulants, il existe aussi ces phénomènes de langages que sont les présupposés. C. Kerbrat-Orecchioni [1986] en fournit de nombreux exemples dont le plus souvent cité est :

Pierre a cessé de fumer.

La présence du verbe « cesser » ne dit pas que, précédemment, Pierre fumait. Il ne le présuppose pas moins. Il n'est pas toujours très facile de distinguer ce qui relève des préconstruits et ce qui est de l'ordre des présupposés, mais la distinction n'en demeure pas moins importante au plan théorique.

b / Dans les discours quotidiens, et contrairement à ce qui se passe en principe dans les discours scientifiques, chaque locuteur *A* se place à son point de vue :

euh, personnellement, je considère qu'ils [les patrons] sont le plus souvent mal organisés [C 304-1].

Le phénomène n'est évidemment pas toujours explicité comme c'est ici le cas. Il n'en est pas moins général, ce qui est d'une extrême importance pour notre étude. Lorsqu'il parle, en effet, le locuteur non seulement traduit la façon dont il voit le monde, mais il se donne encore à voir lui-même.

Les mécanismes logico-discursifs qui permettent à l'observateur de se faire une image du locuteur *A* sont de nature très diverse. L'un des principaux qui est facilement repérable consiste en l'usage des modalités dites *de dicto*, celles qui marquent l'attitude de *A* face au contenu de jugement qu'il prend en charge. En voici une illustration très simple.

A un journaliste venu l'interroger, le représentant de la police a répondu :
Visiblement ils se cachent [j'ai perdu la référence].

« Ils » ce sont les malfaiteurs dont il est dit qu'ils se cachent, mais le « visiblement » est de *A* et donne bien de la police

l'image d'une institution à laquelle on n'en fait pas accroire. S'il avait dit :

Ils se cachent visiblement

la police serait apparue beaucoup moins futée !

c / Il n'est absolument pas question de s'interroger sur la notion de réalité. Une schématisation est un objet sémiotique ; elle est un signe de ce qu'il est commode d'appeler la réalité et ceci au sens le plus banal du terme. Il existe des technologies nouvelles, il existe des patrons, il existe des ouvriers et l'on parle d'eux. Mais c'est ici que se situe l'un des problèmes majeurs de la logique naturelle. Il s'agit de la construction des objets de discours. Comme l'écrit, en effet, J. Caron :

« La pensée naturelle se déroule dans le temps, organise et transforme ses objets dans le cadre d'une certaine tâche, en fonction d'un certain but » [1983, p. 13].

L'une des tâches de la logique naturelle est de mettre en évidence la façon dont l'activité de schématisation transforme progressivement les objets de pensée et l'image finale qu'elle en propose. Nous avons été conduits pour cela à introduire la notion de classe-objet dont la construction relève d'un certain nombre d'opérations qu'il est superflu d'explicitier pour mon propos. (On pourra consulter à ce sujet notre *Essai de logique naturelle* [Borel, Grize, Miéville, 1983, chap. 3] auquel je vais me contenter d'emprunter un exemple en guise d'illustration [p. 110]).

Partons du texte suivant de La Mettrie :

« L'Ame et le Corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme un doux sentiment de paix et de tranquillité se répand dans toute la Machine ; l'Ame se sent mollement s'appesantir, avec les fibres du cerveau ; elle devient ainsi peu à peu paralytique, avec tous les muscles du corps » [*L'Homme machine*].

Il est ainsi question de l'Ame et du Corps, deux objets de discours dont chacun conduit à une classe-objet. Suivons l'élaboration de celle C qui correspond au Corps. On a, en suivant strictement l'ordre du texte :

{ le Corps }
{ le Corps, le mouvement du sang }

{ le Corps, le mouvement du sang, la Machine }
{ le Corps, le mouvement du sang, la Machine, les fibres du cerveau }

et enfin

C = { le Corps, le mouvement du sang, la Machine, les fibres du cerveau, les muscles du corps }

Il est vrai que l'on a affaire à un texte écrit — aux deux sens du terme. Mais l'observation montre que, même s'il arrive souvent que les classes-objet soient moins riches, elles n'en existent pas moins toujours. C'est en ce sens que l'on peut considérer la logique naturelle comme une logique des contenus et pas seulement comme une logique formelle.

d / Il arrive bien entendu que l'on se parle à soi-même — si c'est à haute voix, il est préférable de le faire sans témoins ! — et que l'on jette quelques notes sur une feuille de papier pour un usage futur. Mais, dans les conditions normales, tout discours est produit *pour* obtenir quelque effet sur son destinataire B. Ceci implique que deux conditions soient satisfaites.

D'abord que B comprenne ce qui lui est dit. On n'explique pas les éclipses de lune à un enfant de cinq ans comme à un adulte et l'on est plus ou moins technique selon l'adulte auquel on s'adresse. Il s'ensuit, pour l'observateur d'un discours, une complication sur laquelle je reviendrai en fin de chapitre. C'est que l'image qu'une schématisation offre de ce dont elle traite est fonction de celui, ou de ceux, au(x)quel(s) elle est destinée. Elle n'est pas « authentiquement » celle de A. Remarquons d'ailleurs qu'il ne s'agit pas là d'une question de sincérité, mais d'une adaptation nécessaire à ceux dont on veut être entendu. La seconde condition est que B accepte ce qui lui est dit, qu'il ne le considère ni comme faux, ni comme incohérent.

Il s'ensuit que tout discours comporte un certain nombre de procédures argumentatives, que toute schématisation est à la fois partielle et partiale. Elle est partielle dans la mesure où son auteur n'y fait figurer que ce qu'il juge utile à sa finalité, à l'effet qu'il veut produire ; elle est partiale puisqu'il l'aménage de telle façon que B la reçoive.

e / Enfin, la situation d'interlocution n'est pas non plus sans influencer les discours tenus. Il est bien connu que l'on n'écrit pas

comme on parle et qu'on ne parle pas au téléphone comme en tête à tête. Peut-être y a-t-il là de quoi s'interroger sur le décodage des enquêtes d'opinion menées par téléphone. Mais ceci m'éloignerait de mon sujet si, comme le dit P. Vergès et comme je le pense : « l'opinion n'est pas une représentation. Elle est une réponse à un stimulus (la question) pour un sommaire repérage idéologique, mais aucune des propriétés essentielles de la représentation n'est en jeu » [1984, p. 376].

Présentée comme je viens de le faire la logique naturelle apparaît tout à la fois comme une logique des sujets, *A* et *B*, et comme une logique des objets. Elle ne pourrait toutefois être appelée « logique » au sens plein du terme sans la dimension du raisonnement. Il peut certes arriver dans la vie de tous les jours que l'on procède à des raisonnements plus ou moins syllogistiques et C. Kerbrat-Orecchioni en traite avec pertinence dans l'ouvrage cité plus haut [1986, p. 165-194]. Je voudrais donc signaler ici deux autres aspects qui jouent un rôle décisif au sein des schématisations et qui, de plus, sont tous deux liés à la dimension argumentative des discours [Grize, 1986].

Si « la raison du plus fort est toujours la meilleure » — ce qui n'est rien d'autre que l'argument d'autorité — le « Tel est Notre bon plaisir » n'a guère de poids dans les échanges quotidiens. Ce qui parle le plus, ce qui persuade, ce sont les faits. Une schématisation, qui comme je l'ai dit est un signe, se doit donc de donner à voir des faits : un fait ne se discute pas. Elle va donc construire ses objets de sorte que celui qui la reçoit y lise la conséquence souhaitée. Voici un exemple qui, de plus, me permettra d'enchaîner avec le second aspect que je viens d'annoncer.

« Les gens de plus en plus ne voudront plus apprendre le vrai métier ; vous n'aurez plus personne qui voudra vraiment apprendre le métier : il n'y aura plus rien à apprendre ; il faudra seulement des ingénieurs et des femmes pour être derrière les machines. Pour mon compte, je dis que l'horlogerie à long terme en Suisse, on n'en fera plus. Je pense que cela ne sera plus notre domaine, ce sera celui des Japonais : on sera trop cher » [1108-2].

L'ouvrier qui parle ainsi « donne à voir » un monde où plus personne ne voudra apprendre le métier d'horloger, il « donne à voir » un monde dans lequel l'horlogerie suisse n'existera plus au profit de l'horlogerie japonaise. Mais, même futurs, s'agit-il là de faits ?

C'est ici que D. Apothéloz et D. Miéville [Grize, Vergès,

Silem, 1988, chap. 5.4] ont développé ce qu'ils appellent la théorie des états. Il s'agit, en quelque sorte, d'appuyer des assertions qui pourraient être contestées par l'interlocuteur sur des données qu'il est censé admettre pour une raison ou pour une autre. Ainsi a-t-on :

- les gens ne voudront plus apprendre. *En effet*, il n'y aura plus rien à apprendre ;
- il faudra des ingénieurs. *En effet*, les robots ne se reproduisent pas entre eux (Préconstruit) ;
- il faudra des femmes derrière les machines. *En effet*, il s'agit de simple surveillance et les femmes peuvent y suffire (Préconstruits !) ;
- ce sera le domaine des Japonais. *En effet*, les Suisses sont plus chers.

On remarquera en passant la présence de deux sortes d'états : ceux qui sont explicités et ceux des préconstruits qui jouent le rôle de véritables lieux communs, mais communs, évidemment, à certains groupes sociaux seulement.

Je terminerai cette brève présentation de ce que l'on peut appeler le raisonnement non formel [Grize, éd. 1984] en citant ce que F. Latraverse dit d'un des moments de la pensée de Wittgenstein et qui résume parfaitement la situation :

« la perspective adoptée étant que des propositions s'apporment un appui mutuel, ce sont ces appuis et le degré de cohérence de la certitude qu'ils expriment qui doivent tout uniment être confrontés à ce qu'on considérera comme des faits. » [1985, p. 33].

LA LOGIQUE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Dans un ouvrage qui contient un chapitre de S. Moscovici lui-même, il est totalement superflu de tenter une définition des représentations sociales. En revanche, il faut bien disposer d'un point de départ. J'adopterai celui de D. Jodelet qui les caractérise excellemment. En tant que pensée constituée, dit-elle, elles apparaissent

« comme des réalités préformées, des cadres d'interprétation du réel, de repérage pour l'action, des systèmes d'accueil des réalités nouvelles » [1984, p. 26].

Le point essentiel est qu'il s'agit bien de connaissance, de savoir et non pas d'opinion, comme je l'ai rappelé plus haut à la suite de P. Vergès. Toutefois B. Schiele [1984, p. 51] y voit un « savoir en miettes », fait de « bribes sans ordre ». En un sens cela n'est pas faux, mais demande de préciser quelque peu la nature de ces bribes et celle de ce désordre ou tout au moins de cette absence d'ordre. Je crois que l'on est en présence de deux aspects : l'un est la non-homogénéité des représentations sociales, l'autre le côté lacunaire de leur organisation.

1 / P. Vergès, dans l'étude qu'il a consacrée aux formes de connaissances économiques, telles qu'elles apparaissent chez des sujets non spécialistes [1976], a bien montré, en effet, l'existence d'éléments, certes économiques, mais tout autant d'éléments sociologiques, idéologiques, voire psychologiques. On a donc bien affaire à un mixte qui rendrait très difficile la construction d'un système expert, mais ne me paraît présenter en soi aucun inconvénient majeur.

Si ces connaissances ne sont pas homogènes, ce n'est que relativement à certaines disciplines constituées sur le mode scientifique. Par nature, en effet, toute science et tout savoir qui se prétend scientifique se doivent de délimiter aussi exactement que possible leurs domaines et de tenter d'être objectifs. Cela conduit à énumérer un nombre restreint de concepts qui sont indépendants de ceux qui s'en servent et donnent lieu à des discours, sinon toujours mathématiques, tout au moins strictement réglés.

Seulement, il faut bien reconnaître que ces indéniables qualités techniques ne vont pas sans poser par ailleurs de difficiles problèmes d'application. La réalité concrète ne se laisse que mal découper en domaines distincts et celle qui relève de l'humain moins que tout autre. Aussi n'est-ce pas un simple hasard si le seul véritable accord entre les sciences de l'homme porte sur la nécessité de la pluridisciplinarité, et même de l'interdisciplinarité. Cela revient à réintroduire, tout au moins dans les applications, je ne dirai peut-être pas de l'inhomogénéité, mais au moins des points de vue multiples. Le problème est que si l'on dispose de théories pour chacune des sciences prises isolément, il n'en existe aucune pour l'application du système qu'elles devraient former. « Repérages pour l'action », les représentations

sociales ne peuvent attendre la mise en place scientifique de toutes les notions nécessaires et il leur faut bien procéder à un certain bricolage.

« Quand on a essayé l'étude de ce traitement de textes, on pensait qu'on allait pouvoir se permettre de supprimer du personnel. En fin de compte, ce n'était pas vrai. On a eu tendance à en supprimer, on se rend compte maintenant que c'est un tort. Maintenant il y aura une nouvelle étape avec des imprimantes beaucoup plus performantes qui trient le courrier. Donc à ce moment-là cela permettra peut-être une réelle suppression de postes, mais, jusqu'à maintenant le travail a été modifié ; mais moi je peux le dire sans gain important de temps, parce que cela a apporté d'autres manipulations et souvent ces manipulations sont difficiles à chiffrer en temps... donc, pour le moment, je ne pense pas que ce soit vraiment un gain de temps. Il faut suivre le progrès ; je pense que c'est ça surtout l'essentiel » [C 303-2].

Bien sûr, c'est « je » qui parle. Il le fait en fonction des représentations qu'il partage avec les membres du groupe social auquel il appartient. On ne voit pas qu'un ingénieur, un économiste, un sociologue auraient pu s'exprimer ainsi au sein de leurs disciplines respectives, mais il n'est pas évident que leur conclusion eût été très différente : « Il faut suivre le progrès. »

2 / L'aspect lacunaire des représentations sociales pose, lui, un tout autre problème. On a un peu l'impression de se trouver dans un monde assez semblable à celui des villes dans lesquelles on se promène parfois en rêve : entre des quartiers parfaitement structurés et que l'on reconnaît d'un rêve à l'autre, il existe des zones absentes ou, pour mieux dire, des zones de non-existence. En rêve, peu importe — je laisse Freud de côté — mais dans l'action et dans ce type particulier et essentiel qu'est l'activité discursive, il n'en va pas de même. Un minimum de cohésion s'impose, des ponts doivent y être établis et c'est le raisonnement qui va y pourvoir. Mais j'insiste ici sur la nécessité de distinguer deux sortes de raisonnements. Ceux qui, même non formels, ont pour fonction d'établir la « vérité » de ce qui est dit et dont le paradigme est la démonstration et les raisonnements créateurs de fait non directement observables. En bref, il ne faut pas confondre Euclide et Sherlock Holmes.

J. Piaget, soucieux d'explicitier la démarche par laquelle l'enfant en arrive à la pensée adulte, pensée qu'il identifie à l'algèbre de Boole, a soigneusement étudié un type de raisonne-

ment qu'il appelle, à la suite de W. Stern, la transduction [1967, p. 185-193], façon de penser qui

« procède du particulier au particulier, sans que le raisonnement présente jamais de nécessité logique » [p. 185].

En fait, l'étude des schématisations fait voir que, la plupart du temps, l'adulte ne procède pas différemment, ce dont la logique naturelle rend compte par la construction des classes-objet. En même temps, l'hypothético-déductif de la logique scientifique s'estompe au profit de tout un ensemble de relations qualifiées : raisons, causalités, finalités, appels à des faits, comparaisons [Apothéloz, Miéville, 1987]. Encore dois-je ajouter que la vocation « pratique » des représentations sociales conduit à assigner une place toute particulière à la causalité. Il n'y a pas d'effet sans cause et « Il me faut des effets et non pas des promesses » [Corneille, *Suréna*, II.3]. Les représentations scientifiques, parce que hypothético-déductives, font des promesses, les représentations sociales offrent des effets. Ce sont là deux logiques différentes et également respectables.

Ce qui précède, même brièvement exposé, nous a permis d'écrire que finalement la représentation sociale était

« une forme de connaissance bien particulière, non réductible à une connaissance scientifique dégradée ou erronée. Elle puise ses contenus dans plusieurs champs, elle fonctionne par traduction, articulation, emprunt, ressemblance, elle produit un vraisemblable pour convaincre, elle est paradoxalement connaissance-méconnaissance en rapport réciproque avec la pratique » [Grize, Vergès, Sillem, 1986].

QUESTION ET QUESTIONS

La question centrale est celle de l'interprétation des résultats que l'analyse des schématisations par la logique naturelle est susceptible de fournir. Au plan théorique, on a des raisons de penser que les instruments disponibles ont une certaine pertinence d'application. D'abord on a affaire à des discours et, comme je l'ai déjà souligné, lorsque le locuteur *A* donne à voir par ses propos la réalité dont il traite, il se donne à voir lui-même. Comme le dit plaisamment J. Séguéla :

« L'impudeur est la première forme de communication » [1979, p. 38].

Il s'ensuit que l'analyste doit être en mesure de se faire une image de *A*, plus précisément de la façon dont il se représente l'état du monde, y compris lui-même et ceux auxquels il s'adresse.

D'autre part, les préconstruits culturels de la logique naturelle correspondent assez exactement à ces « réalités préformées » dont parle D. Jodelet à propos des représentations sociales. Nous avons vu aussi qu'ils servaient souvent de lieux (*topoi*) au cours des raisonnements non formels. De plus, tant pour la logique naturelle que pour les représentations sociales forme et contenu sont indissociables. Enfin les ingrédients des classes-objet peuvent montrer quels sont les emprunts que les représentations font aux divers domaines des sciences établies et informer sur leur degré d'homogénéité et sur leur niveau d'élaboration.

Cette vue optimiste doit toutefois être tempérée par l'existence de deux ordres de difficultés dont il faut prendre conscience pour tenter d'en éviter les chausse-trapes. Le premier est relatif à l'analyste, le second à l'activité même du discours.

Si les représentations sociales sont l'humus dans lequel le locuteur *A* plonge pour élaborer ses schématisations, il en va de même pour l'auditeur-lecteur *B*. Cela revient à dire que le chercheur a ses propres représentations et que c'est à travers elles qu'il va comprendre ce qui lui est dit. Il lui est évidemment impossible de s'en débarrasser de sorte que la seule attitude raisonnable est d'en prendre suffisamment conscience pour les expliciter. Cela revient à dire qu'il lui faut formuler le modèle théorique qui servira de cadre interprétatif. Malheureusement, dans les sciences de l'homme, les modèles sont encore bien peu élaborés et sont extraordinairement divers. Les deux aspects sont d'ailleurs liés et reposent, en définitive, sur le flou des concepts en jeu. Si, l'un dans l'autre, tous les physiciens sont d'accord sur ce qu'est la masse d'un corps, il est frappant de constater que, dans le *Guide alphabétique de la linguistique* édité par A. Martinet [1969], l'auteur de l'article « Sens » a été obligé de distinguer sept acceptions du terme, différentes et concurrentielles.

On sait, d'autre part, que les linguistes ont été conduits à introduire plusieurs types de compétences chez les partenaires d'un échange verbal, dont une compétence linguistique et une

compétence dite encyclopédique (connaissance du monde). Or, rien ne permet d'affirmer *a priori* que le sens des mots soit le même pour *A* et pour *B*, ni qu'ils sachent les mêmes choses. Le problème du langage n'est peut-être pas le plus grave, dans la mesure où les interlocuteurs peuvent fournir des paraphrases, si besoin est. En revanche, les différences de compétences encyclopédiques font réellement problème. Par définition, le spécialiste sait des choses que l'autre ne pourrait connaître qu'en devenant à son tour spécialiste et l'on serait en présence de représentations scientifiques et non plus sociales. Mais inversement, le sujet naïf, qui fait volontiers appel à son vécu, peut disposer de savoirs qui échappent totalement à l'enquêteur-savant et l'empêcher de comprendre ce qui lui est dit. Ainsi, pour prendre un exemple, dans notre étude préliminaire à notre ouvrage sur les représentations des nouvelles technologies, A. Silem traite d'un sujet qui

« parle de "développement intérieur plus grand" sans que le caractère sybillin soit tant soit peu réduit par le contexte. Que convient-il d'entendre par cette réponse retenue par l'enquêteur et approuvée par le répondant [souligné par moi] : est-ce le développement de l'entreprise ou celui de la personnalité des utilisateurs des nouvelles techniques ou, encore, chacune des deux catégories professionnelles restantes au sens où les besoins en ingénieurs et en manœuvres seront croissants ? » [1985, p. 76].

Enfin, il y a l'existence des non-dits, pas celle des présupposés dont j'ai parlé plus haut et qui relèvent de la compétence linguistique, mais ceux qui sont de véritables figures de rhétorique, c'est-à-dire dont la signification ne coïncide pas avec le sens littéral. « Je n'ai quand même pas la tête dans le sable » en fournit un bon exemple.

Le second ordre de difficultés repose sur ce que les représentations d'un sujet sont médiatisées par son discours, ce qui, si je puis dire, les « déforme » doublement. D'abord, comme nous l'avons vu, toute schématisation est destinée à un interlocuteur plus ou moins spécifique. Elle comporte donc une dimension argumentative et l'on peut dire, à proprement parler, qu'elle est *ad personam*. Ainsi, par exemple, lorsque le général Pinochet justifie ses exactions au nom du « péril communiste », il est pratiquement impossible de savoir s'il se représente véritablement être l'objet d'une « conspiration internationale » ou s'il le dit à la seule intention de M. Reagan et des durs du Pentagone.

De plus rien ne permet d'assurer que, pour mieux comprendre — et peut-être pour se mieux comprendre soi-même — le locuteur *A* n'introduit pas dans ses représentations spontanées des relations et même des éléments qui n'y figurent pas préalablement à son discours.

Ce dernier point pose d'ailleurs un problème intéressant : c'est celui de la stabilité même des représentations. Certes, l'observation permet d'y déceler une extrême rigidité. Chaque enseignant ne sait que trop combien il est difficile de modifier la façon dont les élèves se représentent les phénomènes les plus familiers. L. Viennot l'a remarquablement montré à propos de la dynamique élémentaire [1979] et de nombreux chercheurs ont confirmé le fait dans d'autres domaines. Comme on dit : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Mais inversement, la façon dont chacun voit le monde ne cesse de se modifier au contact de l'expérience et sous l'effet des discours reçus et des discours tenus, ce qui est heureux. Si tel n'était pas le cas, en effet, tout effort éducatif ne serait que pure illusion.

Ces quelques considérations conduisent à un dernier point, qui n'est pas véritablement de mon ressort. Il relève en fait du chapitre de J.-C. Abric, mais je ne peux le passer entièrement sous silence. Il s'agit du type de questions à poser à des sujets pour provoquer des réponses susceptibles de fournir des indices aussi fiables que possible de leurs représentations. Je me limiterai aux seuls cas où le chercheur souhaite obtenir des discours qu'il se propose d'analyser dans le cadre de la logique naturelle et je me contenterai de faire trois remarques.

1 / Je partirai des trois niveaux de représentations que distingue P. Vergès [1984, p. 378] et qui, dans l'ordre de complexité croissante, sont les images mentales, les représentations référentielles et les systèmes de relations. Il est alors clair que les questions doivent être formulées de façon à ce que le sujet soit amené à se placer au plus haut de ces trois niveaux. Ce n'est qu'au sein d'un système de relations, en effet, que les opérations logico-discursives de la logique naturelle peuvent trouver à s'appliquer et qu'il est possible de dépasser la seule analyse de contenus en dégagant de véritables organisations cognitives.

2 / Dans la mesure où, avec D. Jodelet, on accepte que les représentations sociales doivent servir « de repérage pour l'ac-

tion », leurs contenus ne peuvent être indifférents au sujet. En d'autres termes, on ne voit pas que, dans ce type de savoir, il soit possible de séparer le cognitif de l'affectif, ainsi que la science cherche à le faire. Il s'ensuit que les questions doivent être formulées de sorte qu'elles laissent la place aux jugements de valeurs, ce qui, de plus, permettra d'avoir facilement accès aux idéologies sous-jacentes.

3 / Enfin, il me semble nécessaire d'éviter les questions de définition. Je ne dis pas que de telles questions sont dépourvues d'intérêt. G. Poeschl, W. Doise et G. Mugny viennent d'en apporter une belle preuve en demandant à des jeunes de 15 à 22 ans de définir l'intelligence [1985]. Leur réussite toutefois tient, non seulement à leur habileté personnelle, mais au thème choisi. Personne, en effet, ne sait définir véritablement ce qu'est l'intelligence, mais il en va tout autrement en d'autres domaines, domaines dans lesquels un certain consensus s'est établi. On retrouve ici la différence essentielle entre savoirs scientifiques et savoirs du sens commun. Les objets de la science sont « par définition » réduits à quelques propriétés explicitées. C'est ainsi par exemple et pour sortir de la physique, que A. Silem et J.-M. Albertini dans leur *Lexique d'économie*, définissent ce qu'est un capitaliste :

« Personne physique privilégiée détentrice des moyens de production qui sont mis en œuvre dans l'entreprise afin de dégager les surplus » [1984, art. « Capitaliste »].

Pour la science économique, un « capitaliste », c'est cela et rien d'autre, étant entendu de plus que « privilège », « moyens de production », « entreprise » et « surplus » sont à leur tour objets de définitions du même type. En revanche, pour le sens commun qui, lui, repose sur des représentations sociales, un capitaliste est un objet de pensée, sans doute muni d'un certain noyau relativement défini, mais entouré de toute une zone floue. Dès lors, selon la finalité de la schématisation, tel aspect est mis en évidence, tel autre est effacé, tel autre enfin est importé par analogie avec un autre objet (voir votre quotidien préféré et son ennemi intime).

Il s'ensuit que, demander à quelqu'un une définition abstraite — je veux dire abstraction faite de tout usage immédiat — ce n'est pas avoir accès à ses représentations, mais tout au plus

à la façon dont il se représente comme il convient de « scientifier » la notion. Ceci n'est certes pas sans intérêt, mais l'étude de représentations est déjà suffisamment complexe pour qu'il soit sage de ne pas commencer par celle des représentations de représentations.

CONCLUSION

L'un des sens du mot « conclusion », dit le *Robert* est « Tirer (une conséquence) de prémisses données ».

Les prémisses ici étaient deux, et elles étaient existentielles :

1 / en deçà ou au-delà de la logique mathématique, il existe des processus de pensée qui tentent de conjuguer forme et contenu, procédures qui se manifestent à travers les discours et que nous subsumons sous le terme de logique naturelle ; 2 / en deçà ou au-delà de la connaissance scientifique, il existe des savoirs dont nous vivons, le « nous » étant tout autant le *vulgum pecus* que le scientifique hors de sa science et de son laboratoire.

La conclusion, optimiste peut-être, mais prospective, est que la logique naturelle peut être un instrument capable de mettre en évidence un certain nombre des aspects qui constituent les représentations sociales.

RÉFÉRENCES

- Apothélos D., Miéville D., Cohérence et discours argumenté, in *The Resolution of Discourse*, M. Charolles, éd., Hambourg, Buske Verlag, à paraître.
- Borel M.-J., Grize J.-B., Miéville D., *Essai de logique naturelle*, Berne, P. Lang, 1983.
- Caron J., L'idée de « pensée naturelle » : quelques réflexions, in *La pensée naturelle. Structures, procédures et logique du sujet*, coll. « Publications de l'Université de Rouen », Paris, PUF, 1983.
- Grize J.-B., *De la logique à l'argumentation*, Genève, Droz, 1982.
- Grize J.-B., Argumenter et/ou raisonner, *Revista da Faculdade de Letras*, Universidade do Porto, à paraître.
- Grize J.-B., éd., *Sémiologie du raisonnement*, Berne, P. Lang, 1984.
- Kerbrat-Orecchioni C., *L'implicite*, Paris, A. Colin, 1986.
- Latraverse F., La nécessité de l'arbitraire. Remarques sur la question de l'analyticité chez Wittgenstein, *Cahiers d'Epistémologie*, n° 6801, Université du Québec à Montréal, décembre 1985.

- Martinet A., éd., *La linguistique. Guide alphabétique*, Paris, Denoël, 1969.
- Piaget J., *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1967.
- Schiele B., Note pour une analyse de la notion de coupure épistémologique, *Communication-Information*, vol. VI, n^{os} 2-3, Québec, hiver 1984.
- Séguela J., *Ne dites pas à ma mère que je suis dans la publicité... Elle me croit pianiste dans un bordel*, Paris, Flammarion, 1979.
- Silem A., Albertini J.-M., *Lexique d'économie*, Paris, Dalloz, 1984.
- Vergès P., *Les formes de connaissances économiques*, Grenoble, Université des Sciences sociales, 1976.
- Vergès P., Une possible méthodologie pour l'approche des représentations économiques, *Communication-Information*, vol. VI, n^{os} 2-3, Québec, hiver 1984.
- Vermersch P., Modèles pluralistes de la pensée, in *La pensée naturelle. Structures, procédures et logique du sujet*, coll. « Publications de l'Université de Rouen », Paris, PUF, 1985.

Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique

*L'exemple du raisonnement
et du parler quotidiens*

Uli Windisch

Nos analyses du langage xénophobe et raciste nous ont amené à élargir cet objet d'étude à l'ensemble du raisonnement et du parler quotidiens. Comment pense et parle M. Tout-le-Monde dans sa vie de tous les jours ? S'il existe, d'un côté, une pensée savante (le raisonnement dit logique) et une manière de parler « correcte », il existe, d'autre part, la pensée sociale courante et le parler quotidien. De ces deux derniers, il est souvent dit qu'ils sont « incorrects », « illogiques », « simplistes », « faux », « aberrants », etc. En réalité, ni la pensée sociale courante, ni le parler quotidien ne sont « illogiques ». Ils obéissent à des logiques autres et ce sont ces « logiques de l'illogique » que nous traquons au moyen de phénomènes sociaux et d'approches méthodologiques les plus divers¹. Ces logiques autres, loin d'être simplistes, sont, en réalité, nettement plus complexes que la logique formelle et déductive ; plus difficiles à cerner aussi.

Il existe de nombreuses études visant à dégager les thèmes et les leitmotivs propres aux discours de journaux ou de digigeants manifestant des tendances xénophobes et/ou racistes. On montre, dans ce cas, le lien qui existe entre ce genre de discours et des thèmes tels que ceux du conservatisme, du pas-

1. Ces travaux, effectués en Suisse, ont fait l'objet de plusieurs publications : U. Windisch et al., *Xénophobie ?*, Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1978, 182 p. ; U. Windisch, *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1982, 128 p. ; U. Windisch et al., *Le raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1985, 240 p. ; U. Windisch, *Le K.-O. verbal, la communication conflictuelle*, Lausanne-Paris, Ed. L'Age d'Homme, 1987, 152 p.

séisme, du chauvinisme, de l'anticommunisme, du corporatisme, du catastrophisme, etc. Pour notre part, nous avons choisi un demi-millier de lettres de lecteurs écrites à divers quotidiens de Suisse romande par tout un chacun, ainsi qu'une cinquantaine d'entretiens en profondeur (d'une durée de deux à huit heures). Les multiples lectures et relectures de ce matériel font apparaître un niveau plus profond que celui des thèmes, niveau qui a trait à la manière de percevoir, de ressentir et de penser l'ensemble de la réalité sociale. Partisans et adversaires des mouvements xénophobes et/ou racistes ne parlent pas seulement en termes différents des étrangers. On se trouve en présence de formes de pensée sociale totalement différentes, formes que nous appelons des structures ou configurations sociocognitives. Chacune de ces structures sociocognitives fonctionne selon des mécanismes sociocognitifs spécifiques. Nous, Occidentaux, admettons de plus en plus que les membres d'une tribu lointaine pensent différemment de nous. Nous avons, en revanche, de la peine à admettre qu'à l'intérieur de nos propres sociétés puissent exister des manières de penser très différentes, voire incommensurables.

Il a été possible de dégager trois structures sociocognitives chez les partisans (celles des nationalistes xénophobes, des nationalistes populistes et des nationalistes technocrates) et trois autres parmi les adversaires. Ces trois dernières ont été définies en termes de degrés de rupture par rapport à la manière de penser du premier type de partisans : il s'agit du degré de rupture minimum ou discours économiste ; du degré de rupture intermédiaire ou discours humaniste ; et du degré de rupture maximum ou discours en termes de classes sociales.

Pour illustrer le fonctionnement détaillé de ces structures sociocognitives, on ne choisira — faute de place — que l'une d'entre elles, celle des nationalistes xénophobes.

Relevons d'emblée que l'opposition du sens commun entre « xénophobes » et « non-xénophobes » ou entre « racistes » et « non-racistes » est une opposition de surface qui ne correspond pas nécessairement à deux manières opposées de penser la réalité sociale. En effet, parmi les partisans, l'un des trois groupes seulement est xénophobe, celui des nationalistes xénophobes. D'autre part, ce n'est pas la xénophobie mais le nationalisme qui constitue le trait commun de tous les partisans. Enfin, on

peut très bien être opposé aux mouvements xénophobes et, néanmoins, manifester des tendances xénophobes. Tel est le cas de nombreux membres du premier groupe d'adversaires, ceux qui tiennent un discours économiste. Dans ce cas, on trouve des propos du genre : qui videra nos poubelles ? Qui nous servira ? Qui fera les travaux sales et pénibles ? (si on les renvoie dans leur pays d'origine).

Venons-en à plus de détails au sujet de la structure sociocognitive de nationalistes xénophobes. Cette forme de pensée sociale est fonction de trois critères essentiels : la nationalité ; l'opposition peuple/dirigeants ; l'opposition normal/déviant.

L'ensemble de la perception sociale (et non seulement la perception des immigrés) est fondamentalement déterminée par ces trois critères. On est loin d'une perception en termes de classes et de lutte des classes. Le critère de la nationalité n'étonne guère, mais c'est sa profondeur d'ancrage qui doit être soulignée. Les individus appartenant à ce groupe parlent, par exemple, en permanence de justice et d'injustice sociale, ce qui peut surprendre en voyant le sort (les renvoyer dans leur pays) qu'ils souhaitent réserver aux immigrés. Mais le mot justice prend ici un sens particulier : il y a justice sociale dans la mesure où les nationaux ont la priorité, etc. Le nationalisme est une forme de sociocentrisme, d'égo-centrisme collectif pourrait-on dire, ou encore d'ethnocentrisme. Cette centration inconditionnelle sur son groupe national représente l'un des mécanismes constitutifs de cette structure sociocognitive. Le nationalisme devient ainsi une centration sociocognitive à base nationale. Dans le même sens, quelqu'un qui lirait toute la réalité sociale en fonction de l'opposition hommes/femmes ferait preuve d'une centration sociocognitive à base sexuelle ; une lecture du social exclusivement en termes de classes sociales équivaldrait à une sorte de classo-centrisme, etc.

L'opposition peuple/dirigeants confirme l'absence d'une perception de la réalité sociale en termes de classes sociales. Dans la société telle qu'elle est perçue et vécue ici, il n'existe pas de classes sociales ; on trouve d'un côté le peuple, de l'autre, les dirigeants. Avec l'opposition normal/déviant, on ajoutera que, aussi bien dans le peuple que chez les dirigeants, il y a de « bons » et de « mauvais » éléments et un « bon » patron vaut mieux qu'un « mauvais » ouvrier. Voici encore quelques autres mécanismes

sociocognitifs qui sous-tendent cette forme de perception de la réalité sociale :

- le moralisme ou la réification morale. Ce sont l'égoïsme, la culpabilité, la trahison, la mauvaise volonté de tel individu ou groupe — de préférence des étrangers — qui expliquent les dysfonctionnements sociaux, par exemple ;
- la généralisation. Un étranger délinquant devient une preuve de la tendance à la délinquance de tous les étrangers ;
- la fausse identification. Parce que le travailleur immigré effectue un travail peu prestigieux, il est identifié à un être inférieur ;
- l'homogénéisation, l'essentialisation, la biologisation du social et sa naturalisation. Les travailleurs immigrés sont homogénéisés dans l'Etranger, sorte d'essence presque matérielle, biologique, naturelle : « Un italien est Italien comme un Noir est un Noir », dit un auteur de lettre ;
- la spatialisaiton. Perception du présent en fonction des catégories du passé ;
- la psychologisation du social. Le politique est perçu sur le mode familial, il est question de la « mère-patrie », de « faire la paix entre patrons et ouvriers » (nationaux, bien entendu), du « ménage fédéral », etc. ;
- le volontarisme. Il correspond à une absence de prise en considération des facteurs matériels : « Si les dirigeants voulaient, ça irait mieux » ;
- l'atomisation du social. L'émigration est due à la volonté et à la décision individuelles de chaque immigré de quitter son pays.

L'exemple de cette structure sociocognitive montre à quel point la pensée sociale courante peut différer de la pensée analytique de la science.

Certains thèmes révèlent mieux que d'autres la nature spécifique de ces différentes formes de la pensée sociale courante ainsi que de la forme langagière qui est propre à chacune d'elles. Déterminants ont été le degré de *centration* ou de *décentration* (on trouve cinq degrés allant d'une absence totale de décentration et d'une dévalorisation complète et rejet de l'Autre jusqu'à un « excès » de décentration) ; la *causalité* (on peut « expliquer » le social en condamnant ou en louant, en procédant de manière

proche de la science ou en attribuant à la société les caractéristiques d'une machine autonome et sur laquelle l'homme n'a guère de prise) ainsi que la perception du *temps* (qui peut être mythique-cyclique ou linéaire).

Plutôt que de chercher à expliquer, on peut se contenter, par exemple, de condamner expéditivement un phénomène social qui ne nous convient pas. (Q. Pourquoi les immigrés viennent-ils chez nous ? R. Parce que ce sont des traîtres à leur patrie.) A l'inverse, dans le cadre d'une forme de pensée sociale plus décentrée, on recherche un grand nombre de facteurs pouvant expliquer tel ou tel phénomène social (mode analytique).

La sociolinguistique et les méthodes d'analyse des discours nous montrent qu'une forme de pensée va de pair avec une forme de langage bien déterminée. Le modèle de pensée et de langage qui sous-tend l'explication-condamnation peut se réduire à trois phrases de base :

CELA DEVRAIT ÊTRE COMME CELA

[une grande partie des immigrés devraient rentrer chez eux]

CELA N'EST PAS COMME CELA DEVRAIT ÊTRE (ce qui s'explique par...)

[les immigrés ne veulent plus rentrer chez eux, parce qu'ils gagnent plus ici]

CELA DEVRAIT ÊTRE COMME CELA (quand même)

[ils doivent néanmoins rentrer chez eux].

Dans le cadre de cette structure sociocognitive, on retrouvera la même forme d'argumentation à propos de n'importe quel autre phénomène social. Dans ce modèle, on baigne aussi dans une ambiance de valorisation négative constante ; le discours est véhément, tendu, émotif, fortement modalisé.

A l'opposé, lorsque la manière d'expliquer se rapproche de la démarche analytique de la science, on assiste à un véritable travail de recherche de facteurs explicatifs. On ne condamne plus, on cherche à comprendre avec détachement. Si les explications-condamnations sont généralement très courtes, sommaires et abruptes, dans le cas présent le texte est nécessairement plus long, plus détendu et nuancé. Le langage est analytique. On assiste à un important travail cognitif et discursif, qui suppose, lui-même, une large décentration sociocognitive.

Se pose aussi la question de la répartition de ces différentes

formes de pensée sociale quotidienne selon les variables sociologiques classiques : milieu social, âge, sexe, profession, niveau d'éducation, etc. Qui met en pratique quelle forme de pensée sociale ? Un long cursus scolaire et une profession privilégiée prédisposent certes à la décentration sociocognitive et à un travail cognitif et discursif élaboré. Gare au « racisme de classe » cependant. L'exemple du logicien ou de l'intellectuel tributaire de préjugés sociaux très marqués n'est pas un cas d'école. Inversement, plusieurs interviewés de condition modeste font preuve d'une décentration et d'un travail cognitif et langagier très poussés. Dans ce cas, c'est l'ampleur et la variété des activités et insertions sociales, culturelles et/ou politiques qui expliquent la forme de pensée décentrée et l'important travail discursif. D'autre part, un individu n'est pas une donnée fixe et immuable. Au cours de sa vie, par ses activités par exemple, il peut développer et enrichir sa capacité cognitive et discursive et passer d'une forme de pensée à une autre. Le concept d'individuation traduit ce phénomène. Point de pensée sociale unique mais point de monopole non plus dans la détention de l'une ou l'autre de ces diverses formes.

Autre question : un même individu peut-il faire usage simultanément de modes explicatifs ou paradigmes différents, voire contradictoires ? La réponse est oui. Un bref exemple : dans le discours d'un dirigeant des « mouvements xénophobes » nous avons trouvé des passages relevant tantôt du paradigme de la déviance, tantôt du paradigme analytique. Il ne s'agit point de l'annonce d'un début de schizophrénie. C'est en termes d'efficacité des discours politiques que l'on peut aborder ce problème. En faisant appel à plusieurs formes de raisonnement et d'explication du social, ce dirigeant peut fort bien — plus ou moins consciemment — vouloir rassembler autour de lui des groupes sociaux différents, voire contradictoires ; bref, élargir son auditoire au maximum. Il s'agit d'ailleurs de l'une des règles des discours politiques efficaces.

Nous touchons ici à un problème qui est également un centre d'intérêt majeur de l'un des domaines de la psychologie sociale, celui de l'étude des représentations sociales² : qu'est-ce

2. Nous rejoignons ainsi les travaux de S. Moscovici, Cl. Herzlich et D. Jodelet, notamment. Cf., par exemple, R. M. Farr, S. Moscovici, *Social Representations*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1984.

qui reste constant et qu'est-ce qui varie dans la pensée sociale ou représentative des acteurs sociaux ? et quels sont les facteurs qui rendent compte de ces variations ? Pour la sociolinguistique, ce problème des variations sociales du comportement langagier constitue même la raison d'être de la discipline. Si la linguistique s'intéresse à la langue en tant que système abstrait, général et universel, la sociolinguistique s'arrête au langage en usage, au langage tel qu'il est effectivement utilisé dans la vie de tous les jours. Qu'il s'agisse d'actions sociales, de pensée sociale, ou de langage en usage, nous avons construit une formule guide qui devrait faciliter l'analyse simultanée de ces phénomènes et de leurs variations :

N'importe qui ne fait, ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, dans n'importe quelle situation, à n'importe quelle fin, avec n'importe quel effet.

C'est l'indissociabilité de ces divers éléments qui constitue le point essentiel. Indissociabilité entre le contenu et la forme (entre le quoi et le comment) : si un sujet donné veut condamner et accuser quelqu'un de tous les maux de la terre (les immigrés, par exemple), il n'utilisera pas la même forme d'argumentation et de langage qu'un professeur qui veut faire comprendre un problème difficile à ses élèves.

(...) à n'importe qui (...). Un élève ne s'adresse pas de la même manière à un ami et à son professeur.

(...) n'importe où (...). On ne parle pas de la même manière dans une église et dans un bistrot.

(...) à n'importe quelle fin (...). Si je veux obtenir quelque chose de quelqu'un j'ai peut-être intérêt à ne pas l'agresser d'emblée, etc. Au lecteur de poursuivre l'exercice...

L'approche du fonctionnement de la pensée sociale et du langage quotidiens suppose des exigences contradictoires et c'est ce qui rend difficile tout travail de systématisation :

à / d'un côté, il s'agit de repérer et de définir des formes de pensée et de langage relativement cohérentes et consistantes ;
b / de l'autre, on s'aperçoit qu'à l'intérieur de cette cohérence et consistance relatives, des variations importantes peuvent intervenir.

La formule guide n'a d'autre objectif que de contribuer à surmonter cette difficulté.

Relevons maintenant quelques convergences et divergences entre notre approche et celle suivie par les travaux sur les représentations sociales. Comme S. Moscovici, nous partons du fait que les catégories de la pensée sociale ne sont pas des catégories purement logiques et invariantes de l'esprit. Ce sont des catégories d'un sujet collectif, relativement indépendantes, suivant leurs propres lois, « les lois de l'idéation collective ». Pour notre part, nous avons opposé pensée logique et pensée sociale pour parler finalement de logiques autres (logiques aux fonctionnements propres et autonomes, comportant des processus et des mécanismes sociocognitifs en partie spécifiques).

Retenons aussi que les représentations sociales n'ont pas le caractère statique qu'on leur a parfois attribué ; elles sont fondamentalement mobiles, dynamiques ; elles vivent, s'attirent, se repoussent et donnent naissance à de nouvelles représentations. Si nous parlons des différentes façons de connaître la réalité sociale, la psychologie définit les représentations sociales comme des modes de reconstruction sociale de la réalité.

Quelques différences d'accent entre nos propres travaux et ceux de la psychologie sociale existent néanmoins. La pensée sociale constitue un niveau de réalité plus profond et déterminant, niveau sur lequel prennent appui les représentations sociales dans leur processus de construction. Lorsque Cl. Herzlich nous dit que les représentations sont une expression spécifique de la pensée sociale, on va dans le même sens. Il nous semble, en revanche, que les processus cognitifs ne sont pas aussi mobiles et versatiles que ne semblent l'admettre les travaux sur les représentations. Plus exactement, nos résultats montrent que les différents types de pensée sociale repérés diffèrent selon leur degré de rigidité cognitive : les processus cognitifs qui se développent à l'intérieur d'une pensée sociale fortement sociocentrique sont nettement moins mobiles et changeants que ceux d'une pensée largement décentrée. On le voit, nous ne parlons pas de représentations sociales d'une manière générale, mais de modes de pensée sociale différents, avec des fonctionnements spécifiques et propres à des groupes d'individus. S. Moscovici a dégagé, avec beaucoup de précision, un certain nombre de processus cognitifs généraux du fonc-

tionnement des représentations sociales (la sélectivité, la cohérence, la rigidité, l'objectivation, l'ancrage, etc.). Or, ces différents mécanismes apparaissent de manière très variable suivant les différents modes de pensée sociale que nous avons distingués. Ces mécanismes généraux (que recherchent également les travaux dits de la « logique naturelle »), sont à nuancer au moyen de mécanismes spécifiques, propres à telle ou telle forme de pensée sociale, à tel ou tel groupe social. Il s'avère, en effet, qu'il n'existe pas de pensée sociale formelle : unique, homogène et universelle.

Nous insistons ensuite davantage sur le langage, sur le fonctionnement proprement discursif des différentes formes de pensée sociale. Ce fonctionnement discursif fait apparaître des mécanismes que l'analyse des seuls contenus et du seul niveau cognitif ne révèle pas nécessairement. Il s'avère, par exemple, que partisans et adversaires font un usage totalement différent des figures de rhétorique³.

En montrant que les représentations sociales se construisent dans l'interaction sociale, la psychologie sociale souligne une dimension qui nous paraît également fondamentale. Dans notre exemple de la xénophobie, la lutte entre partisans et adversaires repose en grande partie sur l'image — ou la représentation sociale — que chaque camp veut accrédi- ter des immigrés. Chaque camp reprend indéfiniment l'image de l'adversaire pour la contester. Cette représentation de chaque camp (l'une positive, l'autre négative) ne s'est pas constituée de manière isolée, indépendante et autonome, mais bien dans et par l'interaction et le conflit discursif entre ces deux groupements. Pour désigner ce caractère fondamentalement dynamique, actif, conflictuel, interactif, de la reconstruction permanente de la réalité sociale, nous avons proposé le concept d'interaction conflictuelle constituante.

Un autre aspect nous semble important pour mieux comprendre le fonctionnement de la pensée sociale et des représentations sociales ; il s'agit de la dimension affective et émotive. Les processus cognitifs au quotidien ne sont jamais purement intellectuels et logiques. Les représentations qu'ont des immi-

3. Cf. U. Windisch, *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, op. cit., p. 71-73.

grés les personnes qui les détestent (cela existe !) sont fonction d'éléments autant affectifs et émotifs que cognitifs. Et les discours politiques qui se veulent efficaces ne cherchent pas seulement à faire croire et à faire faire ; ils offrent aussi une occasion d'aimer et de détester. Avec le concept de focalisation ou de degré d'investissement, les travaux sur les représentations sociales pointent dans le même sens.

Une dernière remarque à propos du problème du degré de rigidité ou de souplesse de la pensée sociale et des représentations. Notre démarche fait ressortir l'existence de formes de pensée sociale très différentes mais consistantes et cohérentes ; la démarche propre aux représentations sociales insiste davantage sur le caractère mouvant, changeant et variable des représentations et cela chez une même personne. Les représentations pourraient donc différer considérablement suivant le type d'objet, ou suivant la facette retenue d'un même objet (chaque objet comportant toujours plusieurs facettes), ou encore suivant la situation dans laquelle est considéré un même objet. L'individu perdrait de sa consistance et cohérence au profit d'une variabilité due à ces divers facteurs, facteurs auxquels il faudrait encore ajouter une « polyphonie cognitive et discursive » qui serait présente chez tout individu, même chez les sujets se définissant par une pensée sociale fortement socio-centrique.

Paradoxalement, les deux approches nous semblent complémentaires. Nous ne disons point cela en vertu d'une inféodation congénitale au sens du compromis helvétique. La réponse pourrait être la suivante : le degré de rigidité ou de souplesse cognitive serait aussi fonction des divers domaines de la vie sociale. Dans nos travaux nous avons touché à des problèmes à la fois politiques et brûlants : celui de la xénophobie et du racisme. Bref, un domaine dans lequel les opinions et les manières de penser semblent plutôt tranchées, soit rigides.

Si, en revanche, on considère des problèmes et des objets moins « chauds » et « focalisés », il est tout à fait plausible que des prises de position et des raisonnements plus souples et variables puissent avoir cours.

Le concept de domaine de la vie sociale viendrait ainsi s'intercaler entre celui de structure sociocognitive et celui d'objet et pourrait contribuer à expliquer le phénomène des variations et de leurs raisons d'être.

Les travaux et les concepts les plus récents de la sociolinguistique permettent de faire avancer concrètement ce problème des variations et celui plus vaste des rapports entre le général et le particulier, dans le domaine des comportements cognitifs et langagiers quotidiens, en l'occurrence.

Notre formule guide (n'importe qui ne fait, ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment...) avait déjà comme but fondamental la conciliation de l'inconciliable, soit l'analyse simultanée des régularités et des variations.

De « lourde » (étude des rapports entre milieux sociaux et réussite scolaire), la sociolinguistique devient de plus en plus « légère » et crée de nouveaux concepts pour mieux cerner la variété des comportements langagiers chez un même individu. De l'étude comparative des milieux sociaux, on passe à l'étude des rapports interculturels, ce qui signifie en matière de langage l'étude des contacts entre langues différentes (les interactions langagières et leurs effets). L'étude de ces contacts s'effectue au moyen d'instruments méthodologiques les plus divers et les plus riches en capacités heuristiques, quelle que soit leur discipline de provenance (on se réfère simultanément à la sociologie, à l'anthropologie, à l'ethnométhodologie, à l'interactionnisme symbolique, à la sociolinguistique, aux « actes de langage », à l'étude de la conversation, à l'anthropologie des rites de passage, etc.).

Etudier les contacts langagiers revient nécessairement à porter attention aux représentations qu'ont les uns des autres les groupes en interaction, aux attentes, aux motifs, aux conflits, aux procédures et stratégies d'adaptation ou, au contraire, aux mécanismes de rejet, de résistance et de défense.

On abandonne les « grandes théories » totalisantes et omni-explicatives pour se rapprocher du comportement réel et effectif des acteurs eux-mêmes, en cherchant, par exemple, à reconstituer leur histoire de vie linguistique (cas des bilingues, notamment). Les contacts entre cultures et langues différentes sont, en effet, largement fonction des représentations réciproques, des stéréotypes, des préjugés, soit de tout un côté subjectif et vécu, côté que l'on cherche maintenant à cerner plutôt qu'à évacuer. Et l'étude des représentations sociales vient à point nommé nous rappeler que ces dernières sont aussi

réelles que des réalités matérielles et, par conséquent, aussi déterminantes.

La notion de réseau intervient de plus en plus fréquemment à côté de celles, plus anciennes, de milieux sociaux et de classes sociales. Dans une société complexe, un même individu se construit une multitude de réseaux très divers suivant les domaines d'activités. Son milieu social ne représente plus qu'un facteur parmi de nombreux autres à déterminer ses activités quotidiennes.

Dans sa vie de tous les jours, un individu est ensuite confronté à des situations multiples et totalement différentes. Chacune suppose un comportement spécifique. La situation devient ainsi un facteur central pour l'explication de la variation des comportements. Un même individu a besoin de multiples modèles conversationnels afin de maîtriser la complexité et la variété de la vie sociale actuelle. Il doit posséder une véritable culture de communication (comment parler, quand, dans quelle situation, etc.). Multiplicité, variété, hétérogénéité, etc., tels sont les termes que l'on rencontrera de plus en plus dans les études qui tentent de maîtriser le grouillement infini des innombrables activités quotidiennes de M. Tout-le-Monde, sans que soit niée la persistance de certaines pesanteurs sociologiques bien réelles.

L'étude du comportement linguistique des bilingues dans une communauté multilingue illustre, on ne peut mieux, l'optique variationniste. L'accent mis sur les variations et les situations entraîne, parallèlement, un changement complet de l'image de l'homme qu'ont les sciences sociales et humaines. L'image d'un homme modelé et socialisé de manière unilatérale et à souhait par le rouleau compresseur de « La Société » est de plus en plus remplacée par une image très différente.

Relevons quelques traits de cette nouvelle image qui guide nos travaux de recherche :

- 1 / l'homme est d'abord un acteur, soit un homme qui agit, construit, re-construit, et cela qu'il s'agisse du langage, de la pensée ou de n'importe quelle autre activité quotidienne ;
- 2 / il n'agit pas de manière purement individuelle et autonome ; il interagit (l'interaction) ;

- 3 / il agit différemment suivant le moment, la situation, etc. ;
- 4 / l'interaction suppose une mise en scène, un aspect théâtral, dramaturgique. Un même sujet joue des rôles très différents et ce « jeu social » suppose un travail de présentation de soi : ce « travail des apparences » devient, lui aussi, objet d'étude ;
- 5 / l'optique interprétative devient plus fréquente. Aucune situation, aucun événement ne reçoit une interprétation unique. Autrement dit, l'interprétation d'un même événement est multiple. Elle est, elle aussi, fonction de la situation, du moment, du contexte, etc. Les faits sociaux sont soumis au même changement de regard que les textes : il n'y a plus UNE Vérité mais des vérités ;
- 6 / la multiplicité et la variété (des actions, des comportements, des interprétations, etc.) supposent nécessairement le différend, l'antagonisme, le conflit. Mais la prise en compte du conflit est encore loin d'être généralisée.

Malgré ce changement général de perspective, l'homme ne devient pas un sujet volant non identifié. Reprenons l'exemple des bilingues en situation de contact des langues, un cas où la valeur heuristique du concept de variété (des comportements, des situations, etc.) ne fait aucun doute. Si le bilingue fait preuve d'une souplesse et d'une faculté d'adaptation langagière peu commune, cela ne signifie pas qu'il n'est que variation insaisissable. Cette variation du comportement peut, par exemple, être largement limitée par un facteur comme celui des rapports de force entre les deux communautés linguistiques en présence (un Wallon bilingue ne parlera guère flamand avec des Flamands en présence d'autres Wallons ; il trahirait « la loyauté culturelle et linguistique » [un autre concept sociolinguistique]). Longtemps on a prétendu que les bilingues étaient handicapés dans leur développement intellectuel à l'école. Des études récentes avancent plutôt un avantage au profit des bilingues, en termes de souplesse et de rapidité cognitives. Avec une nuance toutefois : ce sont surtout les bilingues des milieux favorisés qui bénéficient de ce plus. Inutile de vouloir chasser les pesanteurs sociales ; elles reviennent au galop.

Morale de l'histoire le champ d'étude des représentations sociales et celui de la sociolinguistique sont bien placés pour

approcher à la fois les pesanteurs et les variations. S'ils passent à l'acte, ils jouent gagnant. Simultanément, ces deux champs du savoir sur le social peuvent faire avancer la connaissance sur des points et enjeux déterminants.

Relevons pour terminer que même des domaines d'étude comme ceux relatifs à des phénomènes sociaux classiques comme le racisme, la xénophobie, l'autoritarisme et les préjugés font preuve aujourd'hui de plus de souplesse et de complexité dans leur approche. Là où l'on ne voyait que style cognitif rigide, on relève subitement une certaine tolérance à l'ambiguïté. Un individu qui manifeste de forts préjugés peut néanmoins être opposé aux lois, à l'ordre, à la police et à la justice⁴.

La « consistance psychologique » des individus s'avère, elle aussi, moins forte qu'on ne le prétendait il y a peu encore. Un même individu peut être plus ou moins autoritaire ou libéral suivant les thèmes concernés. L'accent est ainsi davantage mis sur les changements d'attitude. On se demande même si l'attitude n'est pas un faible indicateur du comportement.

Ces résultats sont à mettre en rapport avec un changement méthodologique radical. Plutôt que d'interroger des sujets en grand nombre et à propos de quelques attitudes et pratiques supposées générales, on approfondit l'analyse *in vivo* de cas particuliers insérés dans la réalité quotidienne en train de se faire. Finalement, la psychologie sociale s'intéresse de plus en plus au langage et à l'argumentation. Et considérer l'individu qui parle revient à partager l'image d'un homme acteur, constructeur et transformateur de réalité. De victime de toutes sortes de phénomènes (préjugés, attitudes, rigidité cognitive, autoritarisme, etc.), il devient acteur. En bref, on retrouve plus d'une analogie avec le changement de regard qui a cours en sociolinguistique.

Pour notre part, nous comptons mettre de plus en plus l'accent à la fois sur :

- l'interaction ;
- le fonctionnement proprement discursif (par opposition au seul contenu) ;
- et la dimension conflictuelle de la réalité quotidienne en acte.

4. M. Billig., *Fascists*, London, Hartcourt Brace Jovanovitch, 1978 ; M. Billig., *Prejudice, particularisation and categorisation*, communication au Colloque « Représentations sociales : méthodes d'investigation », Bologne, 1983.

Cela revient à analyser un phénomène comme celui de la xénophobie ou du racisme non pas comme un phénomène en soi mais comme un processus de constitution et de transformations successives résultant du conflit social et discursif entre les acteurs en présence (« racistes » et « anti-racistes », par exemple).

Une telle démarche fait ensuite ressortir l'importance de procédés et de stratégies purement discursifs. Elle donne aussi accès à d'autres dimensions des activités sociales quotidiennes :

- au jeu de placement (social et/ou politique) auquel se livrent les acteurs sociaux par le biais de leurs activités langagières ;
- au rôle des images et des représentations sociales que les acteurs cherchent à construire d'eux-mêmes et de leurs adversaires ;
- aux types de relations que l'activité discursive permet d'établir ;
- au rôle des affects et des émotions dans la dynamique sociale et politique en général.

Par quelque bout que l'on prenne le problème de l'analyse de la pensée sociale, du langage quotidien et des représentations, on s'aperçoit que la psychologie sociale et la sociolinguistique sont appelées à s'interféconder, quitte à dialoguer, par moment, de manière conflictuelle. Pourquoi le conflit épargnerait-il l'activité de recherche ? Espérons néanmoins que, si conflit il doit y avoir, il s'agisse davantage d'un jeu que d'un combat d'arrière-garde pour des frontières qui sont, tôt ou tard, vouées à s'effondrer. Plus les frontières tomberont, plus elles feront place à la réalité quotidienne en acte sous toutes ses dimensions.

DEUXIÈME PARTIE

*LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
EN PSYCHOLOGIE SOCIALE*

L'étude expérimentale des représentations sociales

Jean-Claude Abric

De très nombreuses critiques sont adressées à l'approche expérimentale en psychologie sociale : artificialité des situations, centration sur l'étude de facteurs isolés de leur contexte, non-prise en compte des déterminants extérieurs au laboratoire : sociologiques, idéologiques, etc. Pourtant les résultats obtenus par l'expérimentation en psychologie sociale sont loin d'être négligeables : ils sont et restent fondamentaux dans la plupart des thèmes centraux de notre discipline : l'influence sociale, l'interaction et les phénomènes de groupe, l'identité sociale, le fonctionnement sociocognitif par exemple.

L'ouvrage de W. Doise (1982) sur « l'explication en psychologie sociale » permet de comprendre et d'analyser le malaise ressenti face aux résultats obtenus par l'approche expérimentale. Doise distingue quatre niveaux d'analyse en psychologie sociale : le niveau intra-individuel, le niveau interindividuel et situationnel, le niveau positionnel et le niveau idéologique. Or la plupart des travaux expérimentaux réalisés actuellement se limitent aux deux premiers niveaux d'analyse. Les paradigmes utilisés « portent sur des processus intra-individuels, voire inter-individuels qui sont censés se dérouler dans leur totalité, hic et nunc, dans la situation expérimentale... L'expérimentateur en manipulant ses variables indépendantes vise le contrôle complet du déroulement des processus étudiés et tend à oublier leur insertion dans un contexte social qui dépasse largement la situation expérimentale » (p. 25). Doise, comme Tajfel (1972) ou Beauvois et al. (1987), souligne l'importance pour la psychosociologie

expérimentale de s'intéresser aux niveaux 3 et 4, c'est-à-dire à l'articulation du psychologique et du sociologique et pour cela « *d'introduire dans les modèles explicatifs des variables préexistant à la situation expérimentale telles que : rapports de domination et de pouvoir entre catégories sociales ou conceptions idéologiques des sujets* » (Doise, 1982, p. 26).

L'ÉTUDE EXPÉRIMENTALE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

C'est précisément pour répondre à ce souci d'articulation entre le psychologique et le social que s'est développée une approche expérimentale des représentations sociales.

L'intérêt de l'étude expérimentale des représentations

Toutes ces recherches se réfèrent à la théorie des représentations sociales élaborées par S. Moscovici (1961, 1976). Rappelons qu'on appelle représentation « *le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstruit le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique* » (Abric, 1988, p. 64). La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social.

L'introduction de la notion de représentation en psychologie sociale implique un regard et une approche nouvelle de la méthodologie expérimentale : elle amène la centration sur les facteurs cognitifs et symboliques. La prise en compte des représentations est beaucoup plus que l'introduction d'une variable supplémentaire. Il s'agit d'une approche des phénomènes qui ne s'intéresse plus exclusivement aux facteurs et aux comportements directement observables mais qui met l'accent sur leur dimension symbolique, qui se centre sur la notion de *signification* (cf. Grisez, 1975). Remise en cause du fameux

« vide expérimental », elle pose que le sujet ou le groupe aborde et évolue dans les situations qui lui sont proposées avec tout un ensemble d'*a priori*, de systèmes de pensées préétablis, de schèmes interprétatifs. Et que ce n'est pas à la réalité telle que l'expérimentateur l'imagine que le sujet réagit mais à une réalité éventuellement différente : une réalité représentée, c'est-à-dire appropriée, structurée, transformée : la réalité du sujet. Voici posé un premier objectif à l'étude expérimentale : vérifier la validité de cette hypothèse générale : *les comportements des sujets ou des groupes ne sont pas déterminés par les caractéristiques objectives de la situation mais par la représentation de cette situation.*

Dès lors une autre question apparaît, cruciale : *Comment ces représentations sont-elles organisées* et quels sont les facteurs qui déterminent cette organisation et sa transformation éventuelle. Nous verrons comment se développe à l'heure actuelle toute une série de recherches visant à répondre à cette seconde question

Spécificité de l'étude expérimentale des représentations

Le schéma expérimental classique devra être complété par un deuxième niveau d'analyse qui visera à repérer la *signification* de chacune des variables pour le sujet. L'approche expérimentale dans ce cas ne pourra éviter l'utilisation de méthodes proches de l'enquête, visant à recueillir — grâce en général aux discours des sujets eux-mêmes — le contenu et la nature exacte des représentations élaborées à propos des éléments constituant la situation expérimentale. Une même variable pouvant donner lieu à des représentations différentes, et donc avoir pour des sujets différents des significations différentes.

Une recherche de Flament (1967) fournit une bonne illustration de ce point de vue. Si l'on place des individus dans une situation de jeu l'auteur constate en effet que de fait les sujets ne sont pas placés dans une seule et même situation. Car deux représentations différentes de la situation apparaissent :

- pour les uns, jeu est synonyme de gain, d'affrontement, de victoire sur l'autre ;
- pour les autres, il est synonyme de plaisir de la rencontre, d'interaction.

Ces deux représentations semblent d'ailleurs liées à des facteurs d'ordre culturel, la représentation « gain » étant produite par des sujets de culture anglo-saxonne, celle d'« interaction » étant liée à des sujets de culture latine. La mise en évidence de deux représentations sociales distinctes permet dès lors d'expliquer les comportements différents observés, comportements incompréhensibles ou incohérents si l'on se réfère à des variables principales étudiées par les chercheurs.

La plupart des recherches expérimentales sur les représentations sont spécifiques par le rôle et l'utilisation des *consignes*. Ces consignes sont utilisées comme moyen d'induire ou de contrôler le champ des significations des différentes composantes de la situation. Plus qu'un simple instrument méthodologique elles sont un élément essentiel pour caractériser et définir la situation. Il en est de même de l'« *habillage* » de la situation, c'est-à-dire de la manière dont elle est concrètement présentée aux sujets. Les travaux de Plon (1968) et de Mardellat (1980) ont montré que cet habillage est souvent plus important que la nature « logique » de la situation. Et qu'une même situation présentée sous deux habillages différents peut déterminer deux significations différentes. Cette prééminence en quelque sorte de la forme sur le fond est bien entendu lourde de conséquences en expérimentation et doit donc nécessiter de la part du chercheur un contrôle strict des représentations induites par la forme du dispositif utilisé.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LES RELATIONS REPRÉSENTATIONS-COMPORTEMENTS

Trois grands types de recherches illustrent ce domaine : celles concernant l'effet des représentations sur le comportement interindividuel, celles s'intéressant aux situations de résolution de problème et de créativité, celles enfin s'intéressant aux comportements intergroupes.

Représentation et comportement interindividuel

La quasi-totalité des recherches effectuées sur cette question utilise le paradigme du jeu expérimental, et plus précisément du dilemme des prisonniers.

Rappelons brièvement que la situation du dilemme des prisonniers place les individus dans un jeu à motivation mixte. C'est-à-dire que coexistent dans la situation une possibilité de coopérer et une possibilité d'exploiter l'autre partenaire. L'établissement de la coopération (solution qui permet d'obtenir le gain maximum pour les deux joueurs) supposant à la fois la maîtrise cognitive de la situation et la confiance en l'autre. Les joueurs ne pouvant pas communiquer entre eux (sauf par la connaissance des choix effectués pendant le jeu) sont donc amenés à élaborer leur stratégie en fonction de leur propre motivation et de celle supposée de leur partenaire.

Nous allons relater — à titre d'illustration — l'une de ces recherches, qui concerne l'étude de la représentation du partenaire (cf. Abric et Kahan, 1972). Il s'agit de montrer que le comportement du sujet n'est pas dicté par le *comportement effectif* du partenaire, mais par la représentation de ce partenaire. Autrement dit que la représentation de l'autre agit comme *filtre interprétatif* : c'est en fonction de cette représentation que son comportement est interprété, un même comportement effectif pouvant donner lieu à des réactions comportementales radicalement différentes selon la signification qui lui est attribuée.

Les deux variables manipulées concernent :

— *La représentation du partenaire* : dans l'une des deux situations expérimentales, le sujet pense jouer avec un *Autre*, étudiant comme lui. Dans l'autre situation, il pense jouer avec une *Machine*.

— *Le comportement effectif du partenaire* : l'interaction étant manipulée à l'insu des sujets, les réponses du partenaire qu'ils recevaient provenaient en fait de l'expérimentateur et pouvaient correspondre :

- soit à un comportement « *adaptatif* » (on renvoie au sujet systématiquement le choix qu'il a lui-même effectué au coup précédent) ;

- soit à un comportement « rigide », c'est-à-dire fixé à l'avance (répartition au hasard d'un nombre équivalent de choix coopératifs ou compétitifs).

Les deux principales hypothèses peuvent être formulées en ces termes :

- la représentation du partenaire détermine le niveau de coopération atteint dans chaque situation : la représentation d'un partenaire « humain » favorisant la coopération ;
- la représentation du partenaire joue un rôle plus important que son comportement effectif, en particulier dans la première phase de l'interaction.

Sans entrer dans le détail, les résultats confirment les hypothèses. Le tableau I montre en effet que le niveau de coopération est toujours plus élevé quand la représentation de l'autre est celle d'un partenaire réel plutôt qu'un partenaire machine, et cela quel que soit le comportement réel adopté par ce partenaire.

		comportement		
		ADAPTATIF	RIGIDE	
REPRESENTATION	Autre	.58	.51	.54
PARTENAIRE	Machine	.41	.30	.35
		.49	.44	

TABLEAU I. — Proportion des choix coopératifs (sur l'ensemble du jeu)

Par ailleurs, l'analyse des représentations du partenaire et de leur évolution (obtenues par différents questionnaires passés par les sujets avant, pendant et après l'interaction) montre que les informations reçues par le sujet au cours de l'interaction sont bien *interprétées dans le sens de la représentation initiale* et que ces représentations « résistent » à la réalité du comportement. Par exemple, la dimension « rigide », centrale dans la représentation de la machine, se maintient, même lorsque les sujets perçoivent que la machine émet des réponses adaptatives : cette réaction est alors interprétée comme une marque de

rigidité, de par son caractère systématique, alors que le même comportement d'un partenaire humain est, lui, interprété comme manifestant de la « souplesse » comportementale. La signification du comportement est donc bien induite par la représentation initiale.

Ce résultat confirme ceux obtenus par E. Apfelbaum (1967) avec le même dispositif expérimental : c'est la réactivité perçue du partenaire qui est l'élément déterminant de l'instauration d'une relation coopérative entre deux sujets.

Représentation sociale, résolution de problème et performance

a / Représentation de la tâche. — Nous avons réalisé (Abric, 1971) une recherche expérimentale dont l'objectif était de montrer que le comportement d'un groupe — sa performance, sa structure de communication — est déterminé non pas par le type de tâche qu'il effectue comme l'affirmaient Faucheux et Moscovici (1960) et Flament (1965) mais par la représentation de la tâche. Ces auteurs montraient, par exemple, que le type de tâche produisait une structure de groupe déterminée : les tâches de résolution de problème amenaient l'émergence de structure de communications centralisées, les tâches de créativité des structures non centralisées. Nous avons donc repris ces deux types de tâche, en induisant pour chacune d'elles deux représentations différentes selon le groupe, définissant ainsi quatre situations expérimentales :

Tâche résolution de problème - représentation résolution problème ;

Tâche résolution de problème - représentation créativité ;

Tâche créativité - représentation résolution problème ;

Tâche créativité - représentation créativité.

Les résultats, spectaculaires, montrent que ce n'est pas la nature de la tâche, mais la représentation que le groupe en a qui détermine la structure des communications. Par exemple, la représentation résolution de problème empêche l'apparition de structures non centralisées même lorsque la tâche le nécessite. Quant à la représentation créativité elle favorise — quelle que soit la tâche réelle — l'apparition de structures non hiérar-

chisées. De plus, on constate que pour une même tâche, deux représentations différentes amènent le groupe à adopter deux démarches cognitives différentes.

Dans la même perspective, Codol (1972) montre qu'il existe pour une tâche donnée une adéquation entre la représentation de la tâche, le type de relations qui s'établit entre les membres d'un groupe et les comportements adoptés. Si la tâche est présentée comme « logique » elle entraîne un comportement compétitif. Par contre, cette même tâche représentée comme « résolution de problème en groupe » détermine alors essentiellement des conduites coopératives.

b / Représentation du destinataire. — Une recherche plus récente (Abric, 1986), s'intéresse à un élément fondamental de la situation de travail : le destinataire de la tâche, c'est-à-dire celui pour qui le sujet travaille.

La tâche proposée aux sujets consiste à construire à partir de certaines règles un maximum de figures différentes avec sept bâtonnets.

L'induction de la représentation du destinataire était réalisée durant la phase de présentation de l'expérience. Dans un cas on annonçait aux sujets qu'ils participaient à une recherche réalisée pour leur propre enseignant de l'université (condition : *représentation d'un destinataire à statut élevé*), dans l'autre cas où la recherche était réalisée pour des étudiants comme eux dans le cadre de leur mémoire de maîtrise (condition : *représentation d'un destinataire à statut équivalent*).

L'hypothèse que nous formulons consiste à dire que ce n'est pas la nature du problème proposé qui est déterminante dans la performance, c'est le rapport de l'individu à ce problème, c'est-à-dire la représentation de la situation pour lui, le contexte représenté.

La situation « destinataire professeur » induit une certaine représentation de la situation, fortement socialisée, c'est-à-dire où sont intériorisées tout un ensemble de normes, en particulier *des normes de production*. Elle devrait donc entraîner une performance globale plus élevée que celle pour un destinataire de statut équivalent.

Par contre, la représentation « destinataire étudiant », où les normes de production, l'aspect évaluatif, sont moins mar-

qués, devrait favoriser l'aspect *qualitatif* de la production et de la créativité.

Les résultats confirment ces hypothèses (cf. tableau II) :

	Destinataire Professeur	Destinataire Étudiant
Figures proposées	27,1	21,6
Performance brute	12,4	12,3
Originalité de la production	.45	.57

TABLEAU II. — Résultats obtenus (situation compétence)

En effet, si nous constatons que la performance apparente est identique dans les deux situations (12,4 et 12,3), l'ensemble des résultats par contre montre bien que la représentation du destinataire détermine deux stratégies cognitives radicalement différentes :

— *Avec un destinataire professeur* : une hyperactivité cognitive amenant une forte production, et donc un rendement apparent élevé (27 figures proposées), mais une relative inefficacité ou du moins une production qualitativement faible (.45). *Démarche cognitive centrée sur la quantité, la production.*

— *Avec un destinataire étudiant* : une activité cognitive moins forte, plus économique, aboutissant à un rendement apparemment plus faible (21,6), mais en fait relativement meilleur (.57). Le travail est moindre, mais il est plus efficace. *Démarche cognitive centrée sur la qualité, le contrôle.*

Ces résultats montrent que les sujets n'abordent pas une situation de manière neutre et univoque. *Les éléments du contexte (ici le destinataire) véhiculent une représentation de la situation, une signification.* Et c'est cette représentation de la situation qui détermine le niveau d'implication du sujet, sa motivation et l'amène à mobiliser plus ou moins et de manière différente ses capacités cognitives.

*Fonction anticipatrice des représentations
dans l'interaction des groupes*

W. Doise a effectué tout un ensemble de recherches sur le processus de catégorisation sociale qui interviennent dans l'interaction entre groupes. L'une de ces recherches (Doise, 1969) porte sur l'analyse des représentations d'un groupe placé en situation d'interaction compétitive avec un autre groupe (jeu à motivation mixte).

Dans cette expérience, chaque sujet, après s'être familiarisé avec la tâche proposée, devait décrire sur une échelle de motivations, les caractéristiques qu'il attribuait à lui-même, aux membres de son propre groupe et à l'autre groupe.

Le résultat le plus important est celui qui montre qu'avant même l'interaction, les sujets attribuent des motivations plus compétitives au groupe adverse qu'à leur partenaire ou qu'à eux-mêmes. Ainsi, et avant l'interaction, « le groupe adverse est déjà investi des caractéristiques qui permettent de justifier un comportement compétitif à son égard ». La nature de la représentation de la situation élaborée par un groupe (ici centrée sur les aspects compétitifs) intervient donc directement pour déterminer une représentation de l'autre groupe. Elle permet dès lors au groupe de se donner une identité face au groupe adverse, d'une part, et d'adopter un comportement compétitif qui se justifie par les caractéristiques attribuées à l'adversaire, d'autre part. L'existence de ces représentations *préalables à l'interaction* permet de comprendre que dans bon nombre de situations les jeux sont faits à l'avance, indépendamment des attitudes réelles et des comportements effectifs de l'autre groupe. La représentation précède l'action, la prédétermine. Elle est déjà, comme le dit Doise, « une action sur la réalité sociale ».

RECHERCHES SUR LA STRUCTURE INTERNE
ET LA DYNAMIQUE DES REPRÉSENTATIONS

*Le fondement des recherches :
la théorie du noyau central (Abric, 1988)*

Cette théorie s'articule autour d'une hypothèse générale : « Toute représentation est organisée autour d'un noyau central. » Ce noyau central est l'élément fondamental de la représentation, car c'est lui qui détermine à la fois la signification et l'organisation de la représentation.

Le noyau central — ou noyau structurant — d'une représentation assure deux fonctions essentielles :

- une fonction génératrice : il est l'élément par lequel se crée, ou se transforme, la signification des autres éléments constitutifs de la représentation. Il est ce par quoi ces éléments prennent un sens, une valence ;
- une fonction organisatrice : c'est le noyau central qui détermine la nature des liens qui unissent entre eux les éléments de la représentation. Il est en ce sens l'élément unificateur et stabilisateur de la représentation.

Ce noyau central de la représentation est déterminé d'une part par la nature de l'objet présenté, d'autre part, par la relation que le sujet entretient avec cet objet. Plus précisément, c'est la finalité de la situation dans laquelle est produite la représentation qui va en déterminer le ou les éléments centraux (Abric, 1988, p. 69).

Le noyau central est un sous-ensemble de la représentation, composé d'un ou de quelques éléments, dont l'absence déstructurerait ou donnerait une signification radicalement différente à la représentation dans son ensemble. Il est par ailleurs l'élément le plus stable de la représentation, celui qui résiste le plus au changement. Une représentation est donc susceptible d'évoluer et de se transformer superficiellement par un changement du sens ou de la nature de ses éléments périphériques. Mais elle ne se transforme radicalement — elle change de

signification — que lorsque le noyau central lui-même est remis en cause. C. Flament dans un travail récent (1987) complète et nuance cette théorie en montrant comment les éléments périphériques peuvent être considérés comme des schèmes jouant un rôle décisif dans le fonctionnement du système de représentation.

*Recherche sur l'émergence d'un noyau central
comme élément constitutif d'une représentation sociale*

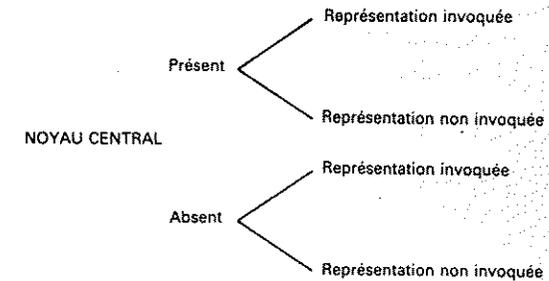
L'objectif de cette recherche est de vérifier l'existence d'un noyau central de la représentation et son caractère stable et organisateur.

Dans une première phase, nous nous sommes efforcés d'étudier en détail la représentation d'un objet particulier : l'artisan. Trois sources d'informations sont utilisées : une importante étude qualitative réalisée à l'échelon national, une épreuve d'association de mots (103 sujets étudiants) et une épreuve de tris successifs hiérarchisés (55 étudiants). L'ensemble de ces études nous permet de définir le noyau central de la représentation de l'artisan. Il comprend cinq items : travailleur manuel, amour du métier, travail personnalisé, travail de qualité et apprenti.

La seconde phase est constituée par la recherche expérimentale elle-même : la tâche demandée aux sujets (92 étudiants) consiste en une épreuve de mémorisation. Il s'agira de restituer immédiatement après l'audition (mémoire immédiate) puis une heure après (mémoire différée) une liste de 30 mots associés à l'artisan.

Pour la moitié des sujets les cinq éléments du noyau central figurent dans la liste (*condition noyau central présent*) pour l'autre moitié ces mots sont absents et remplacés par des éléments périphériques (*condition noyau central absent*).

Par ailleurs, dans chacune des conditions, il est annoncé aux sujets soit qu'ils vont entendre « une liste de mots » (*représentation sociale non invoquée*), soit une « liste de mots ayant trait à l'artisan » (*représentation sociale évoquée*). Le plan expérimental définit donc quatre situations.



Les deux principales hypothèses sont les suivantes :

H1 : Les éléments centraux de la représentation seront les mieux mémorisés surtout bien entendu en mémoire différée, compte tenu de leur statut d'organisateur de la représentation.

H2 : Lorsque les éléments centraux sont absents de la liste, les sujets auront tendance à les réintroduire dans leur mémoire lorsqu'ils restituent une liste associée à la représentation (condition représentation sociale invoquée), éléments centraux étant nécessaire à l'organisation et la signification de la représentation.

Le tableau III permet de vérifier l'hypothèse 1 :

	Représentation		Représentation	
	Invoquée	non invoquée	Invoquée	non invoquée
Éléments centraux	.73	.78	.77	.76
Éléments périphériques	.61	.65	.55	.53
	MÉMOIRE IMMÉDIATE		MÉMOIRE DIFFÉRÉE	

TABLEAU III. — Proportion de mots mémorisés

Les éléments du noyau central sont restitués significativement mieux que les éléments périphériques (différence significative : .05 en immédiat, .001 en différé) en particulier en mémoire différée.

Quant au tableau IV, il permet de confirmer l'hypothèse 2 : dans une situation de mémorisation d'une représentation, on constate que les sujets restituent des éléments centraux absents. Ces fausses restitutions concernent significativement

plus ($p < .01$) les éléments centraux que les éléments périphériques. La réintroduction de ces éléments centraux manifeste bien le fait qu'ils sont nécessaires aux sujets pour redonner un sens à la représentation mémorisée.

	Représentation		Représentation	
	Invoquée	non invoquée	Invoquée	non invoquée
Éléments centraux	.14	.09	.20	.13
Éléments périphériques	.06	.09	.09	.12
	MÉMOIRE IMMÉDIATE		MÉMOIRE DIFFÉRÉE	

TABLEAU IV. — Proportion d'éléments absents réutilisés

Ces résultats ne constituent pas à eux seuls une démonstration de l'existence et de l'importance du noyau central, mais ils nous semblent en apporter une première et modeste vérification expérimentale.

Recherche sur le rôle du noyau central dans la transformation d'une représentation

Une série de recherches de P. Moliner (1988) vise à étudier les processus qui entraînent la transformation d'une représentation. L'objet de représentation choisi concerne le « groupe idéal » dont les travaux de Flament (1984) ont montré qu'il s'organise autour de deux éléments centraux : *la fraternité et l'égalité*.

L'expérience comprend deux phases :

- une phase « AVANT », où l'on présente aux sujets un petit texte décrivant un « bon groupe » ;
- une phase « APRÈS », où l'on donne à ces sujets une nouvelle information concernant le groupe en question.

À la fin de chacune des phases ils remplissent un questionnaire visant à caractériser le groupe présenté.

L'information donnée dans la phase après constitue la variable expérimentale : elle vise à mettre en cause :

- soit un élément du noyau central : l'égalité (on informe les sujets que dans le groupe décrit l'un des membres donne des ordres aux autres) ;
- soit un élément périphérique de la représentation : la communauté d'opinions (information nouvelle : tous les membres du groupe ne partagent pas les mêmes opinions).

Les résultats obtenus montrent que lorsque c'est un élément périphérique de la représentation qui est mis en cause, une majorité de sujets (73 %) conservent cette représentation. Par contre, si c'est un élément du noyau central qui est contesté, 78 % des sujets pensent que le groupe en question n'est plus un groupe idéal : *ils changent de représentation*. Les analyses de Moliner mettent alors en évidence l'émergence d'une nouvelle représentation, celle dite d'un « bon groupe hiérarchisé ».

La recherche de Moliner constitue la première recherche expérimentale visant à analyser et expliquer la dynamique de l'évolution et de la transformation d'une représentation : c'est la mise en cause d'un élément du noyau central qui est nécessaire à la transformation de la représentation.

CONCLUSIONS

Le premier apport de ces recherches expérimentales est l'administration de la preuve que les comportements individuels ou de groupe sont directement déterminés par les représentations élaborées dans et à propos de la situation et de l'ensemble des éléments qui la constituent. Trop peu de recherches malheureusement abordent le problème des relations qu'entretiennent entre eux les différents éléments de cette représentation de la situation (citons à ce sujet les travaux de Codol, 1972). Par contre, et c'est un deuxième apport essentiel, ces recherches ont pu décrire et analyser les mécanismes et les fonctions des représentations.

Grille de lecture et de décodage de la réalité, les représenta-

tions produisent l'*anticipation* des actes et des conduites (de soi et des autres), l'*interprétation* de la situation dans un sens préétabli, grâce à un système de *catégorisation* cohérent et stable. Initiatrices des conduites, elles permettent leur *justification* par rapport aux normes sociales, et leur *intégration*. Le fonctionnement opératoire aussi bien des individus que des groupes est directement dépendant du fonctionnement symbolique.

Enfin, les quelques recherches récentes centrées sur l'organisation et la dynamique évolutive des représentations présentent à notre avis un intérêt essentiel dans une époque où le problème des mentalités et de l'évolution de ces mentalités apparaît comme un problème social crucial. De ce point de vue l'approche expérimentale ne peut cependant apporter que quelques réponses, fondamentales mais limitées. Car c'est sur le terrain que s'élaborent, se vivent et se transforment les représentations sociales. Et nul ne peut, qui s'intéresse à ce thème, considérer l'approche expérimentale comme exclusive. Les enquêtes, les études qualitatives constituent des outils indispensables et souvent plus riches d'informations — y compris théoriques — pour la connaissance et l'analyse des représentations sociales.

RÉFÉRENCES

- Abric J.-C., *Représentation de soi, représentation du destinataire et créativité*, Communication au colloque du CREPCO, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1986.
- Codol J.-P., *Représentations et comportements dans les groupes restreints*, Thèse de 3^e cycle, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1972.
- Doise W., Stratégie de jeu à l'intérieur et entre groupes de nationalités différentes, *Bulletin du CERP*, 1969, 18, 13-26.
- Doise W., *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982.
- Faucheux C., Moscovici S., Etude sur la créativité des groupes : tâche, structure des communications et réussite, *Bulletin du CERP*, 1960, 9, 11-22.
- Flament C., *Réseaux de communication et structure de groupe*, Paris, Dunod, 1965.
- Flament C., From the bias of structural balance to the representation of the group, in R. Farr et S. Moscovici (eds), *Social Representations*, Cambridge University Press, 1984.

- Grisez J., *Méthodes de la psychologie sociale*, Paris, PUF « SUP », 1975.
- Mardellat R., *Rôle des représentations, du contexte, de la place et du niveau d'implication en situation d'interaction conflictuelle*, Thèse de doctorat 3^e cycle, Université de Provence, 1980, 432 p.
- Moliner P., *La représentation sociale comme grille de lecture*, Thèse de doctorat de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1988.
- Tajfel H., Experiments in a vacuum, in I. Israel, H. Tajfel, *The context of social psychology : A critical assessment*, London, Academic Press, 1972.

9

Structure et dynamique des représentations sociales*

Claude Flament

Le terme représentation est utilisé dans bien des secteurs des sciences humaines (et au-delà), avec des sens bien différents, et souvent très flous (cf. Ehrlich, 1985, et le présent ouvrage). Il en est parfois de même des représentations sociales, quand on oublie des caractéristiques minimales (comme, par exemple, le fait que chaque représentation sociale est partagée par les membres d'une population donnée, Moscovici, 1981).

Les recherches que nous menons avec Jean-Claude Abric (réflexion, travaux de terrain et de laboratoire) visent à mettre en évidence quelques points de repère, afin que la théorie des représentations sociales devienne plus heuristique pour la pratique sociale comme pour la recherche.

Considérons un objet x , quelconque, et une population homogène par rapport à cet objet. Supposons que nous possédions le corpus praxéo-discursif contenant l'enregistrement de toutes les pratiques et tous les discours des membres de notre population relativement à l'objet x . Même une très bonne étude de représentation n'atteint pas ce corpus, mais on doit s'efforcer de recueillir un échantillonnage représentatif; un bon exemple d'un tel travail est la recherche de Jodelet (1985).

Procédant à l'analyse segmentaire de ce corpus, on met

* Ce chapitre reprend et développe l'essentiel d'un travail antérieur (Flament, 1987).

toujours en évidence des segments de significations locales très diverses, divergentes, souvent même contradictoires. On peut considérer deux segments praxiques, ou deux segments discursifs, ou un segment praxique et un segment discursif; ainsi (Jodelet, 1985), on peut dire que la folie n'est pas contagieuse, et avoir, avec des fous, des pratiques d'hygiène destinées à prévenir la contagion.

Mais sur la base d'études approfondies de représentation nous pensons pouvoir invoquer le postulat cognitiviste qui affirme que ce corpus, pris dans sa totalité, est cohérent, en tant que reflétant une structure cognitive, donc une structure cohérente, même si le principe assurant la cohérence d'une représentation se trouve rarement en première analyse.

Nous avons observé deux cas opposés :

Premier cas : le lieu de cohérence du champ représentatif de l'objet x est dans la représentation d'objets y, z, \dots , plus ou moins liés à x . Exemple (Abric, 1979) : des hommes d'affaires, habitués à voyager par le train, disent que la correspondance entre deux trains est très pénible / est assez agréable. Elle est pénible lorsqu'elle fait passer d'un train de prestige à un train médiocre; elle est agréable dans le cas inverse. Donc, la représentation de la correspondance entre deux trains n'est pas autonome : elle renvoie à la représentation des trains (objet y) en liaison avec l'image de soi (objet z) qu'ont les hommes d'affaires (seul un train de prestige est digne d'eux).

Deuxième cas : le lieu de cohérence de la représentation de l'objet x est au niveau même de cet objet. Exemple (Jodelet, 1985) : on observe des paysans qui hébergent des malades mentaux qui ne sont pas de la famille; dans certains foyers, le malade est intégré à la famille; dans les autres, au contraire, il est ségrégué. L'opposition des pratiques est si nette que, dans un premier temps de sa recherche, l'auteur a fait l'hypothèse de l'existence de deux représentations. Mais l'approfondissement du travail a montré l'unicité de la représentation à travers toute la population étudiée; la cohérence est assurée par une théorie psychiatrique naïve, qui voit l'organisme, en ce qui concerne la maladie mentale, polarisé entre le cerveau et les nerfs : les malades du cerveau sont inoffensifs et peuvent être intégrés; les malades des nerfs sont dangereux et doivent

être ségrégués. Donc, la cohérence du corpus relatif à la maladie mentale est une théorie naïve de la maladie mentale. Dans un tel cas, nous parlerons de représentation autonome.

Nous n'avons pas observé de cas intermédiaires, si ce n'est, peut-être, dans le travail de Syngery-Bensaïd (1984) sur la représentation de la mutualité chez des mutualistes : des thèmes importants se rapportent directement à la mutualité (objet x), mais d'autres sont comparatifs : la mutuelle, c'est comme la Sécurité sociale (objet y), le syndicat (objet z), ce n'est pas comme une assurance (objet t). Mais on peut penser qu'il s'agit là d'un état transitoire d'une représentation en cours de transformation. C'est ce que suggèrent fortement des entretiens récents avec de *vieux* mutualistes, qui semblent bien avoir eu, autrefois, une représentation autonome de la mutualité. Inversement, les très jeunes mutualistes semblent n'avoir, actuellement, qu'une idée extrêmement floue de la mutualité. Il s'agirait donc d'une représentation autrefois autonome, en voie de disparition.

Quoi qu'il en soit, dans la suite, nous ne nous intéresserons qu'aux représentations autonomes. Parce que ce sont sur elles qu'actuellement nous avons le plus de choses à dire. Peut-être aussi parce qu'il semble que l'objet d'une représentation autonome est un objet social important : la santé et la maladie (Herzlich, 1969) ; le groupe idéal (Flament, 1982) ; la maladie mentale (Jodelet, 1985) ; l'intelligence et son développement (Mugny et Carugati, 1985)... pour ne citer que quelques travaux ayant explicitement reconnu l'autonomie de la représentation, quelle que soit la terminologie utilisée.

Le lieu de cohérence d'une représentation autonome, c'est le noyau central de la représentation (Abric, 1976, 1984, 1988). Mugny et Carugati (1985) parlent de noyau dur, et Doise (1985) de principe organisateur. Les auteurs donnent à penser que pour eux ces notions sont essentiellement équivalentes, bien que chaque choix terminologique souligne un aspect de cette notion de noyau, encore bien peu élaborée. Ce qui semble sûr, c'est que ce noyau est une structure qui organise les éléments de la représentation, et leur donne sens.

LE NOYAU CENTRAL

Pendant longtemps, la théorie du noyau central d'une représentation autonome est restée hypothétique. Moliner (1988) en a fait récemment la démonstration expérimentale. Il est bien connu que les éléments d'une structure cognitive sont affectés d'un gradient *quantitatif* de centralité (ou de saillance, ou d'importance). La théorie d'Abric ajoute la notion de centralité *qualitative* et *structurale*, le noyau central. Or, des études empiriques montrent que l'on peut observer des éléments de centralité (très forte) *égale quantitativement*, mais qui se différencient *qualitativement*, certains faisant partie du noyau central, les autres non (cf. fig. 1).

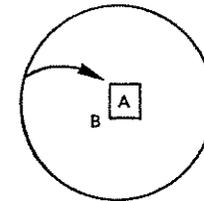


FIG. 1. — La flèche symbolise la centralité quantitative, croissant de la périphérie vers le centre ; le carré symbolise le noyau central. Les éléments A et B ont même centralité quantitative, mais A est dans le noyau, et B non.

Moliner utilise la représentation du « groupe idéal » (c'est le terme utilisé par les sujets, des étudiants de l'Université Paul-Valéry), dont on sait (Flament, 1982) que le noyau central est constitué des éléments « amitié » et « pas de hiérarchie ». On décrit un ensemble d'individus, Pierre, Paul, Jacques, qui manifestement sont très amis, et on demande quelle est la probabilité pour que, dans cette situation, on ait :

- A : une absence de hiérarchie ;
- B : une grande convergence d'opinions.

Sur chacun de ces deux items, on enregistre une probabilité moyenne d'environ 95 %. Mais A est dans le noyau central, et B ne l'est pas.

Dans une deuxième étape de l'expérience, on divise aléatoirement la population en deux sous-groupes. Au premier sous-groupe, on déclare que l'observation attentive de individus en question montre que, lorsque se présente une difficulté, c'est toujours Pierre qui donne des ordres ; donc, on met en cause l'absence de hiérarchie. Au deuxième sous-groupe, on déclare que ces individus sont souvent en profond désaccord : donc, on met en cause la convergence d'opinions.

De façon abstraite, on induit l'utilisation de la représentation du groupe idéal comme grille de décryptage d'une situation, puis on met en cause deux éléments d'égalité centralité quantitative forte, mais se différenciant qualitativement, l'un étant dans le noyau, l'autre non.

La théorie structurale du noyau central permet de prévoir que la mise en cause d'un élément du noyau entraîne le rejet de la représentation « groupe idéal » comme grille de décryptage de la situation (un groupe égalitaire ne peut être hiérarchisé). Au contraire, la mise en cause d'un élément hors du noyau ne nécessite pas le rejet de la grille de décryptage, et, étant donné l'inertie des structures cognitives, on peut considérer qu'il s'agit bien toujours d'un « groupe idéal », même s'il est un peu bizarre.

Les résultats expérimentaux montrent que c'est bien ce qui se passe (cf. tableau suivant).

<i>Mise en cause de</i>		
<i>Conclusion</i>	<i>Absence de hiérarchie</i>	<i>Convergence d'opinions</i>
C'est un groupe idéal	21,5	73,3
Ce n'est pas un groupe idéal	78,5	26,7
Total	100	100

la périphérie d'une représentation

Autour du noyau central, et organisés par lui, se trouvent des éléments périphériques. Il ne s'agit pas d'un gradient de centralité : les éléments périphériques sont hors du noyau central — mais ils peuvent en être lointains, ou très proches, comme on l'a vu au paragraphe précédent.

Nous pensons que ces éléments périphériques sont des schèmes ; nous nous référons aux diverses théories des schèmes (voir par exemple : Arnault de La Ménardière et de Montmolin, 1985), dont la plus connue est la théorie des « scripts » de Schank et Abelson (1977) (cf. Fayol et Monteil, 1988).

Un script (en bon français : un scénario) est la description d'une séquence d'actes essentiels dans une situation comme, par exemple (Bower *et al.*, 1979), le script « aller au restaurant » qui peut se résumer par : « entrer, commander, manger, payer, sortir ». D'autres théories de schèmes ont été proposées (cf. Carlston et Wyer, 1979).

Considérer ces schèmes comme éléments périphériques d'une représentation sociale, c'est affirmer qu'ils sont organisés par le noyau central de la représentation (principe d'organisation qui n'a généralement pas d'équivalent dans les théories sus-citées).

Les schèmes périphériques assurent le fonctionnement quasi instantané de la représentation comme grille de décryptage d'une situation : ils indiquent, de façon parfois très spécifique, ce qui est *normal* (et par contraste, ce qui ne l'est pas), et donc, ce qu'il faut faire comprendre, mémoriser... Ces *schèmes normaux* permettent à la représentation de fonctionner économiquement, sans qu'il soit besoin, à chaque instant, d'analyser la situation par rapport au principe organisateur qu'est le noyau central.

Dans certaines études, comme celle de Moliner décrite plus haut, les éléments périphériques ne sont pas présentés comme des schèmes, mais comme des caractéristiques de l'objet de représentation. Mais on peut soutenir facilement que la caractéristique « convergence d'opinions » résume un ensemble de schèmes permettant à un groupe idéal de fonctionner : « Je m'attends à ce que les autres soient d'accord », « en cas de désaccord apparent, il faut aller au-delà des apparences », etc.

On peut également considérer les éléments du noyau central comme des schèmes : par exemple, « absence de hiérarchie » en ce qui concerne le groupe idéal. Mais, outre la différence structurale fondamentale que nous avons étudiée, il semble que les schèmes (ou éléments, ou caractéristiques) du noyau central soient beaucoup plus *abstraits* que les autres. Ainsi, « égalité » est plus abstrait que « convergence d'opinions », ce dernier terme pouvant du reste être considéré comme conséquence du premier.

Nous avons envisagé le rôle *normal* des schèmes périphériques, celui de décryptage d'une situation normale. Mais les situations ne sont pas toujours normales : pour diverses raisons, certains aspects d'une situation peuvent être en désaccord avec certains aspects de la représentation. Si ces désaccords s'inscrivaient directement dans le noyau central de par le caractère structural de celui-ci, il y aurait immédiatement déstructuration de la représentation. S'il en était ainsi, les représentations sociales se transformeraient constamment, ce qui n'est pas ce que l'on constate.

En fait, la périphérie de la représentation sert de zone tampon entre une réalité qui la met en cause, et un noyau central qui ne doit pas changer facilement. Les désaccords de la réalité sont absorbés par les schèmes périphériques, qui, ainsi, assurent la stabilité (relative) de la représentation. Nous verrons que le *même mécanisme*, lorsqu'il va en s'amplifiant, permet d'expliquer la transformation d'une représentation.

IDÉOLOGIE ET REPRÉSENTATION

Il arrive qu'un discours idéologique soit en désaccord avec une représentation. Par exemple, depuis le début des années 70, le discours écologiste contredit la représentation de la nature et de la chasse qu'ont les chasseurs. Guimelli (1988) pensait que l'évolution des mentalités des chasseurs répondait à cette agression idéologique ; l'étude scientifique du problème n'a permis de mettre en évidence aucune trace de ce phénomène.

Certes, un tel résultat négatif ne prouve rien en général. Et, dans le cas d'un discours *extérieur* au groupe étudié, la psychologie sociale peut évoquer des mécanismes classiques de défense : imperméabilité au discours d'autrui, par exemple.

Mais il semble que l'effet d'une idéologie *interne* au groupe soit également sans influence sur la représentation en ce qu'elle a d'essentiel, c'est-à-dire, dans notre perspective structuraliste, sur le noyau central de la représentation. La représentation de genre (masculin/féminin) contient l'affirmation d'une différenciation sexuée des activités (Hurtig et Pichevin, 1985 ; Catherine Flament, 1986 ; Lofredi, 1986). Historiquement et culturellement, la frontière entre activités masculines et activités

féminines a beaucoup varié, mais le principe de la différenciation, élément du noyau central, reste sans changement y compris, selon une étude en cours, chez des groupes « alternatifs » allemands (verts, pacifistes, féministes...) qui ont une très forte idéologie niant toute différenciation sexuée.

Ce manque apparent d'interaction profonde entre deux secteurs de l'idéal, idéologies et représentations, est intrigant : c'est un problème ouvert.

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS

Si nos recherches n'ont pas permis de mettre en évidence une éventuelle action de l'idéologie sur le noyau central d'une représentation, par contre, ces recherches ont montré le rôle prépondérant des pratiques sociales dans le déclenchement de transformations profondes des représentations (au niveau de leur noyau central).

Certaines *circonstances*, indépendantes d'une représentation, peuvent amener une population à avoir des pratiques en désaccord, plus ou moins violent, avec la représentation (nous donnerons divers exemples dans un instant). Comme nous l'avons suggéré plus haut, ces désaccords s'inscrivent d'abord dans les schèmes périphériques qui se modifient tout en protégeant, pour un temps, le noyau central. Si le phénomène s'amplifie, le noyau central peut être atteint et se transforme, structurellement, ce qui est le critère d'une réelle transformation de la représentation.

Nous avons constaté deux cas extrêmes de désaccord entre pratiques et représentation :

- les pratiques sont en *contradiction* explicite avec la représentation ; on voit alors apparaître ce que nous appelons des *schèmes étranges*, et la transformation éventuelle de la représentation est brutale, en rupture avec le passé ;
- les pratiques sont admises par la représentation, mais elles étaient rares, alors que les circonstances les rendent maintenant très fréquentes ; on voit alors se modifier le *niveau d'activation* des schèmes périphériques, et la transformation éventuelle de la représentation est progressive, sans rupture avec le passé.

SCHÈMES ÉTRANGES
ET TRANSFORMATION BRUTALE D'UNE REPRÉSENTATION

C'est le cas où les pratiques nouvelles sont en contradiction explicite avec la représentation ; cette contradiction s'inscrit dans les schèmes périphériques. Un schème périphérique fonctionne comme le pare-choc d'une voiture : il protège, en cas de nécessité, les parties essentielles de la voiture, mais il peut être cabossé.

Ainsi, les schèmes normaux (ceux qui prescrivent les comportements et ne sont pas encore cabossés), sous l'influence d'éléments étrangers, se transforment en ce que nous appelons des schèmes étranges, qui apparaissent comme ayant quatre composantes étroitement imbriquées :

- 1 / le rappel du normal ;
- 2 / la désignation de l'élément étranger ;
- 3 / l'affirmation d'une contradiction entre ces deux termes ;
- 4 / la proposition d'une rationalisation permettant de supporter (pour un temps) la contradiction.

Bien que nous pensions que ces schèmes sont partie intégrante de la représentation — c'est-à-dire sont bien des schèmes cognitifs — nous n'en avons pour l'instant qu'un repérage discursif, comme le suggère notre définition. Le problème se complique lorsqu'on remarque que, parfois, certaines des composantes des schèmes étranges sont allusives, voire implicites, ce qui oblige à se référer au contexte social, et pas seulement discursif.

Exemple (Domo, 1984) ; dans certaines régions du Cameroun, dans les années 50, les colonisateurs ont introduit la culture du riz, accrochant le paysan à une économie monétaire, mais l'amenant à des pratiques contraires à la mentalité traditionnelle, qui tourne autour de la culture du mil (avec, dans le village étudié, des greniers à mil protégés par les ancêtres...) et d'une économie de troc. Qu'il y ait contradiction est suggéré par toute l'étude : par exemple, en réponse à un questionnaire, sont, simultanément et universellement, déclarées vraies les deux phrases : « Le riz, c'est la richesse », « Le riz c'est la mort. »

Et lorsqu'on présente une image montrant un paysan camerounais versant du riz dans un grenier à mil, on enregistre des commentaires qui expriment des schèmes étranges : par exemple : « On peut mettre du riz dans un grenier à mil, mais pas trop, car sinon il explose. » Il y a donc problème à mettre du riz dans ce grenier, mais s'il n'explose pas, c'est que les ancêtres ne sont pas fâchés.

La contradiction peut être individuelle (mais toujours dans un cadre social donné) : ainsi, des jeunes femmes exerçant un métier masculin énoncent des schèmes étranges, comme le montre l'analyse suivante (Catherine Flament, 1986) :

<i>Schème étrange sur le sexe des métiers</i>	<i>Composantes</i>
C'est un métier d'homme.....	rappel du normal
que les femmes	désignation de l'élément étranger
peuvent faire aussi bien	énoncé d'une contradiction (par rapport à l'implicite de l'infériorité féminine)
que les garçons	
puisqu'elles sont plus	proposition d'une rationalisation permettant de supporter la contradiction
minutieuses qu'eux	

Ou ces jeunes Maghrébines de la deuxième génération qui vivent, de façon contradictoire, leur double culture : islamique dans la famille, occidentale au lycée ou à l'université. Par exemple, elles disent : « Je fume, mais ce n'est pas interdit par le Coran », ou encore : « Je suis pour la circoncision, c'est plus hygiénique. » Les entretiens étant menés par une étudiante, elle-même maghrébine de la deuxième génération, il n'était pas nécessaire de rappeler que la tradition islamique interdit de fumer, surtout aux filles, ou que l'hygiène en question n'est pas islamique, mais plutôt pasteurienne.

On remarquera, dans tous ces exemples, que la rationalisation s'appuie sur la culture qui est niée par les pratiques : référence aux ancêtres quand on cultive le riz ; minutie féminine qui autorise une femme à exercer un métier masculin ; le Coran qui n'interdit pas une pratique anti-islamique ; hygiène occidentale qui autorise une pratique islamique. On trouve, très rarement, des rationalisations s'appuyant sur les

pratiques nouvelles ; mais on peut penser que de telles rationalisations sont beaucoup moins autoconvaincantes.

Lorsque beaucoup d'éléments contradictoires viennent transformer beaucoup de schèmes normaux en schèmes étranges (comme c'est le cas dans l'étude camerounaise), on constate un grand nombre de types de rationalisations, souvent contradictoires entre eux. Nous pensons (mais, faute d'étude longitudinale, nous n'avons pas observé le mécanisme supposé) que ces rationalisations multiples accumulées finissent par créer une incohérence intra et interindividuelle, insupportable, et dont on ne peut sortir que, soit par un retour aux pratiques anciennes, soit par une restructuration du champ de représentation.

Si le retour aux pratiques anciennes est possible, le problème est éliminé (encore faut-il voir si l'épisode n'a pas laissé quelques traces). Ainsi, l'observation d'étudiants malgaches faisant leurs études supérieures en France montre une « francisation » croissante durant les trois premières années, puis une « re-malgachisation » progressive, jusqu'au retour au pays. De même, c'est en des termes semblables qu'on peut interpréter la thèse de B. Etienne (1987) sur l'apparition de l'« islamisme radical » (pour ne pas dire : intégriste) dans les pays arabes : après une période d'occidentalisation des élites arabes, il constate une phase récente d'« islamisation de la modernité » qui se traduit par un retour radical à certaines valeurs de l'islam traditionnel (mais une certaine valeur de modernité demeure).

Lorsque, pour des raisons diverses, on ne peut retourner aux pratiques anciennes, le problème se résout par une restructuration du champ de représentation.

Cette restructuration (qui semble être assez rapide une fois qu'elle est amorcée) n'est pas forcément le fait de toute la population en même temps ; on retrouve souvent les nouvelles structures mieux établies chez les jeunes, ceux qui ont fait des études...

Ce mécanisme suggère que le noyau central se fracture et que ses éléments se dispersent, chacun évoluant selon une logique propre, et se retrouvant, avec un sens modifié, intégré plus ou moins centralement dans une nouvelle représentation.

C'est un tel résultat qui a été observé à Madagascar (Andria-

mifidisoa, 1982). Selon les ethnologues, les rapports sociaux dans une communauté villageoise traditionnelle tournent autour de cinq notions (qu'il est difficile de présenter rapidement en français) : la communauté, les anciens, les « bonnes relations » (sens de ce qui se fait et ne se fait pas), la culpabilité et le châtement. Il s'agit d'un système : la communauté est régie par les anciens (seule autorité légitime) qui font respecter les « bonnes relations » et donnent des ordres ; toute infraction conduit à la culpabilité et, tôt ou tard, au châtement.

On peut penser qu'à ce système correspondait le noyau central de la représentation traditionnelle des rapports sociaux. Mais l'enquête, fin des années 70, donne une autre image (il semble que la transformation s'est produite entre 1960, au plus tôt, et 1975 environ) : par exemple, les anciens (qui en malgache, se disent « père-et-mère ») deviennent les géniteurs et participent à la représentation naissante de la famille nucléaire ; le terme désignant la communauté désigne maintenant une sorte de conseil municipal élu, et participe à la (ou les) représentation(s) du pouvoir central, qui est en cours de transformation (révolution socialiste) ; la culpabilité et le châtement sont récupérés par les religions chrétiennes.

Dans cette étude, on voit apparaître, chez les jeunes notamment, ce que nous appelons des schèmes néo-normaux, qui rappellent le normal ancien et posent les pratiques et idées récentes comme différentes, mais normales ; un jeune Malgache dit : « Autrefois, quand un ancien nous disait de faire quelque chose qui ne nous plaisait pas, c'était pénible (il fallait obéir, ou être coupable) ; maintenant, on peut essayer de faire contre-poids en s'adressant au comité (nouvelle traduction française du terme désignant la communauté). » C'est bien un changement de structure : on est passé d'une unique autorité légitime à deux autorités également légitimes, quoique sur des bases différentes, l'une traditionnelle, l'autre nouvelle.

On peut penser que, le temps aidant, une grande partie du passé s'effacera, et que les schèmes néo-normaux d'aujourd'hui deviendront les schèmes de représentations dont l'origine aura été oubliée.

C'est un passage analogue que nous invite à découvrir Mandroux (1980), en ce qui concerne les mentalités relatives à la sorcellerie au début du XVII^e siècle.

ACTIVATION DES SCHÈMES
ET TRANSFORMATION PROGRESSIVE
D'UNE REPRÉSENTATION

Il arrive assez souvent que deux (ou plusieurs) sous-populations d'une même population relativement homogène, tiennent des discours sensiblement différents sur un même objet de représentation. Dans de tels cas, on conclut généralement à l'existence de plusieurs représentations différentes. Dans notre perspective structuraliste, deux représentations ne diffèrent que si leurs noyaux centraux sont différents. Ce qui pose un problème de communication sociale : si deux sous-populations d'une même population ont, sur un même objet, des conceptions radicalement différentes, elles ne sauraient avoir, sur cet objet, de communication efficace.

Notre théorie des schèmes périphériques permet une autre approche : deux sous-populations peuvent avoir, d'un objet donné, une même représentation (c'est-à-dire un même noyau central de la représentation) et, pour des raisons circonstancielles (notamment, les pratiques individuelles), des schèmes périphériques inégalement activés — d'où des discours différents.

Larrue (1978), analysant un échantillon représentatif de la population française, conclut à l'existence de deux représentations de la culture : la « culture-savoir » et la « culture-comportement » (il s'agit notamment de l'intérêt porté à autrui ; on peut parler de l'« intelligence du cœur ») ; la première représentation se rencontre dans la « classe supérieure », l'autre dans la « classe inférieure ».

Mais Chauvet (1988), traquant des grands lecteurs de classe inférieure (hors échantillon représentatif : par relevé des adhérents à une bibliothèque municipale), trouve que ceux-ci ont une représentation de la « culture-savoir », comme les membres de la classe supérieure. L'étude suggère que toute la population a une unique représentation de la culture (en termes de noyau central), mais que les divers individus ont, pour des raisons en partie sociales, en partie personnelles, des pratiques culturelles plus ou moins intenses, d'où des niveaux variés d'activation de certains schèmes périphériques et des discours différents sur la culture.

De tels degrés d'activation de schèmes, liés à des pratiques plus ou moins intensives, ont particulièrement bien été étudiés par Guimelli (1988), dans une étude qui montre que l'évolution de ces degrés d'activation peut entraîner une transformation du noyau central d'une représentation.

Il s'agit de la représentation de la chasse et de la nature des chasseurs languedociens. Le reflet des représentations anciennes est saisi à travers la littérature cynégétique des cinquante dernières années. Dans les deux dernières décades, on a vu se développer la pression écologiste, mais aussi (sans doute est-ce le plus important) une transformation des pratiques de chasse à la suite d'une modification des gibiers (due à la myxomatose), et des pratiques écologiques (aménagement du territoire de chasse, protection de certaines espèces, repeuplement...) sont apparues.

Or, ces pratiques écologiques (sinon écologistes) correspondent à des thèmes attestés dans la littérature cynégétique d'il y a cinquante ans. Certes, à l'époque, ces thèmes n'étaient sans doute pas la préoccupation première des chasseurs de base, mais le champ représentationnel n'en contenait pas moins ces thèmes écologistes, qui ne s'opposaient en rien au thème central de la représentation de la chasse, à savoir la maîtrise des techniques de chasse. Les pratiques récentes n'ont fait qu'augmenter l'importance de ces thèmes écologiques. Et, ces deux dernières années, on a vu la fusion de tous ces thèmes en un seul, celui de la gestion du territoire de chasse. Il y a donc eu modification structurale de la représentation, mais sans rupture brutale avec le passé.

Il me semble qu'un tel processus soit fréquent historiquement. Pour la mentalité d'une époque, certaines pratiques sont légitimes bien que très rares ; les circonstances peuvent augmenter sensiblement la fréquence de ces pratiques qui, étant légitimes, sont bien acceptées mais le changement de fréquence peut, à la longue, entraîner un changement structural de la mentalité. C'est probablement ce qui s'est passé à la fin du xv^e siècle et au début du xvi^e, pendant les guerres françaises d'Italie, quand des pratiques militaires, fiscales, gestionnaires, légitimes mais précédemment rares, sont devenues fréquentes, et ont permis le passage de l'Etat féodal à l'Etat moderne (Jacquart, 1987).

CONCLUSION

Nous proposons une théorie des représentations sociales, qui tourne autour de quelques idées, somme toute, assez simples.

Une représentation sociale comporte des schèmes périphériques, structurellement organisés par un noyau central, qui est l'identité même de la représentation.

Des désaccords entre réalité et représentation modifient d'abord les schèmes périphériques, puis éventuellement le noyau central, c'est-à-dire la représentation elle-même.

S'il y a contradiction entre réalité et représentation, on voit apparaître des schèmes étranges, puis une désintégration de la représentation.

Si la réalité entraîne simplement une modification de l'activité des schèmes périphériques, il peut s'ensuivre une transformation progressive, mais néanmoins structurale, du noyau central.

Cette théorie, qui sera très sûrement insuffisante dans quelques années, ne semble pas avoir encore développé toutes ses potentialités heuristiques. C'est pourquoi il nous plaît encore d'en parler.

RÉFÉRENCES

- Abric J.-C., A theoretical and experimental approach to the study of social representation in a situation of interaction, in R. Farr and S. Moscovici (eds), *Social representation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 169-184.
- Abric J.-C., Morin M., *Les représentations du réseau ferroviaire français*, « Etudes et recherches du CIFRESH », 18, Aix-en-Provence, 1979.
- Andriamifidisoa I., *La transformation d'une représentation sociale : exemple des relations sociales à Madagascar*, Thèse de doctorat de 3^e cycle en psychologie, Université de Provence, 1982.
- Bower G. H., Black J. B., Turner T. J., Scripts in memory for texts, *Cognitive Psychology*, 1979, 11, 177-220.
- Carlston D., Wyer R., *Social cognition inference and attribution*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 1979.
- Chauvet M., *Pratiques culturelles et représentation de la culture*, Université de Provence, DEA, 1986.

- Domo J., *Identité culturelle et représentation sociale : culture du mil et culture du riz au Cameroun*, Thèse de doctorat de 3^e cycle en psychologie, Université de Provence, 1982.
- Etienne B., *L'islam radical*, Paris, Hachette, 1987.
- Fayol M., Monteil J.-M., Le script : une notion et ses usages — une revue critique, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1988 (à paraître).
- Flament C., *Femmes et techniques : de la représentation sociale des sexes ; l'exemple de l'accès récent de femmes aux métiers de la réparation mécanique et de la menuiserie*, Marseille, EHESS, 1986.
- Flament C., Du biais d'équilibre structural à la représentation du groupe, in J.-P. Codol et J.-P. Leyens (eds), *Cognitive analysis of social behavior*, La Haye, Londres, Martinus Nijhoff, 1982.
- Guimelli C., *Agression idéologique, pratiques nouvelles et transformation progressive d'une représentation sociale*, Thèse de l'Université de Provence, 1988.
- Hurtig M.-C., Pichevin M.-F., La variable sexe en psychologie : donné ou construct, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1985, 5 (2), 187-228.
- Jacquart J., Bayard, Paris, Fayard, 1987.
- Jodelet D., *Civils et bredins : représentations sociales de la maladie mentale et rapport à la folie en milieu rural*, Thèse de doctorat d'Etat, Paris, 1985.
- Larrue J., *La représentation de la culture dans les divers groupes sociaux*, Thèse, Université René-Descartes, 1978.
- Lofredi P., *Etude exploratoire de la représentation sociale des sexes chez des collégiens*, Université de Provence, DEA, 1986.
- Mandroux R., *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle : une analyse de psychologie historique*, Paris, Seuil, 1980.
- Moliner P., *La représentation sociale comme grille de lecture. Etude expérimentale de sa structure et aperçu sur ces processus de transformation*, Université de Provence, Thèse de doctorat, 1987.
- Schank R. C., Abelson R. P., *Scripts, plans goals and understandings : an inquiry into human knowledges structures*, Hillsdale, Erlbaum, 1977.
- Syngery-Bensaid J., La représentation d'objets sociaux multidimensionnels, *Bulletin de Psychologie*, 1985, 37, 833-842.

Attitudes et représentations sociales

Willem Doise

UN BREF APERÇU HISTORIQUE

Trois quarts de siècle ne se sont pas écoulés depuis que Thomas et Znaniecki (1918) ont introduit la notion d'attitude en psychologie sociale. La plupart des psychologues sociaux passent maintenant une partie importante de leur temps à étudier différentes sortes d'attitudes, lors de sondages d'opinion, lors de recherches sociométriques ou lors d'expériences de laboratoire ou de terrain, pour ne citer que quelques contextes dans lesquels des attitudes sont actuellement étudiées.

McGuire (1985, 1986) est l'un des psychologues sociaux qui suivent de près le développement des études utilisant cette notion clé. Il distingue trois grandes périodes dans l'histoire des recherches sur les attitudes. Une première période (les années 1920 et 1930) a surtout été consacrée à la mesure des attitudes, une deuxième a étudié les processus de leur changement (les années 1950 et 1960), tandis qu'actuellement une approche structurale et systémique des attitudes est développée. Deux intermédiaires s'intercalent respectivement entre la première et deuxième période (d'environ 1935 à 1955) lorsque les psychologues sociaux ont davantage investi leurs efforts dans l'étude de la dynamique des groupes et entre la deuxième et troisième période (d'environ 1965 à 1985), lorsqu'ils se sont surtout intéressés à la cognition sociale (voir à ce sujet notre chapitre sur « cognitions et représentations sociales » dans ce même volume).

Dans la suite nous utiliserons ces grandes phases décrites par McGuire comme des repères pour situer les recherches sur les représentations sociales. Celles-ci ont débuté pendant la deuxième période, mais il faut remonter aux origines pour en saisir toute l'originalité. Signalons d'emblée que notre excursion historique n'a pas pour ambition de résumer les écrits de McGuire et que nous développerons des points de vue qui ne sont pas tous imputables à notre collègue de l'Université de Yale.

Lorsque Thomas et Znaniecki (1918) publient le premier volume de leurs études sur le paysan polonais en Europe et aux Etats-Unis, ils relient valeurs sociales et attitudes psychologiques. Les premières sont considérées comme des éléments objectifs propres au mode de vie collectif et social d'un groupe, les secondes comme des tendances ou dispositions à agir, également objectives et observables, mais propres aux individus membres de ce groupe. Une préparation culinaire, une pièce de monnaie, un diplôme universitaire peuvent constituer autant de valeurs culturelles propres auxquelles les membres de cette culture s'efforcent d'accéder. Les attitudes sont pour Thomas et Znaniecki le versant psychologique d'une réalité dont le versant sociologique est constitué par les valeurs. « L'attitude est un mécanisme psychologique étudié principalement dans son déroulement par rapport au monde social et en conjonction avec des valeurs sociales » (Thomas et Znaniecki, 1918, p. 23).

L'effort de nombreux auteurs de la première période comme Thurstone et Chave (1929) ou Likert (1932) consiste à individualiser encore davantage les attitudes par la construction d'instruments de mesure visant à situer différents individus, les uns par rapport aux autres, sur des échelles d'attitudes mesurant leurs différences de disposition à l'égard d'objets d'attitudes spécifiques comme l'Eglise, un parti politique, ou les Noirs. Cette centration de l'effort sur la mesure des différences entre individus relègue à l'arrière-plan l'étude des liens entre attitudes et valeurs sociales dans le sens de Thomas et Znaniecki. Les réalités sociales objectives sont dès lors considérées comme des entités en soi qui tout au plus sont elles aussi situées sur des dimensions fixées d'avance, comme celles d'évaluation, de puissance et d'activité (Osgood, Suci

et Tannenbaum, 1957). La réalité sociale s'est rappelée à l'attention des psychologues sociaux, américains ou réfugiés aux Etats-Unis, avec la crise des années 30 et la guerre contre l'Allemagne nazie. Il ne fallait pas seulement intensifier la productivité des groupes de travail, tâche à laquelle s'est attachée la dynamique de groupe, mais aussi contrecarrer la propagande nazie et diffuser des attitudes démocratiques. Les grands projets sur les changements d'attitudes datent d'après la guerre ; ils mettent en rapport les caractéristiques de la source, du message, des moyens de communications et des récepteurs, pour détecter les conditions optimales du changement d'attitudes. Le cadre théorique de ces programmes de recherche était éclectique : il s'agissait « ... de jeter un filet théorique vaste pour attraper le plus possible de variables indépendantes, appliquant d'une manière convergente une grande variété de notions explicatives du phénomène analysé... » (McGuire, 1986, p. 99). Le style de recherche changera dans les décades suivantes lorsque des modèles théoriques plus spécifiques (comme les modèles de l'équilibre, de la dissonance et plus tard de l'attribution) sont appliqués à une grande variété de phénomènes. « La stratégie divergente pour l'élaboration d'hypothèses part d'une théorie plutôt que d'un phénomène et utilise cette théorie pour rendre compte d'une petite part de la variance. Cette stratégie détermine la manière dont les hypothèses sont vérifiées, souvent par le recours à des plans d'investigation relativement simples, avec très peu de variables indépendantes, manipulées soigneusement dans des situations bien planifiées, tandis que la variable dépendante peut se réduire à une simple mesure sur une échelle dichotomique peu sophistiquée » (McGuire, 1986, p. 100).

La conception générale de l'attitude, comme d'ailleurs sa méthode de saisie, n'ont guère évolué depuis les années 30. Il s'agit toujours d'une position spécifique que l'individu occupe sur une dimension ou plusieurs dimensions pertinentes pour l'évaluation d'une entité sociale donnée. Certes les travaux sur les groupes de référence (nous y reviendrons), les conceptualisations sur les opinions présentées par Smith, Bruner et White (1956), certains travaux sur les liens entre facteurs de personnalité et préjugés racistes (Pettigrew, 1958) re-situent plus que d'autres l'étude des attitudes dans un contexte de

rapports entre groupes tout en insistant sur l'importance des opinions ou des attitudes pour maintenir les liens entre les membres d'un même groupe. En ce sens ils préfigurent en quelque sorte les travaux sur les représentations sociales.

De nos jours enfin, à la suite des travaux sur la cognition sociale, une vue plus complexe de la structure interne des attitudes s'impose. Des notions anciennes portant sur les liens entre valeur, probabilité de la faire sienne par un comportement donné et intérêt manifesté pour cette appropriation, sont maintenant intégrées dans des modèles tels que ceux de Fishbein et Ajzen (1975). Grâce à la diffusion des programmes de traitement des données, des analyses et représentations graphiques montrent les positions occupées respectivement par objets d'attitudes et groupes sociaux dans des espaces pluri-dimensionnels. Ces nouvelles techniques devraient permettre une conceptualisation plus intégrée des attitudes, articulant enfin l'étude d'un système saisi au niveau de l'individu avec l'étude de son insertion dans des systèmes de nature sociétale. Cependant, de nombreux chercheurs travaillant sur les attitudes ne se sont encore guère affranchis des préoccupations de type différentialiste, même s'il est vrai que leurs recherches ne portent pas seulement sur les différences entre individus, mais aussi sur les différences entre groupes sociaux ou entre cultures. Les recherches sur les représentations sociales, développées maintenant depuis plus d'un quart de siècle, montrent pourtant une voie pour intégrer aux études de systèmes individuels d'attitudes celles portant sur des systèmes de rapport sociaux.

REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET RAPPORTS DE COMMUNICATION

Moscovici (1961) publie son livre sur les représentations sociales de la psychanalyse au beau milieu de la deuxième période des études sur les attitudes. Une première partie du travail anticipe en quelque sorte sur le courant de la cognition sociale. Par l'analyse d'entretiens et de questionnaires, l'auteur montre ce que devient un savoir scientifique (la théorie psychanalytique) quand il devient sens commun. Deux processus

caractérisent cette transformation : l'objectivation et l'ancrage.

L'objectivation rend concret ce qui est abstrait, change le relationnel du savoir scientifique en image d'une chose. Par exemple, les dynamiques psychiques deviennent des complexes, des choses qu'un expert peut enlever. La notion fondamentale de la libido, principe organisateur de la vie psychique, disparaît ; elle devient selon les interrogés simple affectivité, désir érotique, voire liaison sexuelle entre l'analysé et l'analyste. Il n'y a pas à minimiser l'importance de cette mise à jour des effets d'objectivation. Roqueplo (1974) considère qu'il s'agit d'un processus accompagnant toute divulgation de résultats scientifiques, d'où l'importance d'en tenir compte lors de l'enseignement scientifique. A ce propos, on peut même penser que la notion d'attitude, la disposition inscrite dans l'individu, de par sa large utilisation est déjà elle-même le résultat d'une objectivation. Plus important encore pour notre propos actuel est le processus d'ancrage. Il consiste en l'incorporation de l'étrange dans un réseau de catégories plus familières. Par ce processus, Moscovici décrit comment l'image de la psychanalyse s'insère dans des systèmes préalables de classification, de typologies de personnes et d'événements. La nouvelle pratique sociale de la psychanalyse est classée et dénommée en fonction des liens qu'elle est censée entretenir avec des catégories sociales évaluées différemment : les riches, les artistes, les déséquilibrés, les femmes, les enfants. D'où l'importance de l'étude de ce processus pour ceux qui veulent relier le psychologique et le sociologique afin de libérer les recherches sur les attitudes de leur centration trop exclusive sur l'organisation psychologique individuelle. Etudier l'ancrage des attitudes dans les rapports sociaux qui les génèrent revient à les étudier comme des représentations sociales.

La seconde partie du livre porte directement sur l'insertion des représentations de la psychanalyse dans l'organisation des rapports symboliques entre acteurs sociaux. Moscovici y étudie la manière dont différents organes de presse français traitent de la psychanalyse. Trois sortes de publications sont analysées : la presse militante proche du Parti communiste, la presse émanant de l'Eglise catholique et les journaux à grande diffusion. Ces trois secteurs de la presse française n'entretiennent pas les mêmes rapports de communication

avec leurs lecteurs et avec leur environnement social et culturel. Esquissons une brève description des trois modalités de communication pratiquées par ces organes de presse. La *diffusion* est caractérisée par une indifférenciation entre la source et les receveurs de la communication. Les auteurs d'articles de la presse à grande diffusion transmettent de l'information qu'ils ont souvent reçue eux-mêmes de la part de spécialistes. De ce fait ils sont aussi en quelque sorte des receveurs d'information tout comme leurs lecteurs. Leur but principal est à la fois de créer un savoir commun et de s'adapter aux intérêts de leur public. Le rapport de *propagation* est établi par les membres d'un groupe qui produit une vision du monde bien organisée, qui dispose d'une croyance à propager, tout en s'efforçant d'accommoder d'autres savoirs à ce cadre établi. Dans l'exemple choisi par Moscovici, il s'agit d'étudier comment des supports de communication émanant de l'Eglise catholique accommodent le savoir psychanalytique aux principes religieux. La *propagande* est une forme de communication qui s'inscrit dans des rapports sociaux conflictuels. L'enjeu de cette communication est l'opposition entre le vrai et le faux savoir, la transmission d'une vision antagoniste, d'une incompatibilité entre la vision du monde propre à la source et la vision mystificatrice attribuée aux défenseurs de la psychanalyse.

L'organisation cognitive de l'ensemble des messages est différente dans chaque modalité de communication. Dans la *diffusion*, les thèmes sont faiblement ordonnés entre eux, les différents points de vue exprimés peuvent être contradictoires, on traite de la psychanalyse selon les cas avec sérieux, avec réserve, voire avec ironie, on associe la psychanalyse à d'autres thèmes à la mode. Sans rechercher nécessairement un changement de comportement, on met un nouveau thème à la mode tout en admettant qu'il s'agit d'un objet à propos duquel les opinions peuvent diverger. Une organisation plus complexe des thèmes se manifeste dans la *propagation*. Les écrits des catholiques sur la psychanalyse prônent la modération et la prudence ; ils mettent par exemple la psychanalyse au service de l'éducation en réfutant toute portée explicative généralisée de la libido. Par contre, un rôle positif est attribué à l'affectivité, voire à une pratique thérapeutique d'inspiration analytique. En tant que dépassement du positivisme, la psychana-

nalyse élabore une compréhension plus intégrée de l'homme, donne une place importante au symbolisme, et pourrait même préparer le retour à une vision spiritualiste. La clé d'interprétation de la psychanalyse est bien à rechercher dans le message religieux et, si des attitudes précises sont recommandées, aucune acceptation ou réfutation globale n'est conseillée. La *propagande*, par contre, vise bien un refus global d'une conception rivale dont elle présente avec consistance et rigidité un stéréotype contempteur. Dans la presse communiste datant de la guerre froide, la psychanalyse n'est qu'une pseudo-science ou science bourgeoise, importée en France à partir des Etats-Unis. Une opposition systématique en rapport avec la lutte des classes traverse, tout en les reliant, aussi bien la politique que la psychologie. L'Union soviétique est le pays de la paix, et les Etats-Unis sont le pays de la guerre et de l'exploitation sociale ; les Soviétiques proposent une psychologie heuristiquement et scientifiquement valable, tandis que les Américains proposent une psychanalyse qui n'est qu'en apparence scientifique mais qui est en réalité une idéologie mystificatrice.

Bien sûr, les représentations actuelles de la psychanalyse peuvent s'être modifiées. Moscovici (1976), lors d'une nouvelle édition de son livre, le montre pour la presse communiste où les articles sur la psychanalyse relèvent maintenant davantage de la propagation que de la propagande. Mais la conclusion générale de Moscovici (1976, p. 497) reste valable. Elle propose une typologie intéressante pour organiser l'immense champ de recherche sur les attitudes, en distinguant entre opinions, attitudes et stéréotypes, liés à des conditions de production sociales différentes : « Considérés donc sous l'angle de la structure des messages, de l'élaboration des modèles sociaux, des liens entre émetteur et récepteur, du comportement visé, les trois systèmes de communication conservent une grande individualité. Or, c'est justement cette particularité qui nous autorise à rapprocher terme à terme la diffusion, la propagation et la propagande de l'opinion, de l'attitude et du stéréotype. » Cette conclusion est importante : elle implique que toute définition des représentations sociales en termes de consensus est insuffisante. Plus que des opinions consensuelles, les représentations sociales sont des prises de positions de

nature différente, même si parfois des repères communs peuvent être utilisés. L'étude qu'en fait Moscovici est aussi une anticipation de la démarche systémique qui sera préconisée un quart de siècle plus tard avec la troisième phase des études sur les attitudes : elle nécessite une mise en rapport de systèmes complexes chez les individus avec des systèmes de rapports symboliques entre acteurs sociaux. D'autres rapports que ceux de la diffusion, de la propagation, de la propagande peuvent être envisagés ; ils peuvent sécréter d'autres structures de représentations, d'autres systèmes de prises de position qui, par ailleurs, sont étudiées comme des manifestations d'attitudes.

SISTEMA DE BIBLIOTECAS UERJ

MISES EN PERSPECTIVE

La distinction entre opinions, attitudes et stéréotypes n'a pas été reprise dans le domaine général des recherches sur les attitudes. Nous continuons donc d'utiliser attitudes comme un terme général, désignant ce vaste ensemble de recherches couvrant aussi bien l'étude des opinions que celle des stéréotypes dans le sens de Moscovici. Ce n'est pas un hasard si cette tripartition n'a pas été retenue ; elle ne peut trouver son sens qu'à partir d'une étude des liens entre rapports de communication et organisations des cognitions individuelles. Pour des raisons qui restent à élucider, la psychologie sociale n'a guère construit de concepts qui permettent d'articuler les fonctionnements cognitifs individuels avec les dynamiques sociales plus vastes auxquelles participent les individus. La notion de champ proposée par Lewin (1951) a été abandonnée par les psychologues sociaux, bien que des sociologues l'aient adoptée. Pour esquisser une définition des représentations sociales c'est aux travaux d'un sociologue que nous avons eu recours (Doise, 1986). Tout en utilisant sa terminologie propre, Bourdieu (1977, p. 15) est bien proche de notre conception des représentations sociales quand il écrit à propos de la presse : « On n'achète pas un journal mais un principe générateur de prises de positions défini par une certaine "position" distinctive dans un champ de principes générateurs institutionnalisés de prises de position : et l'on peut poser qu'un lecteur se sentira d'autant

plus complètement et adéquatement exprimé que l'homologie sera plus parfaite entre la position de son journal dans le champ des organes de presse et la position qu'il occupe lui-même dans le champ des classes (ou des fractions de classe), fondement du principe générateur de ses opinions. »

Les représentations sociales sont toujours des prises de position symboliques, organisées de manières différentes, par exemple, comme des opinions, des attitudes ou des stéréotypes, selon leur imbrication dans des rapports sociaux différents. D'une manière générale on peut dire que dans chaque ensemble de rapports sociaux des principes ou schèmes organisent les prises de positions symboliques qui sont liées à des insertions spécifiques dans ces rapports. Et les représentations sociales sont les principes organisateurs de ces rapports symboliques entre acteurs sociaux, il s'agit donc de principes relationnels qui structurent les rapports symboliques entre individus ou groupes, constituant en même temps un champ d'échange symbolique et une représentation de ce champ.

Parce que les représentations sociales s'élaborent à travers et dans les rapports de communication, leur étude nécessite toujours la clarification des problèmes suivants : « — quels sont les processus psychologiques qui interviennent dans ces phénomènes ? ; — dans quelles conditions objectives se produisent des phénomènes de communication et quels sont les éléments de leur constance et de leur transformation ? ; — comment les processus psychologiques sont-ils liés à ces conditions ? » (Moscovici, 1976, p. 407).

Il fallait clairement annoncer cette conception d'ensemble sur les représentations sociales, montrer qu'elle part d'une thèse générale des plus intéressantes introduisant une nouvelle perspective sur les attitudes.

Nous pouvons maintenant esquisser des thèses subsidiaires revisitant en quelque sorte à rebours l'histoire des recherches sur les attitudes. Si le projet central des recherches sur les représentations sociales demande surtout à imbriquer l'étude de systèmes différents, il y a néanmoins des acquis à conserver relevant d'autres approches. Parmi celles-ci il y a bien sûr les recherches actuelles sur le changement d'attitudes dans des conditions d'influence minoritaire (Moscovici et Mugny, 1987) et dans le cadre de systèmes orthodoxes (Deconchy, 1984). La

spécificité de ces recherches est de concevoir les attitudes comme l'expression de systèmes de rapports sociaux dont les modifications expliqueraient les changements d'attitudes.

Dans un autre chapitre de ce volume nous montrons ce que les études des cognitions sociales chez les enfants peuvent apporter à l'étude des représentations sociales, et *vice versa*. Nous pourrions retourner à l'intermède des études sur la dynamique de groupe pour montrer comment les premières recherches expérimentales d'Abric (1984) et de Codol (1984) illustrent l'intervention de représentations sociales dans des groupes restreints. Pour la période des recherches divergentes sur les attitudes plusieurs chapitres d'un manuel (Doise, Deschamps, Mugny, 1978) montrent comment des processus représentationnels étudiés lors des années 60 fonctionnent différemment dans un contexte interindividuel ou intergroupe. C'est aussi à propos de ces approches divergentes que nous avons élaboré notre concept d'articulation de niveaux d'analyse (Doise, 1982). Dans la suite de ce chapitre nous développerons cependant deux autres thèses subsidiaires. D'abord nous montrerons comment des auteurs dont les travaux relèvent de l'époque des études convergentes sur le changement d'attitudes (notamment celles sur les groupes de référence) indiquent des pistes de recherche intéressantes pour l'étude actuelle des représentations sociales. Dans une dernière section nous ferons de même pour une ligne de recherche qui remonte en fait à la première époque décrite par McGuire. Chaque fois nous illustrerons comment l'étude exhaustive des attitudes aboutit à l'étude de leurs processus d'ancrage mettant à jour des dynamiques de représentations sociales.

LES GROUPES DE RÉFÉRENCES

Dès les premières recherches sur les groupes de référence (Hyman, 1942), il est apparu qu'il n'existe pas toujours un lien de causalité simple entre l'appartenance de l'individu à un groupe et le degré avec lequel il partage les opinions des autres membres de ce groupe. Chaque individu a plusieurs groupes d'appartenance, certains de ces groupes serviront davantage de

points d'ancrage de ses opinions et croyances que d'autres. Des groupes auxquels un individu n'appartient pas mais auxquels il aspire à appartenir peuvent aussi jouer un rôle d'ancrage (voir Newcomb, 1948).

Les réinterprétations des études célèbres sur le « Soldat américain » permettent à Merton et Kitt (1950, 472) de développer le concept de « privation relative » pour expliquer comment, par exemple, les soldats mariés dont la plus grande partie des amis mariés étaient restés civils avaient un sentiment d'injustice plus grand que les célibataires, ou comment les soldats noirs originaires du Sud se sentaient relativement moins privés par la vie militaire que les Noirs du Nord, les premiers se comparant aux Noirs civils du Sud dont le sort était peu enviable et les seconds se comparant aux Noirs civils du Nord dont les conditions de vie étaient plus favorables. La privation relative expliquait aussi qu'un plus grand mécontentement régnait dans les unités à fort taux de promotions, les occasions de frustrations étant plus rares dans les unités comptant moins de promus.

Runciman (1972) va revenir à cette notion de privation relative pour étudier l'ancrage social d'attitudes politiques fondamentales. Pour ce sociologue, des catégories d'appartenance sont à la base des jugements émis par les individus pour comparer leur sort à celui des autres. Le groupe d'appartenance revêt une fonction comparative par rapport à d'autres groupes ou catégories dans l'évaluation du sort qui est réservé à soi-même et à ses semblables. En cela la conception de Runciman diffère de celle de Gurr (1970) qui insiste moins sur la comparaison avec d'autres catégories et définit plus généralement la privation relative comme le décalage entre les attentes des individus et le sort qui leur est réservé. Ces quelques notions, puisées dans la tradition beaucoup plus vaste des recherches sur les groupes de référence, ont été rappelées pour montrer comment les études sur les représentations sociales peuvent profiter de ces recherches, notamment pour mettre à jour les mécanismes d'ancrage intervenant dans un réseau de comparaisons intergroupes. Les résultats d'une enquête portant sur les attitudes dans le domaine de la justice sociale permettent de décrire brièvement un tel ancrage.

Szirmai (1986) analyse les résultats d'une enquête effectuée auprès de la population active des Pays-Bas (N : 952). Un des

but de l'enquête consiste à étudier les facteurs qui influencent les attitudes égalitaristes dans le domaine des salaires. Les données permettent de tester des modèles de différentes origines, dont ceux de Gurr et de Runciman. Disons d'emblée que c'est le modèle emprunté à Runciman qui semble le plus apte à prédire les attitudes de la population concernée. Un instrument utilisé dans cette étude est le « mètre des revenus ». La technique du mètre des revenus utilise quinze fiches portant les noms de catégories socioprofessionnelles bien connues, comme celles de premier Ministre, médecin généraliste, directeur d'usine, policier, manœuvre non qualifié, retraité d'Etat à un échelon inférieur, individu à la charge de l'assistance publique. De plus sur une seizième fiche figure l'intitulé « vous-même ». Dans un premier temps les personnes interviewées sont invitées à ranger les fiches selon le niveau de revenu des catégories, puis elles reçoivent un mètre avec des graduations de revenus allant de 0 à 300 000 florins. Les interrogés placent les fiches d'un côté de l'étalon, au niveau des revenus moyens qu'ils attribuent à chaque catégorie. Un nouveau jeu des mêmes fiches leur est alors fourni avec la consigne : « Je vous donne un autre jeu de fiches. Elles ont les mêmes indications de professions et de fonctions sociales que les précédentes. Si cela dépendait de vous, quel revenu donneriez-vous à chacune des fonctions ou professions ? Veuillez l'indiquer en plaçant les fiches de l'autre côté du mètre des revenus. »

On peut évaluer l'attitude égalitaire d'un individu en comparant la variation de ses estimations de revenus réels avec la variation des revenus qu'il considère comme adéquats. En général les individus interrogés manifestent une forte attitude égalitaire, l'éventail des revenus jugés justes étant plus réduit que l'étendue des revenus réels. Mais quelle est la cause de cette attitude ? Les appartenances syndicales ou religieuses, l'appartenance socioprofessionnelle n'interviennent que faiblement dans les variations de l'attitude égalitaire qui sont surtout expliquées par un indice basé sur le modèle de la privation relative. L'indice s'obtient en mesurant l'écart qui sépare, d'une part, le rapport entre le revenu que le répondant s'accorderait idéalement et la moyenne des revenus qu'il considère comme justes et, d'autre part, le rapport entre le revenu réel du répondant et la moyenne des autres revenus estimés réels. Une valeur positive

de l'indice implique que le répondant se sent objectivement défavorisé car sa position relative dans la distribution considérée comme juste est alors plus élevée que l'estimation de sa position relative dans la distribution réelle.

Une attitude d'égalitarisme ou d'équité est sans aucun doute importante pour la structuration de nos rapports interindividuels et intergroupes et de nos représentations sociales. Mais seule une étude approfondie des perceptions et comparaisons entre diverses catégories sociales, y compris celles auxquelles nous appartenons, permet de prédire dans quelle mesure une attitude égalitaire sera rendue saillante et comment elle interviendra dans un domaine donné. Notons aussi qu'une recherche de Taylor, Watson et Wong-Rieger (1985) effectuée au Canada montre que l'appartenance catégorielle à un groupe de cadres, d'étudiants ou de travailleurs est relativement peu importante dans la détermination du degré d'injustice perçu par les sujets pour ce qui est du statut relatif de différentes catégories socio-professionnelles. C'est avant tout l'impression de subir personnellement un sort injuste qui induirait une attitude plus généralisée de rejet de l'injustice.

Toute prise de position en termes de juste ou d'injuste, d'équitable ou de partial résulte d'un ensemble complexe de comparaisons sociales. Le sentiment de justice étant produit socialement, étudier ses conditions d'émergence revient à l'étudier en quelque sorte comme une représentation sociale.

CONTRASTES SOCIAUX DANS LES JUGEMENTS

Les deux pôles d'un seul item d'échelle de mesure permettent parfois l'irruption de tout un ensemble de rapports sociaux symboliques dans une situation expérimentale ou d'enquête. Les attitudes qui y sont saisies doivent aussi être étudiées en fonction de leur ancrage dans ces rapports. Les psychologues sociaux ont trop tardé à voir ces rapports sociaux à l'œuvre, préoccupés qu'ils étaient par des mesures de différences interindividuelles. La mesure d'attitudes proposée par Thurstone et Chave (1929) comprend une première phase où des « juges » classent différents énoncés dans un nombre déterminé de caté-

gories (par exemple 11) allant de très défavorable (catégorie 1) à très favorable (catégorie 11) à l'égard d'un objet d'attitude. Ils retiennent ensuite les énoncés de chacune de ces catégories pour lesquelles il n'y avait guère de variabilité dans les attributions pour les différents juges. Ainsi une échelle est obtenue qui doit permettre de mesurer l'attitude d'autres individus qui sont invités à exprimer leur accord ou désaccord avec des énoncés dont on connaît maintenant la valeur d'échelle. Cette méthode suppose qu'il n'y ait pas, lors de la construction de l'échelle, de biais introduits par l'attitude même des premiers sujets-juges : « Si l'on veut considérer l'échelle comme valide, les valeurs d'échelle des énoncés ne devront pas être influencées par les opinions des gens qui participent à la construction de l'échelle » (Thurstone et Chave, 1929, p. 92).

Nous savons maintenant que ce postulat n'est généralement pas vérifié. De nombreuses recherches montrent (par exemple Zavalloni et Cook, 1965 ; Eiser, 1971, 1973) que des juges défendant des positions opposées classent différemment les énoncés en fonction des échelles de jugement qu'on leur propose. Ainsi des juges « pro-Noirs » invités à classer une collection d'items sur la question des Noirs classeront beaucoup plus d'items dans les catégories extrêmement favorables ou défavorables aux Noirs que des juges « neutres » ou « anti-Noirs ». C'est qu'en fait pour les premiers il est possible d'utiliser un pôle d'échelle positivement connoté (être favorable à...) pour juger des énoncés avec lesquels ils sont d'accord et un pôle négativement connoté (être défavorable à...) pour des items avec lesquels ils sont en désaccord. Une telle concordance entre échelles de jugement objectif et attitudes individuelles n'existe pas pour des extrémistes du bord opposé, qui devant connoter positivement des énoncés qu'ils rejettent et négativement des énoncés qu'ils acceptent, auront tendance à exprimer des jugements moins extrêmes.

Une même analyse s'applique aux recherches d'Eiser (1971) sur les drogues, les juges ayant à classer différents items selon le degré de tolérance ou d'intolérance qu'ils impliquent : comme la tolérance est valorisée socialement, les sujets « anti-drogue » hésitent à admettre que les opinions qu'ils partagent sont intolérantes et que celles qu'ils rejettent sont tolérantes. Les sujets favorables à la drogue n'ont évidemment pas les mêmes raisons de modérer leurs jugements. Si cette interprétation des asy-

métries entre extrémismes est correcte, il doit être possible de les inverser chez les mêmes sujets en modifiant les rapports entre l'acceptation des opinions qui doivent être jugées et les connotations évaluatives des pôles des échelles de jugement. Dans une contre-expérience, destinée à manipuler la congruence et l'incongruence entre échelles d'attitudes et échelles de jugement, Eiser (1973) reprend 30 énoncés sur l'utilisation de la drogue dont la moitié expriment une attitude favorable et l'autre moitié une attitude défavorable à cette utilisation. Cette fois, cependant, les sujets ne sont pas seulement invités à décrire ces énoncés sur une échelle allant de tolérant à intolérant, mais également sur quatre autres échelles. Les connotations évaluatives des pôles de ces échelles varient : pour deux échelles (immoral-moral ; indécent-décent) le pôle correspondant à tolérant est devenu négatif, pour les deux autres (libéral-autoritaire, large d'esprit - étroit d'esprit), les connotations évaluatives des pôles correspondent à celle de l'échelle tolérant-intolérant. Lors de cette tâche les sujets « anti », aussi bien que les sujets « pro » se trouvent dans une situation où il y a pour certaines échelles correspondance, et pour d'autres absence de correspondance entre les connotations évaluatives des pôles et l'acceptation ou le rejet du contenu des énoncés. On s'attend à trouver, dans chaque groupe de sujets, plus de polarisation dans les jugements à l'aide des échelles « concordantes » qu'à l'aide des échelles « discordantes ». C'est bien ce que confirment les résultats.

Dans une autre expérience Eiser et Mower White (1975) poussent encore plus loin leurs recherches sur l'impact d'oppositions sociales dans l'élaboration de jugements dits « objectifs ». Ils utilisent des déclarations à l'égard de l'autorité ; cinq sont plutôt positives et cinq plutôt négatives. Les connotations évaluatives des échelles de jugement varient comme varient leurs connotations sexuelles. Les contrastes dans les jugements se révèlent être d'autant plus forts que les échelles impliquent des connotations sexuelles comme téméraire-timide, grossier-poli, le premier rôle impliquant chaque fois une connotation plus masculine.

La seule évocation de divisions et positions sociales marquées par les pôles d'échelles infléchit une activité de classement ou de jugement qui n'est pas censée exprimer les attitudes propres des individus. M. et C. W. Sherif (1969) essaient alors de mesurer

les attitudes au travers même des biais que les sujets manifestent dans les jugements qu'ils portent sur des opinions et attitudes. Ils le font en utilisant la procédure des catégorisations personnelles. Lors de cette procédure on ne demande en général pas au sujet d'exprimer sa propre attitude mais seulement de ranger dans autant de catégories qu'il juge nécessaires des énoncés portant sur un problème donné, de sorte que les énoncés regroupés dans chaque catégorie aillent ensemble, exprimant une même attitude, et que les différentes catégories soient classées selon le degré plus ou moins favorable de l'attitude qu'elles expriment à l'égard de l'objet donné. L'essentiel de la méthode est de ne pas suggérer aux sujets le nombre de catégories qu'ils doivent utiliser.

Deux mesures sont obtenues avec cette méthode :

« 1 / *Le nombre de catégories utilisées* : plus l'engagement d'une personne sera intense, moins elle utilisera de catégories pour classer un ensemble d'énoncés allant d'un extrême à l'autre.

2 / *L'extension des catégories désignées* : une personne avec un certain engagement dans le domaine étudié distribuera ces jugements d'une manière bimodale, le mode le plus important regroupant les énoncés contestés et le mode plus petit regroupant les énoncés les plus acceptables » (Sherif et Sherif, 1969, p. 351).

Le modèle théorique sous-jacent à cette procédure est celui de l'assimilation et du contraste, les personnes engagées dans une cause tendant à rejeter les énoncés qui ne leur semblent pas acceptables, donc aussi les énoncés intermédiaires, et à assimiler à leur position les seuls énoncés acceptables. L'utilité de cette procédure a été démontrée empiriquement, davantage pour ce qui est de la différenciation entre groupes de sujets qu'entre individus. Ainsi dans une recherche déjà ancienne de Hovland et Sherif (1952) sur le classement de différentes opinions à l'égard des Noirs, deux méthodes avaient été utilisées : l'une demandant aux sujets de classer les énoncés en catégories, l'autre leur demandant d'utiliser autant de catégories qu'ils jugeaient nécessaires. Résumons les résultats avec Sherif et Sherif (1969, p. 352) pour ce qui est de l'utilisation des catégories personnelles : « Les sujets moins engagés, modérés, utilisaient en moyenne environ cinq catégories... et ils répartissaient leurs jugements d'une manière aussi régulière que s'ils avaient utilisé la méthode des catégories préétablies. Par contre,

les sujets pro-Noirs, très engagés, utilisaient moins de catégories que les sujets modérés, moins engagés. Il en résultait chez eux une forte tendance à distribuer les jugements d'une manière bimodale. En fait les sujets noirs les plus militants utilisaient en moyenne moins de quatre catégories, plaçant 65 des 114 énoncés dans une seule catégorie d'opinions très hostile à leur égard et 27 opinions dans une catégorie acceptable.»

Depuis, des résultats semblables ont été obtenus dans plusieurs autres recherches portant aussi bien sur la classification de noms de groupes ethniques, de comportements de jeunes, de prix pour un costume (Sherif, 1961), d'opinions sur un problème de participation politique (Reich et Sherif, 1963), et d'opinions sur le problème racial (La Fave et Sherif, 1968). Chaque fois ce sont les sujets les plus engagés dans ces différents domaines qui utilisent le moins de catégories sans que cela soit dû à un manque d'informations de leur part : des groupes bien informés mais plus engagés utilisent moins de catégories que des groupes moins engagés et moins bien informés (Reich et Sherif, 1963).

Les jugements que des individus émettent sur des conduites, énonciations ou croyances sociales sont toujours des actes sociaux qui s'inscrivent dans la dynamique totale d'un champ social. Il n'est donc pas étonnant que les différenciations multiples de ce champ se reflètent dans ces jugements en accentuant des contrastes quand plusieurs dynamiques congruentes les sous-tendent ou en les diminuant quand des dynamiques incongruentes s'annulent. Les jugements sont ainsi, au niveau de l'individu, des instances par lesquelles ses attitudes actualisent des rapports sociaux et s'organisent en représentations sociales.

CONCLUSIONS

Expliciter les multiples imbrications entre recherches sur les attitudes et recherches sur les représentations sociales permet de doter chaque tradition des acquis de l'autre. Les recherches sur les représentations sociales permettent déjà l'intégration dans un système plus vaste de dynamiques attitudinales plus spécifiques ; les études sur les attitudes offrent des descriptions détaillées de processus se situant à des endroits précis de l'arti-

culatation entre rapports symboliques et représentations sociales. Mais rendre plus complètes les études sur les attitudes implique toujours qu'on les étudie aussi comme des représentations sociales.

RÉFÉRENCES

- Abric J.-C., A theoretical and experimental approach to the study of social representations in a situation of interaction, in R. M. Farr et S. Moscovici, *Social representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 169-183.
- Bourdieu P., La production de la croyance, *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 1977, n° 13, 3-43.
- Codol J.-P., On the system of representations in an artificial social situation, in R. M. Farr et S. Moscovici, *Social representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 239-253.
- Doise W., *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982.
- Doise W., Les représentations sociales : définition d'un concept, in W. Doise et A. Palmonari (eds), *L'étude des représentations sociales*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1986.
- Doise W., Deschamps, J.-C., Mugny G., *Psychologie sociale expérimentale*, Paris, A. Colin, 1978.
- Eiser J. R., Enhancement of contrast in the absolute judgment of attitude statements, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1971, 17, 1-10.
- Eiser J. R., Judgement of attitude statements as a function of judges' attitudes and the judgemental dimension, *British Journal of Social and Clinical Psychology*, 1973, 12, 231-240.
- Eiser J. R., Mower White C. J., Categorization and Congruity in Attitudinal Judgment, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1975, 31, 769-775.
- Fishbein M., Ajzen I., *Belief, Attitude, Intention, and Behavior*, Addison-Wesley, Reading, Mass., 1975.
- Gurr T. R., *Why Men Rebel*, Princeton, Princeton University Press, 1970.
- Hovland C. I., Sherif M., Judgmental Phenomena and Scales of Attitude Measurement : Item Displacement in Thurstone Scales, *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1952, 47, 822-832.
- Hyman H. H., The psychology of status, *Archives of Psychology*, 1942, n° 269.
- La Fave L., Sherif M., Reference Scale and placement of items with the own categories technique, *Journal of Social Psychology*, 1968, 76, 75-82.
- Lewin K., *Field theory in social change*, New York, Harper & Row, 1951.
- Likert R., A technique for the measurement of attitudes, *Archives of Psychology*, 1932, n° 140.
- McGuire W. J., Attitudes and attitude change, in G. Lindzey et E. Aronson (eds), *The Handbook of Social Psychology*, 3^e éd., 1985, 233-346.

- McGuire W. J., The vicissitudes of attitudes and similar representational constructs in twentieth century psychology, *European Journal of Social Psychology*, 1986, 6, 89-130.
- Merton R. K., Kitt A., Contributions to the theory of reference group behavior, in R. K. Merton et P. F. Lazarsfeld (eds), *Continuities in social research : studies in the scope and method of « The American soldier »*, New York, Free Press, 1950, 40-105.
- Moscovici S., Mugny G., *Psychologie de la conversion*, Cousset, Delval, 1987.
- Newcomb T. M., Attitude development as a function of reference group. The Bennington study, in M. Sherif (eds), *An Outline of Social Psychology*, New York, Harper & Brothers, 1948, 139-155.
- Osgood C. E., Suci G. J., Tannenbaum P. H., *The measurement of meaning*, Urbana, University of Illinois Press, 1957.
- Pettigrew T. J., Personality and sociocultural factors in intergroup attitudes : A cross-national comparison, *Journal of Conflict Resolution*, 1958, 2, 29-42.
- Reich J., Sherif M., *Ego-involvement as a factor in attitude assessment by the own categories technique*, Norman, University of Oklahoma, 1963.
- Runciman W. G., *Relative deprivation and social justice*, Hammondsworth, Penguin, 1972.
- Sherif C. W., *Established reference scales and series effects in social judgment*, Austin, University of Texas, Ph. D. dissertation, 1961.
- Sherif C. W., Social distance as categorization of intergroup interaction, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1973, 25, 327-334.
- Sherif M., Sherif C. W., *Social Psychology*, New York, Harper & Row, 1969.
- Smith M. B., Bruner J. S., White R. W., *Opinions and Personality*, New York, John Wiley & Sons, 1956.
- Szirmai A., *Inequality Observed. A Study of Attitudes towards Income Inequality*, Groningen, Doctoral Dissertation, 1986.
- Taylor D. M., Watson G., Wong-Rieger D., Social categorization, justice, and socioeconomic status, *The Journal of Social Psychology*, 1985, 125, 89-109.
- Thomas W. I., Znaniecki F., *The polish peasant in Europe and America*, vol. I, Boston, Richard G. Badger, 1918.
- Thurstone L. L., Chave E. J., *The measurement of attitude*, Chicago, University of Chicago Press, 1929.
- Zavalloni M., Cook S. W., Influence of judges' attitudes on ratings of favorableness of statements about a social group, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1965, 1, 43-54.

Prototypes et représentations sociales*

Gun R. Semin

INTRODUCTION

Un des processus fondamentaux qu'étudie la psychologie sociale est la façon dont nous ordonnons le monde. En effet, le monde peut être considéré comme constitué d'un « flux kaléidoscopique d'impressions » (Whorf, 1956), ou d'un nombre pratiquement infini d'entités uniques et différentes. De ce point de vue, une question centrale pour la recherche en psychologie a trait à la façon dont cette infinie complexité est maîtrisée. La réponse évidente est la réduction de la complexité de l'environnement social et physique par laquelle des objets différents sont traités comme équivalents. Ceci se réalise grâce à la catégorisation et à la classification des objets, des événements, des personnes, des idées, etc. Ces procédures se rapportent à la manière dont nous décomposons, disséquons, divisons et ordonnons notre réalité sociale et physique.

Dans ce contexte, les thèmes intéressants tournent autour d'une meilleure compréhension des processus psychologiques et sociaux par lesquels on arrive à réduire la complexité envahissante. L'importante littérature existant sur le sujet vient de la linguistique, de l'anthropologie, de la psychologie cognitive, et de la psychologie sociale, ce qui laisse apparaître le caractère transdisciplinaire du problème ainsi que la variété des types d'approches que l'on peut adopter pour conceptualiser et exa-

* Traduction de Geneviève Coudin et de Birgitta Orfali.

miner le mode suivant lequel les êtres humains ordonnent leur monde. Dans cet article, nous allons nous focaliser essentiellement sur deux approches. La première est une approche psychosociologique qui met l'accent sur la nature sociale de la classification et de la catégorisation, soit la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1976, 1981, 1984 ; entre autres). La seconde est un modèle qui est apparu dans la psychologie cognitive à la suite des importants travaux de E. Rosch (cf. Mervis et Rosch, 1981 ; Rosch, 1978 ; Rosch, Mervis, Gray, Johnson, Boyes-Braem, 1976). C'est un modèle qui fut adopté en psychologie sociale (cf. Cantor et Mischel, 1979, entre autres). Les deux approches seront présentées l'une après l'autre. Dans la partie finale, nous discuterons des mérites et des faiblesses de chacune des deux approches.

THÉORIE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

« Imaginez une personne née le 25 octobre ! Que pouvez-vous dire d'elle ? » Comme un certain nombre de gens, vous risquez de ne pas savoir répondre à cette question. Cependant, il viendra à l'esprit d'autres personnes des idées lointaines sur la saison, le temps, le paysage anglais, l'automne, etc. Mais d'autres encore vont être en mesure de faire des conjectures, avec empressement, et probablement avec une grande assurance, sur le fait que la personne en question est résolue, sincère, se fixant des objectifs qu'elle essaie d'atteindre immédiatement. Apparemment, elle est vaillante et courageuse, et reste froide devant les obstacles. Cependant, elle est en même temps très susceptible, elle a tendance à se vanter occasionnellement et elle est parfois plutôt impitoyable et rusée quand il s'agit d'obtenir ce qu'elle veut.

Cet ensemble de croyances et d'opinions relatives au caractère de la personne, engendré simplement par la première phrase de ce chapitre, contribuera certainement, de diverses manières, à la formation d'attitudes et de conduites chez celui qui statue sur cette personne, particulièrement s'il prend aussi en compte le fait qu'il est lui-même né début mai. Il sait d'avance que toute relation entre lui et cette personne sera probablement instable

et compliquée ; il sait qu'une telle femme serait « trop épicée pour son régime amoureux », qu'il risque de finir « victime de brûlures d'estomac », etc. Cette personne pourrait provoquer tout cela et même davantage. Le domaine du savoir évoqué par cette personne, par le biais de cette première phrase, est sa connaissance des signes du Zodiaque, et son classement immédiat de la personne en question dans le signe du Scorpion lui permet de dépeindre les traits de personnalité essentiels et dominants de quelqu'un né le 25 octobre. En outre, lui, comme Taureau, s'est consacré à thésauriser mentalement les types de conduites qui peuvent surgir dans les relations entre une femme Scorpion et un homme Taureau, s'ils étaient prêts à s'engager dans ce qu'on appelle une relation plus sérieuse. En effet, il pense probablement qu'il possède les traits caractéristiques d'un Taureau (cf. Pawlik et Buse, 1979) et qu'il se conduit de façon typique. Il va certainement modeler ses rapports, ses communications et autres types d'échanges avec la femme Scorpion selon ce savoir, façonnant, à tout prendre, leur histoire commune à l'intérieur de ce cadre de référence, et peut-être même verra-t-il se confirmer ses pires attentes et ses peurs. En réalité, même si la femme Scorpion ne possède pas le même savoir, dans ses interactions avec cette personne, son comportement sera largement orienté par les croyances, les attitudes, les attentes, les représentations sociales en général, du Taureau.

Qu'est-ce que les représentations sociales ?

« Les représentations sociales sont des entités presque tangibles. Elles circulent, se croisent et se cristallisent sans cesse à travers une parole, un geste, une rencontre, dans notre univers quotidien. La plupart des rapports sociaux noués, des objets produits ou consommés, des communications échangées en sont imprégnés. Nous le savons, elles correspondent d'une part à la substance symbolique qui entre dans l'élaboration et d'autre part à la pratique qui produit ladite substance, tout comme la science ou les mythes correspondent à une pratique scientifique et mythique » (Moscovici, 1976, p. 39).

Nous devons cependant ajouter que nous ne sommes pas beaucoup aidés par la littérature disponible dans notre tentative d'esquisser un cadre de définition nettement spécifique des représentations sociales. Effectivement, cela semble être un trait de cette « doctrine et des usages des représentations sociales » (Harré, 1984). « Le concept de représentations sociales n'est pas parfaitement clair. Il pâtit d'un contenu trop large et mal défini.

Il n'est pas facilement saisi intuitivement et ne prend sens que grâce à l'usage concret » (Moscovici, 1984, p. 957 ; cf. aussi Moscovici, 1983).

Que nous apprend l'exemple cité dans l'introduction sur les représentations sociales ? Pour certains, la question initiale n'a absolument pas de sens. Pour d'autres, tel notre Taureau, qui « possède » une segmentation caractérisée et préétablie de la réalité en termes de signes du Zodiaque, cette demande permet une classification de la personne en question et rend à la fois disponible et visible tout un monde qui n'existe pas pour ceux qui ne participent pas à cette segmentation particulière. La segmentation façonne aussi les attitudes du Taureau et la nature de ses interactions possibles avec le Scorpion. Les définitions et classifications spécifiques ayant trait par exemple aux Scorpions et aux Taureaux renferment aussi le type de réponse que chacun donnerait, la manière dont l'un et l'autre se percevraient comme « stimuli », les manifestations possibles des constellations stimulus-réponses, et toute la cohorte des dimensions liées à une telle constellation, comprenant les tendances attitudeles, affectives et comportementales.

Selon Moscovici :

« Si une représentation sociale est une "préparation à l'action", elle ne l'est pas seulement dans la mesure où elle guide le comportement, mais surtout dans la mesure où elle remodèle et reconstitue les éléments de l'environnement où le comportement doit avoir lieu. Elle parvient à donner un sens au comportement, à l'intégrer dans un réseau de relations où il est lié à son objet. Fournissant du même coup les notions, les théories et le fonds d'observations qui rendent ces relations stables et efficaces » (1976, p. 47).

En outre, le répertoire du Taureau averti contient un certain nombre de listes métaphoriques de réponses, stimuli, traits, qui sont disponibles en termes d'images. A chacun des symboles de la représentation que le Taureau a du Scorpion, correspondent des éléments figuratifs contenant des images réfléchies dans des métaphores telles que « trop épicée pour mon régime amoureux ». En conséquence, nous trouvons deux « registres psychologiques » combinés, le « logique » et le « figuratif ». Ces registres, différenciés pour les besoins de l'analyse, fusionnent dans les représentations sociales. Le résultat de cette combinaison permet de comprendre la genèse des dispositifs non conceptuels, tels que les métaphores, l'emploi d'images, etc. Dans ces condi-

tions, les représentations sociales servent à la fois à « dépeindre » et à « décrire » (1983, p. 20). Il s'ensuit que, dans les représentations, les idées sont liées aux images et *vice versa*.

L'exemple que nous avons employé sert d'illustration à « ... l'intervention des représentations... Soit (elles) nous dirigent vers ce qui est visible et auquel nous devons répondre ; ou qui raconte l'apparence et la réalité ; ou encore qui définit cette réalité » (1984, p. 5). Nous avons essentiellement affaire à un « ensemble de concepts, d'énoncés et d'explications ayant pour origine la vie quotidienne lors de communications inter-individuelles » (1981, p. 181). Après avoir exposé ces constructions préliminaires, nous pouvons maintenant commencer à détailler ce que Serge Moscovici appréhende avec les représentations. Il les définit comme

« des systèmes de valeurs, des idées, et des pratiques dont la fonction est double : en premier lieu, établir un ordre qui permettra aux individus de s'orienter et de maîtriser leur environnement matériel, ensuite faciliter la communication entre les membres d'une communauté en leur procurant un code pour désigner et classifier les différents aspects de leur monde et de leur histoire individuelle et de groupe » (Moscovici, 1961 ; Moscovici, 1973 ; p. XIII ; cf. aussi Harré et Lamb, 1983, p. 593).

Ainsi, les représentations sociales sont d'abord des points de référence, elles fournissent une position ou une perspective à partir de laquelle un individu ou un groupe observe et interprète les événements, les situations, etc. Surtout, elles donnent les points de référence au travers desquels une personne communie avec autrui, en lui permettant de se situer et de situer son monde. Un simple mot ou une simple phrase, telle que la question initiale, suffit à mobiliser une représentation sociale. Les exemples classiques employés pour illustrer cela sont des mots tels que psychanalyse, marxisme, race, charisme, santé, etc. En tant que points de référence, les représentations sociales nous permettent de nous orienter en nous donnant des interprétations particulières du monde social et physique. C'est pourquoi elles ont un contenu défini et concernent aussi les domaines spécifiques du savoir sur notre existence sociale.

Ce bref rappel nous donne une idée sommaire de l'approche, par la théorie des représentations sociales, de la question de l'agencement de notre monde. Nous passons maintenant au modèle prototypique.

LE MODÈLE PROTOTYPIQUE

Un nombre important de recherches ont été menées par les psychologues cognitivistes sur la manière dont les gens classent et catégorisent les objets naturels, depuis une quinzaine d'années (Mervis et Rosch, 1981 ; Smith et Medin, 1981). Un certain nombre des modèles et des concepts relatifs aux processus cognitifs ont été développés par ces approches de la catégorisation sociale (voir Cantor et Mischel, 1979 ; Wyer et Srull, 1984 ; Markus et Zajonc, 1985).

Ces conceptions sur la façon dont nous réduisons la complexité de l'environnement social et naturel diffèrent de la théorie des représentations sociales d'une manière caractéristique, du fait que leur centre d'intérêt porte sur la nature et les fonctions des *structures* et des *processus cognitifs internes*. Ainsi, au lieu de poser des questions sur les processus sociaux et les structures des champs de contenu, il s'agit d'abord d'examiner comment la nature de la pensée humaine ordonne le monde. Dans le cas du modèle de catégorisation prototypique, un prototype est défini comme « un ensemble abstrait de traits généralement associés aux membres de la catégorie, où chaque trait est pondéré par son degré d'association à la catégorie » (Cantor, 1981, p. 27) et une catégorie est conçue comme « le nombre d'objets qui sont considérés comme équivalents » (Rosch, 1978, p. 30.)

Il existe une affinité entre les idées générales fondant cette approche et les idées avancées par la théorie des représentations sociales. Par exemple, si nous pouvions percevoir chaque entité comme totalement unique, nous serions submergés par le surplus d'information ; c'est pourquoi classer les objets, les personnes ou les événements est une question essentielle. Essentiellement, le modèle prototypique postule l'existence de deux principes de base pour la formation des catégories. Le premier pose que le système de catégories a pour rôle de fournir un maximum d'information tout en réduisant l'effort cognitif, selon le principe dit d'« économie cognitive » (cf. Rosch, 1978). Selon ce principe, deux possibilités s'offrent à « l'organisme » pour réduire la complexité du monde. Ce qui revient à en

réduire les différences infinies, quand une telle différenciation n'est pas pertinente, tout en conservant certaines différences. Chacune de ces possibilités doit être ajustée aux ressources cognitives disponibles (mémoire, traitement cognitif, etc.). Dans cet ajustement, la notion d'économie cognitive renvoie au maintien d'un niveau optimal d'information sur l'environnement compte tenu des limites des ressources cognitives accessibles. Le second principe renvoie à la structure du « monde réel », à savoir que le monde perçu n'est pas fait de traits équiprobables, c'est-à-dire n'est pas un monde d'un gris uniforme, mais a en fait une structure hautement corrélée (Garner, 1974). De plus, les implications d'une telle catégorisation sont traitées de façon similaire par l'approche prototypique et celle des représentations sociales. Pour chacune, le problème est celui de la catégorisation « sociale » entendue comme l'explication et la compréhension des personnes, c'est-à-dire comment les catégorisations modèlent nos actions et réactions, et comment elles nous permettent l'interprétation sensée des actions d'autrui, etc. Nous pourrions pareillement utiliser l'exemple de la classification astrologique comme un cas pouvant être issu du cadre prototypique. En effet il existe un ensemble de traits de tempérament, de conduites, de qualités affectives, d'attributs ou de caractéristiques associées à la catégorie « Scorpion ». Cependant les questions centrales que pose l'approche prototypique portent sur l'organisation *cognitive* de telles catégories et les processus à l'œuvre dans leur reconnaissance, leur application et leur organisation. C'est pourquoi la différence capitale tient au type d'accentuation mis sur la catégorisation dans chacune des deux approches. Alors que l'approche en terme de représentations sociales met l'accent sur l'aspect indispensable de l'élément social et aborde tout traitement des processus de catégorisation comme irréductible à la dimension individuelle et subjective, l'approche prototypique se centre précisément sur l'élément opposé. Aussi, bien qu'elle déclare travailler sur les catégories sociales, son objectif est d'abord d'examiner l'organisation et la représentation des catégories dans « l'esprit » d'un individu.

Cette approche pose l'organisation du savoir social comme devant se faire en termes de prototypes ; même si les frontières des catégories sont « floues », c'est en termes de proto-

types que le savoir social est organisé et représenté dans la mémoire. Le prototype est le modèle ou le « type idéal » qui condense le sens d'une catégorie. Dans les travaux de psychologie sociale, cela s'est traduit par la définition d'un prototype comme un ensemble abstrait de caractères généralement associés aux membres d'une catégorie (cf. Cantor et Mischel, 1979 ; Cantor, Mischel et Schwartz, 1982). Ainsi le prototype d'un Scorpion suppose des traits tels que la détermination, la sincérité, la bravoure, le courage, etc. La catégorie du Scorpion est donc conçue en termes de ses « cas purs » plutôt qu'à l'aide d'exemples décrivant les frontières de la catégorie. Quel sens cela a-t-il ? Ayant pris connaissance de la date de naissance, notre Taureau a classifié la personne en question en fonction de l'exemple le plus représentatif de sa classe, plutôt que comme une personne possédant certains de ces attributs et non pas les autres, etc. Le portrait est celui de l'exemple le plus typique de la catégorie des gens nés le 25 octobre. De la même façon, le prototype de la catégorie oiseaux est le rouge-gorge et non le pingouin, le prototype de la catégories outils est le marteau plutôt que la scie à métaux, etc. C'est pourquoi l'appartenance à une catégorie est définie en fonction d'un continuum de prototypicalité (« la bonne qualité de membre »). Dans le domaine des catégories naturelles, on se rend facilement compte que les membres prototypiques de la catégorie sont plus faciles à apprendre, à classer, à nommer et à imaginer que les entités non prototypiques (cf. Rosch, 1978).

De nombreuses recherches ont été menées sur les prototypes de personne (cf. Cantor et Mischel, 1979) et aussi sur les prototypes de situation (Cantor, Mischel et Schwartz, 1982). Un des thèmes traités par ces travaux portait sur la façon dont les catégories sont organisées dans des domaines particuliers. Les recherches de Rosch *et al.* (1976) ont montré que les objets sont catégorisés à différents niveaux d'inclusion. Dans les taxonomies d'objets courants, les catégories de niveau d'inclusion moyen semblent les mieux adaptées aux divers problèmes de catégorisation et sont définies comme des catégories de base. Par exemple, si nous avons les catégories de chaise, table, lampe, meuble, lampe à pied, lampe de cuisine, etc., alors les liaisons seraient définies en fonction de la qualité d'inclusion des différentes catégories. La catégorie meuble est superordonnée.

Chaise, lampe et table sont des catégories du niveau de base et des entités spécifiques telles que lampe à pied et lampe de cuisine sont des catégories subordonnées. Une des caractéristiques de ce type de taxonomie à trois niveaux est, qu'au niveau basique, chaque entité est associée à de nombreux attributs distinctifs ; ceux-ci ne s'appliquent pas à la catégorie superordonnée en général. En effet, Rosch et ses collègues prétendent que le meilleur niveau d'abstraction dans une telle taxonomie est obtenu au niveau intermédiaire ou basique, là où les catégories sont largement inclusives, mais encore riches. Elles sont inclusives dans la mesure où elles incluent de nombreux types d'objets différents (c'est-à-dire du niveau subordonné) mais elles sont suffisamment distinctives et vivantes pour décrire avec force détails l'apparence typique, qui elle, n'est pas donnée par le niveau superordonné.

Ce type de travaux traitant des caractéristiques des objets de niveau de base et des taxinomies des objets naturels ont été adaptés, dans les domaines des personnes et des situations, comme des catégories sociales par Cantor et ses collègues. La logique est essentiellement issue des travaux de Rosch, et est appliquée directement au domaine social, dans le but d'étudier l'organisation des catégories sociales puis d'établir les implications possibles pour les processus d'information, de stockage et de remémoration.

L'ÉLÉMENT COMPARATIF

Ce que nous avons décrit jusqu'ici consiste en des propositions générales relatives à deux approches différentes de la catégorisation sociale. Comme nous l'avons souligné plus haut, la différence essentielle entre elles, vient du fait que la problématique touche aux mécanismes « internes » dans le cas de l'approche prototypique, alors que l'accent est mis, dans le cas des représentations sociales, sur les facteurs influençant la manière avec laquelle nous ordonnons notre environnement. En effet, un examen plus attentif nous montre que le modèle prototypique pose problème quand il est appliqué au domaine de la psychosociologie. Ceci est dû au fait que les taxonomies de personne et

de situation semblent clairement fondées sur une sélection arbitraire d'exemples, ce qui, par essence, n'est pas comparable aux catégorisations d'objets régies par des catégories naturelles. En outre, toute la transposition du modèle de Rosch au domaine de la cognition sociale repose sur différents présupposés. Bien qu'ils ne soient pas partagés par Rosch (cf. 1978) on les retrouve néanmoins dans un certain nombre d'approches en termes de « schéma » traitant de la représentation mentale de l'information sociale.

En effet, ces types de modèles dont l'héritage intellectuel remonte aux conceptions de Bartlett pour les schémas (1932) sont erronés, car « pour Bartlett, les schémas n'étaient pas des structures de connaissances statiques stockées dans les cerveaux ou les esprits des individus pour l'interprétation de l'expérience, mais plutôt, des propriétés fonctionnelles d'adaptation entre les personnes et leur environnement physique et social » (Edwards et Middleton, 1986, p. 80). Et en fait, les principes organisateurs qui sont à la base de nos actions et réactions dans le contexte de notre expérience de vie ont des propriétés socio-affectives et ont une finalité. Ce type d'interprétation des processus de catégorisation et de classification nous permet de conceptualiser l'émergence des catégories et des représentations sociales qui prennent sens pour les gens, eu égard à la signification fonctionnelle des différents « objets » et des réactions qu'ils suscitent. C'est pourquoi la fonctionnalité de telles classifications et processus de classification tient aux activités et aux buts de la personne. C'est pourquoi les processus de catégorisation et de classification humaines sont, par essence, sociaux, fonctionnels et reposent sur des bases discursives.

Les modèles, tels ceux engendrés par l'approche prototypique dans la cognition sociale, sont essentiellement fondés sur une vision de la pensée humaine fragmentaire et décontextualisée. Ils s'appuient sur une conception des processus individuels isolés qui dénie l'origine et la fonction de tels processus. Une des clés pour comprendre comment ces processus opèrent est bien sûr la langue dans laquelle est ancrée la liaison entre pensée individuelle et contextes sociaux. C'est pourquoi on peut parler de classification symbolique, qui signifie mettre les choses en mots dans des symboles conventionnels et communicables.

Le processus de formation du symbolisme culturel (cf. Bart-

lett, 1923, 1932, 1958) se réfère à la manière dont les formes et les significations culturelles naissent et sont façonnées par la transmission, et dont elles modèlent et sont modelées par la pensée humaine. Ceci débouche sur ce qui peut être appelé « mémoire symbolique » (cf. Edwards et Middleton, 1986), à savoir l'emploi de la langue pour établir des modes de compréhension qui soient accessibles et communicables grâce à un code partagé (c'est-à-dire des symboles conventionnels, des règles grammaticales et des règles d'interprétation). Ceci est une approche qui est aussi centrale dans la perspective vygotkienne sur le fonctionnement mental du niveau le plus élevé, à savoir qu'un tel fonctionnement a des origines sociales et reste de nature sociale, par essence. En effet, Vytgoski affirme que «... toutes les fonctions mentales les plus élevées sont des relations sociales intériorisées... Leur composition, leur structure génétique, et leurs moyens d'action... en un mot, toute leur nature... est sociale. Même quand nous examinons les processus mentaux (internes, individuels), leur nature demeure quasi sociale. Dans leur propre sphère privée, les êtres humains conservent les fonctions d'interaction sociale » (Vytgoski, 1981, p. 164).

Pour ce qui est de notre thème d'intérêt, à savoir la catégorisation, on peut voir que Vytgoski a très tôt reconnu l'importance de l'interaction sociale. Il écrit : « Pour transmettre de l'expérience ou du contenu de conscience à autrui, il n'existe pas d'autre moyen que d'assigner le contenu à une classe connue, à un groupe connu de phénomènes, et comme nous le savons, cela induit nécessairement la *généralisation*. C'est pourquoi il se trouve que *l'interaction sociale présuppose nécessairement la généralisation et le développement du sens des mots*, c'est-à-dire la généralisation ne devient possible qu'en présence du développement de l'interaction sociale. C'est pourquoi, au niveau le plus élevé, les formes spécifiquement humaines d'interaction sociale sont possibles, uniquement parce que la pensée humaine reflète la réalité de manière générale » (1956, p. 51).

Pour améliorer notre compréhension dans ce cadre, il faut analyser plus finement l'interaction sociale et les formes prises par la médiation symbolique et sémiotique. Une meilleure compréhension de la relation entre fonctionnement mental et interaction sociale éclairera la façon dont la complexité de l'environnement social et physique est effectivement réduite.

RÉFÉRENCES

- Bartlett F. C., *Psychology and primitive culture*, Cambridge, CUP, 1923.
- Bartlett F. C., *Remembering: A study in experimental and social psychology*, Cambridge, CUP, 1932.
- Bartlett F. C., *Thinking: An experimental and social study*, Londres, George Allen & Unwin, 1958.
- Cantor N., A cognitive-social approach to personality, in N. Cantor et J. P. Kihlstrom (eds), *Personality, cognition and social interaction*, Hillsdale, NJ, LEA, 1981.
- Cantor N., Mischel W., Prototypes in person perception, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, vol. 12, New York, Academic Press, 1979.
- Cantor N., Mischel W., Schwartz J., Social knowledge: Structure, content, use, and abuse, in A. H. Hastorf et A. M. Isen (eds), *Cognitive Social Psychology*, New York, Elsevier/North Holland, 1982.
- Edwards D., Middleton D., Conversation with Bartlett, *The Quarterly Newsletter of the Laboratory of Comparative Human Cognition*, 1986, 8, 79-89.
- Garner W. R., *The processing of information and structure*, New York, Wiley, 1974.
- Harré R., Lamb R., *The Encyclopedic Dictionary of Psychology*, Oxford, Blackwell, 1983 (Social representations, p. 593-594).
- Lingle J. H., Altom M. W., Medin D. L., Of cabbages and kings: Assessing the extendability of natural object concept models to social things, in R. S. Jr. Wyer et T. K., Srull, *Handbook of social cognition*, vol. 1, 2, 3, Hillsdale, NJ, LEA, 1985.
- Markus H., Zajonc R. B., The cognitive perspective in social psychology, in E. Aronson et G. Lindzey (eds), *Handbook of Social Psychology*, vol. 1, 3^e éd., New York, Random House, 1985.
- Mervis C. B., Rosch E., Categorization of natural objects, in M. R. Rosenzweig et L. W. Porter (eds), *Annual review of psychology*, 1981, 32, 89-115.
- Moscovisi S., Forward, in C. Herzlich, *Health and illness: A social psychological analysis*, Londres, Academic Press, 1973.
- Moscovici S., The Phenomenon of social representations, in R. Farr et S. Moscovici (eds), *Social Representations*, Cambridge, CUP, 1984.
- Pawlik K., Buse L., Selbst-attribuierung als differentiell-psychologische Moderatorvariable, *Zeitschrift fuer Psychologie*, 1979, 10, 54-69.
- Rosch E., Principles of categorization, in E. Rosch et B. B. Lloyd (eds), *Cognition and Categorization*, Hillsdale, NJ, LEA, 1978.
- Rosch E., Mervis C. B., Gray W. D., Johnson D. M., Boyes-Braem P., Basic objects in natural categories, *Cognitive Psychology*, 1976, 382-439.
- Smith E. E., Medin D. L., *Categories and concepts*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1981.
- Vygotski L. S., *Izbrannye Psikhologicheskie Issledovaniya (Selected Psychological Investigations)*, Moscow, Izdatel'stvo Akedemii Pedagogicheskikh Nauk, 1956. Cited in J. Wertsch, The semiotic mediation of mental

- life, in E. Mertz et R. J. Parmentier (eds), *Semiotic mediation*, New York, Academic Press, 1985.
- Vygotski L. S., The genesis of higher mental functions, in J. Wertsch (ed.), *The concept of activity in Soviet psychology*, New York, Armonk, M. E. Sharpe, 1981.
- Whorf B. L., *Language, thought, and reality*, New York, Wiley, 1956.
- Wyer R. S., Srull T. K. (eds) (1984), *Handbook of social cognition* (3 vol.), Hillsdale, NJ, Erlbaum.

12

Représentations sociales et causalité*

Miles Hewstone

«... Parce que raisonner sur les causes et sur les effets est chose fort ardue, dont je crois que l'unique juge puisse être Dieu. Nous avons déjà le plus grand mal à saisir un rapport entre un effet aussi évident qu'un arbre brûlé et la foudre qui l'a incendié : alors, remonter des enchaînements parfois très longs de causes et d'effets me semble aussi fou que de chercher à construire une tour qui arrive jusqu'au ciel. »

Le nom de la rose,
Umberto Eco (1980).

INTRODUCTION

L'étude de la manière dont les gens comprennent les causes du comportement relève d'une tradition philosophique ancienne et remarquable. Cependant, ainsi que Simon (1968) le précise, les questions soulevées par les philosophes, en rapport avec la causalité, sont purement logiques ; elles ne sont pas nécessairement l'équivalent des croyances du profane. On a étudié la perception de la causalité chez le profane (à travers les travaux de Duncker, 1945 ; Michotte, 1946 ; Piaget, 1930) dans le cadre de la « théorie de l'attribution » (voir Heider, 1944, 1958 ; Jones et Davis, 1965 ; Kelley, 1967, 1973 ; pour une introduction voir Jaspars et Hewstone, 1984). C'est une considérable diversité d'approches qui sont maintenant regroupées sous cette appellation (voir Harvey et Weary, 1984 ; Hewstone, 1983 a ; Jaspars, Fincham et Hewstone, 1983).

* Traduction Geneviève Coudin, Birgitta Orfali.

mais on peut définir un certain nombre d'intérêts communs : quelle information le percevant utilise et comment il l'organise en attributions causales ; les facteurs motivationnels qui provoquent, et les processus cognitifs qui sous-tendent l'analyse causale ; le regard de scientifique naïf du percevant ; et la supposition que les attributions sont importantes (Fiske et Taylor, 1984).

Alors que la théorie de l'attribution devenait une pierre angulaire de la psychologie sociale américaine (voir Jones, 1985), un certain nombre de psychosociologues européens commençaient à s'intéresser au sens commun, utilisant la notion de représentation sociale, un terme introduit en psychologie sociale par Moscovici (1961, 1976) en passant par Durkheim (1898). Durkheim parle de « représentations collectives » vers 1897, pour se référer aux caractéristiques de la pensée sociale et les distinguer de celles de la pensée individuelle (voir Lukes, 1975). Moscovici a utilisé le terme de « représentations sociales » dans une tentative ambitieuse visant à comprendre comment le savoir est représenté dans la société, et partagé par ses membres sous forme de « théories » du sens commun, en rapport avec les divers aspects de la vie et de la société. Il n'est pas nécessaire, dans ce volume, d'opposer les définitions existantes, mais une définition utile à retenir (vu le lien entre représentation sociale et causalité) consiste à reconnaître la nature essentiellement explicative des représentations sociales :

« Par représentations sociales, nous désignons un ensemble de concepts, d'énoncés et d'explications qui proviennent de la vie quotidienne... Elles sont l'équivalent, dans notre société, des mythes et des systèmes de croyance des sociétés traditionnelles ; on pourrait même les considérer comme la version contemporaine du sens commun » (Moscovici, 1981, p. 181 ; souligné par nous).

Il est surprenant et regrettable que l'étude des attributions et celle des représentations sociales se soient développées pratiquement indépendamment l'une de l'autre. Surprenant, quand on songe que Fauconnet (1928) — un précurseur de la théorie de l'attribution, ainsi que Heider (1944) le reconnaît — alors qu'il était l'élève de Durkheim, considérait l'attribution de responsabilités comme un fait social, et comme une partie du système des représentations collectives. Regrettable, parce que Moscovici démontre que « les études sur les représentations

sociales (comme la théorie de l'attribution) se sont, depuis le début, orientées vers le problème de la causalité, d'un point de vue cependant différent » (1981, p. 200). Le but de ce chapitre est d'éclairer quelques-unes des voies éventuelles dans lesquelles les deux domaines de recherche pourraient, et devraient, être intégrés, afin de souligner la nature sociale de l'attribution et la fonction explicative des représentations sociales (cf. Doise, 1978).

EXPLICATIONS CAUSALES ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES :
QUATRE MOYENS D'ARRIVER A UNE INTÉGRATION

L'un des moyens d'identifier les points d'échange entre théorie de l'attribution et représentations sociales émerge des quatre questions qui sont au cœur des attributions. La partie principale de ce chapitre cherchera à définir les attributions, d'une part, et à cerner quand, comment et pourquoi elles sont forgées, d'autre part (voir Hewstone et Antaki, 1987). A chaque articulation, on pourra le voir, les représentations sociales auront un rôle.

Qu'est-ce que les attributions ?

Depuis les travaux de Heider (1958), on a surtout retenu la distinction entre causalité « interne » et causalité « externe », c'est-à-dire l'opposition entre l'attribution à la personne et l'attribution à la situation. Cependant, des problèmes conceptuels et empiriques se dégagent d'une telle distinction. Bien que les causes internes et externes aient été traitées en tant qu'explications causales, mutuellement exclusives (même comme points d'ancrage d'une seule échelle), elles sont corrélées parfois positivement et parfois négativement (Taylor et Koivumaki, 1976). Pourtant, ainsi que Fiske et Taylor (1984) le reconnaissent, la distinction interne/externe n'a pas été abandonnée en l'absence d'une meilleure alternative.

Le fait que les explications soient toujours « causales » a également été débattu. Ainsi que le souligne un certain nombre

d'auteurs, la science ne s'est pas seulement intéressée aux explications causales (« qu'est-ce qui a provoqué tel événement ») mais elle a aussi cultivé les explications téléologiques (« quel est le prétexte ou la raison de l'accomplissement d'une action »). La question de l'opposition des causes et des raisons s'est alors posée en tant que dichotomie (voir Buss, 1978 ; Harvey et Tucker, 1979 ; Kruglanski, 1979 ; Lalljee, 1981 ; Locke et Pennington, 1982). En fait, si l'on reprend la littérature sur l'attribution, on peut noter un intérêt général pour des explications du sens commun (Hewstone, 1983 b), et la causalité sera interprétée comme telle dans ce chapitre. Comme Shaver (1981) le précise, Heider (1958) n'a pas retenu l'explication causale au détriment d'une autre forme d'explication ; de même, la recherche et la théorie contemporaines ne devraient pas le faire.

Des travaux sur la perception des structures causales proposent une réponse plus récente à la question « qu'est-ce que » les attributions. Kelley (1983) se réfère par là à la manière dont les gens perçoivent l'axe temporel des événements de la vie selon une structure causale. Kelley montre que les explications des gens relatives à leur séparation dans le mariage (Fletcher, 1983), les perceptions des cardiaques quant aux raisons de leurs attaques (Cowie, 1976) et les arguments des politiciens (Axelrod, 1976) révèlent une trame temporellement ordonnée de causes et d'effets qui se conjuguent. Une fois que les chercheurs acceptent et examinent la structure parfois complexe des explications données par les gens, les dichotomies simples du genre interne/externe apparaissent comme inadéquates. Kelley se demande comment on peut attendre d'un participant ordinaire à la recherche qu'il réponde avec des estimations et des classifications sur une liste préparée de causes.

Antaki (1986), qui a défendu les « explications ordinaires » du comportement social, les jugeant d'importance (Antaki, 1981), a essayé récemment de décomposer des entretiens de type ouvert, et non structuré, en structures causales. Il explique que la structure causale comme fondement à un événement donné se traduit par le critère suivant : « Un ensemble de causes élaborant l'explication d'un événement donné au travers d'une ou de plusieurs directions. » Dans la juste continuité de cet exemple, on peut trouver deux causes au « chômage » :

la crise mondiale et la politique préconisée par un parti. Il y a, d'une part, renvoi à une cause première (cf. les changements intervenus dans les modèles de commerce international), d'autre part, subdivision causale (cf. l'attrait de la politique pour l'électorat et les propres certitudes économiques du leader de parti).

Quoique l'étude d'Antaki (1986) se fonde seulement sur huit sujets très intelligents et politiquement impliqués, ce type de recherche pourrait réunir la théorie de l'attribution et les représentations sociales. Etant donné l'état de la recherche sur ce dernier sujet, c'est vers des entretiens non structurés ou encore l'analyse de contenu des médias que l'on s'est tourné (par ex. : Herzlich, 1972 ; Moscovici, 1961-1976) : on pourrait aisément concevoir d'analyser les structures causales socialement partagées. Il existe déjà une preuve de la fonction explicative des représentations sociales. Pour expliquer pourquoi il y a plus de grèves à l'étranger qu'en Suisse, les sujets de Windisch (1978) relient causes anciennes (l'éducation des Suisses opposée à celle des Français) et causes actuelles (les Français sont considérés comme « paresseux et mécontents ») avec la conséquence présente (les grèves). Dans l'étude de Hewstone, Jaspars et Lalljee (1982) sur les représentations sociales d'écoliers d'établissements privés (*public schools*) et publics (*state schools*), un élève fait le commentaire suivant :

« Les professeurs d'écoles privées (*public schools*) sont les meilleurs en Angleterre parce que leurs salaires sont plus élevés. Ils sont ainsi mieux instruits, c'est pourquoi ils prennent les meilleurs postes et les meilleures places dans les universités. Ils ont les relations qu'il faut et connaissent tous ceux qui tirent les ficelles » (p. 248).

Avec le recul, il nous semble que les études de Windisch et de Hewstone *et al.* auraient bénéficié de l'investigation détaillée de la structure causale menée par Antaki. Ce dernier, à son tour, aurait pu cerner sur un plus grand nombre de sujets à quel degré certaines structures causales étaient partagées par les sujets.

Quand les gens font-ils des attributions ?

Nous avons suggéré plus haut, et de façon implicite, qu'au moment où ils élaborent leurs représentations sociales, les gens

peuvent également donner leurs explications aux événements sociaux. Dans la mesure où de telles explications n'ont pas été induites par une question précise (par ex. : « pourquoi tant d'immigrés sont-ils au chômage ? »), elles sont ce que Weiner (1985) appelle « spontanées ». La réflexion de Weiner sur la pensée causale spontanée a fourni une réponse nécessaire à l'interrogation suivante : la plupart du temps, les gens ne cherchent pas consciemment des explications, ils ne s'engagent pas davantage dans la mémorisation d'informations nouvelles (ils sont « indifférents » ; Langer, 1978). Ils peuvent ne produire des attributions que dans la mesure où le chercheur les sollicite (Enzle et Schopflocher, 1978). Après avoir reconsidéré des études utilisant le codage de matériel écrit, les procédés de « verbalisation » et la recherche causale déduite des processus cognitifs, Weiner (1985) conclut en faveur de « la prédominance de la théorie de l'attribution dans la vie quotidienne » (p. 75).

Il est intéressant de noter que Weiner ne cite pas l'étude faite par Schmidt (1972), qui analyse les explications aux émeutes fournies par la presse écrite. Il considère que les psychologues ne se sont pas préoccupés de cerner la nature des explications, générées de manière spontanée, dans le monde social extérieur au laboratoire. Plus récemment, Litton et Potter (1985) ont également analysé les explications à une « émeute », données dans des reportages de télévision, de radio et de presse écrite. Leur analyse révèle l'existence d'explications, limitées en nombre, apparemment préétablies et partagées (par ex. : « race » et « restrictions/largesses du gouvernement ») auxquelles on fait appel pour donner un sens au trouble, et l'évaluer.

La critique de l'attribution causale spontanée que fait Weiner souligne que des résultats inattendus engendrent souvent une analyse causale extensive (voir également Hastie, 1984 ; Pyszczynski et Greenberg, 1981 ; Wong et Weiner, 1981). C'est à une conclusion analogue que parvient Mackie (1965, 1974) dans son analyse philosophique du « champ causal » ou contexte, dans lequel des jugements sur les causes probables sont élaborés (voir Einhorn et Hogarth, 1986). Mackie a avancé que les jugements relevant de la causalité sont généralement fonction du degré auquel une variable est perçue comme une « différence-dans-un-arrière-plan ». Ainsi, des fac-

teurs qui font partie d'un arrière-plan supposé, ou « champ causal », sont jugés de peu ou pas d'importance au niveau de la pertinence causale, alors que des « différences-dans-un-arrière-plan » (par ex. : des événements inattendus) suscitent une pensée causale spontanée. Mac Iver (1942, p. 172) se situe dans la même optique :

« C'est l'exception, la dérivation, l'interférence, l'anormalité, qui stimulent notre curiosité et requièrent une explication. Nous attribuons souvent tous les événements qui caractérisent la situation nouvelle, imprévue ou altérée à une "cause" » (cité par Moscovici, 1981, p. 205).

Evidemment, la question suivante est : d'où proviennent les attentes ? L'influence fondamentale de la catégorisation sociale sur la perception sociale a été démontrée de façon convaincante (par ex. : Allport, 1954 ; Bruner, 1958 ; Tajfel, 1972) ; nous verrons le rôle des schémas dans la partie suivante. En approfondissant du côté du social, la notion de représentation sociale peut suggérer que nous cherchons l'origine des attentes dans les représentations sociales. Moscovici (1981) précise effectivement :

« Nous nous sentons interpellés pour trouver une explication quand quelque chose ou quelqu'un ne se conforme plus à nos représentations... une société sans publicité, une personne qui omet de saluer son voisin, un traitement médical sans médicaments (psychoanalyse)... » (p. 205).

« Une théorie de la causalité sociale est une théorie de nos imputations et attributions, associée à une représentation... n'importe quelle explication causale doit être saisie dans le contexte des représentations sociales et se trouve déterminée de ce fait » (p. 207, c'est l'auteur qui souligne).

Le rôle des représentations sociales nous a paru déterminant pour comprendre quand les gens font des attributions : nous avons presque donné une réponse à une autre question, à savoir comment les gens font des attributions ? Nous nous proposons maintenant de considérer cette dernière question.

Comment les gens font-ils des attributions ?

La théorie de l'attribution ayant été de plus en plus influencée par la recherche sur la « cognition sociale » (voir Fiske et Taylor, 1984), les chercheurs se sont demandé com-

ment le scientifique naïf et intuitif tirait profit des « structures de la connaissance » (croyances, théories, propositions, documents et schémas) qui filtrent l'arrivée de l'information sociale (Nisbett et Ross, 1980). Une approche de l'attribution, fondée sur les structures de la connaissance, s'appuie sur la compréhension que les gens ont du monde. Lalljee et Abelson (1983) ont ainsi étudié la nature des « scripts » (séquences d'événements généraux étalés dans le temps) et la manière dont ils proposent un cadre de référence pour comprendre quels événements méritent une explication. D'après Nisbett et Ross (1980, p. 34), un script est un genre de schéma, et c'est cette dernière notion qui semble centrale pour expliquer comment les gens font des attributions.

Un schéma est défini comme suit :

« une structure des connaissances abstraite ou générique, emmagasinée dans la mémoire, qui précise les signes distinctifs et les attributs pertinents d'un quelconque stimulus, et les interrelations entre ces attributs » (Crocker, Fiske et Taylor, 1984, p. 197).

Cette structure du savoir a des implications dans le processus d'information sociale, perception, mémoire et inférence comprises. Cette approche des explications causales, fondée sur la structure des connaissances, met l'accent sur la manière dont les théories et les concepts antérieurs des gens modèlent leur perception des schémas qu'ils cherchent à expliquer. Il ressort de recherches précédentes que les cas schématiques sont jugés plus rapidement, plus facilement et avec davantage de confiance que les cas qui ne s'intègrent pas dans un schéma (voir Lurigio et Carroll, 1985). On a suggéré que pour expliquer le comportement consistant par rapport à un schéma (ou confirmant l'attente), les percevants peuvent simplement s'appuyer sur des agencements induits par le schéma, ne se préoccupant pas même de considérer des facteurs rajoutés (Hamilton, 1979 ; Pyszczynski et Greenberg, 1981). La recherche de Lurigio et Carroll (1985), utilisant des sujets qui sont des délégués à la liberté surveillée, qualifiés, a fourni des exemples sur la manière dont les attributions causales peuvent être incluses comme composantes d'un schéma (par ex. : les réponses aux questions : « pourquoi pensez-vous que ce genre de personne (par ex. : un drogué) a été entraîné dans des

activités criminelles ? » et « la cause du comportement criminel est-elle temporaire ou permanente ? »).

Le processus d'attribution peut alors être en plus étroite relation avec celui de catégorisation (voir Eiser, 1983 ; Lalljee, 1981) qu'avec celui, plus complexe, des modèles inductifs, avancé par Kelley (1967) et d'autres. Eiser (1983) a même suggéré que l'on examine l'hypothèse de base de la théorie de l'attribution — qui stipule que les perceptions sociales organisent nécessairement des inférences cause/effet — pour envisager un point de vue alternatif : « Les processus de cognition et de perception sociales sont premièrement concernés par la catégorisation et la prédiction et secondairement seulement par l'explication causale » (p. 99). Lalljee et Abelson (1983) expriment un point de vue analogue :

« Demander "pourquoi" au sujet d'une action précise est une chose étrange réservée aux enfants, aux étrangers et aux chercheurs en sciences sociales. Se comporter d'une manière précise semble être une *explication suffisante* au comportement. D'où la question : "Pourquoi a-t-il enlevé ses chaussures ?" à laquelle on peut répondre : "Parce que c'est une mosquée"... » (p. 72-73, c'est nous qui soulignons).

Étant donné que ce processus d'information sociale, fondé sur des schémas, est rapide et relativement efficace, on peut dire de l'attribution d'événements schématiques qu'elle suit une stratégie de « causalité minimale » (Shaklee et Fischhoff, 1982), grâce à laquelle la recherche des causes possibles d'un effet aboutit, une fois l'effet adéquatement expliqué (voir aussi Hansen, 1980 ; Kanouse, 1972). Paradoxalement, la nature de la recherche d'information et l'explication causale seront plus étendues et plus détaillées pour des événements inconsistants du point de vue schématique (Hastie, 1984 ; Kulik, 1983). Toujours à la suite de Lalljee et Abelson (1983), qui indiquent que « l'action originale » peut ne requérir aucune explication (détaillée), nous pensons que des processus « constructifs » et « contrastés » sont utilisés afin d'expliquer l'action non originale. L'attribution constructive implique une identification aux buts de l'acteur ; dans l'attribution contrastée, l'action est en contraste avec l'action normale.

Alors qu'il y a eu de nombreux travaux sur les structures du savoir et les processus de schématisation (voir Wyer et Srull, 1984), Nisbett et Ross (1980) regrettent qu'il y ait eu

si peu de recherches sur les croyances partagées par un grand nombre de gens dans un groupe ou dans une culture. La recherche sur les représentations sociales s'est, bien entendu, intéressée aux croyances socialement partagées, et les liens entre croyances et schémas ont été clairement définis par Eiser (1986) : « Bien que le concept de schéma ait une applicabilité et une inclusion larges, la question fondamentale de l'origine des schémas a souvent été évitée » (p. 243). Eiser poursuit et insiste sur le fait que la plupart de nos schémas proviennent de, et sont partagés par d'autres personnes. Le concept de représentation sociale peut alors aider à expliquer la manière dont se font les attributions.

Moscovici et Hewstone (1983) ont suggéré que, tandis que la science s'interroge principalement sur le « pourquoi » et le « comment », les représentations sociales s'articulent essentiellement sur la réponse « parce que ». Par rapport aux événements, au comportement social et à leurs conséquences, les gens partagent des attentes fortes : « Les juifs sont critiqués parce que... » « les pauvres sont exploités parce que... », « les Noirs sont inférieurs parce que... ». Les représentations sociales imposent ainsi une sorte d'explication automatique. Des causes sont choisies et proposées avant toute recherche détaillée et analyse de l'information. Sans pensée active réelle, les explications des gens sont déterminées par leurs représentations sociales. L'approche fondée sur les représentations sociales diffère de celle fondée sur les schémas en ce qu'elle met l'accent sur les bases du savoir (son contenu et ses origines sociales) à partir desquelles les attributions sont forgées (nous développerons ceci dans la troisième partie).

Pourquoi les gens font-ils des attributions ?

De nombreux auteurs pensent que les attributions ont un rôle psychologique et social. Les premières théories de l'attribution ont en effet reconnu l'importance de facteurs comme la motivation dans le débat sur les besoins et les desseins du percevant (Heider, 1958, p. 296 ; Jones et Davis, 1965, p. 220 ; Kelley, 1967, p. 193). Les premières fonctions de l'attribution réunissent le contrôle, l'estime de soi et la représentation de soi (voir Forsyth, 1980 ; Hewstone, 1983 b ;

Tetlock et Levi, 1982), mais ces besoins ont été, pour la plupart, étudiés dans des domaines interpersonnels. Le débat présent s'articulera sur les diverses fonctions et l'attribution que suggère la recherche sur les représentations sociales.

Les fonctions sociales remplies par l'attribution ont été définies et développées par Fauconnet (1928). Il a été le premier parmi de nombreux auteurs (Allport, 1954 ; Heider, 1944 ; Levine et Campbell, 1972) à reconnaître que la théorie du bouc émissaire se fondait sur l'attribution. Les exemples de bouc émissaires que donne Fauconnet vont de Néron, qui accusait les chrétiens d'avoir incendié Rome, aux chrétiens qui, à travers les siècles, ont vilipendé les juifs, en passant par le traitement infligé aux sorcières et aux hérétiques. Les explications fournies par la sorcellerie ont été étudiées par Evans-Pritchard (1937) comme la composante essentielle de la vie des Zande. Il rapporte que la sorcellerie est un aspect normal de ce mode de vie, et un langage commun pour exprimer et expliquer toute une variété de malheurs. Les sorcières ont aussi été stigmatisées, et les chasses aux sorcières étaient choses courantes dans l'Europe médiévale, ainsi que Thomas (1971) le précise.

Le lecteur peut être tenté de classer les explications à la sorcellerie dans des caractéristiques d'une certaine forme de causalité « primitive » (cf. Lévy-Bruhl, 1922). L'analyse de Poliakov (1980) rend cependant compte d'une fascination des êtres humains pour une causalité élémentaire et exhaustive — une « cause première ». Il donne des preuves de l'existence d'un système de pensée, ou causalité diabolique, qui traverse plusieurs époques dans l'histoire. Les « démons » responsables des catastrophes ont été les jésuites, les marxistes, les franc-maçons et, bien entendu, les juifs, ces groupes étant accusés de « conspiration mondiale ».

Billig (1978) a analysé l'idéologie du « National Front » (parti d'extrême droite britannique) et la situe définitivement dans la tradition de la théorie de la conspiration. Cette tradition donne des explications à une multiplicité d'événements :

« Par définition... les explications sont simples : les événements n'ont pas de causes multiples et le facteur chance est écarté en histoire. Tous les événements remontent à l'origine aux décisions délibérées prises par des conspirateurs » (p. 315).

Cependant, ainsi que le précise Billig, comprendre des événements troublants n'implique pas en soi une interprétation fondée sur la théorie de la conspiration. La perception d'un raciste fanatique, qui relie la présence de Noirs en Grande-Bretagne à toute une série de problèmes, et que nous relate Billig, illustre le phénomène de causalité :

« J'établis franchement un lien entre l'immigration massive de gens de couleur et la décadence générale du pays : l'éducation, la loi et l'ordre, toutes ces choses... La société a tellement changé ! Je revois encore les jours heureux de ma jeunesse... Et je me souviens qu'à l'époque, il n'y avait que des Blancs autour de moi. Evidemment, vous mettez en relation les problèmes, les uns avec les autres » (p. 320).

Ainsi que Billig le remarque, la satisfaction que procure une explication causale aussi simple à l'interviewé signifie qu'il n'a nul besoin de s'engager dans une interprétation de la politique fondée sur la théorie de la conspiration ; ceci jusqu'à ce que, et à moins qu'il ne soit aiguillonné par la propagande d'antisémitisme latent du National Front, auquel cas il remonterait la chaîne causale et répondrait à des questions comme « y a-t-il une conspiration pour submerger la Grande-Bretagne d'immigrants ? » (Billig, 1978, p. 322).

Les fonctions d'une théorie de la conspiration sont aisées à comprendre. On tient une personne ou un groupe pour responsable. L'explication « simple » au déclin national de la Grande-Bretagne implique le rapatriement des Noirs comme « la » solution ; l'explication « complexe » implique le besoin d'attaquer la juiverie mondiale. Finalement, les deux types d'explication procurent à l'attributeur au moins un semblant d'illusion de contrôle.

L'historien Thomas écrit au sujet des explications à la sorcellerie :

« Le grand intérêt des croyances en la sorcellerie, comparé à tout autre type d'explication des malheurs, était par conséquent qu'il procurait à la victime le moyen défini de se redresser. Elles n'offraient pas seulement une satisfaction intellectuelle dans l'identification de la cause du malheur ; elles rendaient possible une action immédiate dans le but de remettre les choses à leur vraie place » (Thomas, 1971, p. 650).

L'analyse de Bains (1983) des explications sociales et du besoin de contrôle souligne que presque toutes les croyances magiques et superstitieuses attribuent les événements négatifs

à des causes contrôlables. Ceci est aussi vrai de la propagande nazie (Carr, 1969 ; Herzstein, 1980) — que Bain décrit comme un « contrôle assuré » — que des explications assez étranges qui étaient courantes aux temps de l'obscurantisme. L'étude de Merkl (1975) sur les écrits autographes des nazis donne la mesure d'une causalité d'un genre obsessionnel particulier, paranoïde, et il rapporte que 16 % des membres du Parti croyaient en une conspiration juive mondiale.

Ainsi, quelques-unes des fonctions sociales de l'attribution sont éclairées par une approche fondée sur les représentations sociales. Parallèlement, le « pourquoi » des explications semble rétroagir sur le « qu'est-ce que », et suggère un approfondissement des études sur la propagande, toujours à travers la théorie de l'attribution, afin de cerner les origines d'explications socialement partagées. C'est vers cette question des origines des attributions que nous nous tournons maintenant.

DE LA NÉCESSITÉ D'ÉTUДИER LE SAVOIR SOCIAL SON CONTENU, SES ORIGINES

Le savoir social

Alors que la théorie de l'attribution s'est surtout focalisée sur les quatre questions développées ci-dessus, une question importante, mais largement ignorée, restait entière : d'où viennent les attributions ? Il y a dix ans, Moscovici demandait aux psychosociologues d'étudier la connaissance que les individus et les groupes possèdent — et utilisent — au sujet de la société, d'autrui et du monde en général, et de préciser comment se structurait cette connaissance (1976, p. 79). Sa demande n'est pas restée lettre morte, si l'on en juge par le nombre croissant d'études sur les représentations sociales, en Europe, par la recherche approfondie des structures de la connaissance (et spécifiquement des schémas sociaux), en Amérique du Nord.

L'un des thèmes de ce chapitre s'est articulé sur la nécessité d'étudier le savoir social afin de mieux comprendre les expli-

cations du sens commun des gens, par rapport au comportement social.

Examinons, par exemple, ce qu'écrit Lévy-Bruhl (1925) : il rapporte que les habitants de Motunotu, en Nouvelle-Guinée, expliquent une espèce d'épidémie pleurétique par, successivement, la présence d'un missionnaire, ses moutons, deux chèvres et finalement un portrait de la reine Victoria. Dans un premier temps, nous pouvons être surpris par un tel exemple, cependant la conscience de l'importance des représentations sociales permet une interprétation. Fauconnet (1928) montre que dans les sociétés « primitives », les infirmes, les magiciens et les étrangers étaient facilement tenus pour responsables, parce que habituellement perçus de façon hostile. Dans la classification religieuse de la société, ces personnes étaient « impures », n'étaient pas neutres, et c'est cette « impureté » que l'on associait au crime. Ainsi que le souligne Fauconnet, c'est pourquoi les premiers explorateurs européens, des cultures « primitives », étaient souvent tenus pour responsables de l'inclemence du temps, des échecs dans les expéditions de chasse et de pêche, etc. L'explication se précise grâce aux représentations.

Pour Moscovici, le niveau d'information est une dimension centrale des représentations sociales (les autres dimensions sont l'attitude et le champ de représentation ; voir Herzlich, 1972) et il doit faire partie de notre étude des explications du sens commun. Si, par exemple, nous désirons savoir pourquoi les gens accusent la Communauté européenne d'être cause de tous les maux économiques, il nous faut d'abord étudier ce qu'ils savent d'elle. La propre recherche de l'auteur (Hewstone, 1986) suggère que le savoir est généralement très pauvre, mais qu'il est le plus important, et les évaluations sont les plus négatives, lorsqu'il s'agit de la politique commune sur l'agriculture. Ainsi que Sears (1969) le souligne, cette base de la connaissance, même pour des gens qui ne peuvent pas articuler leurs idées, peut constituer un ensemble de structures mentales qui fournit un contexte pour organiser l'information nouvelle, appelant une information plus poussée et des explications générales. En ce sens, ce que Lippmann (1922) nomme « un mur de stéréotypes », entre citoyens et questions sur lesquelles ils doivent se situer, est une notion qui se rapproche

davantage de celle de représentation sociale que de celle à laquelle les psycho-sociologues se réfèrent maintenant en parlant de « stéréotypes ». Moscovici et Hewstone (1983) écrivent d'ailleurs :

« L'information n'est pas ignorée mais filtrée. Nous sommes amenés, de par nos représentations, à classer les faits différemment, et les faits qui ne correspondent pas aux représentations sont considérés comme moins réels que ceux qui y correspondent » (p. 119).

De la même façon, Tversky et Kahneman (1980) ont décrété que l'utilisation ou la non-utilisation d'informations, estimées sur une base, est largement déterminée par le fait qu'on peut donner une interprétation causale à cette information. Afin de répondre à cette dernière question, il nous faut réellement étudier le savoir social de nos interviewés.

Le contenu du savoir social

Quels que soient le temps et le lieu où se situeront les chercheurs qui étudieront le savoir social, il leur faudra s'intéresser au contenu, et plus précisément au langage de ce savoir. C'est une conséquence malheureuse de l'émergence de la « cognition sociale » que le contenu de la connaissance sociale ait souvent été ignoré. La raison de cette focalisation est que l'on croit que les contenus sociaux et cognitifs sont reliés dans la culture, le temps et la situation, alors que les processus cognitifs sont universaux (Taylor et Fiske, 1981). Ce point de vue est peut-être affirmé avec le plus de vigueur par Kruglanski (1979) : il prétend qu'une théorie unitaire (« épistémique ») du processus devrait se restreindre au processus d'acquisition du savoir, dont on suppose qu'il est invariant à travers différents contenus.

La même idée parcourt implicitement, semble-t-il, la plupart des travaux sur l'attribution. Les chercheurs se sont davantage intéressés à l'étude du processus de l'attribution (voir Harvey et Weary, 1984 ; Kelley et Michela, 1980 ; pour des critiques) qu'à l'étude de son contenu. Partant, la remarque d'Ostrom (1981) :

« Le plus surprenant sans doute est la quasi-absence de travaux empiriques sur le langage et la communication des attributions » (p. 418).

et de demander :

« Quel est le vocabulaire réel de la causalité dans l'utilisation commune et quels sont les termes qui reviennent le plus fréquemment ? » (*ibid.*).

Bien que ce fossé ait été maintenant partiellement comblé par les travaux d'Antaki (1986), Schoenbach (1980) et d'autres, la recherche sur l'attribution contraste une fois encore, de façon aiguë, avec la recherche sur les représentations sociales. Moscovici écrit au sujet de la psychanalyse :

« La formation d'une représentation sociale et sa généralisation entraînent donc une immixtion des notions et des termes de la langue propre à la théorie, son "jargon" scientifique, dans les échanges linguistiques courants. Ce jargon leur fournit une version socialement autorisée d'un mode d'accès au savoir et aux phénomènes dont la nature est, par ailleurs, inaccessible à la collectivité » (1976, p. 232-233).

Une nouvelle orientation pour la recherche pourrait consister en une investigation de l'utilisation des métaphores, dans les explications du sens commun. Lakoff et Johnson (1980) insistent sur la prédominance du langage métaphorique, comme de la pensée, parce que, ainsi que Farr et Moscovici le précisent, au sujet des représentations sociales en général (1984, p. ix-x), le non familier est rendu familier. Ma propre étude des images du langage courant en rapport avec la Communauté européenne révèle jusqu'à quel point des notions économiques complexes sont comprises, ou du moins représentées, au travers de l'imagerie simplificatrice de « montagnes » de beurre et de « tonnes » de lait.

Les origines du savoir social

Comme nous l'avons noté plus haut, les représentations sociales nous aident à comprendre d'où viennent les schémas (Eiser, 1986). Elles éclairent la genèse des attributions en même temps (cf. Pepitone, 1981). D'après Wells (1981), on peut distinguer deux manières, chez les gens, de penser aux forces causales de leur environnement social. Le « processus original » se réfère à l'observation directe des relations, comme la variation simultanée entre deux événements, et a été étudié en détail par la théorie de l'attribution (Alloy et Tabachnik,

1984 ; Crocker, 1981). Le « processus socialisé » cerne comment les gens apprennent les causes et adoptent des hypothèses culturelles à travers les communications langagières. Ce dernier processus a été largement ignoré dans la théorie de l'attribution, mais a été étudié comme un aspect des représentations sociales.

D'après Moscovici et Hewstone (1983), ce processus socialisé, ou « sens commun », apparaît de deux manières. Le « savoir direct » est le corpus de connaissances produites spontanément par les membres d'un groupe ; le « savoir indirect » se construit à partir de découvertes et de théories récentes. C'est sur ce dernier genre de savoir que nous mettons l'accent ici, en tant que transformation du savoir scientifique et technique, diffusé par les média. Moscovici (1976) parle du « scientifique amateur » (qu'il distingue du « scientifique naïf » de Heider) pour donner l'image du profane curieux, et influencé par des développements scientifiques et des théories nouvelles. Une fois qu'elles sont transformées, ces nouvelles idées peuvent avoir un impact sur les explications du sens commun. Ceci a été démontré par Moscovici (1961-1976) dans son étude sur la manière dont les idées psychanalytiques pénétraient la société française, et les idées freudiennes, une fois transformées et vulgarisées, influençaient directement les gens. Moscovici s'appuie sur une population de gens qui utilisent la psychanalyse pour expliquer leur propre comportement ou celui d'autrui. Dans son échantillon, 22 % d'écoliers et 45 % d'étudiants disent avoir essayé d'analyser et interpréter les réactions des autres grâce à ces idées nouvelles (p. 187). Le mot « complexe » est chargé d'une puissance explicative, et, ainsi que le note Moscovici : « On observe comment on explique tout ce qui est difficile, mystérieux et compliqué, par le complexe » (p. 243).

D'après Moscovici et Hewstone (1983), beaucoup d'explications du sens commun pourraient être le résultat d'une transformation des explications scientifiques, et il serait au moins aussi important de connaître comment le savoir social est transformé que de connaître comment les individus traitent l'information. Cependant, les chercheurs se sont beaucoup moins occupés des questions relatives aux origines des attributions que des quatre questions traitées ci-dessus. Ceci peut être illustré par un phénomène d'attribution célèbre.

L'« erreur fondamentale dans l'attribution » (Ross, 1977,

1978 ; Ross et Anderson, 1980) consiste en la tendance à attribuer le comportement presque exclusivement aux dispositions de l'acteur et à ignorer la situation comme déterminant puissant du comportement. Un certain nombre d'explications possibles (et pas exclusives mutuellement) à cette tendance sont considérées par Nisbett et Ross (1980) : facteurs de perception cognitive (représentativité, disponibilité et ancrage heuristique), facteurs linguistiques (quels sont les mots qui décrivent des situations faisant appel au comportement généreux ?) et théories spécifiques à des domaines particuliers. En fait, Nisbett et Ross préfèrent une explication en termes de « théorie dispositionaliste » générale, laquelle est « véritablement imbriquée dans la trame de notre culture » (p. 31), et laquelle est présente aussi bien dans la littérature classique que dans la tradition philosophique. A la lecture de leur histoire, Farr et Anderson (1983) notent que Heider a été très influencé par Ichheiser (1943) et que ce dernier fait remonter l'« erreur d'interprétation » dispositionaliste à l'idéologie « individualiste » du XIX^e siècle (voir Lukes, 1973) et à la représentation collective de la personne. En effet, on peut dire de Nisbett et Ross qu'ils s'occupent de l'importance des représentations sociales, quoique, comme M. Jourdain, ils ne s'en sont peut-être pas rendu compte ! Il est regrettable que les rapports cognitifs de l'« erreur fondamentale dans l'attribution » (par ex. : Moore, Sherrod, Lin et Underwood, 1979 ; Sherman et Corty, 1984) — bien que valables — aient tellement occulté le fait que les théories implicites des gens, au sujet des causes du comportement, donnent trop de poids aux causes dispositionalistes, et que ces théories viennent de quelque part !

CONCLUSION

Ce chapitre a d'abord exprimé notre regret face au développement séparé de la théorie de l'attribution et des représentations sociales, deux domaines dont les points communs sont nombreux. En reprenant les questions traditionnellement posées au sujet de l'attribution causale (quoi ?, quand ?, comment ?, et pourquoi ?) nous avons montré où et comment les représen-

tations sociales sont susceptibles de contribuer à notre compréhension des explications du sens commun. Finalement, la question plutôt négligée de l'origine des attributions (« d'où viennent-elles ? ») a été posée, révélant comment l'étude du savoir social, de son contenu et de ses origines, pouvait élargir la théorie de l'attribution traditionnelle. Pour conclure, il faut espérer que l'avenir sera plus long que le passé pour ce qui est de l'intégration de ces deux domaines. Comme Moscovici (1981) l'écrit :

« ... la théorie de l'attribution deviendra plus fructueuse et moins mécanique dès qu'elle aura reconnu l'importance du contenu des représentations ainsi que son caractère social » (p. 208).

RÉFÉRENCES

- Alloy L. R., Tabachnik N. (1984), Assessment of covariation by humans and animals : The joint influence of prior expectations and current situational information, *Psychological Review*, 91, 112-149.
- Allport G. W. (1954, 1979), *The nature of prejudice*, Reading, Mass., Addison-Wesley.
- Antaki C. (ed.) (1981), *The psychology of ordinary explanations of social behaviour*, Londres, Academic Press.
- Antaki C. (1986), Ordinary explanation in conversation : Causal structures and their defence, *European Journal of Social Psychology*, 15, 213-230.
- Axelrod R. (ed.) (1976), *Structure of decision : The cognitive maps of political elites*, Princeton, Princeton University Press.
- Bains G. (1983), Explanations and the need for control, in M. Hewstone (ed.), *Attribution theory : Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell.
- Billig M. (1978), *Fascists : A social psychological view of the National Front*, Londres, Harcourt Brace Jovanovich.
- Bruner J. S. (1958), Social psychology and perception, in E. E. Maccoby, F. M. Newcomb et E. L. Hartley (eds), *Readings in social psychology*, New York, Holt, Rinehart & Winston.
- Buss A. R. (1978), Causes and reasons in attribution theory : A conceptual critique, *Journal of Personality and Social Psychology*, 36, 1311-1321.
- Carr W. (1969), *A history of Germany, 1815-1845*, Londres, Weidenfeld & Nicholson.
- Cowie B. (1976), The cardiac patient's perception of his heart attack, *Social Science and Medicine*, 10, 87-96.
- Crocker J. (1981), Judgment of covariation by social perceivers, *Psychological Bulletin*, 90, 272-292.

- Crocker J., Fiske S. T., Taylor S. E. (1984), Schematic bases of belief change, in J. R. Eiser (ed.), *Attitudinal judgment*, New York, Springer.
- Doise W. (1978), *Groups and individuals : Explanations in social psychology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Duncker K. (1945), On problem-solving, *Psychological Monographs*, 58, (5, Whole No. 270).
- Einhorn H. J., Hogarth R. M. (1986), Judging probable cause, *Psychological Bulletin*, 99, 3-19.
- Eiser J. R. (1983), Attribution theory and social cognition, in J. Jaspars, F. D. Fincham et M. Hewstone (eds), *Attribution theory and research : Conceptual, developmental and social dimensions*, Londres, Academic Press.
- Eiser J. R. (1986), *Social psychology : Attitudes, cognition and social behaviour*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Enzle M. E., Schopflocher D. (1978), Instigation of attribution processes by attributional questions, *Personality and Social Psychology Bulletin*, 4, 595-599.
- Evans-Pritchard E. E. (1937), *Witchcraft, oracles and magic among the Azande*, Oxford, Oxford University Press.
- Farr R. M., Anderson, A. (1983), Beyond actor/observer differences in perspective : extensions and applications, in M. Hewstone (ed.), *Attribution theory : Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell.
- Fauconnet P. (1928), *La responsabilité*, Paris, Alcan.
- Fiske S. T., Taylor S. E. (1984), *Social cognition*, New York, Random House.
- Fletcher G. J. O. (1983), The analysis of verbal explanations for marital separation : implications for attribution theory, *Journal of Applied Social Psychology*, 13, 245-258.
- Forsyth D. R. (1980), The functions of attributions, *Social Psychology Quarterly*, 43, 184-189.
- Hansen R. D. (1980), Commonsense attribution, *Journal of Personality and Social Psychology*, 39, 996-1009.
- Hamilton D. L. (1979), A cognitive-attributional analysis of stereotyping, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology* (vol. 12), New York, Academic Press.
- Harvey J. H., Tucker J. A. (1979), On problems with the cause-reason distinction in attribution theory, *Journal of Personality and Social Psychology*, 37, 1441-1446.
- Harvey J. H., Weary G. (1984), Current issues in attribution theory and research, *Annual Review of Psychology*, 35, 427-459.
- Hastie R. (1984), Causes and effects of causal attribution, *Journal of Personality and Social Psychology*, 46, 44-56.
- Heider F. (1944), Social perception and phenomenal causality, *Psychological Review*, 51, 358-374.
- Heider F. (1958), *The psychology of interpersonal relations*, New York, Wiley.
- Herzlich C. (1973), *Health and illness : A social psychological analysis*, Londres, Academic Press.
- Herzstein M. (1980), *The war that Hitler won*, Londres, Abacus.
- Hewstone M. (ed.) (1983 a), *Attribution Theory : Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell.

- Hewstone M. (ed.) (1983 b), Attribution theory and common-sense explanations : An introductory overview, in M. Hewstone (ed.), *Attribution theory : Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell.
- Hewstone M. (1986), *Understanding attitudes to the European Community : A Social-psychological study in four member states*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hewstone M., Antaki C. (1987), Social explanations, in M. Hewstone, W. Stroebe, G. Stephenson et J.-P. Codol (eds), *Introduction to social psychology*, Oxford, Blackwell.
- Ichheiser G. (1943), Misinterpretations of personality in everyday life and the psychologist's frame of reference, *Character and Personality*, 12, 145-160.
- Jaspars J., Hewstone M. (1984), La théorie de l'attribution, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF.
- Jones E. E., Davis K. E. (1965), From acts to dispositions : The attribution process in person perception, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology* (vol. 2), New York, Academic Press.
- Jaspars J., Fincham F. D., Hewstone M. (eds) (1983), *Attribution theory and research : Conceptual, developmental and social dimensions*, Londres, Academic Press.
- Jones E. E. (1985), Major developments in social psychology during the past five decades, in G. Lindzey et E. Aronson (eds), *Handbook of social psychology* (vol. 1) (3^e éd.), New York, Random House.
- Kelley H. H. (1967), Attribution theory in social psychology, *Nebraska Symposium on Motivation*, 15, 192-238.
- Kelley H. H. (1973), The processes of causal attribution, *American Psychologist*, 28, 107-128.
- Kelley H. H. (1983), Perceived causal structures, in J. Jaspars, F. D. Fincham et M. Hewstone (eds), *Attribution theory and research : Conceptual, developmental and social dimensions*, Londres, Academic Press.
- Kelley H. H., Michela J. L. (1980), Attribution theory and research, *Annual Review of Psychology*, 31, 457-503.
- Kanouse D. E. (1972), Language, labeling and attribution, in E. E. Jones, D. E. Kanouse, H. H. Kelley, R. E. Nisbett, S. Valins et B. Weiner (eds), *Attribution : Perceiving the causes of behaviour*, Morristown, NJ, General Learning Press.
- Kruglanski A. W. (1979), Causal explanation, teleological explanation : On radical particularism in attribution theory, *Journal of Personality and Social Psychology*, 37, 1447-1457.
- Kulik J. A. (1983), Confirmatory attribution and the perpetuation of social beliefs, *Journal of Personality and Social Psychology*, 44, 1171-1181.
- Lakoff G., Johnson M. (1980), *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago Press.
- Lalljee M. (1981), Attribution theory and the analysis of explanations, in C. Antaki (ed.), *The psychology of ordinary explanations of social behaviour*, Londres, Academic Press.
- Lalljee M., Abelson R. P. (1983), The organization of explanations, in M. Hewstone (ed.), *Attribution theory : Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell.

- Langer E. J. (1978), Rethinking the role of thought in social interaction, in J. H. Harvey, W. Ickes et R. F. Kidd (eds), *New directions in attribution research* (vol. 2), Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Levine R. A., Campbell D. T. (1972), *Ethnocentrism : Theories of conflict, ethnic attitudes and group behavior*, New York, Wiley.
- Lévy-Bruhl L. (1972), *La mentalité primitive*, Paris, Alcan.
- Lévy-Bruhl L. (1922), *How natives think*, New York, Knopf.
- Lippmann W. (1922), *Public opinion*, New York, Macmillan.
- Locke D., Pennington D. (1982), Reasons and other causes : Their role in attribution processes, *Journal of Personality and Social Psychology*, 42, 212-223.
- Lukes S. (1973), *Individualism*, Oxford, Blackwell.
- Lukes S. (1975), *Emile Durkheim : His life and work : A historical and critical study*, Harmondsworth, Penguin.
- Lurigio A. J., Carroll J. S. (1985), Probation officers' schemata of offenders : Content, development and impact on treatment decisions, *Journal of Personality and Social Psychology*, 48, 1112-1126.
- Mackie J. L. (1965), Causes and conditions, *American Philosophical Quarterly*, 2, 245-264.
- Mackie J. L. (1974), *The cement of the universe : A study of causation*, Oxford, Clarendon.
- Merkel P. H. (1975), *Political violence under the Swastika*, Princeton, Princeton University Press.
- Michotte A.-E. (1946), *La perception de la causalité*, Paris, Vrin.
- McIver R. M. (1942), *Social causation*, New York, Harper Torchbooks.
- Moore B. S., Sherrod D. R., Liv T. J., Underwood B. (1979), The dispositional *Social Psychology*, 15, 553-569.
- Nisbett R., Ross L. (1980), *Human inference : Strategies and shortcomings of social judgment*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.
- Ostrom T. M. (1981), Attribution theory : whence and whither, in J. H. Harvey, W. Ickes et R. F. Kidd (eds), *New directions in attribution research* (vol. 3), Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Pepitone A. (1981), Lessons from the history of social psychology, *American Psychologist*, 36, 972-985.
- Piaget J. (1930), *The child's conception of physical causality*, Londres, Routledge.
- Poliakov L. (1980), *La causalité diabolique*, Paris, Calmann-Lévy.
- Pyszczynski T. A., Greenberg J. (1981), Role of disconfirmed expectancies in the instigation of attributional processing, *Journal of Personality and Social Psychology*, 40, 31-38.
- Ross L. (1977), The intuitive psychologist and his shortcomings : Distortions in the attribution process, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology* (vol. 10), New York, Academic Press.
- Ross L. (1978), Some afterthoughts on the intuitive psychologist, in L. Berkowitz (ed.), *Cognitive theories in social psychology*, New York, Academic Press.
- Ross L., Anderson C. (1980), Shortcomings in the attribution process : On the origins and maintenance of erroneous social assessments, in

- A. Tversky, D. Kahneman et P. Slovic (eds), *Judgment under uncertainty : Heuristics and biases*, New York, Cambridge University Press.
- Schoenbach P. (1980), A category system for account phases, *European Journal of Social Psychology*, 10, 195-200.
- Schmidt C. F. (1972), Multidimensional scaling of the printed media's explanations of the riot of the summer of 1967, *Journal of Personality and Social Psychology*, 24, 59-67.
- Sears D. O. (1969), Political behavior, in G. Lindzey et E. Aronson (eds), *The handbook of social psychology*, Reading, Mass., Addison-Wesley.
- Shaklee N., Fischhoff B. (1982), Strategies of information search in causal analysis, *Memory and Cognition*, 10, 520-530.
- Shaver K. G. (1981), Back to basics : On the role of theory in the attribution of causality, in J. H. Harvey, W. Ickes et R. F. Kidd (eds), *New directions in attribution research* (vol. 3), Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Sherman S. J., Corty E. (1984), Cognitive heuristics, in R. S. Wyer et T. K. Srull (eds), *Handbook of social cognition* (vol. 1), Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Simon H. A. (1968), Causation, *International Encyclopaedia of the Social Sciences* (vol. 2), p. 350-356.
- Tajfel H. (1972), La catégorisation sociale, in S. Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse.
- Taylor S. E., Fiske S. T. (1981), Getting inside the head : Methodologies for process analysis in attribution and social cognition, in J. H. Harvey, W. Ickes et R. F. Kidd (eds), *New directions in attribution research* (vol. 3), Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Taylor S. E., Koivumaki J. H. (1976), The perception of self and others : Acquaintanceship, affect, and actor-observer differences, *Journal of Personality and Social Psychology*, 33, 403-408.
- Tversky A., Kahneman D. (1980), Causal schemas in judgments under uncertainty, in M. Fishbein (ed.), *Progress in social psychology*, Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Tetlock P. E., Levi A. (1982), Attribution bias : On the inconclusiveness of the cognition-motivation debate, *Journal of Experimental Social Psychology*, 18, 68-88.
- Thomas K. (1971), *Religion and the decline of magic*, Harmondsworth, Penguin.
- Weiner B. (1985), « Spontaneous » causal thinking, *Psychological Bulletin*, 97, 74-84.
- Wells G. (1981), Lay analyses of causal forces on behavior, in J. H. Harvey (ed.), *Cognition, social behavior and the environment*, Hillsdale, NJ, Erlbaum.
- Windisch U. (1978), *Xénophobie*, Genève, L'Age d'Homme.
- Wong P. T., Weiner B. (1981), When people ask « Why » questions, and the heuristics of attributional search, *Journal of Personality and Social Psychology*, 40, 650-663.
- Wyer R. S., Srull T. K. (eds) (1984), *Handbook of social cognition* (3 vol.). Hillsdale, NJ, Erlbaum.

TROISIÈME PARTIE

CHAMPS DE RECHERCHE
ET D'APPLICATION SPÉCIFIQUES

*Anthropologie des systèmes
de représentations de la maladie :*

*de quelques recherches menées
dans la France contemporaine
réexaminées à la lumière
d'une expérience brésilienne*

François Laplantine

Les pages qui suivent s'organisent autour de trois articulations, d'inégale importance. I / Nous proposerons une définition de la notion de représentation telle qu'elle est aujourd'hui utilisée par les anthropologues. II / Nous esquisserons, essentiellement à partir de nos propres recherches, un certain nombre d'approches méthodologiques permettant d'élaborer une anthropologie des représentations de la maladie. III / Puis, nous appuyant sur des observations que nous effectuons depuis 1983 au Brésil sur la religion à fonction essentiellement thérapeutique de l'Umbanda, nous montrerons comment l'étude de cette dernière, éminemment expressive de la société brésilienne dans toutes ses composantes historiques, est susceptible d'agir dans le sens d'un renouvellement d'une anthropologie des représentations en général et d'une anthropologie des représentations de la maladie en particulier.

I

La notion de représentation n'appartient pas, par une liaison préétablie, à un champ disciplinaire plutôt qu'à un autre. De nombreuses spécialités des sciences humaines l'utilisent en en donnant des définitions souvent différentes, c'est-à-dire en découpant des noyaux de sens dans une totalité empi-

rique extrêmement vaste. Il revient, à notre avis, à l'anthropologie de montrer que la représentation, quel que soit l'aspect que l'on décide de privilégier, se situe toujours : 1 / à la jointure de l'individuel et du social ; 2 / de trois domaines d'investigation : le champ de la *connaissance* : une représentation est un savoir qui ne doute pas de lui-même ; le champ de la *valeur* : une représentation n'est pas seulement un savoir tenu par celui qui y adhère pour totalement vrai, mais aussi pour totalement bon : c'est une évaluation ; le champ de l'*action* : une représentation n'est pas réductible à ses aspects cognitifs et évaluatifs. Simultanément expressive et constructive du social, elle consiste non seulement en un moyen de connaissance, mais en un instrument d'action.

Nous proposerons donc maintenant la définition suivante de la représentation. C'est la rencontre d'une expérience individuelle et de modèles sociaux dans un mode d'appréhension particulier du réel : celui de l'*image-croyance* qui, contrairement au concept et à la théorie qui en est la rationalisation seconde, a toujours une tonalité affective et une charge irrationnelle. C'est un savoir que les individus d'une société donnée ou d'un groupe social élaborent au sujet d'un segment de leur existence ou de toute leur existence. C'est une interprétation qui s'organise en relation étroite au social et qui devient, pour ceux qui y adhèrent, la réalité elle-même. C'est en effet, à notre avis, le propre d'une représentation de ne jamais se penser comme telle et notamment d'occulter les distorsions et les déformations qu'elle charrie inéluctablement, en particulier la relation de la maladie et du social, de la maladie et du psychologique, du psychologique et du social. La représentation que chacun de nous se fait de la santé nous permet de penser cette dernière tout en nous empêchant simultanément de voir ce que précisément d'autres représentations éclairent.

II

Il y a plusieurs façons possibles d'élaborer une anthropologie des représentations de la maladie et de la santé dans la France contemporaine. Nous en retiendrons quatre qui, nous le verrons, sont étroitement intriquées.

1 / La première consiste à partir du statut social des individus : comment les exploitants agricoles, les ouvriers, les enseignants, les cadres supérieurs se représentent-ils la maladie ? Mais aussi, plus précisément : quelle perception a-t-on de cette dernière si, appartenant à l'une de ces catégories sociales, on est soi-même malade et atteint de telle affection particulière ? Quelle perception a-t-on de la maladie si l'on est soi-même médecin, psychologue, psychanalyste, chercheur (en biologie, en économie), médecin-malade... ?

2 / Une seconde approche consiste à s'interroger sur les logiques des systèmes étiologico-thérapeutiques en présence, lesquels commandent, à bien des égards à notre insu, nos représentations tant « populaires » que « savantes ».

3 / Une troisième perspective, proche mais cependant distincte de la précédente, consiste à étudier les modèles épistémologiques eux-mêmes qui peuvent être mis en œuvre dans notre société pour penser scientifiquement la maladie.

4 / Une quatrième approche enfin consiste à étudier les représentations différentielles de la maladie à partir des divers systèmes de prise en charge dont on dispose dans la France contemporaine.

Reprenons successivement chacune de ces quatre approches.

1 / Nous n'insisterons pas ici sur les perceptions différentes que l'on peut avoir de la maladie en fonction : *a* / de l'appartenance socioculturelle des individus ; *b* / des caractéristiques de la pathologie ; *c* / ou encore de l'époque considérée. Ces diverses perspectives ont notamment été explorées sur le premier point par les travaux de Luc Boltanski (1969) et de Jeanine Pierret (1985), sur le second par les réflexions de Susan Sontag (1979), sur le troisième par les recherches de Claudine Herzlich et Jeanine Pierret (1984).

Ce que nous voudrions mettre en évidence, c'est que les systèmes de représentations de la maladie étudiés par ces différents auteurs se construisent toujours à partir de trois pôles :

— *La maladie en troisième personne* c'est-à-dire l'adhésion aux « valeurs médicales » de notre époque. C'est une appréhension fondée sur une connaissance « objective » du symptôme et de son étiologie, dont le corollaire est une occultation ou du

moins une relégation à l'arrière-plan du rapport de la maladie au psychologique et au social. S'il convient d'inclure cette culture biomédicale dans le champ de la recherche anthropologique, c'est qu'il n'est guère aujourd'hui de représentation de la santé qui ne se construise à son contact et sous son influence, même si le malade procède à un tri sélectif et à une réinterprétation du discours savant, voire s'il refuse de s'insérer dans les systèmes de « médicalisation » officiels. De plus, la médecine fait de toute évidence partie de la culture et c'est la tâche de l'anthropologue de mettre en évidence l'illusion d'une pratique qui pourrait être affranchie des représentations de la société dans laquelle elle s'inscrit¹.

— La maladie en seconde personne peut être illustrée par l'approche du médecin clinicien, de l'homéopathe, du psychologue, du psychanalyste, mais aussi à bien des égards de l'ethnologue ou plutôt de l'ethnographe.

— L'étude de la maladie en première personne (*illness*) consiste dans l'analyse des systèmes interprétatifs forgés dans le creuset de la subjectivité des malades eux-mêmes (cf. Eisenberg, 1977), mais aussi de la subjectivité des médecins qui, comme les militaires, se recrutent dans le civil, c'est-à-dire appartiennent avec les malades à une même culture et adhèrent à une même conception dominante de ce qu'est la maladie.

2 / Ce dernier point nous permet d'envisager une seconde approche possible : la mise en évidence de deux groupes de représentations — l'un largement dominant, l'autre beaucoup plus marginal — en présence dans le champ sanitaire et social de la France contemporaine.

La maladie est considérée comme une entité exogène pénétrée par effraction dans le corps d'un individu qui n'y est pour rien, et la guérison consiste dans la jugulation d'une

1. Notons que cette conception de la maladie-objet (*disease*) n'est pas le seul fait de notre culture biomédicale. Nous pouvons la retrouver dans un certain nombre de discours sociologiques (« la maladie est un problème de société ») qui s'intéressent bien à la maladie comme fait significatif, mais en faisant refluer le sens ailleurs que dans l'expérience existentielle du malade : dans les rapports économiques, démographiques, politiques. Nous pouvons la retrouver également en littérature dans ce que l'on appelle le roman médical (cf. F. Laplantine, 1986). Il existe donc en Occident une approche distancée de la maladie, commune à la positivité biomédicale, aux courants positivistes des sciences humaines et naturalistes du roman, qui consiste à considérer comme connaissance « objective » ce qui relève aussi d'une étude des représentations.

positivité ennemie avec laquelle il ne faut pas composer, mais qu'il faut littéralement anéantir. Inversement, la maladie n'est plus perçue comme une entité étrangère au malade. Elle vient de lui et a une fonction valorisée ou tout au moins signifiante qui doit être décryptée comme une de ses composantes, et la guérison consiste alors dans une activité régulatrice qui n'est plus cette fois antagoniste aux symptômes du malade.

a / La première attitude correspond à la fois à l'option prise par le courant dominant de notre médecine contemporaine et aux réinterprétations de cette médecine par les discours et les comportements *manifestes* de la plupart des malades que nous avons interrogés (Laplantine, 1986). Pour la majorité des médecins généralistes d'aujourd'hui, le symptôme, loin d'être appréhendé comme le message d'une modification à interpréter, demeure bel et bien l'ennemi à abattre en puisant dans l'arsenal des formes élémentaires de la guérison qui ont fait leurs preuves. Autrement dit, ce qui nous est apparu, c'est que ce ne sont pas seulement les réinterprétations populaires du discours médical (*illness*), mais bien le discours médical lui-même (*disease*), ainsi que le modèle qui est celui de notre culture médicale ambiante (*sickness*)² qui procèdent à une étiologisation, à une ontologisation et à une externalisation du mal-maladie, privilégient le lésionnel sur le fonctionnel, l'espace sur le temps, le substantialisme sur le relationnel, le dualisme sur le monisme médical et l'interprétation de la maladie en termes d'altérité et non d'altération³.

b / Il existe bien entendu des différences considérables à l'intérieur d'une même compréhension qui peut être qualifiée de fonctionnaliste (et non plus d'ontologique) de la maladie. Mais quel que soit le cadre de référence choisi (la physiologie expérimentale, l'homéopathie, la psychanalyse ou encore la médecine psychosomatique), le thérapeute procède d'une démarche commune : la maladie n'est pas le contraire de la

2. Sur les notions de *disease* (maladie objectivée par le médecin), *illness* (maladie vécue par le malade) et *sickness* (maladie interprétée à partir de la culture dont fait partie le malade et le médecin) dans les recherches anglo-saxonnes contemporaines en anthropologie médicale, cf. notamment Fabrega, 1977, 1978 ; Eisenberg, 1977 ; Benoist, 1981 ; Genest, 1981.

3. Certains médecins s'orientent, certes, vers d'autres modes d'approche de la maladie et de la santé, mais la conviction que nous avons acquise est qu'ils s'écartent, ce faisant, du modèle de base qui est le seul dans notre culture à bénéficier d'une pleine légitimation sociale.

santé, car il n'existe pas de maladie en soi, pas plus d'ailleurs que de santé en soi, mais des réactions heureuses ou malheureuses, génératrices de plaisir ou de douleur, qui sont autant de façons originales de s'adapter à des situations toujours inédites. Enfin, à ces interprétations du pathologique comme dysfonctionnement de l'être humain, correspondent des thérapies fondées sur une action régulatrice qui accordent la priorité aux potentialités propres du sujet malade. Si en effet la maladie n'est plus due, comme précédemment, à un accident, c'est-à-dire à une cause fortuite venue du dehors, le traitement dans ces conditions devra faire corps avec le malade, et la guérison ne dépendra plus (ou plus seulement) de l'extérieur : elle ne visera plus, comme précédemment, à attaquer l'agresseur (car vouloir l'anéantir, ce serait aussi risquer de tuer le sujet), mais à aider ce dernier à se défendre. Il conviendra alors non de combattre les réactions de défense de l'organisme ou de la personnalité, mais de les stimuler, de les encourager.

Le modèle en question insiste donc sur l'idée que c'est le malade lui-même qui se guérit et qui, par conséquent, n'est pas seulement guéri par celui dont la fonction sociale est de se tenir à l'écart de la personne malade, mais aussi de la maladie elle-même. Or cette idée (vers laquelle on glisse toujours insensiblement lorsque l'on se situe dans cette perspective) que le malade est son propre thérapeute et, parce que malade, le thérapeute de l'autre (seul celui qui est passé par l'épreuve de la maladie peut vraiment soigner, comme en psychanalyse) se situe rigoureusement aux antipodes de ce que nous apprend notre culture, et évidemment notre culture médicale qui est, à bien des égards, l'idéal de notre culture. D'autre part, si le saignement, la diarrhée, le vomissement, la fièvre ne sont plus considérés comme des maladies en soi, mais des processus régulateurs tendant à l'entretien des fonctions physiologiques, si le pathologique n'est plus envisagé comme l'autre absolu mais comme un état seulement différent du même, bref si ce que disent les homéopathes (ainsi que tous ceux qui se situent dans la perspective encore plus radicale de la maladie comme sens et valeur) est vrai, alors non seulement il n'y a plus de substantialisme morbide (ce qui est déjà une absurdité, c'est-à-dire un scandale, pour la pensée positiviste), mais c'est la notion même de maladie qui disparaît, et corrélativement de thérapie

en tant que procédé d'opposition frontale à cette dernière.

Nous avons, en Occident, tellement intériorisé le premier mode de compréhension qui inscrit la maladie dans une logique du mal absolu et de l'adversité que nous ne l'appréhendons plus comme système de représentation possible, mais comme *réalité* et que nous avons de la peine, ne serait-ce qu'à imaginer qu'il puisse en exister un autre. Cette difficulté commence, comme toujours, au niveau du vocabulaire. La preuve en est que l'on doit, avec Luc de Heusch (1971), avoir recours à un néologisme incompréhensible pour la majorité des gens (l'« adorçisme ») pour désigner ce second groupe de représentations dans ce qu'il a de plus radical, ce qui nous permet de mesurer à quel point notre culture n'avait rien prévu pour nommer une démarche et une sensibilité qui n'en existe pas moins pour autant⁴.

3 / Une troisième approche possible consiste à nous interroger sur les *modèles épistémologiques* mis en œuvre pour penser et rendre compte de la maladie. Trois modèles peuvent aisément être distingués.

a / Un modèle *biomédical* (cf. Fabrega, 1977, 1978) déjà évoqué, et qui est fondé sur la positivité de la méthode expérimentale. Il commande une médecine qui peut être qualifiée de *médecine des spécificités* : isoler des spécificités étiologiques, différencier des tableaux symptomatologiques, administrer des spécialités chimiothérapeutiques qui, par leurs propriétés spécifiques, combattront frontalement les causalités pathogènes et feront disparaître les symptômes.

b / Un modèle *psychologique* (ou *psychanalytique* ou *psychosomatique*). Son originalité par rapport à tous les autres est de mettre l'accent sur le caractère *intrapsychique* du conflit responsable du symptôme. L'étiologie n'est pas recherchée du côté de l'environnement social du malade, ni du côté de la composante physiologique de la maladie, tenue dans ce cas pour dérivée, mais non originelle : c'est l'individu lui-même, qui,

4. Ce qu'il convient donc de souligner ici, c'est l'ambiguïté ou si l'on préfère le caractère insolite et insolent de cette seconde position qui ne peut être que marginalisée, c'est-à-dire rejetée à la périphérie du système social, dans une culture qui, comme la nôtre, a massivement opté pour l'efficacité immédiate contre l'accompagnement lent et graduel des processus de maturation, pour la distinction radicale des rôles et des statuts de soignants et de soignés contre leur permutation possible, pour la clarté et l'univocité des signes contre l'opacité et l'équivocité des symboles.

par la personnalité qui lui est propre, secrète ses propres maladies⁵.

c / Un modèle relationnel. La maladie n'est plus pensée comme dans le premier cas en terme d'être (quelque chose quelque part), mais en terme d'harmonie et de dysharmonie, d'équilibre et de déséquilibre par rapport au milieu (cf. notamment sur ce point Cl. Herzlich, 1969) auquel appartient le malade. D'autre part, on ne confère plus, comme dans le second cas, la primauté au pôle endogène des représentations. Cette idée que la maladie est le signe d'un déséquilibre social, nous la retrouvons aussi bien dans un certain nombre de discours « savants » (l'« antipsychiatrie » des années 70, la thérapie familiale, mais aussi l'épidémiologie) que de représentations non savantes mais qui s'élaborent au contact de celles-ci, chaque fois que de nos jours on pointe du doigt la famille, l'Etat, l'environnement malsain, le mode de vie urbain... Nous la retrouvons aussi dans les imputations sorcellaires (cf. Favret, 1977 ; Julliard, 1986), exogènes, sociales et relationnelles s'il en est. Nous la retrouvons enfin dans les interprétations religieuses de la maladie, omniprésentes chez tous les guérisseurs que nous avons personnellement rencontrés (Laplantine, 1978, 1982), lesquels font preuve, de notre point de vue, d'une belle lucidité puisqu'ils mettent en évidence ce qui est occulté par les représentations induites par notre biomédecine : le fait qu'une des dimensions constitutives de la maladie est son rapport au social, exprimé ici par l'entremise du sacré⁶.

5. Ce modèle qui trouve son expression la plus radicale dans l'œuvre de Groddeck (1980) est également mobilisé dans une partie importante de la littérature romanesque ou de la littérature autobiographique écrite par des malades (cf. sur ce point Laplantine, 1984, 1986).

6. On est en droit de s'interroger sur la pertinence de la distinction qui vient d'être proposée entre des modèles *étiologico-thérapeutiques* et des modèles que nous avons qualifiés d'*épistémologiques* au sein desquels viennent d'être réintroduites des formes d'interprétations non savantes de la maladie.

C'est une nécessité, à notre avis scientifiquement incontournable, d'affirmer à la fois la *disjonction* et l'*inclusion* de ce que nous avons proposé d'appeler des *modèles de base* et des *modèles proprement épistémologiques* (biomédicaux, sociomédicaux, psychologiques, mais aussi linguistiques, économiques, politiques...) que l'on peut mettre en œuvre pour les penser et en rendre compte scientifiquement.

Nécessité de la disjonction, car les premiers sont des *formes élémentaires de la maladie et de la guérison*, même si certains d'entre eux se forment au contact de la pensée médicale de notre culture, alors que les seconds sont pour l'essentiel *construits* et utilisés à des fins opératoires. Nécessité de l'inclusion, car d'une part un modèle de base peut être lui-même opératoire (c'est le cas de la sorcellerie), et d'autre part un modèle épistémologique ne peut jamais se prévaloir d'un parfait statut d'extra-

4 / Une quatrième approche qui peut être utilisée consiste à s'interroger sur les représentations de la maladie telle qu'elles s'élaborent au contact des systèmes thérapeutiques auxquels l'individu peut avoir recours aujourd'hui.

C'est la culture dont on fait partie qui nous désigne *a /* des pratiques qui bénéficient d'une totale légitimité sociale : la biomédecine ou médecine hospitalo-universitaire ; *b /* des pratiques qui bénéficient d'une moindre légitimité, mais dont certaines peuvent être considérées dans la France contemporaine comme étant en voie de légitimation : la psychologie et la psychanalyse, mais aussi l'homéopathie, l'acupuncture ; *c /* des pratiques qui se situent dans les marges de la culture, mais qui sont révélatrices d'un refoulement social singulièrement agité ces temps-ci, puisqu'il existe en France environ 50 000 guérisseurs pour 49 000 médecins, 38 000 prêtres et 4 200 psychanalystes. Autrement dit, entre les deux grandes orthodoxies de l'Occident — la messe et la consultation médicale — il y a tout un espace au sein duquel sont étroitement intriquées les représentations que l'on peut élaborer de la santé et du salut.

Or, il ne suffit pas de distinguer d'une manière sommaire d'un côté les interprétations « savantes » et les réinterprétations « populaires » formées au contact de la médecine officielle, de l'autre les interprétations liées aux médecines que l'on dit « parallèles ». Car d'une part, à l'intérieur de la première, il y a en fait plusieurs médecines, commandées par des modèles parfois résolument antinomiques. Et d'autre part l'espace de ce que l'on appelle les « médecines parallèles » — c'est sur ce dernier point que nous allons nous arrêter maintenant — est lui-même extrêmement diversifié, constitué de pratiques sociales et de représentations largement hétérogènes. Qu'y a-t-il de commun en effet entre le savoir transmis par tradition d'un « panseur de secret » paysan, qui traite occasionnellement les dartres, les verrues et les brûlures, et la pratique à plein temps d'un magnétiseur installé dans le XVI^e arrondissement de Paris et qui mime dans ses moindres recoins la médecine savante, dans un espace qui ressemble à s'y méprendre à

territorialité culturelle, sociale et historique. On croit souvent que l'on est quitte lorsque l'on a fait la preuve qu'une grille d'interprétation fonctionne. Mais ce qui est explicatif demande aussi à être expliqué, si, comme c'est notre cas, on abandonne l'idée (la représentation) d'un référent unique qui tiendrait lieu d'absolu.

l'espace du cabinet médical ? Qu'y a-t-il de commun entre la technique d'un rebouteux et la connaissance d'un astrologue ? Entre Lourdes et la macrobiotique ?

Alors que les « panseurs de secrets » et les « barreaux de brûlures » sont des intermédiaires entre l'homme et le sacré, des praticiens-pratiquants, soignant « leurs frères baptisés en chrétiens et les animaux en bêtes », les guérisseurs modernes prétendent, eux, se situer aux confins de la médecine positive, c'est-à-dire dans un champ social qu'il convient de qualifier de paramédical et non plus d'extramédical. Si les gestes des seconds sont souvent rigoureusement identiques à ceux des premiers, ils ne se réfèrent plus du tout au même contenu culturel : dans le premier cas, il sera par exemple question de victoire sur les forces du malin, dans le second, de l'émission d'une énergie physique qui renforce. Si les seconds peuvent prescrire des plantes identiques à celles des premiers, ce n'est plus en fonction de l'« esprit » qu'elles sont censées véhiculer, mais de leurs vertus chimiothérapeutiques⁷.

Les frontières sont évidemment extrêmement ténues entre les deux groupes de pratiques, et les représentations de la maladie peuvent être extrêmement proches pour ceux qui y ont recours et sont souvent d'ailleurs conduits à parcourir un itinéraire largement diversifié (passage du médecin généraliste à l'homéopathe, de ce dernier au magnétiseur, qui peut également prescrire une cure de désenvoûtement). Il n'empêche que si *psychologiquement* nous sommes confrontés à des *processus formels* souvent voisins et même identiques, nous nous trouvons *anthropologiquement* en présence de phénomènes sociaux bien distincts, au sein desquels s'organisent des systèmes de représentations dont les *contenus matériels* sont largement différenciés⁸.

7. Ce sont également les désignations mêmes des systèmes de guérissage en question qui connaissent une transmutation qui nous paraît tout à fait significative du phénomène social lui-même, qui n'est plus résiduel, mais entend bien participer à part entière à la modernité (et y participe effectivement). On ne soigne plus avec des « simples », mais on pratique la « phytothérapie », on n'impose plus les mains au malade, mais on lui prescrit une « cure magnétique ». Il n'est plus question d'esprits bénéfiques ou maléfiques, mais d'« ondes » ou d'« énergies positives » ou « négatives ». Le sourcier devient un radiesthésiste, le voyant un parapsychologue et le rebouteux un chiropracteur.

8. Cf. sur ce point Laplantine, 1978, 1987.

III

Avec les représentations mises en scène par les systèmes de prise en charge sanitaire et sociale de l'Umbanda, nous abordons la dernière articulation de ce chapitre, qui va nous permettre de réexaminer un certain nombre des propositions précédentes, de montrer notamment comment l'étude de cette religion (et, à travers elle, du domaine brésilien) est susceptible, à notre avis, de renouveler l'idée que nous nous faisons en Occident de ce qu'est une représentation, et singulièrement une représentation de la maladie.

Rappelons brièvement que procédant d'une transformation de la *macumba* d'origine bantou, l'Umbanda, qui se forme dans les années 1930 en relation aux mutations économiques et urbaines considérables de la société brésilienne, réalise la forme la plus achevée du syncrétisme, puisqu'elle intègre les esprits autochtones des Indiens, les *orixas* des *candomblé*⁹, les saints protecteurs du catholicisme ainsi que le thème de la réincarnation africaine réinterprété dans les termes du spiritisme européen. Le culte consiste dans l'« incorporation » des divinités saluées les unes après les autres par des chants et des danses appropriés, au rythme des tambours. Chaque participant adopte une posture corporelle expressive de l'esprit qui se manifeste en lui. Ainsi, les *Caboclos*, Indiens fiers et hautains, se tiennent debout dans une position droite, les *Pretos Velhos* (« Vieux Noirs ») marchent avec peine, courbés en deux les mains derrière le dos, les *Crianças* (enfants) font des facéties et la « mère de saint » se voit obligée de les rappeler à l'ordre, les *Exus* (= Diables) sont recroquevillés, au plus près du sol, les *Pombas-Giras* (= *Exus* femelles) prennent des allures provocantes de prostituées... Puis vient le temps de la « décorporation » : les divinités sont renvoyées du corps du fidèle qui oublie tout de la métamorphose dont il a été l'objet.

Nos observations concernent 12 des quelque 800 *terreiros* (espace culturel des religions afro-brésiliennes) de la ville de Fortaleza, et plus précisément : 1 / des consultations indivi-

9. Sur les religions afro-brésiliennes, cf. R. Bastide, 1958, 1960. Sur l'Umbanda, cf. R. Ortiz, 1978.

duelles qui ont lieu en dehors des cultes, et sont désignées sous le terme de *trabalhos* (= travaux) ; 2 / des consultations collectives au cours de « sessions de charité » : les médiums, après avoir incorporé les divinités, sont prêts à recevoir les clients qui se présentent. Assis sur de petits tabourets, ils énoncent un diagnostic, prescrivent un traitement, donnent des conseils à ces derniers.

Avant de dégager les systèmes de représentations de la santé véhiculés au cours de ces différentes consultations, il nous semble nécessaire de mettre en évidence trois de leurs caractéristiques dominantes.

1 / La maladie est à la fois diagnostiquée et traitée au moyen d'une communication directe avec les forces du sacré qui descendent périodiquement dans le corps de leurs enfants. Les thérapeutes de l'Umbanda sont ces intermédiaires qui entrent en contact avec les divinités qu'ils « incorporent ». Une fois que ces dernières sont descendues, il n'y a plus qu'à les interroger. Ce sont elles qui prescrivent des traitements, indiquent des remèdes, donnent des conseils, exigent des offrandes. Ayant moi-même consulté trois « pères de saint », c'était dans un cas Cipriano, dans un autre Pai Tobia, dans un troisième Simbanda, trois des entités du panthéon umbandiste qui parlaient par la bouche de mes interlocuteurs respectifs.

2 / Les raisons qui conduisent à consulter un médium au cours d'une session ou à demander à un « père » ou une « mère de saint » d'accomplir un « travail » sont de trois ordres : 1 / les maladies biologiques et plus encore les désordres psychologiques, « maladies de l'esprit » au sens mental et spirite, qui sont l'un des domaines de prédilection de l'Umbanda ; 2 / les problèmes amoureux (conquérir une femme, s'attacher un homme, éliminer un(e) rival(e) ; 3 / la subsistance économique (trouver un emploi), mais aussi l'ascension sociale.

3 / Tout client de l'Umbanda est un umbandiste en puissance. Considéré comme « un médium non développé », il devra, s'il veut retrouver la santé, conquérir la femme convoitée, obtenir un travail ou une promotion, se soumettre à un ensemble de rites de *desenvolvimento* (= développement) qui le conduiront à devenir membre d'un *terreiro*. Plus précisément, tout consultant est expressément ou imperceptiblement ache-

miné par un praticien-pratiquant de la religion vers une session particulière dite d'*attachement* à partir de laquelle il pourra acquérir ce perfectionnement psychique, moral et spirituel qui fera de lui un « fils » ou une « fille de saint », c'est-à-dire un adepte à son tour susceptible d'incorporer les divinités, et par conséquent de soigner ses semblables.

La compréhension de la maladie et de la santé qui est celle de l'Umbanda, religion afro-brésilienne avant de devenir proprement brésilienne, nous paraît s'organiser autour de la notion d'*axé*, terme du vocabulaire *nagô*. L'*axé*, c'est la force vitale qui peut être acquise et transmise, qui n'appartient pas à l'individu mais au groupe, et s'inscrit dans un sacré en mosaïque, c'est-à-dire divisé en morceaux, formé de démultiplications (il existe plusieurs *Xangô*, divinité de la foudre, plusieurs *Oxossi*, divinité de la chasse, plusieurs *Ogun*, divinité de la guerre...), un sacré dont on ne peut posséder qu'une partie ou plutôt un aspect (cf. M. Aubrée, sous presse).

Seule l'action rituelle est susceptible de réactualiser et de redistribuer cette force. Elle peut être diminuée (la maladie est considérée comme un affaiblissement de l'*axé* d'un individu) ou au contraire accrue. Nous sommes donc en présence d'un univers extrêmement instable, mais dans lequel il y a toujours communication entre les multiples éléments du système. Le fidèle — et par son intermédiaire celui qui vient le consulter — est littéralement nourri à chaque descente de divinité, mais il doit à son tour nourrir, par des offrandes (*despachos*), la divinité qui le renforce en s'incarnant en lui.

Or, cette notion d'obtention et d'échange de force, mais aussi de compétition entre des forces rivales, si importantes dans les pratiques religieuses et thérapeutiques africaines et dans leur développement par la diaspora africaine au Brésil : *a* / est susceptible dans l'Umbanda de s'ouvrir à tout apport extérieur : esprits des *caboclos*, saints du catholicisme, puissances spirituelles de l'Asie... ; *b* / est elle-même réinterprétée dans les cadres du spiritisme, mais aussi de l'astrologie et de la théosophie, bref d'un système bio-psycho-cosmologique à la fois résolument universaliste et totalement brésilien, pour lequel tout ce qui se passe dans l'univers physique et psychologique a sa correspondance directe dans l'univers astral (ou spirituel).

Les divinités africaines (*orixas*) sans cesser d'assurer la continuité entre le continent américain et africain, deviennent des phalanges d'esprits qu'incorporent les médiums. Les esprits ancestraux sont simultanément des *dieux*, directement régulateurs des comportements individuels et des relations sociales, des *énergies mentales* qui circulent, des *vibrations* que l'on doit s'efforcer de capter, des *fluides* tantôt positifs (qui sont le fait d'esprits évolués, appelés « esprits de lumière ») tantôt négatifs (qui attirent vers le bas, et dont *Exu* est le symbole). Ces différentes façons de nommer le sacré peuvent être considérées comme des instances d'identification aux ancêtres du groupe dans une société polyculturelle en perpétuelle quête d'identité. Ce sont également des forces de la nature spiritualisée dans une population récemment urbanisée comme celle de Fortaleza et constituée pour une partie importante des migrations du *sertão* (= campagne).

Il existe à Fortaleza, et plus généralement dans tout l'état du Ceará, un ensemble de représentations communes de la maladie et de la santé¹⁰, partagées aussi bien par les *curandeiros* (guérisseurs), les *razeiras* (herboristes), les *rezadoras* (guérisseurs-prieurs), les *parteiras* (accoucheurs), les médiums de l'Umbanda ou du kardécisme et les clientèles respectives de tous ces praticiens. Les remèdes prescrits dans le cadre du spiritisme umbandiste sont souvent les mêmes que ceux qui sont administrés par les herboristes. Et les « pères » et « mères de saint » jouent sur un très large clavier thérapeutique, intégrant les prières catholiques de délivrance, les « bains de décharge », les passes magnétiques, mais aussi toute la pharmacopée (populaire et savante) dont on peut disposer dans le Nordeste, et renvoient même aux médecins ceux de leurs clients qui présentent à leurs yeux des symptômes proprement organiques.

On est en droit de se demander, vu l'intrication étroite de ces pratiques et de leurs représentations afférentes, liées aussi bien au catholicisme populaire, aux religions d'origine africaine, *caboclos*, asiatiques, au spiritisme, à l'occultisme et à l'ésotérisme européen, en quoi, en dehors de ce processus que certains umbandistes qualifient franchement eux-mêmes de *mistura*, consiste l'originalité d'une telle culture thérapeutique ?

10. Cf. sur ce point A. P. Barreto (1985) et A. M. Cavalcante (1985).

La santé, c'est la capacité de débarrasser l'individu de « forces négatives » (on fait alors descendre les « mauvais fluides ») et de le recharger ou de le fortifier en « énergies positives », au moyen de *tous* les matériaux culturels (rites et remèdes médicaux) dont dispose cette religion, *en permanence ouverte sur l'extérieur*, lequel n'est plus vécu comme chez nous comme l'écart d'une différence dont il convient de se protéger, mais comme ce qui est constitutif d'une identité en perpétuel mouvement. Ajoutons que dans l'Umbanda, et cela de par sa composante africaine, le « mal » n'est pas irrémédiablement condamné, comme dans le christianisme ou le kardécisme, car il demeure aussi nécessaire à l'accomplissement du rituel thérapeutique que les puissances bénéfiques.

Voici quelques exemples auxquels j'ai été confronté personnellement.

Le *mal olhado* (mauvais œil) est réputé responsable d'un *quebranto* (rupture d'équilibre produisant un affaiblissement du sujet et se traduisant, chez les enfants notamment, par des diarrhées ou des vomissements). Cette étiologie n'est pas spécifique à l'Umbanda, mais elle est, dans le cadre de la religion réinterprétée en termes de radiations mauvaises, de vibrations négatives captées par l'individu.

L'*encosto* est une incrimination étiologique très répandue dans le Ceará et qui n'est pas non plus proprement umbandiste. Il désigne un état d'angoisse, de tristesse ou d'apathie lié à un esprit qui s'attache d'une manière intempestive à une personne, en se fixant sur sa tête. Il s'agit, dans l'Umbanda, de l'esprit d'un mort en quête d'ascension spirituelle, expiant ses fautes passées et qui doit être transporté par les médiums dans les « hôpitaux de l'astral » afin d'être traité.

Le *corpo aberto* (corps ouvert) est une représentation elle aussi très populaire au Ceará. La maladie étant considérée comme la conséquence d'un « mauvais objet » (au sens littéral et psychanalytique) entré dans le corps et devant être expulsé, la prévention consistera à « fermer le corps » (*corpo fechado*). Mais l'Umbanda met l'accent sur l'ambivalence du *corpo aberto*. Avoir le « corps ouvert », diagnostic qu'ont passé sur moi-même deux « pères de saint » que j'ai consultés, c'est évidemment très dangereux, car l'on risque d'être vulnérable

à n'importe quelle intrusion pathogène. Mais c'est également l'indication d'une potentialité à être renforcé par des énergies positives, c'est-à-dire à développer sa propre médiumnité¹¹.

Nous voudrions insister ici sur l'extrême hétérogénéité sociale, culturelle et thérapeutique, qui peut être repérée d'un *terreiro* à l'autre. Les uns, fréquentés par une population appartenant à la classe moyenne, sont le lieu d'un processus de « purification » et de « blanchissement » culturel et idéologique intense. Les représentations de la santé que l'on y rencontre se veulent « expérimentales » et « scientifiques ». D'autres, au contraire, dont les adeptes et les clients appartiennent toujours à un même quartier, sont beaucoup plus proches de la culture populaire médico-magique du Nordeste. C'est la raison pour laquelle toute tentative de généralisation ne peut conduire qu'à substituer à l'extrême complexité du phénomène en question les distorsions perceptives et idéologiques propres au chercheur. De plus, l'originalité d'un *terreiro*, en dehors de l'appartenance sociale de ceux qui le composent, c'est l'originalité de sa propre mise en scène, laquelle est fonction de la personnalité du « père » ou de la « mère de saint » qui le dirige et imprime sur lui sa marque, mais aussi des fidèles qui apportent leurs propres contributions en jouant rituellement dans l'imaginaire les difficultés particulières auxquelles chacun d'entre eux est confronté dans la réalité.

L'Umbanda, qui connaît une influence croissante, et cela dans toutes les classes sociales¹², tend à devenir l'immense projection musicale, dansée et chantée, des frustrations psychologiques et des conflits sociaux de la société brésilienne tout entière.

Ce sont les *telenovelas*, ces fameux feuilletons télévisés brésiliens, qui m'apparaissent personnellement comme les meilleurs révélateurs des représentations qui se jouent dans l'Umbanda. Les *novelas* et les *sessões* (sessions) peuvent être considérées comme deux des expressions ludiques privilégiées (l'une laïque, l'autre religieuse) d'un immense psychodrame

11. Ce dernier diagnostic, on le voit, n'est pas très innocent, car il vous pousse à devenir un adepte de l'Umbanda.

12. C'est une religion d'implantation très récente à Fortaleza. Importée dans les années 1955 à Rio, São Paulo et São Luis do Maranhão, elle passe d'une dizaine de *terreiros* en 1960 à près de 800 en 1980.

national que la société brésilienne met en scène chaque soir. Jouant ses contradictions culturelles, sociales et économiques, c'est dans les deux cas le Brésil qui se donne en *représentation* à lui-même.

1 / D'une part les problèmes qui sont traités par les thérapeutes de l'Umbanda, dont chacun joue pendant deux heures le rôle d'un acteur sont rigoureusement les mêmes que ceux qui sont joués à la télévision par les acteurs professionnels des *novelas* : la maladie, l'amour, la haine, les conflits d'intérêts, les désirs d'ascension sociale, les difficultés dans le couple et dans la famille.

2 / D'autre part, à partir d'un schéma régulateur établi, mais qui n'a rien de rigide, les sessions d'Umbanda, comme les *novelas*, se transforment en permanence : le « fils » ou la « fille » de saint possédé contribue au déroulement de chaque session en fonction de difficultés de la journée ou de la veille. D'une manière rigoureusement identique, l'élaboration du récit de la *telenovela* s'effectue au jour le jour. L'histoire n'est jamais écrite d'avance. Le scénario définitif est fonction des appels téléphoniques des téléspectateurs qui suggèrent dans quel sens doit s'orienter le feuilleton. Bref, le déroulement de ce dernier, en permanence ouvert sur l'extérieur est à tout moment susceptible de se modifier, d'intégrer de nouveaux personnages, d'infléchir la place des premiers rôles au profit de personnages jusqu'alors secondaires. Or, c'est exactement ce qui se passe, quoique à un rythme évidemment beaucoup moins rapide, dans le panthéon umbandiste où les places respectives tenues par les diverses divinités sont éminemment changeantes.

Par rapport à l'idée que nous nous faisons en Europe de ce qu'est une représentation, l'Umbanda, à l'image de la société brésilienne, est absolument déconcertante. Nous nous trouvons en effet confrontés à la coexistence de modèles étiologiques et thérapeutiques qu'il est difficile, si ce n'est impossible, de penser dans notre société comme pouvant être vécue *ensemble* par les *mêmes* acteurs sociaux, parce qu'ils relèvent à la fois d'époques historiques et d'aires culturelles différentes. De plus, aujourd'hui, nous ne sommes nullement en présence de l'adoption parodique de représentations qui pourraient être qualifiées d'« européennes » et encore moins de la valorisation puriste

des traditions « africaines » ou « indiennes ». Si la structure de base des représentations magico-religieuses de la maladie est incontestablement issue des cultes africains, l'Umbanda échappe à ce que pourrait en dire une pensée strictement catégorielle et classificatoire. Par un travail de « bricolage » qui opère une transmutation des éléments originels, naît une combinaison étimologique et thérapeutique inédite (loin d'être achevée) absolument irréductible à ce que nous connaissons des sociétés gréco-latines, anglo-saxonnes ou africaines, et même des composantes lusitaniennes, italiennes, germaniques, japonaises, africaines, indiennes de la société en question, qui sont toutes susceptibles d'être « incorporées » par les médiums de l'Umbanda¹³. Ce processus combinatoire est éminemment caractéristique de la brésilianité qui intègre toutes ces différences, parce que la pluralité est fondatrice de l'identité même de la société brésilienne dans ce qu'elle a d'unique.

Ainsi la représentation de la maladie et de la santé communiquent entre elles et sont l'objet d'une interaction sociale et culturelle incessante, qui engendre des formes métissées vouées elles-mêmes à de nombreuses métamorphoses. D'où ce processus et cet exercice de réinterprétation permanente, de traduction nécessaire d'un discours dans un autre, qui transforme les acteurs sociaux, mais transforme par là même les instruments méthodologiques du chercheur et le chercheur lui-même.

Ce que l'Umbanda — et plus généralement la société brésilienne — permet à ce dernier de saisir sous son plus fort grossissement, c'est que de même que l'interculturel est constitutif du culturel, l'interférence entre les représentations est constitutive des représentations elles-mêmes. Il est bien entendu possible de distinguer des sociétés pour lesquelles les représentations arrivant d'une culture étrangère bénéficient préférentiellement — comme au Brésil — d'un préjugé favorable et des sociétés qui, comme les nôtres ont plutôt tendance à se méfier des contacts entre les cultures. Mais précisément, ce qu'il convient

13. Aujourd'hui, de même que n'importe qui peut être intégré à un *terreiro* donné, en fonction de la classe sociale à laquelle il appartient, n'importe quel esprit (divinité ou entité) peut à la limite être « incorporé » par n'importe quel médium. (Notons toutefois que si une femme peut être « montée » par des esprits indistinctement féminins et masculins, un homme ne peut recevoir une entité féminine.) Nous sommes ainsi parvenus au pôle le plus opposé qui soit par rapport à celui des cultes afro-brésiliens d'origine, comme le *candomblé*, dans lequel l'*lorixa* confère une identité à un individu singulier, et la thérapie s'efforce d'être la plus personnalisée possible.

de problématiser, ce sont des instruments d'investigation forgés en Europe à partir de l'étude des « sociétés traditionnelles » et qui ne sont peut-être pas en mesure, à moins d'être considérablement affinés, de prétendre à l'universalité que nous leur conférons. C'est l'idée notamment qu'il puisse exister des systèmes de représentations totalement autonomes, des conceptions parfaitement différentielles de la maladie et de la santé, bref de systèmes totalement homogènes.

Cette idée que l'on puisse trouver (et même construire à partir d'observations) une unité distinctive et une homogénéité de la représentation est un leurre. Non seulement, dans la société brésilienne, qui aujourd'hui fonctionne autant à partir de ses antennes que de ses racines et qui n'a jamais été à proprement parler une société « traditionnelle », mais dans nos propres sociétés qui ne le sont plus. Cette idée correspond à une tendance de la pensée (et surtout de la pensée savante) qui cherche à se rassurer sur son identité et répugne à penser la pluralité, mais non à la réalité.

Il est bien entendu possible, dans le domaine brésilien lui-même, de trouver des exemples *a contrario* venant infirmer les hypothèses qui viennent d'être formulées à partir de l'étude du syncrétisme thérapeutique de l'Umbanda. C'est l'existence de cultures séparées (et par conséquent de représentations différentes) dans une société qui est sans doute l'une des plus inégalitaires du monde. Ainsi, aux représentations qui se forment dans le creuset des médecines et des religions populaires (lesquelles constituent dans une ville comme Fortaleza, le seul recours thérapeutique d'une partie importante de la population qui ne peut financièrement avoir accès aux services sociaux et sanitaires officiels) viennent s'opposer les représentations induites par la médecine scientifique (hospitalo-universitaire) qui, comme dans la société française, relègue les guérisseurs dans l'illégalité. Ainsi les cultes proprement afro-brésiliens, comme les *candomblé* ou les *Xangô*, qui constituent au Brésil l'une des plus fortes affirmations de la mémoire collective et de la fidélité à l'Afrique. Ainsi encore le spiritisme kardéciste au sein duquel la population de couleur est extrêmement minoritaire et qui rejette les systèmes de pratiques et de représentations de l'Umbanda, jugés « barbares » et « non civilisés », vers le pôle immoral et asocial de la magie et plus précisément de la

« magie noire »¹⁴. Il n'empêche que cette religion agit dans le sens d'une uniformisation croissante des représentations de la maladie et de la santé, de même qu'elle constitue au Brésil, avec les *telenovelas*, l'un des facteurs déterminants de l'identité culturelle et de l'intégration nationale.

Les feuillets de *Tele Globo* sont aujourd'hui indistinctement suivis par le paysan du Nordeste, l'homme d'affaire de São Paulo, l'artisan de Fortaleza ou le fonctionnaire de Brasília. Et cet autre mode de *représentation* de la réalité qu'est l'Umbanda, dans ses aspects à la fois culturels et thérapeutiques, diffusé à partir des années 30 à partir de Rio, se propage aujourd'hui sur l'ensemble du territoire brésilien et agit d'une façon identique dans le sens d'une indifférenciation des mentalités. Certes, on reste toujours entre soi à l'intérieur d'une même classe sociale. A Fortaleza, les membres des professions libérales se retrouveront volontiers dans le *terreiro* de la rua Gonçalves Ledo, les petits fonctionnaires dans celui de la rua Ibiapina, et les chômeurs dans l'une des « sessions » de *macumba* des *favelas* (bidonvilles) de Pirambu. Mais les premiers, blancs dans l'immense majorité, pourront tout autant que les autres (noirs et mulâtres pour l'essentiel) incorporer l'esprit d'un « Vieux Noir », c'est-à-dire d'un ancêtre africain esclavagisé, lequel indiquera à ses consultants, de milieu bourgeois, d'origine lusitanienne comme lui, la voie d'un traitement.

Ces quelques réflexions constituent de notre point de vue une incitation à complexifier et à renouveler le concept même de représentation, et singulièrement de représentation de la maladie, sans tomber pour autant dans les délices de l'ineffable ou les impasses du relativisme culturel. Car ce qui fait problème ici, ce n'est pas que la pensée médico-magique se développe sur un mode cumulatif (nous le savons depuis Frazer), ni le principe de participation de la « mentalité primitive » chère à Lévy-Bruhl, mais notre difficulté à penser scientifiquement le mélange. Et cela d'autant plus que ce mélange, en particulier des imaginaires religieux, n'est pas le fait d'une pratique sociale de type

14. Soulignons également que les thérapeutes umbandistes entrent en concurrence directe avec tous les autres responsables religieux (pasteurs baptistes, pentecotistes, officiants kardécistes, thérapeutes du *candomblé*) pour fixer une clientèle (cf. M. A. Loyola, 1983) et transformer ceux qui à l'origine sont des consultants en fidèles. Et n'oublions pas les compétitions farouches que se livrent les *terreiros* entre eux (cf. I. Velho, 1975).

sectaire, mais « se confond peu à peu avec la société globale » (M. I. Pereira de Queiroz, 1981) et est éminemment constitutif de l'identité d'une nation, laquelle est l'une des plus modernes du monde.

Il convient de rappeler que c'est l'administration des postes qui a récemment émis des timbres aux effigies des *orixas*, que des « mères de saint » sont non seulement consultées, mais célébrées dans tout le Brésil, par des poèmes et des chansons. Les divinités du *candomblé* (qui sont autant d'énergies vibratoires de l'Umbanda) sont chantées par les compositeurs et les interprètes les plus populaires du pays, comme Gilberto Gil, Maria Bethânia, Caetano Veloso. Bref, nous sommes en présence d'une véritable culture, qui s'étend à la musique et à la danse contemporaines, à la peinture, à la littérature produite notamment par les plus grands écrivains du pays comme Jorge Amado.

Enfin les relations entre les représentations qui chez nous relèvent de ce que nous attribuons à l'imaginaire religieux sont ici étroitement intriquées, parfois même d'une manière surprenante pour un Européen, fût-il anthropologue. L'un des « pères de saint » que j'ai personnellement consulté à Fortaleza, avant qu'il n'incorpore l'esprit du Vieux Noir Pai Tobia, qui allait poser sur moi un diagnostic et me donner des conseils, me confia qu'il était lui-même la réincarnation d'un médecin français de Nancy, le Dr Jean-Pierre Courtier. Jusqu'en 1971, date à laquelle il trouva la mort dans un accident de voiture, le médium spirite Zé Arigo se livrait dans le Minas Gerais à des opérations de chirurgie oculaire des plus délicates, avec un simple couteau à éplucher les légumes, sans antiseptique ni anesthésie, mais en incorporant l'esprit du Dr Fritz¹⁵. D'une manière identique, c'est en état de transe, possédé par l'esprit de ce même médecin allemand, que Edson Queiroz opère aujourd'hui à Récife les malades qui viennent le consulter, notamment pour des troubles ophtalmologiques.

15. Sur le spiritisme brésilien, je me permets de renvoyer à un ouvrage écrit en collaboration avec M. Aubrée.

RÉFÉRENCES

- Aubrée M., *Voyages entre corps et esprits*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, sous presse.
Aubrée M., Laplantine F., *La table, le livre et les esprits*, Paris, J.-C. Lattès, 1990.

- Barreto Adalberto, *La médecine populaire dans le sertão du Ceará aujourd'hui*, thèse de 3^e cycle, Lyon II, 1985.
- Bastide R., *Le candomblé de Bahia, rite Nagô*, Paris, La Haye, Mouton, 1958.
- Bastide R., *Les religions africaines au Brésil*, Paris, PUF, 1960.
- Benoist J., Quelques repères sur l'évolution récente de l'anthropologie de la maladie, in *Bull. du Sém. d'ethnomédecine*, nov. 1981, n° 7, p. 5-15.
- Boltanski Luc, *La découverte de la maladie*, Paris, Centre de Sociologie européenne, ronéo, 1969.
- Cavalcante A. M., *Systèmes de croyances et pratiques médicales dans un quartier populaire à Fortaleza (Brésil)*, thèse de 3^e cycle, Lyon II, 1985.
- Eisenberg L., Disease and illness, in *Culture, Medicine and Psychiatry*, 1977, vol. 1, 1, p. 9-23.
- Fabrega H., The scope of ethnomedical science, in *Culture, Medicine and Psychiatry*, 1977, vol. 1, 2, p. 201-228.
- Fabrega H., Ethnomedicine and medical science, in *Medical Anthropology*, 1978, vol. 2, 2, p. 11-24.
- Favret J., *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.
- Genest S., Tendances actuelles de l'ethnomédecine, in *Bull. du Sém. d'ethnomédecine*, déc. 1981, n° 8, p. 5-19.
- Groddeck G., *Le livre du ça*, Paris, Gallimard, 1980.
- Herzlich C., *Santé et maladie, analyse d'une représentation*, Paris, Mouton, 1969.
- Herzlich C., Pierret J., *Malades d'hier, malades d'aujourd'hui*, Paris, Payot, 1984.
- Heusch É. de, *Pourquoi l'épouser ?*, Paris, Gallimard, 1971.
- Julliard A., *Contributions à l'étude des conduites médico-magiques en Bresse et Bugey*, thèse d'Etat, Paris V, 1986.
- Laplantine F., *La médecine populaire des campagnes françaises aujourd'hui*, Paris, Ed. Universitaires, 1978.
- Laplantine F., La maladie, la guérison et le sacré, *Archives de Sciences sociales des Religions*, CNRS, 1982, n° 54/1, p. 63-76.
- Laplantine F., Jalons pour une anthropologie des systèmes de représentations de la maladie et de la guérison dans les sociétés occidentales, contemporaines, *Histoire, Economie et Société*, 1984, 4, 641-650.
- Laplantine F., Corps malades et salut par l'écriture, *Lumière et Vie*, avril 1984, n° 116, p. 29-43.
- Laplantine F., *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot, 1986.
- Laplantine F., *Les médecines parallèles*, Paris, PUF, 1987.
- Loyola M. A., *L'esprit et le corps. Des thérapeutiques populaires dans la banlieue de Rio*, Paris, Ed. de la MSH, 1983.
- Ortiz R., *A morte branca do feiticeiro negro*, Petropolis (Brésil), Vozes, 1978.
- Pereira de Queiroz M. L., Evolution et création religieuses : les cultes afro-brésiliens, *Diogenes*, n° 115, juill.-sept. 1981.
- Pierret J., Constructions sociales du discours sur la maladie, *Prévenir*, n° 11, oct. 1985.
- Sontag S., *La maladie comme métaphore*, Paris, Le Seuil, 1979.
- Velho I., *Guerra de orixa. Un estudo de ritual e conflito*, Rio, Zahar, 1975.

Les représentations sociales dans le champ des professions psychologiques

Augusto Palmonari
Bruna Zani

Ce chapitre s'appuie sur la notion clé de représentation sociale pour comparer les positions de psychologues concernant leur travail. Il approfondit la discussion de données qui sont à l'origine d'une nouvelle approche des processus de professionnalisation des psychologues (Palmonari, 1981 et 1982 ; Palmonari et Pombeni, 1984 ; Palmonari, Pombeni et Zani, 1987 ; De Paolis, Lorenzi-Coldi, Pombeni, 1983 ; Doise, 1986 ; Flath, 1986 ; De Paolis, 1986). Nous ne nous arrêtons donc pas à redéfinir les aspects caractéristiques du processus de professionnalisation des psychologues, objet de notre étude de 1981, ni à reparcourir l'évolution de la psychologie comme science et comme discipline appliquée, dans le cadre des transformations de l'université et de la société, sujets déjà traités dans les travaux cités. Nous nous contenterons de fournir les éléments d'information nécessaires à la discussion des questions suivantes : comment se sont constituées diverses représentations sociales du travail du psychologue face à l'exigence sociale d'en fixer le sens et le contenu et en l'absence d'une définition institutionnelle ; comment les représentations ont engendré des prises de position spécifiques à propos de ce travail.

RAPPORTS SOCIAUX ET PROCESSUS SYMBOLIQUES

Rappelons, schématiquement, le cadre social dans lequel a pris place la recherche originaire sur les psychologues.

La société italienne des années 70 attendait beaucoup de la contribution des sciences sociales, et de la psychologie en particulier, pour donner une réponse adaptée à des problèmes tels que :

- l'échec scolaire lié à la scolarisation massive et aux migrations internes provoquées par un développement industriel soudain et intensif ;
- l'inadaptation de la jeunesse (garçons et filles) liée aux rapides processus d'urbanisation dus au même phénomène d'industrialisation ;
- l'apparition de fortes tendances à l'innovation technologique qui modifiaient le contenu et l'organisation du travail industriel ;
- le mouvement de dépassement des institutions totalitaires créées par une législation psychiatrique anachronique et en phase de démantèlement ;
- l'exigence de trouver de nouveaux systèmes de valeurs, ou de nouvelles valeurs pour faire face au vide laissé par la dissolution des cultures traditionnelles (Alberoni et Baglioni, 1967).

Au moment même où ces problèmes devenaient brûlants, arrivaient sur le marché du travail plusieurs centaines de licenciés en psychologie, dont les premiers furent formés dans les facultés de Padoue et de Rome fondées en 1971 (les premiers licenciés sortiront en 1975 pour augmenter chaque année au rythme de plusieurs centaines).

Le travail du psychologue, d'autre part, n'avait pas été pensé, du point de vue universitaire, en référence aux problèmes ci-dessus mentionnés, mais en référence à la recherche expérimentale ou à la carrière académique, et surtout en référence à une collaboration avec les psychiatres dans les centres d'hygiène mentale et les centres médico-psycho-pédagogiques ou, encore à l'orientation scolaire et à la sélection du personnel dans les entreprises (voir Trentini, 1977).

Dans ce contexte qui apparaissait assez confus, les discus-

sions abstraites sur le rôle du psychologue s'accumulaient. Pour les dépasser, le Centre national de la Recherche lança, en 1978, une recherche ayant pour objectif explicite l'étude qualitative du type de travail effectué par les psychologues dans les trois principaux contextes professionnels : université, services socio-sanitaires territoriaux, exercice libéral de la profession. La recherche (Palmonari, 1981) s'est déroulée dans quatre villes italiennes dotées d'une université mais sans cours de licence en psychologie (Arezzo, Trente, Bologne et Salerne).

L'analyse conduite sur les données de cette recherche a mis en évidence l'existence de quatre regroupements de psychologues, dont chacun partage une définition spécifique de l'identité socioprofessionnelle du psychologue.

Chaque regroupement exprime un modèle qui renvoie à son tour, par un lien d'étroite interdépendance, aux diverses significations attribuées à la psychologie comme science. Les différentes prises de position concernant le contenu scientifique de la psychologie et son importance pour l'analyse des problèmes sociaux constituent les points de repère à partir desquels s'organisent et prennent sens d'autres éléments de la réalité des psychologues, relatifs à leur travail et à leur profession.

La position la plus extrême soutient que la psychologie est une science, mais que la science est une idéologie dans la mesure où elle est au service des groupes au pouvoir. On ne peut donc pas avoir d'impact sur la réalité sociale, il faut d'abord modifier radicalement le cadre politique (position A).

Dans ce contexte le psychologue se définit en se référant à un rôle d'« activiste politique », un travailleur social comme les autres. Il récuse toute identification à un rôle technique, jugé dangereux, dans la mesure où il légitime le pouvoir que les connaissances psychologiques permettent d'exercer sur les autres. Il n'existe donc pas de distinctions professionnelles. Tous ceux qui s'occupent de l'homme et de la société sont des travailleurs sociaux (on entend souvent des phrases du genre : « Dans la lutte nous sommes tous égaux, les rôles se confondent »). Travailler comme psychologue est donc considéré comme un choix résolument politique ayant pour but principal de mettre en lumière les contradictions de la société, sans les masquer par des réponses techniques.

Il y a une autre position, elle aussi extrême, qui considère la

psychologie comme la science du « cas individuel » : la seule psychologie scientifique est la psychanalyse (position D). C'est pourquoi l'on préfère se définir comme psychothérapeute plutôt que psychologue, considérant comme trop vaste le cadre d'intervention que la dénomination de psychologue implique. L'instrument de travail essentiel est la personnalité du thérapeute. La méthode de travail se fonde moins sur des compétences techniques spécifiques acquises dans les cours universitaires, ou par une formation abstraite, que sur la capacité d'implication concrète de la part du psychothérapeute.

C'est pourquoi il y a une forte connexion entre identité personnelle et identité professionnelle. La profession de psychothérapeute n'est pas perçue comme un travail au sens strict, mais comme quelque chose de plus ample qui engage toute sa personnalité. Les conditions optimales pour un travail correct impliquent la liberté du psychothérapeute, liberté entendue comme exercice d'une « profession libérale ».

Un groupe très important de psychologues soutient une position plus nuancée, quoique proche du versant psychothérapeutique. Elle affirme que la psychologie est une science qui utilise la méthode scientifique pour la connaissance de l'individu (position C). On ne peut pas avoir d'incidence sur la réalité sociale, il faut limiter son objet d'investigation aux processus individuels, aux dynamiques interpersonnelles présentes à l'intérieur de situations sociales très circonscrites. On insiste sur une définition du psychologue comme clinicien possédant des compétences techniques. Il faut défendre et garantir son identité professionnelle de psychologue et cette exigence est avancée justement pour se différencier des collègues qualifiés de « travailleurs sociaux ». L'élément fondamental de cette différenciation est l'habileté thérapeutique ; le modèle de référence est encore une fois celui de spécialiste des problèmes de l'individu.

Il existe une autre position soulignant que la psychologie est une science sociale puisqu'elle utilise des méthodes et des instruments scientifiques pour l'analyse des phénomènes sociaux (position B). Grâce à la connaissance obtenue par la recherche psychologique, il est possible d'intervenir sur la société et d'amorcer des processus de transformation. Le psychologue peut donc apporter une contribution professionnelle spécifique à la connaissance de la réalité et élaborer des propositions d'inter-

vention sociale. Cette conscience peut permettre au psychologue d'aider l'individu en difficulté — Brutti et Scotti (1976) parlent de souffrance psychique — grâce à l'intervention psychothérapeutique. Tout en reconnaissant l'existence d'une relation entre facteurs sociaux et malaise individuel, cette position admet l'autonomie du processus de souffrance mentale qui peut être soulagée par la psychothérapie. Chez les tenants de ce point de vue, coexistent un fort sentiment de constituer un groupe très cohésif et l'impression de se référer à quelque chose qui n'existe pas encore et qu'il est difficile de rendre crédible (de transformer en projet), en raison des résistances dues à la diffusion d'une conception trop « individualiste » de la psychologie.

PRINCIPES GÉNÉRATEURS DES PRISES DE POSITION

Les quatre positions qui viennent d'être décrites concernent directement le travail du psychologue. Elles sont exprimées par des acteurs sociaux (les psychologues eux-mêmes) qui adoptent comme principe le fait que la psychologie est une science.

L'objet en question renvoie à la fois à un fait social (il s'agit d'un métier, d'une occupation qui se traduit en une pratique de travail) et à une représentation cognitive (les modes d'application de la science psychologique). Dans ces conditions, comment est-il possible de rendre compte des diverses articulations entre social et cognitif que les quatre positions expriment ? La notion de représentation permet de fournir des réponses satisfaisantes à ce problème.

Parmi les nombreuses définitions des représentations sociales proposées à partir du travail de Moscovici (1961, 1976), celles qui nous ont paru les plus utiles à notre discussion sont les suivantes :

« Les représentations sociales sont des modalités de pensée pratique orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal » (Jodelet, 1984).

« Les représentations sociales sont des principes générateurs de prises de position liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports » (Doise, 1986).

Les représentations sociales se forment à travers les deux processus de l'objectivation et de l'ancrage comme l'a décrit

Moscovici dès son premier travail (1961). Ces processus sont provoqués par l'effet conjugué du fonctionnement cognitif et social. Ils sont à la base des quatre positions formulées à propos du travail du psychologue. Nous nous arrêterons d'abord à considérer le processus d'objectivation.

1 / Si l'on prend en considération tout le matériel discursif fourni par les psychologues interviewés dans notre recherche, pour parler de leur travail, on peut constater que la majeure partie de leurs affirmations tournent autour de quelques éléments organisés de façon binaire.

Ainsi, dans la description du cadre d'intervention par lequel les sujets précisent l'objet de leur travail, on insiste sur la possibilité et la légitimité d'opérer dans le *social* (regroupements A et B), ou bien sur le cas particulier, sur l'*individu* (regroupements C et D) (Palmonari, 1981).

De la même façon, dans la définition de son identité professionnelle et des instruments de son travail (donc de ce qui est relatif au « comment » de l'intervention) on souligne l'importance des aptitudes personnelles, presque une *vocation* (regroupements A et D) qui fait parler de choix existentiel, ou bien on insiste sur la nécessité de posséder des compétences techniques, base d'un vrai *professionnalisme* (regroupements B et C) (De Paolis, 1986). Chacune des représentations sociales du psychologue qui émerge est caractérisée par la rétention sélective de quelques éléments tirés de cet « ensemble flou » (Boltanski, 1982) auquel on se réfère à l'époque en parlant de l'activité du psychologue : chaque groupe de psychologues paraît, en définitive, privilégier certains aspects au détriment des autres, un des pôles plutôt que l'autre, à travers un jeu de masquage et d'accentuation de certains éléments.

On peut ainsi saisir le moment central du processus d'objectivation : la *schématisation structurante*. La double opposition (sociale vs individuelle, vocation vs profession) se constitue comme structure organisatrice du champ entier de représentation. Il constitue le noyau figuratif qui concentre en quelques informations simples, facilement concrétisables, la conception d'un métier, défini en pratique selon deux axes : le cadre d'intervention et les stratégies d'intervention.

Précisément, pour le *regroupement A* le psychologue fait

plutôt un travail d'« analyse collective du malaise » qu'une intervention individualisée, il doit observer « la situation globale, intervenir sur les conditions qui créent le malaise ». Cette façon de travailler est « un choix de vie ». Par conséquent, poser le problème d'une préparation professionnelle spécifique n'a pas de sens, dans la mesure où il s'agit pour le psychologue d'acquérir un bagage personnel indépendamment de sa professionnalité : « Mon objectif n'est pas de me former comme psychologue mais comme personne. »

Pour le *regroupement B* aussi le cadre d'intervention est le contexte social : le travail du psychologue consiste à analyser des phénomènes sociaux (selon les psychologues universitaires) ou à analyser des besoins sociaux (selon les psychologues des services territoriaux). Mais à la différence du groupe A on insiste sur l'autre pôle de l'axe vocation-professionnalisme ; le psychologue intervient en apportant une contribution technico-scientifique, et en élaborant des réponses professionnelles adaptées. Pour être en mesure de donner de telles réponses il est important de disposer, en plus d'une base interdisciplinaire, d'une formation spécifique, fondée sur l'acquis de connaissances techniques.

Le *regroupement C*, au contraire, souligne clairement que le travail du psychologue consiste dans l'intervention en faveur de l'individu à problèmes (« D'un point de vue strictement professionnel tout l'intérêt du psychologue doit aller au travail diagnostique et thérapeutique »), avec, comme modèle exemplaire, la psychothérapie. Il s'agit d'un travail technique, fondé sur les compétences professionnelles (« je ne peux pas penser aider une personne si je n'ai pas les compétences techniques pour le faire ») qui légitime le professionnalisme du psychologue et en qualifie l'identité. Pour cela il faut une formation spécifique centrée sur des connaissances et des techniques qui sont, fondamentalement, de type clinique.

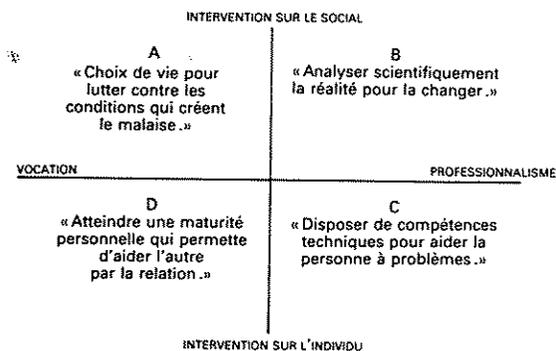
C'est précisément ce dernier aspect qui différencie le *regroupement D* : dans ce cas aussi, la seule prestation propre au psychologue est l'activité psychothérapeutique, mais on souligne surtout la dimension humaine du travail, en opposition à une dimension exclusivement technique : « Ce qui compte c'est l'interaction entre moi et la personne que j'ai en face. » La personnalité du thérapeute est mentionnée comme un élément fondamental du rapport psychothérapeutique. « Il s'agit d'habileté

mais surtout de dons personnels qui ne sont pas l'objet d'un apprentissage. » L'étude personnelle doit être la plus vaste possible pour donner une culture de base, mais « ce qui compte est la formation personnelle à laquelle peuvent être admises les rares personnes dotées d'aptitudes thérapeutiques potentielles ».

Comme on peut le voir dans le schéma suivant (tableau I) chaque groupement exprime une conception du travail de psychologue articulée et organisée, isolant un *noyau figuratif*, dont certains éléments sont *mis en relief* par rapport à d'autres et présentent des caractères concrets.

2 / Le processus d'*ancrage* permet à des schémas du type de ceux que nous venons d'indiquer, d'acquérir une signification sociale compréhensible pour les acteurs impliqués et leurs interlocuteurs.

TABEAU I. — *L'objectivation du travail du psychologue*
(les phrases portées dans les cadres suivants
expriment le noyau de chaque représentation sociale)



Moscovici (1961, 1976) affirme que lorsqu'un individu doit affronter un objet social important mais inconnu ou peu familier, il commence une opération complexe de redéfinition, afin de rendre l'objet plus compréhensible et compatible avec le système symbolique qui lui est propre.

Dans la situation concrète, les psychologues appelés à parler de leur activité et à définir leur travail ont face à eux un objet mal défini et imprécis aussi bien du point de vue de l'expérience

directe que de la régulation institutionnelle ; en un certain sens il s'agit donc pour eux d'un objet « étranger ». C'est pourquoi ils doivent redéfinir cet objet, le rendre plus familier et ils le font en l'ancrant dans quelque chose de déjà connu.

Cette opération passe par des étapes analytiquement distinguables :

- l'identification d'un prototype d'activité sociale, auquel le travail du psychologue exprimé à travers l'objectivation précédemment décrite, peut être rapporté pour devenir compréhensible et acquérir une signification ;
- l'insertion d'un tel élément prototypique dans l'univers symbolique propre au sujet et à son groupe ;
- la spécification des fonctions que remplit l'activité en question dans un cadre social plus large.

Aussi le travail du psychologue est-il assimilé à celui d'un *activiste politique* (ou militant) par les sujets (regroupement A) qui vivent une forte tension de type politique et considèrent mystifiante¹ toute contribution à la résolution de problèmes sociaux qui se prétendent exclusivement scientifiques.

Dans cette perspective la psychologie est une science, mais cette science est un instrument de la force sociale dominante servant à son pouvoir ; elle est donc une idéologie. La psychologie ne peut pas avoir d'incidence sur la réalité sociale parce que « les problèmes de fond de la société ont des origines structurelles, économiques, politiques » et sont donc extérieurs à la psychologie. C'est pourquoi le travail du psychologue n'a de sens que s'il est inséré dans une lutte politique qui tend à modifier le système social actuel. Dans cette perspective il n'y a pas de rôle professionnel spécifique, qui différencie le psychologue des autres travailleurs : « dans la lutte les rôles se confondent ».

1. « Marx employait le concept de mystification pour indiquer une représentation fautive mais plausible de ce qui est en train d'advenir (processus) ou de ce qui se fait (praxis) au service d'une classe socio-économique (les exploités) contre et au détriment d'une autre classe (les exploités). Par la représentation de ses formes d'exploitation sous l'espèce de bénéfices, l'exploiteur confond l'exploité et l'induit à se sentir l'allié des exploités et à éprouver de la gratitude pour ce qui au contraire est dû à leur exploitation (dont ils ne se rendent pas compte) ou, chose encore plus grave, à considérer comme faute ou même folie la seule pensée d'une rébellion.

« Nous pouvons nous servir du schéma théorique de Marx pour éclairer non seulement les rapports entre classes sociales, mais aussi l'interaction directe et réciproque entre personne et personne » (Laing, 1969 ; éd. ital. p. 365).

Pour les sujets du regroupement B, le travail du psychologue est lié au prototype « *expert interdisciplinaire* » : pour eux la psychologie est une science sociale parmi d'autres. Elle possède des méthodes et des instruments scientifiques avec lesquels il est possible d'abord de connaître et analyser les phénomènes sociaux, et ensuite d'intervenir sur ces phénomènes. Il est important d'avoir une formation intégrant les apports des diverses disciplines sociales de façon à garantir une formation culturelle vaste à quoi rattacher une préparation technique spécifique : de la sorte le psychologue peut apporter une contribution technico-scientifique à la réalisation du changement social, en collaboration avec d'autres figures professionnelles.

A ces conditions le travail du psychologue remplit une fonction émancipatrice. Le *psychologue clinicien*² centré sur des problèmes individuels est le prototype pour ceux qui pensent (regroupement C) que la compréhension des processus intrapsychiques est propre à la psychologie. Cette dernière est une science pour autant qu'elle utilise une méthode scientifique pour la connaissance de l'individu et des situations microsociales. Il est absurde de penser que le travail du psychologue a des incidences sociales : on ne peut induire des processus de modification que dans les cas individuels. A cet effet, le psychologue doit être préparé et compétent sur le plan professionnel : le point de repère est l'activité privée du psychothérapeute. Le travail est fondamentalement de type diagnostique réparateur : « Ce qui m'intéresse est la connaissance de la personne, de sa dynamique interne. »

Le *psychothérapeute* selon le modèle psychanalytique est le prototype du psychologue pour ceux (regroupement D) qui pensent non seulement que la psychologie est une science de l'individu, mais aussi que l'on peut déclencher un processus d'aide aux autres patients exclusivement dans certaines conditions structurales (la pratique privée). La méthode scientifique est, pour eux, la psychanalyse. Le psychologue est celui qui emploie une telle méthode comme capacité maïeutique d'induire l'autre à la connaissance de soi. Son objectif est de « résoudre les

2. Il peut paraître étrange que pour ce regroupement on utilise la référence à une figure interne à la psychologie, tandis que pour les autres regroupements on a utilisé des références externes, mais le psychologue clinicien auquel on se réfère est une figure déjà existante, définie sur la base du concept de psychologie clinique (Korchin, 1976).

TABLEAU II. — Phases du processus d'ancrage

	Groupe A	Groupe B	Groupe C	Groupe D
a) Identification du prototype	Activiste politique	Expert interdisciplinaire	Psychologue clinicien	Psychothérapeute psychanalyste
b) Insertion du prototype dans l'univers symbolique préexistant pour l'individu et partagé par le groupe d'appartenance	La psychologie est une science mais la science est idéologie : l'usage de la psychologie a toujours une signification politique	La psychologie est une science sociale ; il faut une compétence qui la lie aux exigences sociales pour analyser la réalité et la modifier	La psychologie est clinique et individuelle : mais elle doit s'occuper avec ses propres techniques des problèmes de l'individu	La vraie science de l'homme est la psychanalyse : elle a établi une méthode thérapeutique propre qui est la seule efficace pour connaître une personne et pour intervenir
c) Identification des fonctions que l'activité remplit dans le cadre social considéré	Engagement dans la lutte politique visant un changement social	Engagement à affronter, comprendre et projeter la solution des problèmes cruciaux de la vie sociale	Aide technique à l'individu à problèmes	Enlever le patient à un état de souffrance

situations de malaise, éliminer la gêne, réduire la souffrance individuelle » ; le moyen est la création d'un rapport interpersonnel efficace. « Le risque est celui d'être un technicien. » Le thérapeute ne doit pas professionnaliser le rapport, mais doit s'efforcer d'être une personne en contact avec une autre personne. On pourrait, en schématisant, résumer le processus d'ancrage ainsi décrit dans le tableau.

En résumé quand les psychologues étudiés parlent de leur activité professionnelle, ils s'ancrent dans des prototypes professionnels assez clairs qui servent aussi à la classer, en utilisant des catégories et des significations que les différents groupes ont à leur disposition, en vertu de leur situation sociale, de leur expérience, de leur formation, de leurs valeurs spécifiques — de leur culture partagée.

Les représentations sociales ainsi élaborées deviennent par conséquent des instruments de connaissance sociale en mesure de produire des significations, d'avoir des effets sur la pratique sociale, d'organiser et d'orienter les comportements et les communications sociales.

REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET SYSTÈMES DE COMMUNICATION

Moscovici (1961, 1976) a montré dans son étude sur la psychanalyse dans la société française à la fin des années 50, comment les représentations sociales, en fonction de leurs contenus, produisent des systèmes de communication profondément différents et tout autant d'orientations (ou prédispositions) à l'action (c'est-à-dire à un comportement ayant une finalité sociale).

Les systèmes ainsi identifiés sont la *diffusion*, la *propagation*, la *propagande* : chacun d'eux est hautement spécifique quant à la structure des messages, l'élaboration des modèles sociaux, les comportements souhaités (Moscovici, 1976, p. 297-499). De même pour ce qui est du processus de professionnalisation des psychologues, les représentations sociales ont produit des systèmes de communication spécifiques, assimilables, au moins en partie, aux « types » décrits par Moscovici.

Nous considérons ce que les mêmes protagonistes disent de leur travail et de leur discipline, quand ils parlent à un public de spécialistes, ou tout au moins à des personnes compétentes. Si nous adoptons les mêmes critères que Moscovici, nous voyons que le contenu et la forme des messages concernant les quatre représentations sociales du travail de psychologue se regroupent en deux systèmes de communication : tandis que l'un est assimilable à la *propagande*, l'autre apparaît par certains aspects semblable à la *propagation* tandis qu'il s'en différencie par d'autres. Il n'apparaît pas, à l'intérieur de l'univers symbolique des psychologues qui communiquent leurs idées sur la psychologie, de système de communication assimilable à la *diffusion*. Cela tient, à notre avis, à la différence existant entre l'analyse que nous avons faite et celle de Moscovici : la perspective de son analyse est vaste puisqu'elle concerne les instruments journalistiques de la communication de masse. Il étudie, en pratique, comment la presse, et en particulier les professionnels de l'information de masse, parlent de la psychanalyse.

Dans notre étude les producteurs de représentations sociales constituent une population beaucoup plus réduite, les psychologues qui parlent de leur travail. L'implication de celui qui parle par rapport à ce dont il parle est nécessaire, inévitable. Pour cette raison ne peuvent apparaître des positions neutres, parcellaires, non coordonnées entre elles comme celles qui sont typiques d'un système de communication tel que la diffusion.

La propagande, au contraire, apparaît dans notre étude comme un système de communication propre aux groupes qui expriment les deux positions les plus organisées et homogènes, enracinées dans les systèmes cognitifs concernant la psychologie : c'est-à-dire celui qui élabore, à propos du travail du psychologue, une représentation dérivée de l'idéologie de gauche largement diffusée dans les milieux intellectuels au début des années 70 (A), et celui qui l'élabore en partant de la théorie et de la méthode orthodoxe de la psychanalyse (D).

Les représentations sociales présentées par chacun des deux groupes le sont de telle sorte que l'une exclut l'autre ; elles définissent, de façon très explicite, qui appartient au propre groupe et qui en est exclu, quelle est la seule pratique de la psychologie que tous les psychologues (sérieux) doivent partager et quelles sont les pratiques (en apparence innombrables

mais que l'on peut, en réalité, ramener à une seule, celle qui est opposée) à refuser absolument ; l'« autre » est refusé comme « ennemi », comme « méchant » avec qui aucune comparaison n'est possible, ni utile. De l'« autre » on construit une représentation qui, rendant possibles et immédiates les menaces qu'il fait peser sur le groupe (*in-group*) justifie son exclusion. Il est nécessaire, pour cela, d'élaborer une image (de l'*out-group*), que l'on puisse insérer dans le champ cognitif de l'*in-group* et qui y trouve une signification précise.

Les deux représentations, en outre, indiquent quel type d'orientation le psychologue doit donner à son comportement : les deux orientations suggérées sont radicalement opposées et sans aucune possibilité de médiation ; embrasser l'une implique nier totalement l'autre. Des exemples concrets d'une telle propagande sont assez fréquents dans les prises de positions sur la psychologie et sur le rôle du psychologue, apparus dans les diverses publications relatives aux différentes disciplines psychologiques et à la politique sociale. Nous reportons ici quelques exemples tirés d'une enquête sur ce sujet.

Prise de position A

A propos du psychologue de l'industrie :

« (...) Avec la mise en place des services du personnel, un des rôles que les psychologues arrivent à jouer apparaît clairement : celui de soutien "scientifique" des politiques de ces services » (Rozzi, 1974, p. 65).

A propos du psychologue dans les services sociaux :

« (...) Les activités qui peuvent difficilement être définies comme cliniques : sensibiliser l'opinion publique (c'est-à-dire les forces politiques et syndicales), impliquer les autorités administratives ou non, préparer les familles, le milieu de l'école et du travail (...) acquièrent au contraire une nouvelle importance. Ce que le psychologue peut faire pour combattre la fragmentation ultérieure de la connaissance et pour permettre au moins une partielle réappropriation du comportement interpersonnel, c'est de mettre à la disposition des autres ses connaissances, en les dévoilant pour ce qu'elles sont : peu nombreuses et approximatives. Non pas la défense corporatiste d'un rôle professionnel par le recours à un langage ésotérique, mais la dénonciation explicite et démontrée que les processus psychiques sont encore en bonne partie inconnus, qu'on n'a pas encore trouvé la formule magique qui résout les problèmes intra- et interpersonnels » (Minuzzi, 1974, p. 50-51).

Dans la polémique contre la psychanalyse :

« La psychanalyse est une science bourgeoise, c'est une idéologie non seulement fonctionnelle pour le système, mais peut-être l'idéologie la plus importante, dans le sens propre d'une théorie qui justifie une certaine pratique, un certain type de démarche politique. (...) En comparaison avec les autres techniques psychologiques, je dirais que la psychanalyse est plus dangereuse parce qu'elle se présente plus faussement comme innovatrice, et parce qu'est plus caché, plus sournois dirais-je, son contenu réactionnaire » (Jervis, 1974, p. 169).

Prise de position D

On insiste surtout sur le rapport entre psychanalyse et cadre institutionnel pour affronter la souffrance psychique.

« Dans mon expérience personnelle, comme psychanalyste, je prends pour référence l'hypothèse que l'institution, comme la psychanalyse, garantit un certain droit à la régression (...). L'aspiration à la régression ne concerne pas seulement les pulsions de la libido, mais aussi les pulsions agressives (...) D'où la nécessité que l'institution garantisse un certain droit à la régression, mais aussi un réseau de rapports interpersonnels où soient prises en charge certaines fonctions indispensables du Moi, désinvesties par le sujet » (Gatti, 1976, p. 55).

« Puisque l'objet de la psychologie est *un autre sujet*, c'est-à-dire un interlocuteur immédiat, je propose de comprendre dans le statut épistémologique de la psychologie la communication ponctuelle du savoir acquis dans la situation. Conséquemment : à une telle proposition il est inévitable de nier le statut épistémologique à ces « psychologues » qui divisent l'âme humaine en parties égales » (Zucchini, 1978, p. 203).

En opposition à A

« (...) par l'expression maniacalité antipsychiatrique je veux indiquer une mentalité envahissante qui, comme écrit Meltzer, trouve une satisfaction "dans la compétition envieuse qui n'est pas une émulation mais son contraire", et qui se propose "l'abolition triomphante" de ces angoisses dépressives où nous reconnaissons au contraire les motivations de notre vocation thérapeutique » (Carloni, 1976, p. 83).

« Tout cela [les thèses soutenues par le groupe A] implique un refus radical de la subjectivité individuelle (et collective), le fait de se décharger de toute tension par un renvoi systématique à une très générique « société » coupable. La mise à zéro du pôle individuel subjectif dans le rapport entre le cas singulier et la société procure le collapsus de toute dialectique et la méconnaissance du tragique (...) de la folie » (Zucchini, 1976, p. 96).

Le système de communication des deux groupes qui adoptent des positions plus nuancées à propos du travail du psychologue, c'est-à-dire ceux qui prennent comme prototypes de psychologue l'*expert interdisciplinaire* et le *psychologue clinique*,

est assimilable à la propagation par la « forme » dialogique sous laquelle la communication est présentée.

Ces deux représentations sociales apparaissent aussi de manière bien distincte et sans continuité entre elles. Les idées clés sont assez éloignées : pour l'un des regroupements la psychologie est une science sociale qui s'occupe aussi de l'individu, pour l'autre la psychologie est la science des processus intrapsychiques qui ne peut s'occuper du social que lorsqu'il est l'objet de l'activité psychologique de l'individu. Dans ces prises de position cependant il y a la conscience de se référer au travail du psychologue et à l'application de la psychologie ; on leur reconnaît des limites indéniables à côté de points de force certains. C'est pourquoi il s'agit de travailler pour une synthèse qui aille au-delà de la fragmentation actuelle et regrettable, de la psychologie ; l'importance reconnue à une telle synthèse n'interdit pas toutefois de reconnaître son extrême difficulté et l'éloignement temporel de sa réalisation : il faudra travailler beaucoup, expérimenter, documenter, réfléchir, avant d'obtenir des résultats notables.

Conscience de la difficulté de la tâche, donc, fidélité aux idées de départ : on devra de toute façon reconnaître la psychologie comme une des sciences sociales, affirme-t-on d'un côté ; on devra reconnaître de façon définitive la spécificité de la psychologie comme science de l'individu, qui se situe entre les sciences biologiques et les sciences sociales, soutient-on de l'autre côté. Tout cela, cependant, n'est pas déclaré en opposition rigide par rapport aux positions différentes que l'on estime, au contraire, recevables sous certains rapports.

Ces prises de position (correspondant respectivement aux regroupements B et C) sont exprimées selon les modalités dialogiques correspondant à celles qui caractérisent la propagation et la distinguent de la modalité d'imposition propre à la propagande.

Mais si cet aspect formel est identique, le contenu des deux représentations sociales que nous considérons est différent de celui qui transmet la propagation. Cette dernière est caractérisée, en effet, par la comparaison entre une « vérité » tenue pour fondamentale et une autre réalité symbolique qui présente de nombreux aspects compatibles avec cette vérité, et d'autres non compatibles. Dans les deux représentations que nous dis-

cutons, au contraire, il existe une *certitude base* qui ne peut pas être mise en cause, mais qui est considérée comme ayant une portée théorique limitée et non systématique : à partir de ce noyau de certitudes on peut construire une théorie en intégrant les éléments significatifs de nombreux modèles et pratiques tirés de la psychologie. Il n'y a donc pas une comparaison entre deux « vérités », mais un effort pour construire une synthèse qui va au-delà des oppositions actuellement reconnues. Un tel système de communication peut être appelé *proposition*. L'orientation qu'elle donne à ceux à qui elle s'adresse est l'engagement et la vérification sans omettre, par parti pris, aucune indication. Voici quelques exemples de communication typiques de la « proposition » :

Pour la position B

« (...) Les conditions historiques et sociales qui marquent et modifient la conception que les individus ont d'eux et du monde sont objet légitime de la réflexion psychologique. »

« Contrairement à la psychologie qui se plie à un intérêt technique manipulateur — ayant le but de contrôler les hommes — la psychologie orientée de façon critique ne devrait pas renforcer ces dépendances [provoquées par la structure des rapports sociaux], mais plutôt les faire connaître et, si possible, les éliminer afin que se dégage une voie vers l'amélioration de la situation objective de l'homme » (Holzkamp, 1972 ; éd. ital. 1974, p. 17, 37).

« Aujourd'hui il faut au psychologue une connaissance non détaillée mais très solide des principaux problèmes liés à la structure économique du pays » (...) « L'étude des idéologies, de la façon dont elles se forment et se modifient, des institutions dont elles se servent pour se transmettre et se reproduire (l'école, la famille), de l'usage qu'en fait la classe dominante, est particulièrement importante pour nous : cela permet au psychologue de sortir du vague... » (...) « Il faut que le psychologue ait les instruments pour reconnaître la situation où il évolue, pour analyser les fins explicites et implicites de l'institution dont il fait partie et les rapports de pouvoir qu'elle détermine. (...) L'attention à l'individuel est toujours liée à l'analyse plus articulée du social... » (Comba, 1974, p. 128-129, 130-131).

« Il n'a pas suffi de nier la maladie mentale et d'élever la déviance au symbole de renouveau et de progrès pour effacer la souffrance psychique. Il faut donc récupérer, au-delà de la définition objectivante et excluante de déviance, toute l'épaisseur de la souffrance psychique ; la redécouvrir au-delà des opérations de négation par un système oppresseur et ségréatif, en rechercher les racines dans la structure anthropologique même et dans les modalités d'agrégation sociale de base » (Brutti-Scotti, 1976, p. 14-15).

« Les objectifs (du travail du psychologue) consistent dans la promotion du bien-être et dans l'amélioration de la qualité de la vie de tous les citoyens et non plus seulement dans les soins et la réhabilitation de ceux qui sont

touchés par un événement pathologique. Ce qui entraîne aussi un travail efficace de prévention, c'est-à-dire l'analyse des besoins spécifiques du territoire pour remonter aux causes de malaise et aux facteurs de risque propres à l'organisation spécifique économique et sociale. (...)

« (...) afin d'effectuer des interventions aussi complexes, le psychologue doit disposer de nombreuses compétences, certaines en commun avec d'autres professionnels, d'autres qui relèvent plus du spécialiste » (Palmonari et Zani, 1980, p. 68-69).

Position C

« Parmi les tâches fondamentales (du psychologue clinicien) entrent en compte les services de psychodiagnostic (tests, entretien, interviews cliniques, etc.) et de traitement psychothérapeutique (individuel et de groupe) dont le psychologue non médecin réussit aussi à s'acquitter avec efficacité s'il fait partie du personnel des hôpitaux et des centres d'hygiène mentale. En effet, il travaille en équipe avec des médecins qui lui garantissent le complément nécessaire sur le plan neuropsychiatrique.

« Dans ce champ d'application, il faut au psychologue une solide préparation scientifique et des aptitudes éprouvées au rapport interpersonnel, vérifiées et affinées par un *training* contrôlé pour réaliser des traitements psychothérapeutiques » (Canestrari et Cipolli, 1974, p. 362).

« Quant au type de préparation (du psychologue clinicien), le critère de qualification est l'acquisition de compétences techniques, et non d'informations. (...) Et je sais qu'une compétence s'acquiert seulement par une pratique et une supervision qui, dans certains cas, doivent être d'une grande exigence » (Battacchi, 1975, p. 57).

Ces positions sont reprises quelques années plus tard, en des termes plus articulés, dans la présentation d'une nouvelle revue, la *Rivista di Psicologia Clinica*.

« La psychologie clinique se présente, en ce moment, comme le carrefour de la professionnalisation psychologique, champ de grand intérêt, même si sa définition dans ses prémisses épistémologiques et ses orientations d'application est difficile (...).

« L'engagement de la revue est de se présenter comme espace de confrontation aux différents modèles psychologiques de base qui alimentent les diverses pratiques cliniques, de la psychophysiologie au comportementalisme de la phénoménologie à la psychanalyse, de la psychosociologie à la psychologie de communauté » (Bertini, Canestrari, Carli, 1982, p. 1-2).

« (...) La contribution particulière des psychologues cliniciens se base, et de façon fondamentale, sur ce qu'est leur objectif spécifique : collaborer avec l'individu seul et unique à la lutte qu'il conduit pour son intégration psychique, en cherchant à le comprendre et à l'aider » (Korchin, 1982, p. 11).

CONCLUSIONS

L'analyse de la façon dont une nouvelle profession apparaît sur la scène sociale et s'y enracine peut servir à montrer que les représentations sociales contribuent à donner un contenu et une signification à la profession elle-même. Il est inévitable que, dans une société pluraliste, il y ait plus d'un groupe social qui se sente directement mis en cause par le dessin du nouveau contexte professionnel : en pratique plusieurs groupes se voient comme les plus aptes à définir les contenus culturels et opératoires de l'activité professionnelle en question.

Chacun des groupes, donc, identifie ce qu'il retient être le noyau essentiel de la nouvelle activité et l'ancre dans les pratiques et des modèles d'intervention sociale déjà existants, reliant ainsi le nouveau à un univers symbolique connu et articulé. C'est pourquoi sont apparus des parcours différents du processus de professionnalisation. Parfois de tels parcours peuvent être très différents entre eux. Le schéma conceptuel précédemment décrit correspond au contenu de notre étude sur la professionnalisation des psychologues.

On peut penser que pour d'autres « nouvelles » professions les différences de parcours sont moins importantes, ou bien plus extrêmes. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant à de telles spéculations. Il faut tenir compte du fait que les processus de professionnalisation analysés sont mobiles et susceptibles d'être fortement affectés par des définitions institutionnelles qui peuvent survenir. Une de nos études s'est attachée en particulier à ce problème (Palmonari, Pombeni et Zani, 1987). Il est probable que si de telles définitions institutionnelles étaient données dans le contexte de l'apparition de la nouvelle profession, l'emprise des représentations sociales dans l'esquisse des différents parcours serait bien moins importante.

Dans le présent chapitre nous avons aussi pu montrer que les publications des divers groupes qui affrontent le problème de la professionnalisation utilisent divers systèmes de communication des représentations sociales : c'est à travers de tels canaux que les représentations sociales mêmes produisent chez ceux qui les partagent et les accueillent des prédispositions spécifiques à l'action.

RÉFÉRENCES

- Alberoni F., Baglioni G. (1967), *L'integrazione dell'immigrato nella società industriale*, Bologna, Il Mulino.
- Battachi M. (1975), Psicologia sì, psicologia no, *Psicologia Contemporanea*, 10, 56-57.
- Bertini M., Canestrari R., Carli R. (1982), Editoriale, *Psicologia Clinica*, 1, 1-4.
- Boltanski L. (1982), *Les cadres*, Paris, Ed. de Minuit; Brutti C., Scotti F. (1976), *Psichiatria e Democrazia*, Bari, De Donato.
- Brutti C., Scotti F. (1976), *Psichiatria e Democrazia*, Bari, De Donato.
- Canestrari R., Cipolli C. (1974), *Guida a la psicologia*, Firenze, Sansoni.
- Carloni G. (1976), L'invidia per lo psicoanalista nelle istituzioni, in F. Fornari (a cura di), *Psicoanalisi e Istituzioni*, Atti del Convegno Internazionale, Milano, 30 oct.-1^{er} nov., p. 83-88.
- Comba L. (1974), Lo psicologo nelle istituzioni totali, in F. Ceccarello, F. de Franceschi (a cura di), *Psicologi e società*, Milano, Feltrinelli, p. 121-132.
- De Paolis P. (1986), *L'irrésistible ascension professionnelle des psychologues. Représentations sociales d'un processus de professionnalisation*, thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS.
- Doise, W. (1986), Les représentations sociales : définition d'un concept, in W. Doise, A. Palmonari (eds), *Les représentations sociales : un nouveau champ d'étude*, Genève, Delachaux & Niestlé.
- Flath E. (1986), *Une profession anomique. Les psychologues face à leur métier*, thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS.
- Gatti B. (1976), Tentativi di inserimento di uno psicanalista in una istituzione accademica : riflessione su un'esperienza ventennale, in F. Fornari (a cura di), *Psicoanalisi e Istituzioni*, Atti del Convegno Internazionale, Milano, 30 oct.-1^{er} nov., p. 51-62.
- Holzkamp K. (1972), *Kritische Psychologie*, Frankfurt, Verlag (éd. ital. 1974).
- Jervis G. (1974), Intervento sul tema : Formazione e attività « psicoterapeutiche », in F. Ceccarello, F. de Franceschi (a cura di), *Psicologi e società*, Milano, Feltrinelli, p. 163-170.
- Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF.
- Korchin S. J. (1976), *Modern Clinical Psychology*, New York, Basic Books (éd. ital. *Psicologia Clinica Moderna*, Roma, Borla, 1977).
- Korchin S. J. (1982), Psicologia Clinica : oggi e domani, *Psicologia Clinica*, 1, 5-11.
- Laing R. D. (1965), Mistificazione, confusione e conflitto, in Boszormenyi, I. Nagy, J. L. Framo (a cura di), *Intensive Family Therapy. Theoretical and Practical Aspects*, New York, Harper & Row Publ. (éd. ital. 1969).
- Minguzzi G. F. (1974), Lo psicologo alla ricerca del suo Sé, *Psicologia contemporanea*, 5, 48-51.
- Palmonari A. (1982), On becoming a psychologist : A field study in Italy, in J. P. Codol, J. P. Leyens (eds), *Cognitive Analysis of Social Behaviour*, The Hague, Nijhoff.
- Palmonari A., Pombeni M. L. (1984), Psychologists vs Psychologists : an Outlook on a Professional Orientation, in G. Stephenson, Davis (a cura di), *Progress in Applied Social Psychology*, vol. 2, London, Wiley.
- Palmonari A., Zani B. (1980), *Psicologia Sociale di Comunità*, Bologna, Il Mulino.
- Palmonari A., Pombeni M. L., Zani B. (1987), Social representations and professionalization of psychologists, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, CUP.
- Rozzi R. (1974), Lo psicologo nell'industria, in F. Ceccarello, F. De Franceschi (a cura di), *Psicologi e Società*, Milano, Feltrinelli, p. 61-72.
- Trentini G. (a cura di) (1977), *La professione di psicologo in Italia*, Torino, ISEDI.
- Zucchini G. (1976), Setting psicoanalitico a istituzione psichiatrica, in F. Fornari (a cura di), *Psicoanalisi e istituzioni*, Atti del Convegno Internazionale, Milano, 30 oct.-1^{er} nov., p. 89-99.
- Zucchini G. (1978), Per l'epistemologia, *Rivista di Psicoanalisi*, 2, 199-204.

La représentation sociale dans le domaine de l'enfance

Marie-Josée Chombart de Lauwe
Nelly Feuerhahn

La représentation est un mécanisme d'une importance capitale dans le domaine de l'enfance, à plusieurs titres. Elle apparaît comme un instrument de cognition, qui permet à l'enfant d'interpréter les découvertes du milieu physique et social réalisées au moyen de ses sensations, de ses actions et de ses expériences, en leur donnant un sens et des valeurs qui lui sont procurés par l'environnement, principalement dans ses relations et ses échanges avec autrui. La représentation est donc également un instrument de socialisation et de communication.

En psychologie de l'enfant, les auteurs d'orientation classique ont surtout analysé la représentation mentale, sans doute parce qu'ils traitaient du développement individuel. Plus récemment, divers auteurs utilisent le terme de représentation sociale pour spécifier des représentations relatives à l'environnement social (Hurtig et Rondal, 1981). Des recherches ont porté sur le développement de la cognition sociale et sur le rôle de la représentation dans ce domaine, W. Doise en dresse un bilan auquel nous renvoyons le lecteur (cf. chap. 16). Cependant, quelle que soit la focalisation du chercheur, sur le mécanisme psychologique ou sur l'objet d'étude observé, et quel que soit le système explicatif proposé, un débat opposant représentation mentale et représentation sociale n'aurait pas de sens puisque les représentations se forment dans des interactions de l'enfant et de son milieu qui est socialisé. Même les objets physiques sont insérés culturellement. Nous nous interrogerons plutôt sur le

double aspect de la représentation en tant que produit du psychisme humain et en tant que produit culturel, et sur leur articulation qui, dans le domaine spécifique de l'enfance, contribue à la socialisation et à la personnalisation du jeune individu. Une première partie sera consacrée à la genèse de la notion de représentation chez les psychologues de l'enfant. Ensuite, il sera fait appel à des approches pluridisciplinaires pour cerner les représentations collectives relatives à l'enfant et à l'enfance. Puis, dans une troisième partie, on montrera l'intériorisation de ces représentations collectives et des modèles proposés aux enfants dans la formation de leur représentation de soi et des normes sociales.

DE LA NOTION DE REPRÉSENTATION A LA GENÈSE DE LA REPRÉSENTATION SOCIALE

Toutes les approches théoriques n'ont pas accordé la même importance à la notion de représentation. Elle est peu retenue quand l'observation ou l'expérimentation porte sur les mécanismes de régulation endogène (la maturation, dans les travaux de Gesell par exemple). Lorsque les effets de l'environnement sont pris en compte, si l'objectif est de prédire les comportements en partant des théories de l'apprentissage, le sujet-enfant est considéré comme une sorte de machine, la représentation disparaît dans la « boîte noire » chère à Watson.

Cette élimination de la conscience ne concerne pas l'essentiel des recherches, et particulièrement francophones, où l'influence de Piaget s'avère déterminante. La place de l'enfant dans les différents courants théoriques conditionne pour une grande part la nécessité et le rôle de la représentation dans le fonctionnement du psychisme en interaction avec l'environnement. C'est ce que montre l'analyse des principaux auteurs qui ont contribué au développement de la notion de représentation.

*Les conceptions classiques de la représentation :
de l'imitation à l'attitude, un processus de dédoublement mental*

Piaget situe l'origine de la représentation dans la continuité du développement sensori-moteur dont la fonction est d'établir des relations avec le monde extérieur. La représentation apparaît comme la résultante de l'intériorisation des schèmes sensori-moteurs où l'imitation semble constituer à la fois l'instrument de transition conduisant du sensori-moteur au symbolique et la source même de l'image qui serait ainsi une imitation différée et intériorisée (Piaget, 1945). Piaget prend ensuite en compte l'influence de la perception et de son rôle régulateur dans la pensée intuitive (1963, 1966).

La représentation chez Piaget reste un processus indépendant de toute influence du milieu, en conséquence le contenu social des représentations n'intervient que comme un acquis tardif. Entre représentation mentale et représentation sociale, la différence ne porte que sur la prééminence donnée à l'action de l'individu aux dépens d'autres formes d'interaction sociale. Cette mise à l'écart du social est un des points essentiels des critiques faites à Piaget. En effet, le processus cognitif de la représentation est lié à l'appréhension culturelle des objets et des valeurs inhérentes au fonctionnement social (cf. Kohlberg, 1969 ; Vygotsky, 1962 ; Bruner, 1983 ; Perret-Clermont, 1981 ; Doise, 1981). Les auteurs qui ont critiqué les travaux de Piaget remarquent une difficulté à généraliser à diverses cultures les données relatives aux stades ainsi que certaines lacunes consécutives à l'oubli de l'affectivité, dont le rôle est toujours escamoté au profit des fondements moteurs et opérationnels de sa théorie. Chez Piaget, l'enfant est conçu comme un sujet épistémique, lieu du développement intellectuel, selon une théorie préétablie de l'évolution inspirée du biologique.

Chez Wallon, la représentation est un processus de médiation entre le sujet et le monde. Elle intervient comme élément de résolution des contradictions qui caractérisent les relations de l'être vivant dans son milieu. Pour Wallon, un lien existe entre la personnalité de l'enfant et son développement intellectuel, or cette personnalité trouve ses racines dans l'émotion qui succède à l'impulsion motrice du tout début de la vie. Les

réactions émotives sont le premier échange expressif du bébé avec l'entourage humain. Elles sont faites de mimiques, d'attitudes, de postures. Les conditions de naissance de la représentation résident dans l'imitation et le simulacre, son achèvement se fera avec le langage.

La représentation véritable n'est atteinte qu'avec le signe. C'est le rôle du langage de fixer la représentation dans la conscience. « La représentation ne fait pas qu'utiliser la fonction symbolique du langage, elle est elle-même un certain niveau du langage et de la fonction symbolique » (Wallon, 1942). Cette fonction symbolique consiste à substituer une représentation à un objet et un signe à cette représentation.

La représentation ne trouve pas d'explication complète uniquement sur le plan du développement individuel. Les rapports avec les choses comme ceux avec les personnes ne sont pas des décalques, mais exigent des médiations pour se constituer. Il faut l'avènement de la représentation pour que l'enfant parvienne à identifier sa personnalité et celle des autres. La genèse du Moi ne peut se faire que par une médiation de l'Autre dans une différenciation progressive. La prise de conscience de soi est partie prenante d'une mutation dans laquelle se produit également l'apparition de la représentation qui entraîne une prise de conscience de l'objet.

Ce qui caractérise la conception de Wallon, c'est le lien entre le social et l'individuel ; les pratiques de l'enfant sont conditionnées par la réalité matérielle, les mœurs, les habitudes mentales aussi bien que le langage. Cet auteur introduit un modèle complexe où l'intelligence et le caractère — comme mode spécifique de réagir de chaque individu — s'intègrent dans une conception unifiante de la personnalité où individualisation et socialisation vont de pair. C'est dans ce courant de pensée qu'il faut situer des auteurs comme Château et Malrieu, dont seuls quelques apports originaux seront évoqués ici.

Pour Château, la représentation est un espace mental d'illusion ancré par les attitudes. Le comportement ludique est à la racine de la représentation et de l'activité mentale dans son ensemble. Château caractérise le dédoublement représentatif par le « faire-semblant » qui précède de peu l'imitation-copie. La représentation est d'une autre nature que l'image et que l'intelligence sensori-motrice, elle correspond à une pré-

sensation intentionnelle. Les attitudes représentatives expriment des « projets d'être », attitudes ludiques à l'origine, elles sont projectives (Château, 1960).

La représentation chez Malrieu est un processus en relation avec les transformations d'attitude de personnalité. Etudiant le mécanisme de l'imitation, Malrieu (1973) insiste sur son importance dans la communication tout en précisant le manque qui le caractérise : le pouvoir de se représenter. Considérée dans le processus de socialisation, la représentation trouve sa place dans l'acculturation de l'enfant. La socialisation doit faire intervenir deux aspects : l'organisation des informations transmises et l'adhésion aux croyances des groupes.

Chez cet auteur apparaît une définition de la représentation sociale : « réseau de relations, établies par un sujet socialement situé... entre des éléments, des situations, qui intéressent son vécu » (Malrieu, 1977). La représentation sociale donne un sens aux actions du sujet. Malrieu propose une hypothèse pour expliquer sa genèse : elle « se constitue dans un processus de communication au cours duquel le sujet met à l'épreuve, dans ses pratiques, la valeur — la vérité et les avantages — des prises de position de ses partenaires de communication, les objective, les coordonne, en fonction d'une recherche de personnalisation » (id.).

La quête de modèles liant le psychique et le social

L'équipe de chercheurs associés à Malrieu poursuit à l'université de Toulouse-Le Mirail, un ensemble de recherches sur « personnalisation et changements sociaux » où les représentations mentales et sociales sont étudiées par rapport au système de normes et de valeurs, aux idéologies et aux pressions culturelles. Pour P. Tap, il n'est pas d'étude des représentations dissociées des activités réelles du sujet, de ses pratiques, de ses attitudes, de ses réactions dans des situations vécues. Pour étudier les rapports entre la personnalisation de l'enfant et les changements sociaux, cette école psychosociologique lie la maturation psycho-physiologique et les apprentissages socioculturels qui se structurent réciproquement dans et par l'activité du sujet, ce qui rejoint les auteurs précédents, mais P. Tap (1979) s'efforce en outre d'introduire une dyna-

mique du changement en analysant les rapports « entre le temps de la personne et le temps collectif (histoire et aspirations) ».

Plusieurs auteurs convergent actuellement dans une quête de concepts et d'outils pour observer les interactions entre le psychique et le social dans le développement de l'enfant. La représentation, sous son double aspect, produit d'un psychisme et objet culturel apparaît comme un lieu et un objet privilégié médiateur.

Chez les psychanalystes, où la spécificité des phénomènes psychiques est centrée sur l'intériorité, la représentation définit le dedans de l'expérience (Widlöcher, 1973). Chez Guillaumin, la représentation mettrait en œuvre un pouvoir de rétrospection du vécu par lequel la conscience se définit comme une régulation : « Elle réassume sans cesse l'expérience écoulée en profilant une anticipation des conduites prochaines... » (Guillaumin, 1968). Il critique l'antériorité de la motricité dans la genèse de la représentation. L'élaboration des espaces mentaux se comprend par des liens de réciprocité et d'étayage entre la structure des milieux extérieurs et celle de la vie intérieure (Guillaumin, 1981). A la différence des explications fondées sur l'imitation, la présence d'éléments d'ordre représentatif intervient très tôt dans les rééquilibrations successives du développement.

La réalité psychique apparaît dans ce cadre comme un élément intermédiaire entre la réalité interne (le corps) et la réalité externe (le monde) qui évoque la notion d'espace transitionnel chez Winnicott (1975).

En effet, l'influence des conceptions de Winnicott sur le rôle du jeu dans l'élaboration d'un espace intermédiaire « transitionnel » entre le dedans et le dehors a profondément renouvelé la compréhension du fonctionnement psychique chez le jeune enfant. Avec l'existence d'un champ d'expérience et d'illusion qui autorise une mise à distance du dedans comme du dehors, un espace est créé par et pour les pratiques où se manifestent également les expériences culturelles.

Les travaux de M.-J. Chombart de Lauwe s'inscrivent dans cette perspective interactionnelle où la transmission sociale définie comme une *dialectique de phénomènes psychosociaux* donne un cadre à la représentation sociale.

La représentation sociale se situe à la jonction du psycho-

logique et du sociologique, elle est à la fois un mécanisme psychique en tant qu'expression de l'esprit humain, et un mécanisme social, en tant que produit culturel (Chombart de Lauwe, 1984). Elle permet une communication entre les individus et particulièrement entre les générations.

Le champ interactionnel dans lequel s'élaborent constamment les représentations est abordé selon deux pôles : la société et l'enfant. La société est appréhendée à travers le concept d'univers de socialisation exprimant la totalité des éléments qui contribuent à la formation du jeune individu humain, ensemble structuré qui englobe les conditions spatio-géographiques, socio-économiques, institutionnelles, culturelles et idéologiques à la fois générales et spécifiques à l'enfant dans sa socialisation. L'enfant est compris à la fois comme un individu marqué par son histoire personnelle, en état de changement du fait de sa croissance et de ses acquisitions, aspiré vers l'état adulte, mais en même temps un sujet, vivant au présent chaque instant de sa vie quotidienne ; un membre d'une classe sociale par sa famille et le milieu dans lequel il est inséré ; un membre d'une catégorie sociale d'âge en raison du statut commun à tous les enfants d'une même société. En outre, cette catégorie socio-génétique a un statut particulier, les enfants et les adultes se trouvant dans un rapport de catégorie dominée à catégorie dominante. Ce rapport de pouvoir marque les représentations de l'enfant, comme de tout objet de représentation, d'une empreinte désignant la place du sujet qui s'exprime. Ainsi l'analyse de la représentation de l'enfant et de ses variations se conçoit, non de manière ponctuelle, mais dans un système où les représentations sont liées à l'organisation des valeurs. Le rôle et la genèse de la représentation sont saisis à travers leur fonctionnement, c'est-à-dire la manière dont une société parle d'une catégorie sociale, la perçoit, la définit, quels modèles elle en propose. L'effet produit sur les enfants par ces façons de penser et de décrire l'enfance correspond à l'étape finale du processus de transmission sociale.

Si la personnalité se structure profondément au cours de la petite enfance, l'individu se re-socialise en fonction des transformations matérielles et idéologiques de sa société ainsi que par son entrée dans de nouveaux rôles selon les âges de la vie et les événements de son histoire personnelle.

L'ENFANCE, CATÉGORIE SOCIALE —
REPRÉSENTATION SOCIALE DE L'ENFANT

Nous avons vu que les représentations mentales et les représentations sociales forment un tout qui contribue à la socialisation de l'enfant et à la formation de sa personnalité, de son image de soi. Nous abordons maintenant les aspects de la représentation sociale communs à un groupe, une collectivité, une société. Les individus qui en font partie partagent la même façon de percevoir et de se représenter un même objet, ici l'enfant, de lui attribuer des caractéristiques, voire de le catégoriser en classe, l'enfance. Cette représentation sociale a été désignée par les premiers auteurs qui l'ont analysée sous le nom de représentation collective, vu son extension à une collectivité, vu aussi la place qu'elle prend dans la structuration de la société (E. Durkheim, 1898 ; M. Mauss, 1950). Aujourd'hui, la notion de représentation sociale englobe ces aspects. Les représentations sociales se fixent en divers produits culturels qui facilitent leur communication aux divers membres de la collectivité. Le chercheur décode les représentations à travers les images, les textes, les discours. Mais ces expressions peuvent n'exprimer que les représentations du groupe particulier qui les émet. C'est aussi à travers les pratiques à l'égard de la catégorie désignée, ici l'enfance et les attitudes face à elle, qu'une partie des représentations sociales doit être observée, pratiques et représentations s'engendrant réciproquement.

Les représentations de l'enfant et de l'enfance ont varié au cours de l'histoire ; elles diffèrent aussi entre elles à une même époque en fonction des milieux sociaux. Des comparaisons dans le temps, ou entre diverses sociétés, diverses cultures, ainsi que l'analyse de l'évolution constatée permettent de mieux comprendre les systèmes de représentations de l'enfant et de l'enfance. On pourra les dégager à travers leurs figurations, les textes qui les concernent et la place qui leur est désignée dans la vie quotidienne. La psychosociologie demandera donc la contribution de disciplines comme l'histoire, la sociologie, l'anthropologie.

Certains historiens ont pu dire que l'enfance était une découverte récente.

Du ^xe au ^{xiii}e siècle, l'enfant est représenté dans l'art occidental sous forme d'un adulte en réduction. Ces siècles n'ont pas su ou pas voulu le rendre autrement. Une représentation plus exacte s'est élaborée progressivement, en partant d'abord de formes symboliques, d'enfances abstraites, angelots, amours, etc.

Jusqu'à la fin du ^{xvii}e siècle, en France, les enfants étaient perçus comme inintéressants tant qu'ils ne se manifestaient pas comme des êtres de raison. La plupart des grands auteurs ne parlent pas de l'enfance, si ce n'est de façon négative (Snyders, 1965). L'enfance est pour eux une vie « inhumaine », et même pour certains philosophes « culpabilité », puisque l'enfant porte en lui le poids du péché originel, dont il n'a pu encore surmonter les effets. La nature, dont l'enfant est proche, porte le poids de l'animalité, du péché. L'opposition nature-civilisation recouvre une opposition de valeurs négative-positive. Il faut arracher l'enfant à sa nature première mauvaise et éliminer les traces de l'enfant en l'homme. Un système de représentation antinomique existe donc, il oppose un jeune enfant-nature mauvais à l'homme de raison-civilisation qui est le modèle à atteindre. Après les toutes premières années, l'enfant est perçu et traité comme un adulte en miniature. Il est habillé comme les adultes de son milieu social et de son sexe. Dans les couches populaires, l'enfant vit dans sa famille en tant qu'individu parmi les autres. Il s'initie au travail au contact direct des adultes, en s'exerçant à la pratique d'un métier à l'atelier ou aux champs. Un système de représentations réducteur prédomine. L'enfant est perçu et traité en référence au modèle de l'adulte, avec des attributs réduits, moins parfaits.

L'évolution du droit est également très révélatrice de la façon de penser et de situer l'enfant. Longtemps considéré comme la propriété des parents, c'est la Convention de 1793 qui ouvre le chemin à une nouvelle attitude le concernant (Saunier, 1970) ; les parents ne sont plus situés comme propriétaires de leur enfant, mais responsables de lui. A la fin du ^{xviii}e, sous l'influence de penseurs dont J.-J. Rousseau est le chef de file, s'effectue non seulement une prise de cons-

science des droits de l'individu, mais aussi des catégories les plus fragiles, les plus exploitées. La nature est revalorisée, le système de valeurs se renverse. Le « bon enfant », pur, vrai parce que proche de la nature et des origines, est comparé au « bon sauvage ».

Cette utopie incite la famille bourgeoise à prendre davantage en compte l'enfant. Le système d'éducation devient plus libéral à son égard, il essaie de comprendre ses sentiments. On voit se spécifier un nouveau statut pour l'enfant, celui d'écolier, futur adulte à former certes, mais qui catégorise l'enfance. De nouveaux signes la désignent : le collégien aura un costume qui le distingue des autres individus, et ce n'est plus un habit d'adulte. Dans les catalogues de mode, on verra ensuite se former une mode particulière destinée aux enfants, en fait à ceux des couches aisées, et non à ceux des couches populaires, qui continuent à être exploités comme les adultes dans les tissages et dans les mines, à être traités comme force de travail au même titre que les adultes. On remarque une règle de l'évolution des statuts : elle commence par transformer les conditions des enfants des couches aisées et du sexe masculin.

Dans la seconde moitié du ^{xix}e siècle, l'enfant apparaît dans la littérature comme personnage de roman, de plus en plus fréquemment. Les auteurs n'y décrivent plus l'enfant comme un adulte en miniature, mais ils utilisent son regard soit pour montrer une vision du monde plus belle, plus juste, soit pour dénoncer l'oppression, la tyrannie, ou encore le scandale de l'enfance pervertie par rapport à l'image idéale de référence de ce que devrait être et vivre l'enfance (V. Hugo, A. Daudet, J. Vallès, H. Bordeaux, R. Boylesve, P. et V. Margueritte, A. Lichtenberger, E. Zola, L. Pergaud, L. Frappié, pour ne citer que les plus typés parmi 25 ouvrages analysés avant la guerre de 1914 par M.-J. Chombart de Lauwe (1971).

Percevant des désirs dans l'imaginaire social et les suscitant, les écrivains, et plus tard les cinéastes, vont catalyser un système de représentation idéalisant l'enfance et investissant l'enfant de valeurs dont il devient le symbole. Plus qu'un être en développement, ayant ses caractéristiques propres, mais transitoires, l'enfant tend à y être présenté comme doté d'une « nature » à part, il est figé en une essence et devient le point

de départ d'un mythe moderne. L'enfance, « monde autre », est investie de valeurs positives, projection des désirs d'une société. L'« enfant authentique » révèle une autre façon d'exister qui permet de contester le monde des adultes. Cet imaginaire s'est élargi bien au-delà du domaine philosophique et artistique où on l'a vu prendre naissance. Ce « bon objet », l'enfant symbolique, est utilisé à des fins diverses pour faire acheter (par les publicitaires, cf. Feuerhahn, 1978), ou servir d'enjeu à des projets de planification architecturale (1976), etc.

Une telle idéalisation de l'enfance n'est pas une caution de prise en compte des besoins réels des enfants, ici déréalisés, et par ailleurs toujours éduqués en fonction des modèles d'adultes à former. A une même époque, les types de représentation sont multiples, en fonction des enfants concernés, de ceux qui les regardent, les dirigent, les interprètent.

La prise de conscience de la catégorie enfance s'est accompagnée d'une institutionnalisation et d'une définition du statut des âges qui la composent selon les couches sociales. Les représentations sociales de l'enfance ne se séparent pas des modèles des adultes ni des idéologies non plus que des projets de société. Elles se découvrent tantôt dans des déclarations, des discours, tantôt dans les statuts imposés, les comportements et les attentes à l'égard des enfants, au niveau de la société globale, des groupes, et dans les relations interindividuelles.

Au cours des années 60 et 70, on a vu s'épanouir une « utopie du désir », mouvement hostile à la société de consommation, aux technocrates, aux normes bourgeoises qui se méfiaient du plaisir, insistaient sur les valeurs morales. L'enfant idéalisé a été au cœur de nombreux discours. On s'est aperçu que sa place avait été fort peu pensée dans la planification, qu'il n'avait pas la parole. Le constat d'une situation réelle entraîne une prise de conscience d'un statut et une transformation de la représentation de l'enfant.

En 1968, l'explosion du désir a été étouffée, et le mouvement de bascule valorise l'idéologie répressive, pour prévenir la délinquance, la liberté de mœurs, perçue comme relâchement. Une nouvelle rigueur se manifeste dans les mesures éducatives. La perspective de l'enfant comme futur adulte à construire devrait prédominer dans ce contexte, mais face à la force des institutions et du pouvoir politique, d'une part, certaines

évolutions de la connaissance et du regard porté sur les enfants semblent irréversibles, d'autre part, l'imaginaire social bénéficie du support des médias. L'enfant — et même le petit bébé — apparaît non plus seulement comme un être à protéger, mais comme « une personne », comme un sujet à part entière. Or, c'est en 1923 que, pour la première fois, le terme de « Droits de l'enfant » fut prononcé et qu'en 1924 un texte sur cette question fut accepté par la Société des Nations. En 1948, l'ONU avait proclamé la « Déclaration universelle des droits de l'homme » dans laquelle elle estimait qu'une nouvelle déclaration des droits de l'enfant s'imposait. Elle fut rédigée et proclamée en 1959. Certains estiment aujourd'hui qu'elle ne situe pas encore suffisamment l'enfant comme sujet. L'année 1979, décidée Année internationale de l'Enfant par l'ONU, a été l'occasion de nombreux colloques, qui ont permis de mesurer les progrès accomplis et les lacunes relatives aux savoirs dans le domaine des disciplines concernant l'enfant (Congrès de Psychologie de l'Enfant, 1979). Suite à ces travaux une convention internationale sur les droits de l'enfant a été réalisée et proclamée par l'ONU le 20 novembre 1989. Cette convention internationale, contraignante pour les Etats qui la ratifient, fait de l'enfant un sujet de droit, un acteur social participant à toutes les décisions qui le concernent.

S'il semble possible de généraliser le respect de l'individu enfant, « Chaque groupe définit l'enfant selon les normes qui sont utiles au groupe, bien plus que conformes à la réalité objective qu'est l'enfant » constatait G. Devereux (1970) à l'issue de l'observation de deux ethnies aux conceptions et aux pratiques opposées. E. Erikson (1966) a également comparé deux tribus indiennes dont les systèmes économiques, sociaux et les valeurs s'opposent. Les principes et les pratiques éducatives y diffèrent profondément. Il montre alors la façon dont ces sociétés arrivent à synthétiser leurs concepts et leurs idéaux, et à permettre ainsi aux individus de structurer leur identité.

D'autres études se focalisent sur l'évolution des cultures ou sur les confrontations de cultures, et le brassage de modèles qui en résultent. La socialisation et la formation de l'image de soi peuvent se trouver perturbées (cf. ci-dessous). Un aspect particulièrement intéressant est l'approche de chercheurs

comme A. Zempléni et J. Rabain (1965) qui montre comment un système de représentations sociales permet à un enfant, atteint de graves troubles d'identité, d'être resitué. S'il n'est pas identifiable dans la société humaine, il reçoit une identité à un autre niveau de la culture. Il est impossible d'isoler le trouble initial et celui qu'entraîne la mise en jeu des représentations. Ce processus circulaire, bien connu en psychopathologie, se fait ici avec de puissantes représentations collectives et reste soutenu par le groupe étendu des personnes qui savent que l'enfant est « Nit Ku Bon » (un ancêtre réincarné).

Les variations historiques et culturelles des représentations de l'enfant et de l'enfance font ressortir la nécessité de prendre en compte la dynamique de la transformation sociale et du changement du jeune individu humain. Dans les sociétés non industrialisées, à évolution lente, les enfants traversaient les diverses étapes de leur croissance avec l'appui de règles bien définies et de rites. Aujourd'hui, peu de sociétés restent isolées, les confrontations de culture, les brassages se multiplient, générant soit des sociétés multiculturelles, soit de nouvelles cultures, plus ou moins fusionnelles. La socialisation des enfants et la formation de leur image de soi et des diverses catégories sociales sont donc des processus qui se ressentent de la complexité des sociétés dans lesquelles ils se déroulent, principalement après les premiers stades d'identification aux parents et aux proches, quand l'enfant recherche de nouveaux modèles extrafamiliaux et se resocialise.

LIENS ENTRE LES REPRÉSENTATIONS CONCERNANT LES ENFANTS ET LES REPRÉSENTATIONS INTÉRIORISÉES PAR LES ENFANTS

Les systèmes de représentations qu'acquiert les enfants, leur vision du monde qui se forme progressivement, ainsi que leur représentation de soi résultent d'interactions avec leur environnement. En plus d'interactions avec les personnes de l'entourage et avec diverses données du milieu, les enfants reçoivent une masse considérable d'informations et d'images par le canal des médias. Ce phénomène a été qualifié d'école parallèle. Les récits, qui mettent en scène des personnages, des situations, véhiculent des représentations, qui peuvent être intégrées par les jeunes spectateurs ou lecteurs en réfé-

rence à leurs expériences, à leur vécu antérieur. Mais l'enfant se trouve aussi confronté à des aspects nouveaux de l'existence, il peut être amené à élargir et à réajuster ses conceptions et ses représentations, sans passer par des expériences personnelles et par des pratiques réelles. Parfois il teste ses découvertes par le moyen du jeu. Souvent on assiste à des imitations de scènes de films de télévision par des groupes d'enfants. Si certains sujets déroutent l'enfant, lui posent des questions, il peut en discuter avec des adultes. De toute façon, il semble que la représentation proposée précède alors la pratique. Il est intéressant pour le psychosociologue d'observer comment s'opère la transmission des modèles sociaux, au travers des nombreuses interactions qui ont lieu au cours du développement de l'enfant, dans des univers de socialisation complexes qui intègrent l'apport des médias, comment il se resocialise en occupant de nouveaux rôles, comment il intériorise de nouveaux modèles lors de phases d'identifications secondes, alors que les imagos parentales sont plus ou moins fortement ancrées.

Les différentes écoles de la psychologie et de la psychanalyse montrent toutes comment le bébé émerge peu à peu d'un état à peu près indifférencié, à travers des expériences sensorielles. Ces premières sensations s'effectuent dans des relations personnelles avec la mère et les proches (Wallon, 1934). La conscience d'autrui précède la conscience de soi, le premier « moi » du nourrisson est un « moi-tout » fusionnel, et la différenciation du moi et du non-moi génère peu à peu la conscience de soi. Les sensations et les impressions floues, qui d'abord coexistent sans se raccorder, s'articulent. L'enfant acquiert alors le sentiment de son identité. De nombreux auteurs ont apporté leurs analyses, leurs recherches à la connaissance de cette genèse (R. Zazzo, 1973 ; B. Zazzo, 1969 ; R. Perron, 1971 ; H. Rodriguez-Tome, 1972).

Dans un ouvrage de synthèse, R. Lécuyer (1978) dresse un bilan très complet des apports des divers courants psychologiques, tant au niveau de la théorie et de la formulation des modèles que des méthodes d'exploration du phénomène qu'il appelle « concept de soi ». Au préalable, il précise les diverses acceptions non seulement du soi, mais également du self, du je, de l'ego. Le je ou ego serait le plus souvent utilisé pour

définir les processus actifs, le sujet en tant qu'agent, le self ou soi référerait davantage aux attitudes, perceptions et sentiments que le sujet entretient à son propre égard. Mais les usages diffèrent selon les écoles. Le moi est souvent employé à la place du soi. Les auteurs américains préfèrent utiliser la notion de concept de soi, là où les Européens emploient celui de représentation de soi. C'est bien cette notion de représentation de soi que nous retiendrons, en précisant qu'elle englobe un contenu et un vécu, composés des perceptions, des images, des traits et des rôles que s'attribue, consciemment ou non, le sujet. Cette représentation peut comprendre des concepts de soi-même, conscients, organisés, réfléchis. Mais le terme de représentation de soi nous semble mieux convenir que celui de concept de soi pour traiter de la formation de la personnalité de l'enfant et de sa socialisation, en liaison avec les représentations collectives de l'enfant, avec l'imaginaire social, la représentation associant l'image, plus affective, et le concept plus rationnel. Certains avancent également la notion de soi social pour définir le soi perçu par autrui et ressenti comme tel. Cette précision nous semble utile, car la conscience de soi se forme constamment en relation avec autrui.

Tout système de représentations est assorti d'un système de valeurs, nous l'avons vu à propos de l'enfance, en montrant en même temps la genèse et les variations d'une catégorisation sociale, au niveau de la société. Dans le domaine de l'enfance, il est important de poursuivre notre réflexion sur le double aspect de la représentation sociale, objet culturel et produit du psychisme, en tentant de cerner leur articulation, ce qui est une préoccupation centrale de la psychosociologie.

Les recherches que nous citerons ici sont données à titre d'exemple d'articulations ponctuelles. Ainsi, quand S. Mollo (1975) analyse le discours des enfants sur une journée d'école, elle montre les représentations des écoliers face à des normes et des rythmes d'une institution. Plusieurs chercheurs ont mis en évidence les conséquences de la représentation de l'élève par le maître sur ses comportements à son égard et sur le comportement de l'élève en réponse (cf. chap. 17 de Gilly).

R. Perron (1971), dans son étude des valeurs du soi chez l'enfant, observe simultanément la hiérarchie des valeurs, ce qui suppose l'existence d'un modèle collectif, les valeurs attri-

buées à l'enfant et celles désirées pour lui, d'un côté chez la mère, d'un autre côté chez l'enfant lui-même. Il interprète les différences relevées selon les milieux en fonction des statuts et des aspirations des catégories sociales observées. Il constate que l'image d'un « enfant modèle » pèse sur l'image de soi de l'enfant, mais que celui-ci apprend à affirmer ses besoins et ses désirs propres. L'élaboration de la personne et de son image s'effectue dans cette dynamique conflictuelle.

Plusieurs recherches au sein du Centre d'Ethnologie sociale et de Psychosociologie se sont donné pour but l'articulation de données sociologiques et psychologiques, à divers niveaux. M.-J. Chombart de Lauwe (1979) a choisi l'étude de la représentation de l'enfant véhiculée par les médias, à trois époques : seconde moitié du XIX^e siècle et début du XX^e, jusqu'à la guerre de 1914, années de l'entre-deux-guerres mondiales, période contemporaine (années 60, 70) ceci dans les récits destinés aux adultes d'une part et dans les récits destinés aux enfants d'autre part. Des comparaisons synchroniques entre représentations destinées à chaque public et des comparaisons diachroniques entre époques ont mis en évidence l'évolution dans le temps et selon que les auteurs s'adressent à des adultes ou à des enfants. Le système de représentation de l'enfant incarné par le personnage dans divers rôles, diverses situations, varie, mais possède un noyau fondamental commun, que nous avons décrit à propos de la catégorisation de l'enfance (cf. ci-dessus).

Une troisième phase de recherche a permis de cerner l'impact de ces représentations sur les enfants, et les attributs des personnages qu'ils intériorisaient. Les enfants (1 200 filles et garçons de cours moyen) ont été interrogés sur le personnage qu'ils admiraient le plus — leur modèle idéal — et sur celui qu'ils voudraient être — modèle d'identification ; des comparaisons avec leur propre image de soi étaient suscitées. Des biais sont apparus par rapport au modèle choisi, tantôt ils tendent à unifier des personnages différents, faisant apparaître la présence d'un modèle attendu intériorisé par d'autres voies au cours de la socialisation de l'enfant, tantôt un même personnage est décrit différemment par des enfants en fonction de leur statut, d'âge, de sexe, de milieu social. Les modes d'identification, ou parfois des refus d'identification, ont été

dégagés. Identification totale, rare, identifications à certains traits, mouvements de désirs à l'égard du héros, visant à se rapprocher de lui en adoptant certains de ses comportements, en s'imaginant son compagnon, imitation ludique, etc. La comparaison de soi et du personnage provoque souvent une image de soi négative, quand le héros possède trop d'attributs positifs par rapport à l'être et à l'avoir de l'enfant. Pour que l'enfant se sente poussé à se modeler sur son héros, il faudrait que celui-ci ait des aspects qui puissent partiellement s'ancrer dans le système de représentations de soi de l'enfant et de son propre environnement.

Une recherche menée par P. Lew Fai (1978) également sur l'interaction des personnages des médias pour enfants et des écoliers des différentes ethnies de l'île Maurice prend en compte l'histoire et le statut de chacune d'elles. Une enquête auprès des mères des enfants montre leurs aspirations à leur égard, leurs pratiques éducatives. L'articulation des données, qui comprend la catégorie socioprofessionnelle, montre la prédominance d'un modèle occidental dominant dans les ethnies blanches ou proches de leur statut, dans les catégories socio-professionnelles supérieures et chez les garçons, et la persistance d'un modèle traditionnel chez les autres ethnies, les catégories socioprofessionnelles défavorisées et les filles.

N. Feuerhahn (1986a) a analysé le répertoire ludique des figures de l'enfant dans les médias. Ces figures se prêtent à une ritualisation qui donne une base concrète réelle à l'imagination et oriente subtilement les pratiques et les croyances. Exploitable et sélectionnée par les détenteurs d'accès aux médias, ces représentations peuvent devenir des modèles de conduite pour les enfants lorsque leurs valeurs sont compatibles avec les modèles de soi.

Une approche des jeux avec l'image de soi chez les enfants est réalisable à travers l'analyse des dessins (Feuerhahn, 1985). Comme toute fiction, ces jeux intègrent des représentations imagées de la culture et correspondent à la mise en scène de la structure personnelle des sujets en interaction avec les sollicitations de l'univers de socialisation.

Le domaine de l'expression comique et satirique de l'adulte a également été un terrain d'observation de la représentation de l'enfant depuis la Révolution française (Feuerhahn, 1986b).

La caricature et le dessin d'humour mettent en scène des types de communication avec l'enfant dont les dimensions principales s'organisent soit dans l'empathie d'un échange affectif, soit par l'exploitation d'une image d'enfant-victime dans un plaidoyer idéologique des adultes. Qu'elle illustre les grands symboles d'innocence ou d'aspiration aux origines, qu'elle dramatise le statut de victime des rapports de domination ou des déterminismes sociaux, dans tous les cas la représentation de l'enfant possède une puissante valeur métaphorique. Etalon de l'écart qui sépare des idéaux de la maturité adulte, la figure de l'enfant sert efficacement le procédé de dérision où les adultes sont infantilisés.

D'autres travaux de M.-J. Chombart de Lauwe et d'une équipe pluridisciplinaire (1976, 1987) montrent aussi l'utilisation d'une grille d'observation, application du concept d'« univers de socialisation » (cf. ci-dessus). Le but en était de décrire les pratiques et les représentations de leur environnement chez les enfants vivant dans cinq types d'environnement contrastés pour un ensemble de données, principalement l'urbanisme, l'habitat, la place faite à l'enfant. Cette place, pensée ou non, ségréguée ou intégrée, était liée principalement aux représentations de l'enfant chez les planificateurs.

Chez certains des adultes responsables de l'environnement, le mythe fondamental de l'enfance apparaît, et on a pu souligner les discordances avec les pratiques et les désirs des enfants réels.

CONCLUSION

Le champ psychosociologique que notre démarche nous a conduit à constituer peut être éclairé par des recherches aussi nombreuses que les objets choisis. Beaucoup d'aspects de la société ou de la nature sont regardés, découverts, interprétés par les enfants, bien souvent en fonction des représentations de ces objets par les adultes qui leur fournissent leurs propres explications avant ou après l'interaction de l'enfant et de l'objet. Étant donné l'importance de la pratique dans la formation de la connaissance de l'enfant et de la structuration de sa personnalité, étant donné également le rôle capital de la médiation des adultes et de la communication, ces processus devraient être pris en compte dans les recherches focalisées sur

la représentation sociale, mécanisme médiateur et lieu d'articulation du psychique et du social. Mais l'enfant vit dans des univers de socialisation complexes, qu'il est difficile d'appréhender dans leur totalité. L'articulation entre des données sociales, principalement celles qui touchent directement l'enfance, leurs représentations par les catégories sociales concernées — parents, éducateurs, artistes produisant pour les enfants, planificateurs — et les résultats produits sur les pratiques des enfants et sur leurs représentations, de soi, d'autrui, des catégories sociales, etc., est généralement approchée par des études ponctuelles incomplètes. Au mieux, des équipes pluridisciplinaires contrôlèrent le plus grand nombre d'aspects de l'univers de socialisation. De plus, étant donné les transformations rapides du jeune individu, il faudrait pouvoir mener des observations longitudinales ou comparatives dans le temps, ce qui est rarement possible, faute de moyens.

Les recherches expérimentales nous procurent de nombreuses données sur les mécanismes et les stades de la cognition sociale (cf. chap. de Doise). Notre démarche vise à apporter des données complémentaires en liant les représentations de l'enfant à ses pratiques réelles en situation, et en tenant compte de son statut dans les structures de sa société. Une telle approche demande la contribution de disciplines comme la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, chacune travaillant avec les méthodes qui lui sont propres, mais avec concertation préalable. L'étude des représentations sociales dans le domaine de l'enfance apparaît donc comme le point de convergence de nombreuses recherches à entreprendre.

RÉFÉRENCES

- Bruner J. S., *Le développement de l'enfant. Savoir faire, Savoir dire*, Paris, PUF, 1983.
- Château J., *L'enfant et ses conquêtes*, Paris, Vrin, 1960.
- Chombart de Lauwe M.-J., Bonnin Ph., Mayeur M., Perrot M., de La Soudière M., *Enfant en-jeu, les pratiques des enfants en fonction des types d'environnement et des idéologies*, Paris, Ed. du CNRS, 1976.
- Chombart de Lauwe M.-J., Changes in the representation of the child in the course of social transmission, in *Social representations*, édité by R. Farr and S. Moscovici, Cambridge University Press, 1984.
- Chombart de Lauwe M.-J., Liens entre les représentations véhiculées sur l'enfant et les représentations intériorisées par les enfants, in *L'étude*

- des représentations sociales*, sous la dir. de W. Doise et A. Palmonari, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1986.
- Chombart de Lauwe M.-J., Bonnin Ph., Mayeur M., Perrot M., Rieunier C., de La Soudière M., *Espaces d'enfants, la relation enfant-environnement et ses conflits*, Neuchâtel (Suisse), Ed. Delval, 1987 (seconde édition).
- Devereux G., *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1970.
- Doise W., Mugny G., *Le développement social de l'intelligence*, Paris, Inter-Éditions, 1981.
- Doise W., *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982.
- Erikson E. H., *Enfance et société*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1966.
- Feuerhahn N., *L'enfant, objet publicitaire. Analyse psychosociologique des représentations et des systèmes de valeurs qui lui sont sous-jacents*, Paris, EHESS, mai 1978, thèse de 3^e cycle, 2 vol.
- Feuerhahn N., Ritualisation des signes d'enfance et gestion de l'imaginaire par les médias, *Lieux de l'enfance*, « L'enfance et les rites », n° 5, mars 1986 a.
- Feuerhahn N., La représentation de l'enfant dans la caricature et le dessin d'humour, *Lieux de l'enfance*, n° 8, décembre 1986 b.
- Galifret-Granjon N., *Naissance et évolution de la représentation chez l'enfant*, Paris, PUF, 1981.
- Guillaumin J., *La genèse du souvenir*, Paris, PUF, 1968.
- Guillaumin J., Construction de la personnalité, in *Introduction à la psychologie de l'enfant*, sous la dir. de M. Hurlig et J.-A. Rondal, Bruxelles, Mardaga, 1981, chap. 13, 593-623.
- Hurlig M., Rondal J.-A. (sous la dir. de), *Introduction à la psychologie de l'enfant*, Bruxelles, Mardaga, 1981, 3 vol.
- Kohlberg L., Stage and sequence : the cognitive-developmental approach to socialisation, *The Handbook of Socialization, Theory and research*, Chicago, D. A. Goslin, Rand McNally, 1969.
- Lécuyer R., *Le concept de soi*, Paris, PUF, 1978.
- Lew Fai P., *Transformation matérielle, changement culturel et acculturation. Etudes des représentations, modèles et systèmes de valeur dans la socialisation de l'enfant à l'île Maurice*, thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS, 1978.
- Mauss M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, 1983 (8^e éd.).
- Mabrieu Ph., La socialisation, *Traité de psychologie de l'enfant*, sous la dir. de H. Gratiot-Alphandéry et R. Zazzo, t. V, Paris, PUF, 1973.
- Mabrieu Ph., Langage et représentation, *La genèse de la parole*, Symposium de l'Association de Psychologie scientifique de langue française, Paris, PUF, 1977.
- Mollo S., *Les muets parlent aux sourds : les discours de l'enfant sur l'école*, Paris, Casterman, 1975.
- Mounoud P., Développement cognitif : construction de structures nouvelles ou construction d'organisations internes, *Bulletin de psychologie*, t. XXXIII, n° 343, 107-118.
- Mounoud P., La notion de représentation en psychologie génétique, *Psychologie française*, 1985, t. 30, n° 3-4, 253-259.

- Perret-Clermont A.-N., *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale*, Berne, Peter Lang, 1979, 1981 (2^e éd.).
- Perron R., *Modèles d'enfants, enfants modèles*, Paris, PUF, 1971.
- Piaget J., *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1945, rééd. 1976.
- Piaget J., Le rôle de l'imitation dans la formation de la représentation, *Evolution psychiatrique*, XXVII, 1, Hommage à Henri Wallon, 1962, 141-159.
- Piaget J., Inhelder B., Les images mentales, in *Traité de psychologie expérimentale* sous la dir. de P. Fraisse et J. Piaget, t. VII, chap. 23, Paris, PUF, 1963, 66-107.
- Piaget J., Inhelder B., *L'image mentale chez l'enfant*, Paris, PUF, 1966.
- Rodriguez-Tome H., *Le moi et l'autre dans la conscience de l'adolescent*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1972.
- Saunier F., *L'enfant et ses droits*, Paris, Ed. Fleurus, 1970.
- Snyders G., *La pédagogie en France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1965.
- Tap P., Introduction à *Psychologie et éducation*, n° 1, vol. III, mars 1979, 1-5.
- Tap P. (sous la dir. de), *Identité individuelle et personnalisation et Identités collectives et changements sociaux*, actes du Colloque international, Toulouse, sept. 1979, Toulouse, Privat, 1980, 2^e éd. 1986.
- Tran-Thong, *Stades et concept de stade de développement de l'enfant dans la psychologie contemporaine*, Paris, Vrin, 1967.
- Vygotsky L. S., *Thought and language*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1962.
- Wallon H., *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris, Boivin, 1934 ; PUF, 8^e éd., 1983.
- Wallon H., *De l'acte à la pensée. Essai de psychologie comparée*, Paris, Flammarion, 1942, 1970 (5^e éd.).
- Wallon H., Le rôle de l'autre dans la conscience du moi, *Journal égyptien de Psychologie*, 1946. Réédité in *Enfance*, numéro spécial Henri Wallon, 1985.
- Widlöcher D., Le développement de la personnalité. Point de vue psychanalytique, *Traité de psychologie de l'enfant*, sous la dir. de H. Gratiot-Alphandéry et R. Zazzo, t. V, Paris, PUF, 1973.
- Winnicott D. W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975 (éd. franç.).
- Zazzo B., Le dynamisme évolutif, genèse du moi chez l'enfant, étudié à travers ses représentations de l'évolution, in R. Zazzo (sous la dir. de), *Des garçons de 6 à 12 ans*, Paris, PUF, 1969.
- Zazzo R., La genèse de la conscience de soi (La reconnaissance de soi dans l'image du miroir). Symposium de l'Association de Psychologie scientifique de langue française tenu en 1973, *Psychologie de la connaissance de soi*, Paris, PUF, 1975.
- Zempleni A., Rabain J., L'enfant Nit Ku Bon, *Psychopathologie africaine*, vol. 1, n° 3, 1965.

Cognitions et représentations sociales : l'approche génétique

Willem Doise

LE DOUBLE SYSTÈME DES COGNITIONS ET REPRÉSENTATIONS

À première vue, la pensée enfantine et la pensée naturelle se manifestant dans les représentations sociales ont beaucoup de caractéristiques en commun. Ces deux pensées utilisent des informations fragmentaires, elles tirent des conclusions trop générales à partir d'observations particulières, elles font prévaloir les conclusions sur les prémisses, basent des arguments de causalité sur des associations de nature évaluative, et recourent à de nombreuses redondances aussi bien lexicales que syntaxiques. Intrigué par ces ressemblances, Moscovici (1976, p. 284) s'interroge sur les liens entre pensée enfantine et caractéristiques cognitives des représentations sociales : « Le système cognitif de la représentation sociale est-il tel que nous l'avons vu, parce que notre raison recèle des organisations intellectuelles propres à un âge plus précoce ? Ou bien est-il tel parce qu'il correspond à une situation et à une interaction collectives auxquelles il est adapté ? Sur le fond, on pourrait montrer qu'il n'y a pas contradiction. »

Dans la pensée enfantine comme dans la pensée des adultes interviennent en réalité deux systèmes cognitifs qui sont à l'origine de leurs caractéristiques communes : « ... nous voyons à l'œuvre deux systèmes cognitifs, l'un qui procède à des associations, inclusions, discriminations, déductions, c'est-à-dire le système opératoire, et l'autre qui contrôle, vérifie, sélectionne

à l'aide de règles, logiques ou non ; il s'agit d'une sorte de méta-système qui retravaille la matière produite par le premier » (Moscovici, 1976, p. 254).

Le métasystème est constitué par des régulations sociales, « des régulations normatives qui contrôlent, vérifient, dirigent » (*ibid*) les opérations cognitives. Dans différents domaines de la pensée adulte les principes organisateurs du métasystème varient, ils peuvent exiger une application rigoureuse de principes logiques, comme dans le domaine scientifique, ou viser surtout une cohérence de nature sociale, comme lors de controverses de toute nature. « La pensée naturelle est axée sur la communication, directionnelle et "controversielle" » (*ibid.*) ; une position particulière se défend par le recours à des formes d'argumentation qui seraient jugées inacceptables dans le cadre d'un débat scientifique. Les mêmes individus peuvent faire intervenir différents métasystèmes selon les occasions : « la *coexistence* des systèmes cognitifs devient plutôt la règle que l'exception. La pensée scientifique a permis de maîtriser davantage les phénomènes physiques que les phénomènes biologiques, les phénomènes biologiques plutôt que les phénomènes sociaux ou psychologiques constitutifs de la réalité. Pourtant nous affrontons celle-ci dans son unité. Si les procédés de la pensée contribuent à instaurer des rapports solides entre l'être agissant — individuel ou collectif — et le monde extérieur, ils doivent à la fois s'ajuster aux interactions particulières et peser sur elles. En tout cas, dans notre étude sur la représentation sociale de la psychanalyse, nous avons relevé fréquemment des jugements qui ne répondent pas à des critères opérationnels de correction » (Moscovici, 1976, p. 285).

Pour notre propos actuel retenons que le développement des compétences cognitives chez l'enfant et l'adolescent ne doit nullement nous induire à croire «... que ces opérations s'appliqueraient à n'importe quel contenu. Une fois leur univers physique et idéologique maîtrisé, l'enfant, l'adolescent sont loin d'arriver à un emploi général de leurs outils intellectuels. La société ne le leur demande pas » (Moscovici, 1976, p. 284).

Il incombe précisément aux psychologues sociaux d'étudier les liens entre régulations sociales et fonctionnements cognitifs en répondant à la question : quelles régulations sociales actualisent quels fonctionnements cognitifs dans quels contextes

spécifiques ? Sans se référer aux études sur les représentations sociales, des psychologues sociaux « cognitivistes » se sont attelés à cette tâche (voir par exemple Nisbett et Ross, 1980). Avec Moscovici (1986, p. 52) nous tirons de ces recherches une conclusion importante sur le fonctionnement cognitif, à savoir qu'il ne peut pas simplement être étudié comme une activité individuelle portant sur une réalité objective et neutre : « ... un des résultats les plus frappants que ces expériences nous ont forcés à reconnaître est le fait que l'information qui nous parvient du monde extérieur est façonnée non par la réalité neutre, mais par des théories et des préconceptions implicites, et que celles-ci à leur tour façonnent ce monde pour nous. Telle est la conclusion de quelqu'un qui ne s'est occupé d'aucune façon des représentations sociales : "non seulement nos images du monde social sont un reflet des événements du monde social, mais les événements mêmes du monde social peuvent être des reflets et des produits de nos images du monde social" (Snyder et Swann, 1978, p. 160) ».

Dans la prochaine section nous rapporterons des exemples de recherche sur les cognitions sociales des enfants qui ne posent pas encore clairement le problème de l'intervention d'un métasystème dans le développement cognitif individuel. Par contre, une telle intervention est postulée par les auteurs sur le développement du jugement moral chez l'enfant dont traitera la troisième section de ce chapitre. Des effets directs du métasystème, notamment des effets positionnels et normatifs se révèlent dans les études portant sur les relations entre catégories ou groupes sociaux qui seront commentées dans une quatrième section. Avant de conclure nous inverserons en quelque sorte la perspective habituelle des études sur les cognitions sociales : au lieu de poser le développement cognitif comme une condition nécessaire pour la maîtrise des régulations sociales nous montrerons comment en fait l'actualisation de principes organisateurs sociaux donne lieu à un accroissement des compétences cognitives.

LE DÉVELOPPEMENT DES COGNITIONS SOCIALES

Les enfants de différents âges se représentent à leur façon la circulation de l'argent, le fonctionnement des magasins et des banques, la propriété des moyens de production, les jeux d'argent, la politique, la maladie mentale ou la justice (pour des références bibliographiques voir Doise, 1985). Cette énumération est loin d'être exhaustive, elle s'allonge à l'occasion de chaque congrès en psychologie de l'enfant et en psychologie sociale.

Pour résumer ces recherches : le contenu des connaissances étudiées est social, les modèles explicatifs se basent uniquement sur le développement des compétences cognitives individuelles. Ils s'intéressent donc plus au « système » cognitif qu'au « méta-système » de nature sociale. L'explication repose avant tout sur le développement de compétences cognitives individuelles. L'enfant se centre d'abord sur des caractéristiques facilement observables, souvent de nature physique, qu'il n'intègre pas encore dans un système coordonné ; ce ne serait que par la suite qu'il tiendrait compte de caractéristiques plus psychologiques, telles que les intentions, et qu'il mettrait progressivement en rapport les différents éléments d'un même système, comme les prix d'achat et de vente, comme les intérêts des prêts et des crédits bancaires. On ne peut qu'être frappé par la pertinence de modèles après tout assez convergents et applicables dans des domaines aussi variés. L'apport principal de ces recherches est de prouver comment des interprétations cognitivistes et constructivistes relativement simples n'en ont pas moins une portée très générale qui semble actuellement l'emporter sur d'autres types d'explication, notamment psychanalytiques et culturalistes. Mais comme il a été signalé ailleurs (Mugny et Doise, 1983) ces recherches ne nous apprennent pratiquement rien sur les origines et les causes du développement des instruments cognitifs à l'œuvre chez les individus.

L'apport de ces recherches est de montrer comment les enfants s'approprient progressivement les connaissances courantes sur leur environnement social. Donnons un exemple qui nous concerne en tant qu'adultes. McGurk et Glachan (1985) s'entretiennent avec 200 enfants de quatre à quinze ans sur ce

que sont les adultes, ce qui différencie adultes et enfants, les justifications ou refus éventuels de l'autorité des adultes, les différences entre loisirs des adultes et des enfants. Les auteurs décrivent cinq stades dans le développement des connaissances enfantines sur les adultes.

Un premier stade (très fréquent chez les enfants de quatre ans) est celui des *anecdotes*. Les enfants parlent d'adultes qu'ils connaissent bien, leurs parents ou gardiennes. Ils commentent les loisirs de ces personnes particulières en décrivant surtout des comportements, et quand ils attribuent des intentions aux adultes il s'agit en fait d'intentions spécifiques aux enfants. Une seconde phase (encore très répandue chez les six ans) est dite *physique* car les enfants s'intéressent surtout aux caractéristiques physiques : la taille, la force, l'âge. Les caractéristiques physiques ou sociales mentionnées seraient inchangeables. En somme les adultes font ce qu'ils font, pensent ce qu'ils pensent parce qu'ils sont adultes. Des demandes d'éclaircissement ne mènent qu'à des répétitions. Le stade des *conventions sociales rigides* est le plus souvent observé chez les huit à dix ans. Un recours explicite aux règles et rôles sociaux considérés comme inchangeables suffirait pour expliquer les comportements des adultes. Chez les douze ans prédominent des explications basées sur des *conventions sociales flexibles* qui n'impliquent plus que les règles ou rôles découlent d'une nécessité biologique ou sociale mais qu'ils peuvent varier avec les situations. Si, par exemple, pour les enfants du stade précédent les adultes ne vont plus à l'école parce qu'ils travaillent, ou ne jouent plus parce qu'ils sont trop occupés, les enfants du stade flexible peuvent concevoir que les adultes jouent parfois quand ils ont le temps ou qu'ils reprennent leurs études pour devenir plus qualifiés. Enfin un stade *psychologique* prédomine à quatorze ans car les comportements adultes sont alors plus souvent expliqués par des motivations personnelles spécifiques. De plus des compétences et responsabilités leur sont attribuées qui justifient une autorité sur les enfants.

De tels stades sont retrouvés dans les domaines les plus différents. Damon et Hart (1986), par exemple, proposent une succession analogue pour rendre compte du développement du concept de soi. Dans d'autres domaines, tels que celui du développement des théories sexuelles étudiées par Jagstaidt (1984),

les idées piagésiennes (1926) sur l'animisme et l'artificialisme mythologique ou technologique se sont encore révélées utiles. En somme, pour ces chercheurs, l'enfant est en quelque sorte un bricoleur de connaissances qui devient de plus en plus habile lorsqu'il avance en âge. S'il commence par utiliser des matériaux cognitifs qui semblent bizarres et hétéroclites à nous autres adultes, il va progressivement organiser des connaissances qui relèvent d'un même univers.

JUSTICE ET INTERACTIONS SOCIALES

Le livre de Piaget (1932) sur *Le jugement moral chez l'enfant* avait pour but d'étudier le passage chez l'enfant d'une morale consistant essentiellement en une adhésion à des règles édictées par autrui vers une morale plus autonome permettant de changer ces règles par un accord entre parties concernées. Ce serait essentiellement une intervention entre partenaires égaux qui permettrait ce développement. Piaget l'a étudié à propos des règles du jeu qui pourraient seulement être modifiées quand il n'y a plus d'ainés pour dicter la loi : « ... si, à un moment donné, la coopération succède à la contrainte ou l'autonomie au conformisme, c'est que, en grandissant, l'enfant échappe progressivement à la surveillance des aînés. En ce qui concerne le jeu de billes, nous avons pu noter ce fait clairement : les enfants de 11 à 13 ans n'ont plus d'ainés au jeu, puisque ce jeu cesse à la sortie de l'école primaire » (Piaget, 1932, p. 76. La même explication est donnée pour le développement des attitudes à l'égard du mensonge : « Le besoin de dire la vérité et même celui de la chercher pour soi-même ne sont, en effet, concevables que dans la mesure où l'individu pense et agit en fonction d'une société, et non pas de toute société, (car, précisément, les rapports de contrainte entre supérieurs et inférieurs poussent à bien des égards ceux-ci au mensonge), mais d'une société fondée sur les principes de réciprocité et de respect mutuel, donc sur la coopération » (*ibid.*, 1932, p. 128). Le passage d'une attribution de responsabilité qui ne tient compte que des effets d'un acte à celle qui tient compte des intentions, se fait également à travers la coopération : « C'est la coopération qui, en contraignant l'indi-

vidu à s'occuper sans cesse du point de vue d'autrui pour le comparer au sien, conduit au primat de l'intentionnalité » (*ibid.*, p. 149 s.). En ce qui concerne les notions d'égalité et de justice, « ... il se pourrait aussi que, loin de résulter d'une pression directe des parents ou des maîtres, l'idée d'égalité se développât essentiellement par réaction des enfants les uns sur les autres et parfois même aux dépens de l'adulte » (1932, p. 210).

L'enfant, d'abord incapable de coopération et d'autonomie, attribue volontiers l'origine des règles du jeu aux adultes, voire au Bon Dieu, avant d'admettre que les règles aient pu être inventées par les enfants. Un parallèle est ainsi tracé entre ce développement de l'enfant et des conceptions idéologiques : « Au résidu propre à l'attitude conformiste des petits correspondent les dérivations "origine divine ou adulte" et "permanence dans l'histoire". Au résidu propre à l'attitude démocratique des grands correspondent les dérivations "origine naturelle" et "progrès" » (*ibid.*, p. 53).

Il serait exagéré de considérer ces affirmations comme des thèses empiriquement validées : il s'agit d'une conception générale qui a été à la base de nombreuses autres recherches dont nous ne pouvons pas faire l'inventaire ici. On se contentera d'une brève présentation des stades du développement moral selon L. Kohlberg (1981, 1983). Sa théorie peut être considérée comme l'aboutissement actuel le plus important des idées que Piaget avait développées il y a plus d'un demi-siècle.

Kohlberg a beaucoup raffiné la distinction piagésienne entre morale hétéronome et morale autonome. La dernière présentation de sa théorie ne décrit pas moins de six stades dans le comportement moral des individus, bien que le sixième stade de nature plus normative paraît rarement observable dans les protocoles de recherche dont il dispose. Caractérisons brièvement ces stades.

Le premier stade est essentiellement régi par les contraintes découlant des règles et sanctions ; l'évitement des punitions et le respect de l'autorité sont considérés comme des fins en soi, l'intérêt propre de l'individu prédomine et n'est pas mis en rapport avec celui des autres.

Au stade suivant une orientation individualiste prédomine encore mais elle intègre déjà une conception instrumentale de l'échange et de la réciprocité. Le respect des intérêts d'autrui

peut servir à mieux garantir ses propres intérêts. L'équité ou l'égalité dans le partage des ressources peuvent être acceptées pour des raisons purement pragmatiques.

Le troisième stade est celui du conformisme et de la recherche de l'approbation sociale. Les bonnes intentions, le respect d'autrui et des promesses à son égard, la loyauté dans les rapports sociaux caractérisent une morale régie par le : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'autrui vous fasse »...

Le prochain stade est organisé autour du principe du devoir et de la nécessité de respecter la loi, du fonctionnement selon des règles et des rôles, tout cela en vue du bon fonctionnement du système social. La plupart des adultes raisonnent le plus souvent selon les principes du troisième et quatrième stade.

Le cinquième stade fait intervenir explicitement une attitude relativiste en admettant que beaucoup de valeurs et d'opinions individuelles sont caractéristiques de groupes ou de sociétés données et que d'autres contrats sociaux pourraient davantage valoriser des attitudes différentes. Le problème de l'universalité de certaines valeurs comme la liberté, le respect de la vie est explicitement posé et une grande importance est attribuée à la définition consensuelle d'une procédure pour fixer les droits et les valeurs à respecter par tous.

Le sixième et dernier stade ne se rencontrerait guère ailleurs que dans des écrits de spécialistes tels que philosophes, défenseurs des droits de l'homme et consiste en l'invocation de principes éthiques universels qui l'emportent nécessairement sur les lois et les règles en cas de conflit. Les personnes sont considérées comme des fins en soi, le point de vue moral est celui que, isolément, tous les êtres humains devraient adopter les uns vis-à-vis des autres en tant que sujets libres et autonomes. Le raisonnement caractéristique de ce stade consiste dans la prise en considération du point de vue de chaque personne susceptible d'être affectée par les conséquences d'une décision qui doit être prise ce raisonnement est fondé sur l'hypothèse de la réversibilité, c'est-à-dire que chacun devrait pouvoir se mettre à la place de tous les autres.

Il n'y a pas lieu de s'engager ici dans un débat technique sur le statut développemental de ces stades. Il serait aussi faux de prétendre qu'une personne se situe nécessairement à un seul stade que de prétendre que leur ordre de succession dans le

développement individuel est aléatoire. Dans une étude effectuée pendant vingt ans sur les mêmes personnes les passages vers les stades supérieurs sont plus de dix fois plus nombreux que les régressions vers des stades inférieurs (Colby, Kohlberg, Gibbs, Lieberman, 1983). De nombreuses études comparatives entre groupes d'âges différents montrent un lien entre la hiérarchie des stades et l'âge, mais plus important peut-être, des recherches étudiant le raisonnement dans des domaines connexes comme celui de la compréhension d'autrui (Selman, 1980 ; Keller, 1983) ou de la politique (Weinreich-Haste, 1984) concluent à l'existence de stades comparables à ceux décrits par Kohlberg, en étudiant le raisonnement dans des domaines voisins.

Nous avons vu que pour Piaget (1932), l'interaction entre pairs était en quelque sorte le moteur du développement moral. Elle le reste chez Kohlberg et pour beaucoup d'auteurs qui s'inspirent actuellement de ses travaux. Les exigences mêmes de l'interaction sociale nécessiteraient la prise en considération du point de vue de l'autre et la maîtrise cognitive des règles et principes régissant cette interaction. Les exigences formalisées et modélisées du stade 6 découleraient ainsi d'une représentation idéalisée de l'interaction communicative sans entraves, visant le respect d'autrui et de soi-même tout en postulant la possibilité d'un accord sur le vrai et le juste. Une telle conception fait donc nécessairement intervenir un métasystème normatif (voir à ce sujet Kohlberg, Levine et Hewer, 1983, p. 50-64) qui est celui même de la conception démocratique du citoyen libre et égal en droits. Emler, Renwick, Malone (1983), Reicher et Emler (1984) rapportent des résultats qui montrent l'effet d'un tel métasystème normatif : des étudiants qui se situent politiquement à gauche ou à droite utilisent respectivement plus d'arguments du stade 5 ou 4. Un même lien entre positions politiques et arguments moraux est retrouvé quand les étudiants sont invités à situer politiquement des individus utilisant des arguments de l'un de ces deux stades.

D'autres métasystèmes existent : selon Gilligan (1982) les femmes privilégient une éthique de solidarité et de sollicitude plutôt qu'une éthique « masculine » plus abstraite de justice formelle. D'autre part, les enfants privilégient parfois bien plus que leurs enseignants (voir à ce sujet Da Gloria et Baptista,

1983) un esprit de compétition et d'intolérance à l'égard d'autres enfants. Dans ce cas la solidarité entre enfants serait surtout une représentation construite par les adultes, comme c'était d'ailleurs le cas chez Piaget (1932) ; quant à eux, les enfants se laisseraient guider par d'autres représentations plus compétitives.

EFFETS POSITIONNELS

Compatriotes et étrangers

Lorsque Piaget et Weil (1951) étudient chez des enfants genevois l'idée de patrie et des relations avec l'étranger, leur démarche relève en fait de l'étude de la cognition sociale (pour un résumé voir Doise, 1976). Mais un paradoxe a frappé les deux auteurs de cette étude : « Ce paradoxe est le suivant : loin de constituer des données premières ou seulement précoces, le sentiment et même la notion de sa propre patrie n'apparaissent que relativement tard chez l'enfant normal, sans que rien semble le conduire nécessairement à un sociocentrisme patriotique. Au contraire, pour en arriver à la conscience intellectuelle et affective de sa propre patrie, l'enfant est obligé de fournir un travail de décentration (par rapport à sa ville, son canton, etc.) et de coordination (avec d'autres perspectives que la sienne) — travail qui le rapproche de la compréhension des autres patries et des points de vue autres que les siens... » (Piaget et Weil, 1951, p. 605). Comment expliquer alors que même chez les adultes le « sociocentrisme patriotique » apparaît si souvent ? La réponse de Piaget et Weil (*ibid.*, p. 605-606) est la suivante : « Pour expliquer la facilité avec laquelle apparaissent plus tard les diverses formes de sociocentrisme nationaliste, il faut donc admettre ou bien qu'il intervient à un moment donné des influences extérieures aux tendances se manifestant durant le développement de l'enfant (mais alors pourquoi ces influences sont-elles acceptées ?) ou bien que les obstacles mêmes qui s'opposaient aux décentrations et aux coordinations initiales (dès la formation de l'idée de patrie) réapparaissent à tous les niveaux et constituent la cause plus générale des déviations et

des tensions. C'est dans cette seconde direction que s'oriente notre interprétation... »

Comment désigner plus précisément ces obstacles aux décentrations et aux coordinations ? Ne relèveraient-ils pas du méta-système ? Les résultats d'un ensemble de recherches rapportées par Tajfel (1981) le suggèrent. Dans différents pays (Grande-Bretagne, Belgique, Pays-Bas, Autriche, Italie) des enfants fréquentant des écoles primaires sont invités à classer deux fois, à deux ou trois semaines d'intervalle, une vingtaine de photos de jeunes gens. Pour la moitié de ces enfants un premier classement porte sur l'appartenance ou non de ces jeunes gens à leur propre pays, le second classement étant fait en quatre catégories selon que les photos sont « très » ou « plutôt » sympathiques ou selon qu'elles sont « peu » ou « pas du tout » sympathiques. L'autre moitié des enfants effectue les deux mêmes classements dans l'ordre inverse.

Pour l'ensemble des enfants interrogés les résultats sont nets : ils considèrent comme compatriotes les gens qu'ils trouvent plus sympathiques. Seuls les enfants écossais ne manifestent pas ce lien quand ils différencient entre Ecossais et étrangers. Mais dans une expérience ultérieure, ils le manifesteront à l'occasion d'un classement entre Britanniques (qui sont considérés comme plus sympathiques) et non-Britanniques.

Une telle discrimination évaluative semble bien indépendante des connaissances enfantines. Cela a été montré dans une autre étude décrite par Tajfel (1981). Trois groupes d'enfants de respectivement sept, neuf et onze ans classent selon leurs préférences des figurines toutes identiques mais représentant des habitants des pays suivants : Australie, Chine, Angleterre, France, Allemagne, Inde, Italie, Japon, Union soviétique et Etats-Unis. Environ trois semaines plus tard les mêmes enfants répondent à quelques questions sur leurs connaissances de ces pays : langue parlée, localisation géographique, participation et alliance avec l'Angleterre lors de la seconde guerre mondiale, noms de villes et de personnages illustres. En général les enfants des trois âges s'accordent sur leurs préférences mais ces attitudes ne sont guère fondées sur leurs savoirs ; les enfants plus jeunes surtout mais aussi les enfants plus âgés n'ont guère de connaissances sur les pays dont ils trouvent les habitants peu sympathiques. La régulation des attitudes proviendrait donc

d'un autre système que celui des connaissances objectives ; les représentations sociales constituent un savoir à part qui ne peut être réduit aux seules connaissances.

Différences de sexe

Aucun domaine ne reflète peut-être plus clairement la double dynamique des représentations sociales que l'étude de la mise en place progressive des catégories sexuelles. Selon Kohlberg (1966) les enfants commenceraient à différencier les individus en fonction de leur taille et de leur force. Ensuite viendrait se greffer la distinction entre hommes et femmes, celles-ci étant davantage associées aux enfants que ne le sont les hommes. Plus tard les distinctions de pouvoir s'ajouteraient aux distinctions précédentes. « Il paraît alors vraisemblable que les stéréotypes des enfants sur la dominance ou le pouvoir masculins se développent à partir de stéréotypes en termes corporels portant sur la taille, en termes d'âge et de compétence. Les enfants admettraient d'abord que les pères sont plus grands que les mères, puis qu'ils sont plus intelligents qu'elles et ensuite qu'ils ont plus de pouvoir ou sont les chefs dans la famille » (Kohlberg, 1966, p. 102). On peut expliquer ainsi que « ... un garçon de six ans est un parfait chauviniste mâle, plus que ses parents, et qu'il l'est indépendamment de la manière dont il a été éduqué dans une société qui différencie les rôles sexuels. Heureusement, des phases ultérieures de son développement cognitif modifient, modèrent ou défont ce chauvinisme "mâle" » (Kohlberg et Ullian, 1974, p. 213).

Duveen et Lloyd (1986) rapportent différents résultats sur les représentations intersexes chez les enfants. A partir de trois ans une distinction entre activités domestiques et travail hors famille se manifeste déjà lors de classements de photos de personnes au travail. Plus les enfants sont jeunes plus ils voient une correspondance entre travail domestique et travail féminin et entre travail hors famille et travail masculin (recherche de Duveen et Shields, 1984). Mais les filles et garçons réagissent différemment lorsqu'on leur montre des photos d'hommes et de femmes dans des rôles professionnels non domestiques : « Les filles acceptent avant les garçons que les femmes peuvent avoir

des activités multiples. A cinq ans, la moitié des garçons seulement accepte que les femmes (engagées dans un travail non domestique) peuvent aussi accomplir des tâches ménagères, tandis que 85 % des filles entrevoient une telle possibilité. Par contre, pour les personnages masculins, ni les garçons ni les filles aux âges étudiés (trois, quatre et cinq ans) admettent qu'ils peuvent en même temps remplir des rôles professionnels et des tâches domestiques » (Duveen et Lloyd, 1986, p. 228). Comme le montrent aussi Martin et Halverson (1981) la division du travail entre hommes et femmes, prédominante dans notre société, organise déjà les jugements des tout jeunes enfants ; toutefois leur propre appartenance sexuelle intervient dans cette organisation, les filles adoptant plus vite une position « égalitariste » dans ce domaine que les garçons (voir aussi Tap, 1985).

Rapports interethniques

L'influence de dynamiques positionnelles dans les attitudes des enfants à l'égard d'autres groupes ethniques a également été souvent étudiée. Nous ne pouvons pas faire le bilan des dizaines d'années de recherches dans ce domaine. Nous ne ferons que mentionner ici le problème des attitudes négatives des enfants de groupes minoritaires à l'égard de leur groupe d'appartenance. Une telle attitude d'autodépréciation n'est pas générale, elle n'est pas non plus exceptionnelle, elle peut parfois diminuer avec l'âge jusqu'à s'inverser. Plusieurs auteurs ont récemment réanalysé ce problème (Aboud et Skerry, 1984 ; Lemaine, Santolini, Bonnet et Ben Brika, 1986 ; Weinreich, 1983). Parmi ces auteurs, Lemaine et ses collaborateurs ont enrichi nos connaissances dans ce domaine en utilisant un matériel d'investigation original : des figures féminines ou masculines pour lesquelles ne varie pas seulement la couleur de la peau (cinq teintes), mais aussi la couleur des cheveux (trois teintes) et leur texture (quatre variétés de raides à frisés), la couleur des yeux (bleus ou marron), la forme du nez (mince ou épâté) et la forme des lèvres (minces ou épaisses). Par rapport au matériel souvent utilisé dans des recherches antérieures (deux ou trois poupées de type blanc ou noir) ce nouveau matériel permet d'effectuer des choix beaucoup plus fins. Tous

d'un autre système que celui des connaissances objectives ; les représentations sociales constituent un savoir à part qui ne peut être réduit aux seules connaissances.

Différences de sexe

Aucun domaine ne reflète peut-être plus clairement la double dynamique des représentations sociales que l'étude de la mise en place progressive des catégories sexuelles. Selon Kohlberg (1966) les enfants commenceraient à différencier les individus en fonction de leur taille et de leur force. Ensuite viendrait se greffer la distinction entre hommes et femmes, celles-ci étant davantage associées aux enfants que ne le sont les hommes. Plus tard les distinctions de pouvoir s'ajouteraient aux distinctions précédentes. « Il paraît alors vraisemblable que les stéréotypes des enfants sur la dominance ou le pouvoir masculins se développent à partir de stéréotypes en termes corporels portant sur la taille, en termes d'âge et de compétence. Les enfants admettraient d'abord que les pères sont plus grands que les mères, puis qu'ils sont plus intelligents qu'elles et ensuite qu'ils ont plus de pouvoir ou sont les chefs dans la famille » (Kohlberg, 1966, p. 102). On peut expliquer ainsi que « ... un garçon de six ans est un parfait chauviniste mâle, plus que ses parents, et qu'il l'est indépendamment de la manière dont il a été éduqué dans une société qui différencie les rôles sexuels. Heureusement, des phases ultérieures de son développement cognitif modifient, modèrent ou défont ce chauvinisme "mâle" » (Kohlberg et Ullian, 1974, p. 213).

Duveen et Lloyd (1986) rapportent différents résultats sur les représentations intersexes chez les enfants. A partir de trois ans une distinction entre activités domestiques et travail hors famille se manifeste déjà lors de classements de photos de personnes au travail. Plus les enfants sont jeunes plus ils voient une correspondance entre travail domestique et travail féminin et entre travail hors famille et travail masculin (recherche de Duveen et Shields, 1984). Mais les filles et garçons réagissent différemment lorsqu'on leur montre des photos d'hommes et de femmes dans des rôles professionnels non domestiques : « Les filles acceptent avant les garçons que les femmes peuvent avoir

des activités multiples. A cinq ans, la moitié des garçons seulement accepte que les femmes (engagées dans un travail non domestique) peuvent aussi accomplir des tâches ménagères, tandis que 85 % des filles entrevoient une telle possibilité. Par contre, pour les personnages masculins, ni les garçons ni les filles aux âges étudiés (trois, quatre et cinq ans) admettent qu'ils peuvent en même temps remplir des rôles professionnels et des tâches domestiques » (Duveen et Lloyd, 1986, p. 228). Comme le montrent aussi Martin et Halverson (1981) la division du travail entre hommes et femmes, prédominante dans notre société, organise déjà les jugements des tout jeunes enfants ; toutefois leur propre appartenance sexuelle intervient dans cette organisation, les filles adoptant plus vite une position « égalitariste » dans ce domaine que les garçons (voir aussi Tap, 1985).

Rapports interethniques

L'influence de dynamiques positionnelles dans les attitudes des enfants à l'égard d'autres groupes ethniques a également été souvent étudiée. Nous ne pouvons pas faire le bilan des dizaines d'années de recherches dans ce domaine. Nous ne ferons que mentionner ici le problème des attitudes négatives des enfants de groupes minoritaires à l'égard de leur groupe d'appartenance. Une telle attitude d'autodépréciation n'est pas générale, elle n'est pas non plus exceptionnelle, elle peut parfois diminuer avec l'âge jusqu'à s'inverser. Plusieurs auteurs ont récemment réanalysé ce problème (Aboud et Skerry, 1984 ; Lemaine, Santolini, Bonnet et Ben Brika, 1986 ; Weinreich, 1983). Parmi ces auteurs, Lemaine et ses collaborateurs ont enrichi nos connaissances dans ce domaine en utilisant un matériel d'investigation original : des figures féminines ou masculines pour lesquelles ne varie pas seulement la couleur de la peau (cinq teintes), mais aussi la couleur des cheveux (trois teintes) et leur texture (quatre variétés de raides à frisés), la couleur des yeux (bleus ou marron), la forme du nez (mince ou épâté) et la forme des lèvres (minces ou épaisses). Par rapport au matériel souvent utilisé dans des recherches antérieures (deux ou trois poupées de type blanc ou noir) ce nouveau matériel permet d'effectuer des choix beaucoup plus fins. Tous

les enfants qui participaient à la recherche fréquentaient des écoles parisiennes et étaient âgés d'environ cinq ans et demi à dix ans et demi. Un grand nombre d'entre eux étaient d'origine maghrébine, antillaise, d'Afrique noire et du Sud-Est asiatique. Les choix proposés aux enfants portaient chaque fois sur des figures du même sexe qu'eux. Les résultats déjà publiés portent sur les préférences esthétiques et rejets esthétiques : quel est le plus (moins) beau et quelle est la plus (moins) belle ? ; des préférences sociométriques : avec qui aimerais-tu jouer ? ; d'identification : lequel ou laquelle te ressemble le plus ? ; et d'identification idéale : à qui aimerais-tu ressembler ? Pour les analyses les auteurs tiennent compte des caractéristiques des sujets : la couleur de leur peau, la texture et couleur des cheveux, la forme du nez et des lèvres, la forme et couleur des yeux.

Généralement les préférences esthétiques des enfants vont vers des figures claires de peau, aux yeux non bridés, aux cheveux non bouclés ou frisés, aux lèvres et au nez minces. Le soi idéal (vouloir ressembler à) va dans la même direction, les enfants de couleur se déplaçant, par rapport à leurs caractéristiques propres, sur plusieurs critères dans le sens de la majorité blanche. Des critères de valeurs interviennent donc manifestement. Mais les mêmes critères n'infléchissent pas nécessairement les choix des partenaires de jeu qui vont parfois dans un sens inverse : les jeunes enfants établissent ainsi une différence entre valorisations de nature générale et valorisations plus spécifiques selon lesquelles un « clair » peut choisir un camarade de jeu « plus foncé », tant il est vrai qu'au moment de la recherche différentes vedettes françaises du monde des sports avaient la peau noire. Le résultat le plus important obtenu par nos collègues parisiens ne porte cependant pas sur ces déplacements : il concerne les choix d'identification (qui te ressemble le plus ?).

Si les recherches antérieures, effectuées avec un matériel plus rudimentaire, avaient conclu à des erreurs systématiques dans ce choix chez des enfants de couleur qui s'identifiaient avec des figures plus blanches, une telle systématisme ne se manifeste plus lorsque le matériel varie selon plusieurs critères : en général tous les enfants choisissent des figures qui correspondent assez bien avec leurs traits objectifs. C'est une autre indication qu'il y a lieu de faire une différence entre fonctionne-

ments du système cognitif et fonctionnements qui font davantage intervenir des valorisations générales et spécifiques. En quelque sorte les deux fonctionnements ont trop souvent été confondus comme le notent aussi Lemaine et collaborateurs (1986, p. 136) : « Or il nous semble évident qu'un enfant socialement étiqueté "noir" mais qui est clair "pratiquement blanc" chez les Clark (1947), ou même brun, peut objectivement ressembler plus à une poupée ou un dessin représentant un enfant blanc qu'à un stimulus représentant un enfant franchement noir et/ou négroïde. Dans ce cas c'est le psychologue qui se trompe et non l'enfant. Le psychologue, sans en être conscient, demande à l'enfant de répondre en termes de catégorie sociale à une tâche qui est présentée en termes de ressemblance physique objective. Les psychosociologues adopteraient la définition sociale de la race admise dans leur société... » Autrement dit, une étude des représentations sociales chez l'enfant doit tenir compte de leur double composante, sinon elle fait intervenir, sans s'en rendre compte, les représentations sociales des chercheurs dont le métasystème infléchit aussi le fonctionnement cognitif !

LE MARQUAGE SOCIAL

Des régulations sociales orientent les fonctionnements cognitifs chez les enfants. De multiples schèmes organisateurs composent le métasystème des représentations sociales : des scénarios, règles, normes pertinentes pour chaque situation régissent les différentes interactions sociales auxquelles les individus, enfants ou autres, participent. Ces schèmes préexistent aux fonctionnements cognitifs individuels qui sont actualisés dans certaines situations. De plus les interactions se déroulent souvent par l'intermédiaire d'objets et nous connaissons bien, grâce surtout à l'œuvre de Piaget, le développement des opérations que l'enfant est à même d'effectuer sur ces objets. Nous connaissons moins bien le rôle déclencheur que peut jouer l'interaction sociale dans la mise en place de ces opérations. Nous nous sommes néanmoins efforcés de décrire ce rôle dans une série de recherches.

Le cadre théorique général qui a présidé à ces recherches a été décrit dans un livre précédent (Doise et Mugny, 1981). Nous nous bornerons à rappeler ici quelques notions sur le marquage social. Il y a marquage social lorsque dans une situation donnée des régulations sociales peuvent être mises en rapport avec l'organisation des actions que les individus sont amenés à effectuer sur des objets qui médiatisent les relations sociales constitutives de cette situation. C'est par exemple le cas lorsque des rapports de statut interviennent dans la distribution d'objets : lorsque par exemple des enfants ont à attribuer des bracelets de longueurs différentes à eux-mêmes et à l'expérimentateur. Dans une telle situation (voir Doise et Mugny, 1981, chap. 5, expérience 4), les enfants arrivent plus facilement à conserver les rapports de longueur entre bracelets que dans une condition où ils doivent attribuer ces bracelets à des cylindres de diamètres différents.

Une autre manière d'étudier le marquage social consiste à invoquer, ou à ne pas invoquer, des droits acquis par les enfants lors d'une tâche de partage (Doise et Mugny, chap. 4, expérience 5). Participaient à l'interaction des enfants non conservatoires à une épreuve de conservation des liquides ; dans certaines conditions expérimentales, l'expérimentateur faisait accroire aux enfants qu'ils avaient tous deux très bien travaillé et que, par conséquent, ils méritaient tous deux de recevoir à boire, et autant l'un que l'autre. C'étaient les enfants eux-mêmes qui devaient évaluer l'égalité du partage, lors de transvasements qui d'ordinaire donnent lieu à des erreurs chez les non-conservatoires (qui tendent à évaluer la quantité de liquide sur la base de la hauteur du liquide uniquement, sans tenir compte simultanément de la largeur du récipient). Dans d'autres conditions, l'expérimentateur ne soulignait pas les mérites égaux des partenaires. De plus, dans la moitié des conditions, le partage se faisait avec un partenaire directement, tandis que dans les autres il se faisait avec un partenaire « symbolique » qui devait prétendument rejoindre l'enfant peu après. Les résultats montrent effectivement que les sujets ayant mérité un partage égalitaire progressaient (également, d'ailleurs, sur des mesures de généralisation qui témoignent de l'authenticité des progrès) plus que ceux d'une condition témoin sans activité de partage. Il n'est de plus pas inintéres-

sant de constater que même la situation individuelle (les décisions quant au partage étant effectuées par un enfant pour lui-même et pour un camarade qui devait le rejoindre ensuite) donne lieu à un tel effet : une réorganisation des réponses peut bien être obtenue chez un individu travaillant isolément, lorsqu'il s'agit pour lui de respecter une règle sociale. Les progrès, nettement plus faibles, constatés en condition « sans mérite » soulignent combien il est important qu'une norme sociale soit rendue saillante pour que de tels conflits apparaissent et permettent à l'enfant de progresser sur le plan cognitif. Signalons qu'une telle norme devait également être activée dans les expériences de Perret-Clermont (1979) sur le partage, où la tâche des enfants durant la phase expérimentale était de se mettre d'accord sur un partage « équitable » (de sirop pour la conservation des liquides ; de bonbons pour celle du nombre).

Dans les deux expériences citées il apparaît clairement que le marquage social caractérise une correspondance entre des relations cognitives à établir, d'une part, et des normes régissant un partage entre des individus en interaction réelle ou symbolique d'autre part. La notion de marquage social, telle que nous l'avons définie dans un sens plus large, n'implique cependant pas forcément que la norme régie directement le rapport interindividuel entre les partenaires d'une interaction. Prenons l'exemple d'une troisième expérience décrite par Doise et Mugny (1981, chap. 6, expérience 7), qui montre également que, dans certaines conditions, l'interaction sociale peut constituer un lieu privilégié où le marquage social est rendu particulièrement saillant et exerce un effet organisateur, même lorsqu'il porte uniquement sur un matériel symbolique. Il s'agit d'une expérience reprenant un de nos paradigmes, dans lequel la tâche des sujets est de reconstruire un village (composé de plusieurs maisons) identique à un village modèle construit par l'expérimentateur sur un support dont l'orientation, différente de celui du village modèle, pose des difficultés que les enfants considérés ne parviennent pas encore à dépasser (ils donnent une copie « égocentrique » du village, ne tenant pas compte des transformations nécessaires sur les axes gauche/droite et devant/derrière pour que les rapports intrafiguraux soient conservés ; voir Doise et Mugny, chap. 6). Après un

pré-test, la moitié environ des sujets avait à travailler avec un matériel non marqué socialement (le village, matériel habituel dans ce paradigme), alors que les autres travaillaient avec un matériel marqué socialement (dans ce cas, il s'agissait d'une « salle de classe », comprenant une maîtresse et des élèves assis à leur pupitre). Ce matériel avait été choisi sur la base de l'idée que dans une classe les positions relatives des élèves par rapport à la maîtresse sont réglées socialement de manière bien plus contraignante que les rapports entre les maisons du « village ». On supposait donc que la réponse incorrecte des enfants du niveau cognitif considéré pourrait entrer en conflit avec la conservation socialement nécessaire de certains rapports (soit gauche/droite, soit devant/derrière = près/loin de la maîtresse). L'interaction sociale entre des partenaires de même niveau cognitif était supposée être particulièrement apte à provoquer des conflits de ce type, puisque ainsi on augmentait la probabilité que des réponses découlant du registre cognitif et du registre social entrent en conflit. Une partie des enfants a donc effectué l'exercice en groupes de deux (placés du même côté, situation que l'on savait peu propice à un conflit socio-cognitif lorsque les enfants de même niveau cognitif travaillent avec un matériel non marqué socialement ; cf. Doise et Mugny, chap. 6, expérience 2), les autres enfants devant effectuer la tâche individuellement. Les résultats montrent deux choses pour l'essentiel. D'abord, les progrès significativement plus élevés des conditions avec marquage social confirment que l'opposition des réponses découlant du niveau cognitif de l'enfant et de la norme sociale rendue saillante constitue bien une situation de marquage social, particulièrement adéquate à produire des progrès cognitifs, ce qui étend largement la gamme des situations qui relèvent de notre conceptualisation. Ensuite, il apparaît un ordre — celui prédit — entre les conditions expérimentales : c'est bien la condition interindividuelle avec marquage social qui est la plus favorable au développement, suivie de la condition individuelle avec marquage social, les progrès des deux conditions sans marquage étant insignifiants, ordre qui donne quelque crédibilité à l'hypothèse selon laquelle l'interaction sociale favoriserait l'activation des mises en correspondance sociocognitives favorables au développement cognitif.

Ailleurs (De Paolis, Doise et Mugny, 1987) nous rapportons d'autres recherches qui ont confirmé ces premiers résultats. Depuis, la notion de marquage social a été reprise par d'autres collègues. Citons ici une recherche de Roux et Gilly (1984) qui l'appliquent dans une épreuve adaptée à des enfants de douze-treize ans et faisant intervenir des règles reposant en même temps sur deux critères d'ordre. Si plusieurs entités en présence sont identiques sur un premier critère mais différentes sur un second, celui-ci établit l'ordre de priorité : par exemple, des hommes plus jeunes saluent d'abord les plus âgés. Mais si des différences se produisent en même temps sur deux critères, il faut alors faire intervenir une règle spécifiant l'importance relative des deux critères : par exemple, l'âge peut l'emporter sur le sexe pour déterminer la préséance dans l'acte de salutation. Lors des phases expérimentales de leur investigation, Roux et Gilly utilisent soit des tâches faisant intervenir de tels critères mais établis arbitrairement, comme le genre de tenue (vêtement de sport ou de ville) et de dessin de l'étoffe (uni, rayé, à carreaux), ou des critères qui correspondent à des usages sociaux bien établis. Lors du post-test, seul un matériel sans marquage social est utilisé et ce sont bien les sujets ayant travaillé pendant la phase expérimentale avec un matériel marqué socialement, en accord avec des usages bien établis par l'acte de salutation, qui progressent le plus. Il est important de signaler qu'un exercice expérimental faisant intervenir des règles sociales arbitraires est encore moins souvent producteur de progrès qu'un exercice avec des critères sans signification sociale. De son côté, Zhou (1987) reprend le paradigme des tâches de partage pour étudier l'intervention d'un droit égal chez deux partenaires lors de l'acquisition de la conservation de quantités égales.

Signalons enfin tout un courant de recherches montrant comment des épreuves logiques même difficiles à résoudre pour des adultes se résolvent beaucoup plus facilement quand elles sont présentées sous forme d'obligations ou permissions de nature sociale plutôt que sous forme de relations logiques plus abstraites (Cheng et Holyoak, 1985 ; Cox et Griggs, 1982 ; Griggs et Cox, 1983).

CONCLUSION

Chez les enfants, comme chez les adultes, fonctionnements cognitifs et régulations sociales, système et métasystème sont intimement liés. Les liens de causalité s'exercent dans les deux sens et peuvent donner lieu à une causalité en spirale : les régulations sociales suscitent des organisations cognitives qui permettent de nouvelles formes de participation aux régulations sociales résultant dans de nouvelles compétences cognitives individuelles qui pourront se développer encore lors de nouvelles interactions sociales. Adultes et enfants ne sont pourtant pas continuellement en état de développement. L'absence de développement serait même très fréquente selon Goodnow, Knight et Cashmore (1985), spécialement dans le domaine des connaissances sociales, aussi bien chez les adultes que chez les enfants. Ainsi des parents ne profiteraient guère de leur expérience éducative pour acquérir de nouvelles connaissances : ils se contenteraient d'invoquer des schèmes explicatifs tout faits plutôt que de procéder à de nouvelles constructions ou à des vérifications objectives. Ils utilisent en quelque sorte des idées « préemballées » pour assumer leur rôle de parents, sans se poser trop de questions (voir aussi à ce sujet Mugny et Carugati, 1985).

La double composante des représentations sociales n'implique pas nécessairement que les dynamiques du métasystème social modifient sans cesse les fonctionnements cognitifs individuels : les interventions du social dans le cognitif peuvent nécessiter de nouveaux fonctionnements et progrès cognitifs tout comme elles peuvent se suffire de processus cognitifs déjà bien rodés. L'étude des représentations sociales chez les enfants constitue cependant un terrain privilégié pour étudier la sociogenèse de leurs fonctionnements cognitifs, autrement dit, pour étudier l'intervention du métasystème dans la genèse même de fonctionnements spécifiques du système.

RÉFÉRENCES

- Aboud F. E., Skerry S. A., The development of ethnic attitudes, *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 1984, 15, 3-34.
 Cheng P. W., Holyoak K. J., Pragmatic reasoning schemas, *Cognitive Psychology*, 1985, 17, 391-416.

- Colby A., Kohlberg L., Gibbs J., Lieberman M., *A longitudinal study of moral judgment*, Chicago, The University of Chicago Press, 1983.
 Cox J. R., Griggs R. A., The effects of experience on performance in Wason's selection task, *Memory and Cognition*, 1982, 10, 496-502.
 Da Gloria J., Baptista J.-C., Les normes de jugement moral chez l'enfant : transmission ou création ?, *Recherches de Psychologie sociale*, 1983, 5, 75-88.
 Damon W., Hart D., Stability and change in children's self-understanding, *Social Cognition*, 1986, 4, 102-118.
 De Paolis P., Doise W., Mugny G., Social marking in cognitive operations, in W. Doise et S. Moscovici (eds), *Current issues in european social psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
 Doise W., *L'articulation psychosociologique et les relations entre groupes*, Bruxelles, De Boeck, 1976.
 Doise W., Psychologie sociale et constructivisme cognitif, *Cahiers de la Fondation Archives Jean Piaget*, 1985, 5, 127-140.
 Doise W., Mugny G., *Le développement social de l'intelligence*, Paris, Inter-Éditions, 1981.
 Duveen G., Lloyd B., The significance of social identities, *British Journal of Social Psychology*, 1986, 25, 219-230.
 Duveen G., Shields M., The influence of gender on the development of young children's representations of work roles, *Groningen : Paper presented at the first European Conference on Developmental Psychology*, 1984.
 Emler N., Renwick, S. Malone B., The relationship between moral reasoning and political orientation, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1983, 45, 1073-1080.
 Gilligan C., *In a different voice*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1982.
 Goodnow J., Knight R., Cashmore J., Adult social cognition : implications of parents' ideas for approaches to development, in M. Perlmutter (ed.), *Social cognition*, vol. 18, Minnesota Symposium on Child Development, Hillsdale, New Jersey, Erlbaum, 1985.
 Griggs R. A., Cox J. R., The effects of problem content and negation on Wason's selection task, *Journal of Experimental Psychology*, 1983, 35 A, 519-533.
 Jagstaidt V., *La sexualité et l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1984.
 Keller M., Die soziale Konstitution sozialen Verstehens : Universelle und differentielle Aspekte, in W. Edelstein et M. Keller (eds), *Perspectivität und Interpretation. Beiträge zur Entwicklung des sozialen Verstehens*, Frankfurt, Suhrkamp, 1983.
 Kohlberg L., A cognitive developmental analysis of children's sex-role concepts and attitudes, in E. E. Maccoby (ed.), *The development of Sex differences*, Stanford, California, Stanford University Press, 1966.
 Kohlberg L., *Essays in moral development*, vol. I : *The philosophy of moral development*, New York, Harper and Row, 1981.
 Kohlberg L., *Essays in moral development*, vol. II : *The psychology of moral development*, New York, Harper and Row, 1983.

- Kohlberg L., Levine C., Hewer A., *Moral stages : A current formulation and a response to critics*, Basel, Karger, 1983.
- Kohlberg L., Ullian D. Z., Stages in the development of psychosexual concepts and attitudes, in R. C. Friedman, R. M. Richard et R. L. Vande Wiele (eds), *Sex differences in behavior*, New York, John Wiley and Sons, 1974.
- Lemaine G., Santolini A., Bonnet P., Ben Brika J., Préférences raciales, identité et soi idéal chez les enfants de 5 à 11 ans, *Bulletin de Psychologie*, 1986, 39, 129-157.
- Martin C. L., Halverson C. F., A schematic processing model of sex typing and stereotyping in children, *Child Development*, 1981, 52, 1119-1134.
- McGurk, H. Glachan M., El concimiento y las creencias de los niños sobre los adultos, in F. Turiel, I. Enesco et J. Linaza (eds), *Cómo piensan y actúan los niños en el mundo social*, Madrid, Alianza Universidad Textos, 1985.
- Mugny G., Doise W., Le marquage social dans le développement cognitif, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1983, 3, 89-106.
- Nisbett R., Ross L., *Human inference : strategies and shortcomings of social judgment*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1980.
- Perret-Clermont A. N., *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale*, Berne, Peter Lang, 1979.
- Piaget J., *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, Alcan, 1926.
- Piaget J., *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, PUF, 1932.
- Piaget J., Weil A. M., Le développement chez l'enfant, de l'idée de patrie et des relations avec l'étranger, *Bulletin international des Sciences sociales*, Paris, Unesco, 1951, 3, 605-621.
- Reicher S., Emler N., Moral orientation as a cue to political identity, *Political Psychology*, 1984, 5, 543-551.
- Roux J.-P., Gilly M., Aide apportée par le marquage social dans une procédure de résolution chez des enfants de 12-13 ans : données et réflexions sur les mécanismes, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 38, 145-155.
- Selman R. L., *The growth of interpersonal understanding*, New York, Academic Press, 1980.
- Snyder M., Swann, W. Behavioral confirmation in social interaction : from social perception to social reality, *Journal of Experimental Social Psychology*, 1978, 14, 148-162.
- Tajfel H., *Human groups and social categories*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
- Tap P., *Masculin et féminin chez l'enfant*, Toulouse, Privat, 1985.
- Weinreich P., Emerging from threatened identities : ethnicity and gender in redefinitions of ethnic identity, in G. Breakwell (ed.), *Threatened Identities*, Chichester, John Wiley and Sons, 1983.
- Weinreich-Haste H. E., Political, moral and social reasoning, in A. Regenbogen (ed.), *Moralbewusstsein*, Cologne, Paul Rugenstein Verlag, 1984.
- Zhou R. M., *Marquage social, conduites de partage et construction de la notion de conservation chez des enfants de 5-6 ans*, Aix-en-Provence, Université de Provence, UER de Psychologie, Thèse de Doctorat, 1987.

Les représentations sociales dans le champ éducatif

Michel Gilly

Si l'on excepte quelques travaux comme ceux de S. Mollo (1970, 1986) ou V. Siano (1985), il y a encore peu de recherches dans le domaine éducatif où les représentations sociales occupent, en tant que telles, une place centrale. Ou bien les auteurs n'en étudient que certains aspects ou certaines manifestations ; ou bien ils ne les évoquent qu'en tant que facteurs ou déterminants sous-jacents (avec statut de variable intermédiaire) pour expliquer des résultats portant sur des faits qui n'ont pas, en eux-mêmes, statut de représentations sociales. Nous soulignerons donc d'abord l'intérêt du recours à la notion de représentation sociale dans le champ qui nous intéresse. Nous dégagerons ensuite quelques apports empiriques des études réalisées en nous situant successivement du point de vue des rapports entre représentations sociales et discours sur l'institution, représentations sociales et relation pédagogique, représentations sociales, significations des situations et acquisitions.

INTÉRÊT DE L'ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DANS LE CHAMP ÉDUCATIF

L'intérêt essentiel de la notion de représentation sociale pour la compréhension des faits d'éducation est qu'elle oriente l'attention sur le rôle d'ensembles organisés de significations

sociales dans le processus éducatif. Ainsi que le soulignent Deschamps *et al.* (1982), elle offre ainsi une voie nouvelle à l'explication de mécanismes par lesquels des facteurs proprement sociaux agissent sur le processus éducatif et en influencent les résultats ; et, du même coup, elle favorise les articulations entre psychosociologie et sociologie de l'éducation.

Cette articulation ne concerne pas que la compréhension de phénomènes « macroscopiques » : les rapports entre l'appartenance à un groupe social donné et les attitudes et comportements face à l'école, la façon dont l'enseignant conçoit son rôle, etc. Elle concerne aussi des niveaux d'analyse plus fins relatifs à la communication pédagogique au sein de la classe et à la construction de savoirs.

Au-delà de leur intérêt pour l'éducation, les travaux dans le champ éducatif apportent une contribution à l'étude de questions très générales concernant la construction et les fonctions des représentations sociales. Du fait de l'importance des enjeux sociaux qui lui sont attachés, le système scolaire a toujours plus ou moins fait l'objet de traces émanant de groupes sociaux occupant des positions différentes à son égard : discours des politiques et des gestionnaires, discours des agents institutionnels aux différents niveaux de la hiérarchie, discours des usagers. Même si certaines de ces traces sont insuffisantes et parcellaires, le champ éducatif apparaît comme un champ privilégié pour voir comment se construisent, évoluent et se transforment des représentations sociales au sein de groupes sociaux, et nous éclairer sur le rôle de ces constructions dans les rapports de ces groupes à l'objet de leur représentation. On comprend alors pourquoi les systèmes de représentations sont faits de contradictions. En fait, ces contradictions s'articulent en totalités cohérentes autour de schèmes dominants qui confèrent aux représentations sociales des *niveaux fonctionnels* d'adaptation selon les *niveaux de réalité* auxquels sont confrontés les sujets. Les représentations sociales garantissent ainsi à ces derniers la possibilité de préserver leur propre équilibre et leur propre besoin de cohérence dans l'exercice de leurs pratiques sociales et dans leurs rapports à l'entourage. Tout ceci est perceptible aussi bien dans une perspective diachronique, par le repérage de schèmes dominants à des moments différents de l'évolution de l'école, que dans une

perspective synchronique, par l'analyse des éléments contradictoires du discours, à un moment donné, et l'étude de leur organisation autour de significations dominantes justificatrices des pratiques.

DISCOURS SUR L'INSTITUTION ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Du fait de l'importance cruciale que leur accordent les différentes parties concernées (gestionnaires et décideurs centraux, agents du système et utilisateurs) l'échec scolaire et les inégalités sociales face à l'école sont parmi les meilleurs révélateurs des aspects centraux des représentations qui sous-tendent les différents discours sur l'école. La période récente est particulièrement intéressante puisqu'elle a été marquée, comme le soulignent Prost (1968), Deschamps *et al.* (1982), par le changement le plus important survenu depuis le début de l'enseignement obligatoire en France. Sous la pression de besoins économiques et sociaux ce fut d'abord, après la seconde guerre mondiale, l'« explosion scolaire » (Cros, 1961) avec inflation des effectifs et développement rapide des installations, puis à partir des années 60 le mouvement de « démocratisation des études » comportant la mise en place d'un appareil institutionnel nouveau reposant sur le double principe de la prolongation des études et de l'accès à l'enseignement secondaire ouvert à tous.

Il est instructif alors de voir comment, selon leurs positions par rapport à l'école, les différents groupes énumérés ci-dessus ont élaboré des systèmes de représentations ; de voir comment les contradictions afférentes à l'école se sont trouvées traitées, et comment les représentations sociales ont opéré des compromis adaptatifs sous la double pression, d'une part, des idéologies et, d'autre part, des contraintes liées aux finalités et aux conditions effectives de fonctionnement du système scolaire.

On ne dispose pas de recherches cumulatives concernant de longues périodes de temps, mais seulement de quelques jalons à travers des analyses sociologiques, psychosociologiques ou historiques. Les données référées suffiront cependant à montrer que la représentation n'est pas une image-reflet de la réalité

scolaire, de ses fonctions sociales effectives, mais une construction originale visant à les légitimer. A cette fin, la représentation va tout aussi bien mobiliser des positions idéologiques que chercher des appuis et cautions scientifiques, en particulier dans le domaine des sciences humaines et sociales.

Le discours de l'école sur elle-même

Dès ses débuts, l'école obligatoire est marquée par une contradiction profonde entre : d'une part, le *discours idéologique égalitaire* qui voit dans l'instauration du droit à l'instruction pour tous, sur les bancs d'une même école, un moyen de supprimer les distinctions de classes¹ ; d'autre part, un *fonctionnement inégalitaire* qui se traduit par des différences de réussite liées aux différences sociales et l'existence de réseaux scolaires distincts pour les enfants du peuple et ceux des milieux aisés. Par la suite, les inégalités sociales face à l'école vont, au gré des modifications de structure, prendre des formes diverses, mais elles ne cesseront jamais d'exister (Baudelot et Establet, 1971 ; Mollo, 1986).

Comment traiter cette contradiction fondamentale, inacceptable pour un esprit humaniste, si ce n'est par une construction représentative qui permette de légitimer le fonctionnement inégalitaire sans que soient remis en cause le système et l'idéologie égalitaire. Avec des évolutions au fil du temps, on s'appuiera alors sur les acquis supposés des sciences humaines, notamment de la psychologie. L'école pourra être déclarée égalitaire, offrant les mêmes chances pour tous, en expliquant les inégalités sociales de réussite par des différences imputables aux enfants ; handicaps intellectuels, différences de « dons » et d'« aptitudes ». Dans cette vision, les enfants des milieux défavorisés n'échouent pas pour des raisons sociales mais parce qu'ils sont, en moyenne, moins doués que les autres (Bourdieu et Passeron, 1964). Et s'ils vont vers des enseignements professionnels courts, c'est parce qu'ils ont une intelligence « concrète ». On explique l'échec et la sélection par des « théories du sujet » et l'on trouve, dans

1. Voir le discours de J. Ferry analysé par Prost (1986) et les commentaires de Deschamps (1982).

le discours scientifique des psychologues, des arguments (les différences d'intelligence et d'aptitudes sont liées aux différences de catégories sociales) pour cautionner la représentation proposée. Le recours à l'explication par le don permet d'articuler en un système cohérent le discours égalitaire sur l'école et le fonctionnement inégalitaire de cette dernière. La construction représentative fonctionne avec statut de connaissance qui conforte la représentation de sens commun (Deschamps *et al.*, 1982). Elle donne bonne conscience au système sans que soient remis en cause ses structures fondamentales et son fonctionnement général. Elle est séduisante aussi pour les agents de l'école. Elle assure une fonction conservatrice qui protège leurs pratiques en renvoyant à l'extérieur de l'appareil scolaire l'explication de ses avatars.

Mais deux ordres de faits vont venir bousculer les choses concernant, d'une part, l'évolution des positions scientifiques et, d'autre part, les transformations structurelles de l'appareil de production et du monde du travail. Des biologistes (voir Ramuz, 1974 ; Jacquard, 1982) affirment que, dans le domaine du système nerveux supérieur, il n'y a pas de déterminisme génétique absolu. Ils soulignent l'influence de la fonction sur la structure au cours de la maturation. Pour eux, le rôle de l'environnement et de ses stimulations est donc déterminant. De leur côté, psychologues et sociologues remettent eux aussi en cause l'« idéologie du don » au bénéfice de la thèse du « handicap socioculturel » (Bernstein, 1961). Dans le même temps, les besoins en instruction et formation s'intensifient et se diversifient sous la pression du développement des technologies nouvelles et du secteur tertiaire : l'appareil scolaire est donc contraint à modifications. On entre dans la seconde phase rappelée ci-dessus : celle de la « démocratisation de l'enseignement ».

Ces deux types de facteurs vont conduire le système représentatif qui nous intéresse à se modifier. Le discours officiel va refuser de plus en plus l'idée d'une hiérarchisation des individus fondée sur leurs différences. Les enfants doivent être acceptés comme ils sont, dans leur diversité, l'objectif de l'école étant de les épanouir, c'est-à-dire de les éduquer en s'appuyant sur leurs potentialités propres et en respectant leur singularité. Dans cette vision actuelle de l'école, les orientations

ne vont plus se fonder sur des inégalités de « dons » ou d'« aptitudes » mais s'opérer dans le respect des différences : c'est la « pédagogie de l'épanouissement » (cf. Deschamps *et al.*, 1982 ; Mollo, 1986). Par ailleurs, si les enfants des différents milieux sociaux ne sont pas égaux devant l'école égalitaire, ce n'est pas parce que ceux des milieux défavorisés sont moins « doués » que les autres mais parce qu'ils sont handicapés par les privations et déficits culturels de leur milieu. Le discours scientifique du handicap culturel (même s'il est très rapidement critiqué par les chercheurs eux-mêmes) est vite intégré. Son influence, jointe à l'influence de facteurs économiques et sociaux, aura bien pour conséquence une régression de l'enseignement spécial ségrégatif au profit d'une politique d'intégration des « handicapés » et d'actions sociopédagogiques compensatoires dans les écoles de quartiers défavorisés. Mais, sur le fond du problème, rien de radicalement changé : les bénéficiaires de ces actions sont maigres, les enfants des milieux défavorisés continuent tout autant d'échouer et d'avoir des parcours scolaires différents des autres les conduisant vers des métiers socialement peu valorisés (Mollo, 1986) ; par ailleurs, la norme scolaire à partir de laquelle s'opère la différenciation des classes sociales par l'école est toujours celle de la culture dominante. Le système de représentation articule en un tout cohérent les contradictions entre idéologie et réalité et assure toujours sa fonction de légitimation du système et de justification des pratiques.

Nous venons de broser à grands traits deux schèmes centraux dominants, à deux moments de l'histoire de l'institution. Il aurait fallu être plus nuancé, montrer que le thème de l'« épanouissement » était présent depuis longtemps, sous l'influence d'idéologies progressistes, dans la représentation que l'école donne d'elle-même, mais à titre second ; montrer aussi que l'idéologie du don et des aptitudes innées laisse des séquelles dans le modèle de l'« épanouissement », même si à l'idée de « don » s'est partiellement substituée l'idée de « mérite » (Londeix, 1982). On pourra voir, à titre d'exemple, les analyses très fines que fait Mollo (1986, chap. 3) à propos du premier cycle du secondaire pendant la dizaine d'années qui a suivi l'instauration de la prolongation de l'enseignement. Ce qu'il faut retenir d'essentiel est que le système scolaire se transforme sous la pression de besoins économiques et sociaux qui fixent

les critères de sa rentabilité. La représentation, système symbolique de médiation, suit ces changements. Elle porte bien en elle des éléments contradictoires dont certains anticipent sur des évolutions possibles. Mais il a fallu que le système scolaire soit bousculé par des déterminants extérieurs pour que la construction représentative officielle commence à basculer et à se réorganiser autour d'un nouveau schème central, légitimé par des emprunts aux sciences humaines et sociales, et légitimant à son tour le fonctionnement du système.

Le discours d'agents de l'institution

a / *L'école élémentaire vue par des inspecteurs.* — L'étude de Voluzan (1975) mérite une attention particulière. D'une part, parce qu'elle porte sur un échantillon important de textes analysés avec des critères linguistiques rigoureux. D'autre part, parce qu'elle met en scène un personnage à la charnière entre l'administration scolaire, qui édicte les normes, et la réalité quotidienne du fonctionnement des classes qu'il est chargé de contrôler. Cette étude nous introduit d'emblée au cœur de représentations : à travers les *sélections* opérées dans ce qui est décrit du fonctionnement des classes et les *jugements* et *conseil* énoncés.

On est frappé alors par deux choses. D'abord, par la complexité du système de représentations concerné puisque le discours nous renvoie à plusieurs images, chacune très diversifiée, de l'enfance, de l'écolier, des objectifs de changements par éducation, des relations maître-élève et de l'enseignant type. Mais aussi par le fait qu'en dépit de cette complexité, des contradictions repérées, il se tisse des liens entre les différents éléments. Une structure d'ensemble dominante se dégage qui prend figure de transposition, au niveau du fonctionnement de la classe, de la structure hiérarchique institutionnelle et des rapports de dépendance qui régissent les rapports hiérarchiques entre agents du système. C'est autour de cette structure dominante, à propos de laquelle Voluzan parle de modèle « traditionnel », que s'organise l'essentiel du discours. On pourra consulter Voluzan (1975) pour la description percutante qu'elle en donne (notamment p. 67 et s., p. 112-129). En gros,

nous sommes renvoyés à une image du fonctionnement de l'école et de la classe marquée par le courant philosophique traditionnel des pédagogies de l'essence (Suchodolski, 1960) et la conception qui leur est le plus souvent associée d'une enfance imparfaite à façonner par imposition dans un rapport maître-élève fondamentalement dissymétrique ; ce qui n'est pas incompatible avec une certaine visée humaniste concernant l'homme à construire et l'ingérence de l'affectivité dans le modèle, que ce dernier récupère d'ailleurs avec les connotations moralisantes judéo-chrétiennes du don de soi à l'enfant et de la sagesse pour complaire à l'adulte. On notera par ailleurs qu'en privilégiant le rendement au service d'objectifs collectifs standards, les valeurs de la culture dominante, et en gommant de fait l'enfant au profit de l'élève, élément dépersonnalisé de l'entité-classe, le modèle proposé ne peut que perpétuer les inégalités liées au statut social.

Bien que s'organisant autour de ce modèle dominant, la représentation comporte aussi, *a contrario*, des éléments constitutifs d'un modèle marqué à la fois par le courant philosophique des pédagogies de l'existence (Suchodolski, 1960) et l'influence contemporaine des sciences humaines et sociales : respect de la manière d'être de l'enfant ; établissement d'une communication horizontale avec le maître ; personnalisation de la pédagogie avec appui sur les travaux, initiatives et expériences personnelles des élèves ; prise en compte du groupe et de ses communications internes. Dans ce modèle, la fonction du maître a changé : il organise, guide, suit les rythmes individuels mais n'impose pas. Voluzan parle de « modèle adaptatif » visant l'« épanouissement », le développement de la collaboration, de la coopération et de l'initiative.

On relève donc, comme précédemment, la présence d'aspects contradictoires. Mais, là encore, la représentation assure sa fonction de cohérence en donnant un statut central aux éléments qui confortent l'inertie d'un mode de fonctionnement éprouvé qui sécurise, maintient des habitudes, protège des vertiges du changement, quitte à s'ancrer sur un modèle passéiste que les mêmes individus critiqueraient sûrement, s'ils avaient conscience qu'il sous-tend pour l'essentiel leurs énoncés dans l'un de leurs actes professionnels essentiels. Les éléments qui annoncent une évolution possible sont pourtant là avec,

eux aussi, des racines anciennes. Mais ils sont seconds, ou récupérés. A ce sujet, Voluzan repère très bien, par exemple, l'ambiguïté de la référence à l'activité de l'élève, très présente dans le modèle dominant, mais récupérée sous forme d'« élève agi » et non d'élève ayant l'initiative de l'action.

b / L'école et son fonctionnement vus par des instituteurs. — On retrouve, dans l'étude pourtant plus récente de Meyer (1978, 1981), le même dualisme sous-jacent quand les instituteurs parlent de leurs pratiques. Mais c'est toujours le modèle « traditionnel » qui prédomine dans la structuration de leur représentation. Ceci invite à penser que, en dépit des orientations du discours officiel, les réformes institutionnelles successives survenues depuis le recueil des données de Voluzan (achevé en 1969), n'ont pas (ou pas encore) entraîné des changements suffisants des finalités sociales de l'appareil scolaire et des pratiques pour que le système de représentation des professionnels soit contraint à se réorganiser autour d'un autre modèle dominant.

Les analyses récentes de S. Mollo (1986) à partir d'entretiens avec des enseignants de CM2 confirment tout à fait cette hypothèse. Les professionnels interviewés, au moment même de la suppression des filières en sixième, conservent une vue différentielle du système. Ils ne sont pas dupes du discours égalitaire officiel (ce qui ne les empêche pas de l'utiliser auprès des parents, mais comme un discours retransmis). Leur expérience les convainc de la persistance d'une réalité sélective. Pour eux, les apparences ont changé mais la fonction demeure sous d'autres formes. C'est la force de cette croyance qui explique le peu d'engagement des enseignants à traiter l'information disponible sur la réforme et l'ignorance constatée par l'auteur. Cela relève de la construction *schématisante* et *réductionniste* de toute représentation ; d'où les emprunts partiels et partiels remarquables par Mollo. N'est recherché et intégré de l'information que ce qui est compatible avec le schème central. Ce dernier opère une association prégnante, repérée elle aussi par l'auteur, entre l'idée du maintien d'une *fonction implicite sélective* et l'importance attachée au *niveau* des élèves. Confrontés au quotidien, les enseignants ne peuvent adhérer à l'idée de différences non hiérarchiques entre enfants, qui fonde le

modèle officiel de l'« épanouissement » (cf. p. 366-369), car cette idée est incompatible avec la vision qu'ils ont du maintien de fait d'une fonction différentielle de l'école. En dépit de l'instauration d'une structure unifiée d'accueil, il y a donc toujours pour eux des « forts » et des « faibles » voués à des parcours scolaires inégaux. Et c'est toujours par référence au modèle hiérarchique qu'ils organisent l'essentiel de leur pratique. Quoi d'étonnant alors à ce que les références aux « dons » et qualités intrinsèques aux élèves demeurent très présentes dans leur discours et à ce que les prototypes du bon et du mauvais élève soient très semblables (Mollo parle de rigidité) à ceux repérés, plus de dix ans auparavant (Mollo, 1970), dans une autre population d'instituteurs ! La seule différence sensible est la référence devenue fréquente au milieu parental pour expliquer les difficultés à l'école. Marc (1984) fait lui aussi un constat du même type. On peut y voir les effets de la thèse du handicap culturel (cf. p. 366-369). Cet élément nouveau est facilement intégrable dans le système de représentation du fait qu'il ne suffit pas à le remettre en cause dans sa double fonction défensive et justificative des pratiques.

Des parents parlent de l'école

On sait depuis longtemps que les familles n'ont pas les mêmes comportements face à l'école selon leur origine sociale. Partant des données d'une enquête sociologique réalisée en 1963, Clerc (1970) constatait que les inégalités d'orientation en fin d'école primaire entre enfants de milieux sociaux différents ne pouvaient pas s'expliquer uniquement par des différences de réussite scolaire puisque des écarts importants d'orientation subsistaient à égalité de réussite. Il estimait que les inégalités de comportement intervenaient à part à peu près égale avec les inégalités de réussite dans l'explication des différences d'orientation.

Ces différences de comportements prennent des formes diverses aux différents niveaux de la scolarité et évoluent en même temps qu'évolue le système scolaire ; mais elles sont toujours présentes. On peut les expliquer en partie, et les sociologues n'ont pas manqué de le faire, par des facteurs

financiers (coût des études, etc.) et géographiques (implantation des établissements). Mais ces facteurs ne suffisent pas. C'est ce qu'ont bien vu Bourdieu et Passeron (1964) en proposant le concept d'« espérance subjective ». Ce concept est à l'intersection de l'approche sociologique et de l'approche psychosociologique. Il sollicite le psychologue à propos de ce que représente l'école pour les parents des différents milieux, des rapports entre leurs représentations et leurs comportements, et des conséquences qui en découlent à propos des représentations et comportements des enfants eux-mêmes.

Dans deux études ayant trait aux représentations (Zoberman, 1972 ; Paillard et Gilly, 1972), les auteurs constataient que, comparées à leurs familles de milieux socialement favorisés, leurs familles de milieux socialement défavorisés accordaient, en moyenne, relativement plus d'importance aux fonctions scolaires traditionnelles d'instruction (savoirs de base) qu'aux fonctions plus larges de formation cognitive (ouverture et culture de l'esprit) et de formation sociorelationnelle. Par ailleurs l'étude de Paillard et Gilly montrait que les familles de milieux défavorisés attendaient de l'école qu'elle assure clairement et rapidement sa fonction de sélection vers les différents types de filières, et qu'elles reprenaient à leur compte l'idéologie du don pour expliquer les difficultés scolaires des enfants de leur propre milieu. Toujours en moyenne, leur discours traduisait également la présence d'attitudes moins critiques et plus conformistes à l'égard de l'école que celles des familles de milieux plus favorisés. Paradoxalement, du moins en apparence, leur déprivation culturelle les conduisait donc à valoriser les savoirs scolaires sur lesquels l'école s'appuie le plus dans sa fonction sélective à l'encontre de leurs propres enfants. L'accès à ces savoirs scolaires, dont ils se sentaient démunis, représentait pour eux à la fois une possibilité de réhabilitation sociale et culturelle de leur groupe et l'espérance très concrète que, grâce à l'école, leurs enfants pourraient prétendre à une meilleure insertion socioprofessionnelle que la leur. La fascination du modèle culturel dominant, à travers lequel leur groupe aspire à un changement identitaire, les rendait peu critiques à l'égard des finalités et du fonctionnement de l'école. Simultanément, leur adhésion à l'idéologie du don, et la croyance en l'infériorité des enfants de leur groupe,

les conduisaient à vouloir être fixés assez vite sur l'avenir, d'où leur désir réaliste que l'école assure clairement sa fonction d'évaluation-orientation.

Dans un travail récent auprès de petits paysans, Siano (1985) remarque également que ces derniers ont, dans l'ensemble, une attitude peu critique à l'égard de l'école et qu'ils attendent de cette dernière qu'elle assure sa fonction sélective. Ceci, bien que la population enquêtée appartienne à un groupe professionnel menacé par les mutations technologiques et transformations de l'économie agricole. Cette menace rend les sujets très sensibles à la question scolaire : c'est grâce aux savoirs enseignés à l'école qu'ils pensent que leurs enfants pourront perpétuer l'exploitation familiale, en transformer les modes d'exploitation et de gestion du capital terre, ou se reconvertir dans un autre type d'activité professionnelle. Mais tout se passe comme si l'importance de l'enjeu rendait plus aiguës encore les contradictions du système de représentations. Siano parle, au sujet de ces contradictions, de « consciences parallèles » permettant, par exemple, de faire coexister une revendication d'égalité et de justice sociale et la réalité inégalitaire de l'école ; ou encore, de faire coexister l'attachement à la valeur ancestrale du travail manuel, associé au désir d'une école qui ne fabrique pas trop d'intellectuels, et la déconsidération du même travail manuel associée cette fois au désir d'ascension par l'école.

Siano propose d'expliquer certaines de ces contradictions par la persistance d'éléments profondément ancrés dans l'histoire des mentalités paysannes. Mais si des éléments de ce type persistent, c'est bien parce qu'ils ont valeur adaptative. Devant les difficultés scolaires effectives des enfants de leur groupe et les incertitudes d'une promotion par le savoir scolaire, les petits paysans de l'enquête entretiennent des croyances qui permettent d'accepter le verdict sélectif de l'école. Ceci ne veut pas dire qu'ils soient restés insensibles aux évolutions de certaines idées. Par exemple, il est frappant de constater que les propos de la quasi-totalité des sujets véhiculent un modèle *interactionniste* présenté le plus souvent avec beaucoup de complexité : les chances de réussite sont vues comme dépendant simultanément de l'enfant, de l'environnement familial et de l'environnement scolaire. Mais, dans le cadre de cette

vision moderniste, leur interactionnisme n'est pas *constructiviste* : l'école, pas plus que le milieu parental, ne peut donner à l'enfant ce qu'il n'a pas. En dernière analyse, c'est la *valeur individuelle* de l'enfant qui est jugée déterminante ; l'idéologie des dons et l'idéologie méritocratique continuent d'occuper une place centrale. Face aux inégalités devant l'école, l'importance des conditions environnementales extrinsèques est reconnue (effectifs des classes, formation des maîtres, possibilités matérielles et culturelles des familles, etc.), mais le dernier mot revient aux qualités intrinsèques à l'enfant : ses capacités et son mérite. A ce niveau, les modulations liées aux appartenances idéologico-syndicales des parents de l'enquête s'effacent. On a là un élément central très dur qui persiste dans le système général de représentations des petits paysans et qui conduit Siano à parler de représentations sociales « auto-sélectives » et « aliénantes » dans la mesure où elles leur permettent d'accepter l'échec de leurs enfants et la fonction sélective de l'école.

REPRÉSENTATIONS SOCIALES

RELATIONS PÉDAGOGIQUES ET ACQUISITIONS

A priori, il peut ne pas paraître évident qu'une notion aussi large que celle de représentations sociales, qui renvoie à des systèmes complexes de significations élaborés par des groupes sociaux, ait à voir avec les pratiques pédagogiques *in vivo*. C'est que le discours scientifique sur la pédagogie nous a sans doute trop habitué à des explications exclusivement procédurales (ou mécanistes) fondées sur des modèles locaux de fonctionnements et de mécanismes liés à des caractéristiques intrinsèques aux sujets (fonctionnement cognitif, rythmes biologiques des élèves, etc. ; compétences techniques, qualités relationnelles des enseignants, etc.), ou encore sur des modèles techniques d'apprentissage (méthodes, programmation des cursus, etc.). La vision scientifique relativement récente de la classe comme un système social interactif, dont le fonctionnement est à comprendre par référence à un environnement social plus large, oriente un certain nombre de courants de

travaux vers des approches qui font une large place aux significations afférentes aux situations pédagogiques pour comprendre ce qui s'y passe. D'où des articulations avec les représentations sociales, soit que ces dernières apparaissent directement concernées, soit que les significations prises en compte entretiennent des rapports étroits avec elles.

*Appréhension de l'élève par le maître
prototypes d'écoliers et action pédagogique*

a / Système d'appréhension et perception de l'élève singulier. — L'ensemble des travaux effectués à partir de jugements d'enseignants sur les élèves concourent à mettre en évidence l'impact déterminant des fonctions assignées au rôle sur les dimensions qui sous-tendent le système général d'appréhension à partir duquel chaque élève singulier est perçu (pour une revue de question, cf. Gilly, 1980, p. 57-80). Ceci s'observe de la maternelle à l'enseignement secondaire. Tout se passe comme si le système d'appréhension était sous-tendu par deux dimensions principales qui tirent leur signification des normes qui définissent le rôle : objectifs et modalités de fonctionnement. Les analyses factorielles dégagent toujours un premier facteur commun important (30 à 60 % de la variance totale selon les études) d'impression générale interprétable par rapport à la fonction d'*instruction*. Il traduit l'existence d'un fort syncrétisme des jugements gouverné en premier lieu par des valeurs d'attitude face au travail (mobilisation, participation, motivation) et, en second lieu seulement, par des valeurs cognitives, les aspects convergents de la pensée (qualités d'assimilation) l'emportent sur les aspects divergents (qualités créatrices). Très concrètement, plus l'écolier tend à être perçu sous un jour favorable du point de vue de ces valeurs à forte désirabilité socio-institutionnelle, plus il tend à être perçu sous un jour favorable pour tout un ensemble d'autres caractéristiques, y compris pour des caractéristiques telles que la beauté, la force physique, etc. Le second facteur extrait rend compte, selon les études recensées de 14 à 21 % de la variance totale. Il est interprétable par rapport à la fonction de *gestion* du groupe-classe et met l'accent sur la conformité à des règles sociales et

morales de la vie scolaire (rapports avec le maître et entre enfants) permettant un fonctionnement du groupe favorable à l'acquisition des savoirs proposés dans le contexte pédagogique directif et hiérarchique habituel.

Il a été montré que la dimension syncrétique de l'appréhension est bien liée à la satisfaction professionnelle éprouvée par l'enseignant concernant la réussite scolaire des élèves (Gilly, 1972) et que les deux facteurs décrits ont une grande stabilité : ils sont peu influencés par le sexe des enseignants, le sexe des élèves, le niveau de scolarité et la plupart des idéologies de référence étudiées (Gilly, 1974, 1980). Les seuls effets sensibles observés, concernant la signification et le poids des facteurs, l'ont été dans le cas où des différences d'idéologies pédagogiques s'accompagnaient de différences nettes des pratiques, et dans le cas de comparaisons entre des professionnels de l'éducation exerçant des fonctions nettement différentes (Gilly, 1980, p. 101-133). Ce qui, encore une fois, confirme l'influence prépondérante des pratiques effectives sur les faits de représentation pour l'agent du rôle.

Le rapport entre les dimensions du système d'appréhension de l'élève par le maître, au sein de la classe, et les éléments très généraux de sa représentation sociale de l'école évoquée précédemment (cf. p. 371-372) est évident. C'est bien parce que leur représentation du système scolaire privilégie le modèle dominant du rendement à la poursuite d'objectifs collectifs, où l'enfant perd son identité au profit de l'élément entité-classe et est vu dans un rapport de dépendance hiérarchique fondée sur l'imposition directive du maître, que l'enseignant perçoit chaque élève singulier à partir d'un modèle d'appréhension caractérisé par les deux principales dimensions repérées.

L'emprise sous-jacente des représentations sociales sur l'appréhension des élèves n'a pas d'effet que sur le système d'appréhension décrit ci-dessus. Les travaux réalisés par Solari (1972, 1981) montrent qu'elle s'observe aussi à propos de la sélection des activités scolaires et des indices de situation d'où l'enseignant tire ses informations pour la construction de chaque portrait d'élève. On pourra se référer aussi à Gilly (1980, p. 118-121 ; Gilly, 1986) pour des détails à ce sujet. Rappelons seulement qu'en comparant des jugements portés

par des maîtresses d'école maternelle sur leurs élèves et des observations précises des comportements des mêmes élèves dans deux activités à valences scolaires différentes, Solari a trouvé que les jugements des maîtresses n'entretenaient de liaisons qu'avec les indices comportementaux observés dans l'activité à valence scolaire la plus forte (initiation à l'écriture) ; et, en plus, que les maîtresses s'appuyaient parfois davantage sur des indices comportementaux, à forte valeur expressive, sans que ces indices aient nécessairement valeur fonctionnelle du point de vue de la mobilisation nécessaire à la tâche. On retrouve là l'influence du système général de représentations qui, en privilégiant un certain modèle d'écologiste, conduit au double phénomène bien connu de *sélection* et d'*interprétation* des indices informatifs dans l'appréhension de chaque élève singulier.

b / Systèmes d'appréhensions et prototypes d'élèves. — Avec les « prototypes » dégagés de l'analyse des réponses d'enseignants sur les comportements de leurs élèves, nous passons d'un univers dimensionnel (en termes de facteurs) à un univers typologique (en termes de types d'élèves). Weiss (1986) souligne les similitudes entre les quatre types décrits par les enseignants dans ses propres travaux (Weiss, 1984) et ceux de Londeix (1982), et les rapports entre ces prototypes et les catégories de comportements extraites des analyses factorielles de Kaufmann (1976) et Gilly (1980). Ces prototypes sont les suivants : deux pour les bons élèves, jugés par les enseignants aptes à poursuivre des études (l'élève actif, sociable et intelligent ; l'élève appliqué et discipliné) ; deux pour les mauvais élèves, jugés inaptes à poursuivre des études (l'élève passif, replié sur lui-même et peu doué ; l'élève peu travailleur, dissipé et indiscipliné) (Weiss, 1986).

On voit comment ces quatre prototypes pourraient être situés par référence aux axes factoriels précédemment définis et les rapports qu'ils entretiennent avec des aspects généraux de la représentation de l'école. C'est ce que remarque Londeix (1982) quand il émet l'hypothèse que chaque type de bon élève renvoie à une conception donnée de l'école : le bon élève à la fois intelligent, dynamique, parlant bien et à la sociabilité agréable, serait le plus souvent de milieu social favorisé et

évoquerait le modèle encore vivace de l'école des « élites » fondée sur l'idéologie du don et de la brillance. L'élève appliqué, discipliné, persévérant, consciencieux, serait plutôt le prototype du bon élève des milieux sociaux culturellement peu favorisés renvoyant à une conception de l'école « méritocratique » (voir également les commentaires de Weiss, 1986, p. 93-98).

c / Milieu social, appréhension de l'élève par le maître et relation pédagogique. — D'autres faits que ceux évoqués ci-dessus témoignent des rapports existant entre origine sociale des élèves et représentations de l'enseignant à leur sujet et à l'égard de leur destin scolaire. Marc (1984) observe des différences dans l'attribution des causes de l'échec scolaire d'élèves d'école primaire. Pour cet auteur, les causes invoquées par les instituteurs de son enquête, dans les cas d'enfants d'ouvriers immigrés, correspondent à la représentation de l'élève « paresseux », « opposant », « responsable » de son échec ; alors que, dans le cas des enfants du secteur tertiaire, les causes invoquées correspondent à la représentation de l'élève dont la lenteur est « amendable » et les difficultés « pardonnables ». Degouys *et al.* (1985) ont noté également des différences, en début du secondaire : à réussite identique, les élèves ne se voient pas attribuer, en moyenne, les mêmes attitudes à l'égard des mathématiques par leurs professeurs, et ces derniers n'attribuent pas non plus aux mêmes facteurs leurs possibilités de réussite ultérieure.

Beaucoup d'auteurs, dont Marc (1984), reprennent l'idée que ces différences de représentation de l'enseignant peuvent contribuer de façon importante à expliquer les différences de réussite. L'attente pessimiste, découlant d'une représentation défavorable des familles de milieu défavorisé, de leur rapport à l'école et des attitudes scolaires de leurs enfants, pourraient être à l'origine d'attitudes et comportements relationnels du pédagogue pour une bonne part responsables des mauvais résultats escomptés. L'explication proposée est celle de l'effet Pygmalion (Rosenthal et Jacobson, 1968).

Nous avons attiré l'attention sur la prudence avec laquelle il convient de considérer ce mode d'explication et critiqué le modèle d'implication causale qui le caractérise (Gilly, 1980). Les différences sociales ont bien des effets sur la façon dont

l'enseignant appréhende et s'explique les problèmes des élèves. Mais, outre que ces différences ne sont pas toujours toutes au désavantage des enfants de milieux défavorisés (Gilly et Farioli, 1976), leur traitement par l'enseignant dépend de tout un ensemble de conditions et doit être considéré de façon plus nuancée et complexe que ne le suggère le modèle linéaire de l'effet Pygmalion.

C'est ce que montrent très bien les observations *in vivo* de Roux (1980, 1981) et Perrenoud (1982). Les différences liées aux milieux sociaux conduisent effectivement les enseignants observés à une inégalité de traitement pédagogique, mais cette inégalité de traitement présente des contradictions. Les deux auteurs notent qu'elle a une visée *compensatoire* par un « investissement didactique ou relationnel plus soutenu auprès des moins favorisés » (Perrenoud, 1982, p. 115) ; mais en même temps que, sous certaines de ses formes, « elle active l'inégalité des apprentissages et favorise à sa manière les plus favorisés » (*ibid.*, p. 116). La pratique est à volonté égalisatrice. Mais beaucoup d'interactions demeurant quand même « sélectives » et « la face positive (de la différenciation) qui pourrait favoriser les défavorisés n'est pas à la mesure des écarts entre les élèves » (*ibid.*, p. 125). La pédagogie à volonté compensatoire n'échappe pas au caractère contradictoire des représentations qui la sous-tendent. Compte tenu des conditions de fonctionnement et objectifs effectifs du système scolaire (dont l'enseignant n'a pas la maîtrise), le risque est grand alors, qu'en dépit de tentatives compensatoires réelles, ce soit le modèle dominant du rendement, et du prototype d'écolier correspondant, qui l'emportent le plus souvent dans l'orientation des comportements différentiels avec les élèves.

Représentations sociales, signification des situations scolaires et construction des savoirs

Nous ne ferons qu'évoquer rapidement, pour terminer, un certain nombre d'orientations actuelles de recherche où la place accordée aux significations des situations, des tâches et des partenaires invite à d'utiles articulations avec l'étude des représentations sociales proprement dite. C'est le cas de travaux

comme ceux de Brossard (1981, 1982) concernant les significations attachées par l'élève aux situations scolaires et activités qui y sont pratiquées. La *lisibilité* (Brossard, 1981) pour l'élève des différents niveaux de signification (à court, moyen et long terme) des apprentissages proposés est évidemment tributaire des systèmes plus généraux de représentation de l'école et de ses finalités qui caractérisent les différents milieux sociaux familiaux. Une autre articulation s'impose à propos des notions de « contrat de communication » et de « contrat didactique » utilisées par des auteurs (Elbers, 1986 ; Grossen, 1986 ; Schaubauer-Leoni, 1986) qui étudient en quoi les représentations qu'ont les enfants des situations de communication avec l'adulte — c'est-à-dire de son rôle, de ses attentes à leur égard, du sens de ses interventions — déterminent la façon dont ils conçoivent eux-mêmes leur propre rôle et se comportent du point de vue cognitif. Par ailleurs, un certain nombre de travaux (Chevallard, 1980 ; Conne, 1981 ; et surtout Perret-Clermont *et al.*, 1981) attirent notre attention sur l'intérêt de la notion de représentation sociale à propos des contenus eux-mêmes des connaissances à apprendre. Perret-Clermont *et al.* (1981) insistent sur les phénomènes de « décontextualisation » et « recontextualisation » successifs du savoir à chaque étape de sa transmission sociale (du savoir savant au savoir proposé à l'enfant) par des processus de sélection et de réorganisation de l'information. Les pratiques sociales successives (sélection des contenus d'enseignement, construction des manuels, préparation de l'enseignement par le pédagogue) opèrent à chaque fois des reconstructions d'un objet nouveau, des *représentations sociales* successives du savoir scientifique initial finalisées par les objectifs mêmes des pratiques sociales concernées. La question se complique encore si l'on veut bien considérer que les élèves n'abordent pas la plupart de ces objets d'enseignement l'esprit vide de tout contenu mais avec tout un ensemble de représentations « initiales » ou « naïves » (Bombi, 1981 ; Séré, 1985 ; Weil-Barais, 1984) enracinées elles-mêmes dans des croyances, usages et pratiques de leurs milieux de vie, ce qui nous renvoie de nouveau à des questions sous-jacentes de représentations sociales. Une dernière articulation intéressante peut être faite, enfin, avec les travaux qui étudient, sous l'étiquette du « marquage social », comment la référence expérien-

tielle de l'enfant à des normes et usages qui régissent des pratiques sociales peuvent favoriser certains apprentissages cognitifs (Doise et Mugny, 1981; Mugny et Doise, 1983; Giroto, 1987; Gilly et Roux, 1988; Roux et Gilly, 1984; Zhou, 1987). Cette articulation est largement traitée par ailleurs (voir le chapitre de Doise).

REMARQUES FINALES

Les quelques recherches évoquées dans la seconde section (cf. p. 365-375) montrent l'intérêt que pourraient présenter des études systématiques et renouvelées auprès des différentes catégories de populations concernées par l'école. Les travaux cités nous ont montré que les représentations sociales, en tant que systèmes autonomes de significations sociales, sont bien le fruit de compromis contradictoires sous la double pression de facteurs idéologiques et de contraintes liées au fonctionnement effectif du système scolaire, le poids de ces dernières paraît d'autant plus fort que les individus sont directement concernés par, ou impliqués dans, les pratiques quotidiennes. On a vu alors que, face à une institution qui est loin de réaliser dans les faits les changements attendus, les individus s'appuient pour guider et justifier leurs comportements sur des systèmes représentationnels qui privilégient le plus souvent des éléments et schèmes à forte inertie.

Pour que les représentations se transforment profondément, par des réorganisations autour d'autres éléments et schèmes centraux, présents dans les représentations actuelles mais dominés, il faudrait probablement que les changements sociaux obligent à des changements fonctionnels plus radicaux de l'institution et des pratiques professionnelles. Mais peut-être faudrait-il aussi, pour que disparaisse toute référence à l'idée de hiérarchie et d'inégalités devant l'école, que les insertions dans le monde du travail, qui s'appuient nécessairement sur des différences de parcours et de profils scolaires, ne reposent plus elles-mêmes sur le modèle hiérarchique *prestige social-pouvoir-argent* qui marque la représentation sociale du monde du travail. C'est dire que les systèmes de représentations sociales

relatifs à l'école ne peuvent être considérés indépendamment de leurs liens avec d'autres systèmes généraux de représentations sociales dont ils sont dépendants.

Mais nous avons vu aussi que l'étude des représentations sociales ne présente pas qu'un intérêt en soi. Les perspectives de recherche relatées dans la troisième section (cf. p. 375-382) nous ont montré que la prise en compte des grands systèmes organisés de significations qui les constituent est utile aussi à la compréhension de ce qui se passe en classe au cours de l'interaction éducative proprement dite, tant du point de vue des objets de savoir enseignés que des mécanismes psychosociaux parfois très fins à l'œuvre dans les apprentissages.

Il ne faudrait pas pour autant faire des représentations sociales une panacée universelle. Pour le psychosociologue le recours à ce contexte théorique ne peut pas, dans le champ éducatif, se substituer à tout un ensemble de modèles locaux — voir à ce sujet le recensement de Arnault de La Ménardière et Montmollin (1985) à propos notamment des concepts de « prototype », « schéma », « script » — dont la valeur heuristique tient à leur adéquation à des objets d'étude bien délimités. Mais il permet d'élargir notre compréhension des faits étudiés en les resituant dans des champs plus vastes de significations sociales dont ils sont dépendants.

RÉFÉRENCES

- Beaudelot C., Establet R. (1971), *L'école capitaliste en France*, Paris, Maspero.
- Bernstein B. (1961), Social structure, language and learning, *Educational Research*, 3, 163-176.
- Bombi A. S. (1981), *The development of the child's conception about economic*, Colloque du Laboratoire européen de Psychologie sociale : Représentations sociales et champ éducatif, Aix-en-Provence.
- Bourdieu P., Passeron J. C. (1964), *Les héritiers*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Brossard M. (1981), Situation et signification : approche des situations scolaires d'interlocution, *Revue de Phonétique appliquée*, n° 57, 13-20.
- Brossard M. (1982), An approach to school interlocution situations : analysis of a few examples, in Lowenthal, Vandamme et Cordier (eds), *Language and language acquisition* (p. 243-254), New York, Plenum Press.
- Charlot B., Figeat M. (1979), *L'école aux enchères*, Paris, Payot.

- Chevallard Y. (1980), Mathématiques, langage, enseignement : la réforme des années soixante, *Recherches*, n° 41, 71-99.
- Clerc P. (1970), La famille et l'orientation scolaire au niveau de la sixième, in *Population et l'enseignement* (p. 143-188), Paris, PUF.
- Conne F. (1981), *La transposition didactique à travers l'enseignement des mathématiques en première et deuxième année de l'école primaire*, Thèse de doctorat, Genève, Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation de l'Université de Genève.
- Cros L. (1961), *L'explosion scolaire*, Paris, CUIP.
- Degouys J., Gras R., Postic M. (1985), Attitude à l'égard des mathématiques des élèves de sixième, *Revue internationale de Psychologie appliquée*, 34, 53-82.
- Deschamps J.-C., Lorenzi-Cioldi F., Meyer G. (1982), *L'échec scolaire. Elève-modèle ou modèles d'élèves ?*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre.
- Doise W., Mugny G. (1981), *Le développement social de l'intelligence*, Paris, Inter-Éditions.
- Elbers E. (1986), Interaction and instruction in the conservation experiment, *European Journal of Psychology of Education*, 1, 77-89.
- Gilly M. (1972), La représentation de l'élève par le maître à l'école primaire : cohérence entre aspects structuraux et différentiels, *Cahiers de Psychologie*, 15, 201-205.
- Gilly M. (1974), La représentation de l'élève par le maître à l'école primaire : aspects liés au sexe de l'élève et au sexe de l'enseignant, *Psychologie française*, 19, 127-150.
- Gilly M. (1984), Psychosociologie de l'éducation, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale* (p. 473-494), Paris, PUF.
- Gilly M., Farioli F. (1976), Milieu socio-familial, statut scolaire et représentation de l'élève par le maître à l'école primaire, *Psychologie française*, 21, 159-173.
- Gilly M., Roux J. P. (1988), Social marking in ordering tasks, Effects and mechanisms, *European Journal of Social Psychology*, 17, 251-266.
- Giroto V. (1987), Social marking, socio-cognitive conflict and cognitive Development, *European Journal of Social Psychology*, 17, 171-186.
- Grossen M. (1986), Interaction adulte-enfant dans une situation de test : présentation d'une recherche en cours, *Cahiers de Psychologie de l'Université de Neuchâtel*, n° 24, 15-22.
- Jacquard A. (1982), *Au péril de la science ?*, Paris, Le Seuil.
- Kaufmann J.-P. (1976-1977), La perception des élèves par des enseignants : comparaison des résultats fournis par deux méthodes d'analyse, *Bulletin de Psychologie*, 30, 30-45.
- Londeix H. (1982), Structure factorielle de l'opinion des professeurs sur leurs élèves, *L'orientation scolaire et professionnelle*, 11, 169-190.
- Marc P. (1984), *Autour de la notion pédagogique d'attente*, Berne, Peter Lang.
- Meyer R. (1978), *Statut de la sanction et image de l'enfant dans la représentation de l'enseignant à l'école élémentaire*, Thèse de 3^e cycle, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Meyer R. (1981), Une approche de l'image de l'enfant chez les enseignants de l'école élémentaire, *Bulletin de Psychologie*, 35, 213-220.

- Mollo S. (1970), *L'école dans la société : psychosociologie des modèles éducatifs*, Paris, Dunod.
- Mugny G., Doise W. (1983), Le marquage social dans le développement cognitif, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 3, 89-106.
- Perrenoud Ph. (1982), De l'inégalité pédagogique devant le système d'enseignement, L'action pédagogique et la différence, *Revue européenne des Sciences sociales*, 20, 87-142.
- Perrenoud Ph. (1984), *La fabrication de l'excellence scolaire : du curriculum aux pratiques d'évaluation*, Genève-Paris, Droz.
- Perrenoud Ph. (1986), L'évaluation codifiée et le jeu des règles : aspects d'une sociologie des pratiques, in J. M. De Ketele (ed.), *L'évaluation : approche descriptive ou prescriptive ?* (p. 11-29), Bruxelles, De Boeck-Wesmael.
- Perret-Clermont A. N., Brun J., Conne F., Schubauer-Leoni M. L. (1982), Décontextualisation et recontextualisation du savoir dans l'enseignement des mathématiques à de jeunes élèves, *Interactions didactiques, Recherches*, n° 1, 1-33.
- Prost A. (1968), *L'enseignement en France, 1800-1967*, Paris, Armand Colin.
- Ramuz M. (1974), Biologie et éducation, in GFEN (ed.), *L'échec scolaire : doué ou non doué ?* (p. 117-123), Paris, Editions Sociales.
- Rosenthal R., Jacobson L. (1968), *Pygmalion in the classroom : Teacher expectation and pupils' intellectual development*, New York, Holt, Rinehart & Winston.
- Roux J.-P. (1980), *Réussite scolaire et interactions dyadiques maître-élève*, Thèse de 3^e cycle, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Roux J.-P. (1981), Les interventions des maîtresses en grande section maternelle, *Bulletin de Psychologie*, 35, 52-66.
- Roux J.-P., Gilly M. (1984), Aide apportée par le marquage social dans une procédure de résolution chez des enfants de 12-13 ans : données et réflexions sur les mécanismes, *Bulletin de Psychologie*, 38, 145-155.
- Schubauer-Leoni M. L. (1986), Le contrat didactique : un cadre interprétatif pour comprendre les savoirs manifestés par les élèves en mathématiques, *European Journal of Psychology of Education*, 1 (n° 2), 139-153.
- Séré M. G. (1985), *Analyse des conceptions de l'état gazeux qu'ont les enfants de 11 à 13 ans, en liaison avec la notion de pression, et proposition de stratégies pédagogiques pour en faciliter l'évolution*, Thèse d'État, Paris, Université de Paris VI.
- Siano V. (1985), *L'école, la société et les paysans, Représentations sociales, idéologies et mentalités : étude d'une population de petits agriculteurs du Vaucluse*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Solari M. J. (1972), La mobilisation de l'enfant à l'âge de la maternelle : mise au point d'une technique, premiers résultats, *Cahiers de Psychologie*, 15, 159-169.
- Solari M. J. (1981), Les fluctuations temporelles et comportementales de la mobilisation en grande section maternelle, et leur incidence sur la représentation de l'élève par la maîtresse, *Bulletin de Psychologie*, 35, 67-87.

- Suchodolski B. (1960), *La pédagogie et les grands courants philosophiques*, Paris, Editions du Scarabée.
- Voluzan J. (1975), *L'école primaire jugée*, Paris, Larousse.
- Weil-Barais A. (1984), L'étude des connaissances des élèves comme préalable à l'action didactique, *Bulletin de Psychologie*, 38, 157-160.
- Weiss J. (1984), *Individualité et réussite scolaire*, Berne, Peter Lang.
- Weiss J. (1986), La subjectivité blanchie, in J. M. De Ketele (ed.), *L'évaluation : approche descriptive ou prospective ?* (p. 91-105), Bruxelles, De Boeck-Wesmael.
- Zhou R. M. (1987), *Marquage social, conduites de partage et construction de la notion de conservation chez des enfants de 5-6 ans*, Thèse de doctorat, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Zoberman N. (1972), Attentes des parents vis-à-vis de l'école maternelle, *Cahiers de Psychologie*, 15, 239-246.

Représentations sociales de l'économie : une forme de connaissance

Pierre Vergès

Les Temps modernes ont vu se constituer les sciences économiques, l'État s'est forgé une politique économique, les médias diffusent un discours économique... Reste-t-il encore une place pour des représentations sociales de l'économie ? Cette question hante de manière lancinante ceux qui décrivent l'économie dans sa trame et sa conjoncture : professeurs, économistes d'entreprise, politiciens... Ils aimeraient bien que ces représentations, qu'ils considèrent comme des obstacles à la diffusion de leur parole, de leur pensée, soient réduites à leur plus simple expression. Et pourtant elles sont bien là, toutes nos recherches montrent leur existence, leur cohésion et leur stabilité. Aussi en nous plaçant en deçà de cette question dont les présupposés dérivent de la place sociale de ceux qui l'énoncent, nous nous sommes intéressés au paradoxe de la coexistence de deux manières de penser : les sciences économiques et les représentations sociales de l'économie. A ce propos nous avons posé les jalons d'une approche des « représentations économiques »¹. Cette approche commence par une réflexion sur les processus de la production sociale des sciences économiques et des représentations économiques.

1. Précisons que par représentations sociales nous désignons, à la suite de S. Moscovici, les représentations construites dans le cadre des pratiques quotidiennes et partagées par l'ensemble d'un groupe social au-delà des particularités individuelles. Nous désignons par représentations économiques les représentations sociales d'un domaine particulier : celui que la société dénomme économique.

SAVOIR ÉCONOMIQUE ET REPRÉSENTATION
 SONT DES PRODUCTIONS SOCIALES
 DE NATURE BIEN DIFFÉRENTE

1 / *Le rapport de la science à l'expérience sociale est fait de ruptures.* — En effet la démarche scientifique tend à se démarquer du sens commun ; l'usage du doute systématique, la modélisation, la coupure épistémologique sont là pour en témoigner. Ce faisant elle découpe dans l'expérience sociale des faits et données qu'elle peut interpréter. La création d'une science économique suppose donc le découpage d'un objet économique au sein de la réalité sociale et son « autonomisation » au sein d'une modélisation. Même si, dans le cas des sciences économiques, cette mise à distance est problématique, on peut cependant lire l'évolution de la pensée économique comme un grand mouvement de construction d'un objet de plus en plus épuré. Dans cet objet, les ressorts sociaux sont absents ou représentés par des entités économiques. Ainsi, la valeur des produits n'est pas mesurée par leur usage social (prestige, utilité...) mais par leur prix ou par le temps de travail nécessaire à leur fabrication. Cette autonomisation d'un objet, d'une modélisation, d'une manière de raisonner débouche sur la création d'un langage économique. Ce langage a son propre vocabulaire (inflation, revenu, PIB...) ou donne un sens nouveau à des mots d'usage courant (travail, actif, consommation, marché...).

2 / *Les représentations économiques se distinguent en tout point de ce mode de constitution scientifique.* — Les acteurs sociaux ne cherchent pas à découper un objet économique dans la réalité sociale, au contraire ils articulent, dans leurs représentations, éléments économiques et sociaux. Il existe en effet un rapport étroit entre celles-ci et leurs pratiques quotidiennes. Or ces dernières ne sont pas réductibles à leurs seuls aspects économiques. Les représentations sont donc le lieu d'une « articulation », d'une traduction entre domaines sociaux différents.

Représentations économiques et sciences du même nom utilisent des raisonnements différents. Les premières se servent de raisonnements ayant pour base la similitude, voire l'analogie

ou la métaphore, alors que la démarche scientifique visera le raisonnement hypothético-déductif et un système de relations causales entre les notions. Ce qui est d'un côté analyse financière avec ses comptes et ses ratios sera de l'autre un discours métaphorique sur la santé des entreprises, sur les circuits monétaires qui irriguent le pays. Leur manière de classer est aussi différente, l'économiste va définir ses classifications par leurs frontières (avoir tel revenu, tel nombre de salariés...). A l'inverse l'acteur social opérera des classements en définissant un centre de classe (un prototype) et ne s'embarrassera pas d'une caractérisation totalement floue d'un objet un peu éloigné du centre : les cadres ont pour prototype l'ingénieur, le contremaître en fait-il partie ? Peu importe (quand la flaqué devient-elle lac ?). Par toutes ces caractéristiques la forme des représentations tient de la logique naturelle² et non de la démonstration scientifique. Il convient donc de respecter cette radicale différence de forme liée à deux processus de constitution fondamentalement différents. Nous avons affaire à deux formes de connaissances qu'il faut analyser chacune pour elle-même.

3 / *Ces deux langages ne s'ignorent cependant pas.* — Ils se rencontrent ou se côtoient en différentes occasions : formation, information, publicité, débats économiques et politiques. Le langage économique, en tant que langage ayant une valeur opérationnelle ou symbolique, prend place dans l'ensemble des langages dont la société dispose. Là il devient, au même titre que d'autres, un moyen d'expliquer la réalité et de prévoir son évolution. On constate alors que, d'une part, la propagation du langage économique se fait au détriment des langages qui constituaient précédemment les chaînons principaux de la pensée dominante (politique, religieux...) et que, de l'autre, il est l'objet d'un processus de diffusion. En se diffusant, il subit un certain nombre de transformations liées aux contraintes de la vulgarisation : pour se faire entendre il perd de sa spécificité. Ce langage économique que l'on pourrait dire ordinaire ne dénote plus les mêmes référents : les mots ne désignent plus exactement la même chose, en particulier lorsque l'acception courante du terme diffère de la définition scientifique. Ne se trouvant plus

2. Cf. le chapitre de J.-B. Grize.

sous la forme d'un pur discours autonomisé, le raisonnement économique fera appel à des causes ou conséquences non économiques ou renforcera une argumentation sociale en lui donnant les attributs de l'autorité scientifique. Il ne perd donc pas de sa force argumentative même s'il devient un peu moins rigoureux.

L'emprise sociale du langage économique a crû fortement ces dernières décennies, au point qu'il est devenu un élément culturel faisant l'objet d'un vaste plan de formation, d'un solide marché de l'information écrite et audiovisuelle, et d'une attention particulière de la part des acteurs du débat politique et social. On peut le vérifier par plusieurs signes. L'initiation économique débute dès la classe de sixième, elle a sa place dans toutes les formations initiales et les stages de formation continue. Quant à l'information économique, elle se trouve au détour de maints articles, elle fait l'objet de rubriques spécialisées dans les quotidiens et a ses propres hebdomadaires. Aussi est-il possible d'affirmer que le discours des acteurs sociaux porte trace de l'importance de ce langage économique dans la vie courante.

UNE PROBLÉMATIQUE POUR L'ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS ÉCONOMIQUES

Les représentations sociales de l'économie peuvent être analysées de plusieurs manières. On peut en montrer les fondements psychanalytiques, les considérer comme une moderne mythologie, mettre en rapport représentations et conduites économiques. Pour notre part nous nous intéressons au caractère cognitif et collectif des représentations. Ce parti pris théorique est fortement déterminé par notre objet : l'économie. Ce domaine est objet de recherches scientifiques voulant avoir une efficace sociale. Les représentations économiques sont alors une forme sociale de connaissance : un savoir partagé et un champ de significations pour notre société.

1 / Dans notre démarche en termes de cadres sociaux de connaissance *les représentations sont des formes de connaissance à part entière*. Ceci nous conduit à faire une hypothèse sur le

fonctionnement cognitif des acteurs sociaux : nous distinguons trois procès cognitifs.

— Un procès de sélection des éléments organisateurs de la représentation. L'acteur social repère des éléments ayant les caractéristiques les plus pertinentes pour parler d'un objet économique donné ; il repère aussi des éléments périphériques ayant une certaine importance et il refoule toutes les connaissances non pertinentes. Ce procès est assez semblable au procès de prototypicalité (Rosch, 1978) à la différence que nous n'avons pas ici affaire à la sélection d'éléments typiques d'une classe mais organisateur d'un domaine ou d'un objet. L'ensemble de ces éléments forme le noyau organisateur défini par J.-C. Abric (1976).

— Un procès connotatif qui associe à un domaine toute une série d'attributs, d'évaluations, de pratiques. Le sujet d'une certaine façon « pèse ses mots ». Il juge et qualifie les éléments qu'il a sélectionnés, il leur attribue des propriétés. Il fait donc référence à tout un univers de connotation qui inscrivent les éléments sélectionnés dans une multiplicité de champs de significations (les valeurs, le politique, la technique...) et dans un ensemble de pratiques. Ce procès permet d'effectuer l'articulation entre éléments économiques et éléments sociaux. Il rend possible l'association des notions abstraites au quotidien (exemplification, illustration, observation critique...). Le sujet l'utilise pour définir une attitude relativement à l'objet de la représentation.

— Un procès de schématisation qui organise le contenu de la représentation en un réseau dont chaque élément ne tire sa signification que de l'ensemble des autres éléments auxquels il est relié. Ces relations sont d'abord des relations de similitude (ce qui va ensemble, ce qui a quelque chose à voir avec) avant d'être parfois des relations plus qualifiées (opposition, contextualisation, causalité...). Nous sommes ici dans le domaine de la construction d'une vraisemblance, d'une cohérence, d'un modèle opératoire et souvent efficace d'interprétation des pratiques, situations et informations économiques, mais en aucune façon dans un pseudo-modèle scientifique.

Nous avons jusqu'à présent raisonné comme si la représentation n'avait pas quitté la tête de nos sujets. Or les acteurs sociaux mettent en discours leurs représentations économiques.

Ceux-ci ne procèdent pas seulement des trois procès cognitifs ci-dessus, ils sont aussi le résultat d'un procès argumentatif : le sujet traduit ses représentations en argumentations destinées à convaincre son auditoire. Il ordonne, hiérarchise le réseau qui organise sa représentation et définit les questions, les thèses, les arguments (cf. la notion d'étayage de D. Apotheloz, D. Miéville 1987). Ce dernier procès est aussi cognitif mais situé sur un registre différent des précédents car il fait intervenir le langage et la production discursive.

2 / *Formes sociales de connaissance les représentations de l'économie dépendent de deux processus sociaux :*

— *Les représentations rendent compte de l'expérience pratique des acteurs sociaux et sont donc dépendantes de leur place sociale et de leur rapport au réel. Celui-ci est à la fois réel et imaginaire car la réalité n'est pas totale transparence, car la pratique sociale n'est pas scientifique. Les représentations sont donc, en première approximation, une production idéologique associée à la pratique :*

une activité de connaissance / méconnaissance³.

— *Les représentations rendent compte aussi du travail que la société effectue sur les significations. Ce travail est constitué, d'une part, d'un débat idéologique embrayé sur les conflits sociaux et, d'autre part, d'une gestion de formes de pensée, d'interprétations, remontant à des époques antérieures, étagées dans le long terme de l'histoire et actualisées par la culture et la mémoire collective de chaque groupe social (nous parlons à ce propos de « matrices culturelles d'interprétation »⁴).*

Nous posons donc l'existence d'une production sociale des représentations par quatre lieux relativement autonomes : la place socio-économique des acteurs, leur pratique, l'instance idéologique comme organisation des significations par les rapports sociaux, et la mémoire collective propre à chaque groupe ou classe sociale. De ces quatre lieux la société génère un « discours circulant »⁵. Les acteurs sociaux, eux, vont bricoler les éléments de ce discours.

3. Comme l'a précisé L. Althusser, 1970.

4. Cf. J.-B. Grize *et al.*, 1987, et P. Vergès *et al.*, 1985.

5. Comme l'a mis en évidence D. Vidal, 1970, p. 45.

— La place socio-économique des acteurs est la variable par excellence de toute analyse de représentations. Il convient cependant de relativiser la classique catégorie socioprofessionnelle ou le bagage scolaire et culturel. Une réflexion sur la place du langage économique dans la société montre que sa pénétration dans le discours des acteurs sociaux est liée, d'une part, inversement à la distance aux décisions économiques les concernant (la pénétration est maximale dans le cas d'un travailleur à son compte et minimale dans le cas d'un fonctionnaire), d'autre part, favorisée par l'usage professionnel du langage économique (ceux qui gèrent ou font des calculs économiques utilisent plus couramment le langage économique que les travailleurs sociaux).

— La pratique des acteurs n'est pas seulement un espace de référence (le vécu) mais aussi le lieu d'une mise en œuvre des représentations. L'articulation représentation-conduite est heuristique, les récits de pratique que l'on peut trouver dans des entretiens sont la trace de ce processus interactif.

— Nous faisons l'hypothèse de l'autonomie relative du fonctionnement de l'instance idéologique. Si celle-ci effectue la traduction, dans le discours circulant, des conflits sociaux, elle n'est cependant pas le simple reflet de ces conflits. En effet, elle travaille sur une matérialité différente (le sens, les signes et symboles) et a, par là même, son propre mode de fonctionnement.

— La définition de matrices de pensée dont les conditions de production socio-historiques, donc des conflits sociaux sous-jacents, ont été effacées par le temps, nous est apparue importante. Ces matrices ne font plus l'objet, présentement, d'un débat social, on ne peut donc les considérer comme immédiatement idéologiques. Mais elles n'en ont pas moins conservé une capacité interprétative : elles sont ancrées dans la mémoire collective des groupes sociaux ; elles actualisent au présent la profondeur historique de notre société. Aussi les avons-nous qualifiées de matrices culturelles d'interprétation ; par culturel nous n'entendons pas un consensus général mais l'existence de représentations qui ne sont pas réductibles au conflit politique tout en étant de l'ordre de la société, de son organisation en classes.

Les lieux de détermination étant multiples il convient de dépasser l'idée que les acteurs sociaux sont assujettis aux doctrines politiques, appareils aux mains du pouvoir, pour affirmer le paradoxe d'une fonction de connaissance que l'acteur met en

œuvre dans sa pratique. On peut alors nous objecter que cette connaissance est souvent méconnaissance au regard de la connaissance scientifique mais nous avons montré que la représentation ne pouvait être jugée à l'aune de la science car elle est de nature bien différente.

UNE MÉTHODOLOGIE ASSOCIÉE A NOS HYPOTHÈSES

Tout questionnaire ne permet pas de recueillir des représentations sociales. Ainsi en est-il du sondage d'opinion, aussi répandu soit-il, il n'est qu'un sommaire repérage dans le paysage des idéologies, or nous avons refusé une telle conception de l'idéologie (sorte de cartographie des idées). La forme de ses questions semble susciter l'attitude (« êtes-vous d'accord... ») mais sans qu'il y ait eu sélection d'éléments organisateurs ni mise en relation par le sujet ; on ne peut donc parler de connotations. A l'autre extrême, la question qui consiste à demander la définition d'une notion économique n'est qu'une sorte de question de cours, une simple mesure d'acquisition des connaissances, or nous avons refusé de poser les représentations comme écart à la norme d'un savoir.

Il est donc nécessaire de construire des questionnaires appropriés à nos hypothèses sur les représentations. Dans un premier temps nous recherchons la trace des trois procès cognitifs, sans oublier que les déterminations sociales ne sont pas absentes de ces procès. Nous construisons alors des questionnaires dérivés des méthodes de la psychologie expérimentale. Dans un second temps nous observons la représentation en acte dans un discours. Nous procédons alors par entretien ou par la demande de résolution d'une question paradoxale.

1 / *Il faut toute une batterie de questions pour identifier les différents procès cognitifs à l'œuvre dans un domaine économique donné.* — Nous avons présenté par ailleurs (P. Vergès, 1984) une analyse critique des questions d'une telle batterie car il est nécessaire de valider la pertinence du dispositif de recueil de l'information. Ici nous n'en présentons que la trame.

— Le procès de sélection peut être approché de la manière la plus neutre, mais aussi la plus difficile à interpréter par une

question d'évocation : « A quoi vous fait penser le mot "inflation", voulez-vous m'indiquer les 4 à 10 mots qui vous viennent à l'esprit ? » On recueille une liste de mots ou expressions. L'analyse de cette liste se fait par analyse des fréquences et des rangs. On obtient donc une information sur le noyau organisateur. Avec des hypothèses sur un classement possible de ces termes on peut faire une analyse de contenu classique. Mais cette démarche empirique repose sur la construction de catégories. Alors pourquoi ne pas pousser cette logique classificatoire à son terme et construire une liste d'items ou de phrases en partant de catégories *a priori* (catégories prises dans les hypothèses cognitives ou sociales). Le sujet en choisit un sous-ensemble. La fréquence de choix de chaque item doit être interprétée en fonction des principes de construction de la liste : quel score fait chaque catégorie, quel croisement entre ces catégories est pertinent ?

— Le procès connotatif est plus difficile à cerner car plus diffus. On peut exploiter dans la question d'évocation les termes qualifiés par un adjectif. On peut aussi fabriquer des questions demandant aux sujets de sélectionner dans une liste les propriétés ou les qualités qu'il attribue à différentes entités économiques (le supermarché, le petit commerce, l'épicerie fine par exemple). Enfin il est possible de tirer parti de tous les indices d'attitude que l'on trouve dans le discours des sujets en réponse à des questions ouvertes.

— Le procès de schématisation peut être atteint par deux types de questions. Dans la première on demande au sujet de tracer des relations entre une douzaine de termes proposés, sans qu'il soit fait mention de la nature de la relation (causale, identité, similitude, nécessité...) ; on peut leur demander ensuite de justifier par un texte ces relations. Dans la seconde on fait établir des groupements de mots allant ensemble. Le traitement de ces groupements par l'analyse de similitude⁶ donne un graphe, c'est-à-dire une organisation relationnelle des mots de la liste initiale. On y repère des zones denses du domaine économique et les relations plus ou moins fortes entre ces zones. Si on a pris la précaution de demander aux sujets de donner un titre à chaque

6. Cf. *Informatique et sciences humaines*, n° 67, déc. 1985, numéro spécial sur l'analyse de similitude ; ainsi que A. Degenne et P. Vergès, 1973.

groupement on peut repérer sur le graphe la zone couverte par chacun de ces titres. On a de cette manière la définition en extension ou en abstraction du processus organisateur de leurs représentations.

2 / *Les discours obtenus par entretien expriment une mise en œuvre des représentations sociales dans une situation d'interlocution donnée.* — Si par les questionnaires nous obtenons une description un peu statique de leur structure, avec des entretiens nous devons être en mesure, d'une part, de retrouver cette structure, d'autre part, de montrer comment elle se traduit dans des argumentations. Pour cela nous avons mis au point une analyse de discours qui tient compte de ces deux points : cognitif et argumentatif. Elle utilise très largement les résultats de la logique naturelle. En effet celle-ci permet l'identification et la description de trois procès argumentatifs (M.-J. Borel *et al.*, 1983) correspondant point par point à nos trois procès cognitifs. Ce sont les procès d'ancrage, de construction de classe-objets, de schématisation. Nous leur avons même emprunté volontairement cette dernière appellation pour marquer la congruence entre leur approche et la nôtre (cf. J.-B. Grize *et al.*, 1987). Entre la logique naturelle et nos hypothèses cognitives nous établissons une correspondance structurelle sans pour autant nier leur caractère propre.

Cette analyse de discours ne débouche pas sur une étude se limitant à la seule forme argumentative des entretiens car, pour nous, *l'analyse de la forme du discours des acteurs sociaux par la logique naturelle peut et doit être associée à l'analyse des déterminations du contenu de la représentation.* Nous ne voulons pas nous limiter au seul contenu des représentations car elles sont des formes de connaissance. Nous ne pouvons inversement nous focaliser uniquement sur leur forme, leur complexité car elles sont contingentes à un thème donné. Par exemple concevoir l'économie autour de la seule sphère domestique permet d'enchaîner revenu-consommation-épargne, mais ne dit rien sur l'évolution du pouvoir d'achat car celui-ci dépend d'un raisonnement sur la fixation des prix. Ce rapprochement forme-contenu engendre une explication où le contenu est inscrit dans un raisonnement qui l'éclaire. Nous cherchons à dépasser la simple quantification des catégories d'une grille de contenu

grâce aux indices de forme et inversement dépasser la mise en évidence des formes en les différenciant aussi par leur contenu.

REPRÉSENTATIONS ÉCONOMIQUES : PREMIERS RÉSULTATS

1 / *Les acteurs sociaux ne sont pas des analphabètes de l'économie.* Ils ont quotidiennement des pratiques économiques, ils entendent un langage économique commun. Leur acculturation varie selon leur place dans le système de production-consommation. Les résultats que nous avons obtenus à partir d'entretiens ou questionnaires montrent une maîtrise certaine du langage économique. Dès l'âge de onze ans (en sixième) les jeunes enfants savent décrire et organiser⁷ d'une part l'univers de la consommation, d'autre part la petite entreprise individuelle (artisans, paysans, commerçants). A la question : « A quoi pensez-vous quand vous entendez le mot ARGENT ? », ils répondent avec un vocabulaire très économique : 46 % des mots cités (en début de sixième) peuvent être considérés comme des mots économiques. Parmi ces mots les trois quarts relèvent des domaines de la

Affectation d'un revenu à un agent
(en % du total des élèves questionnés)

	Banque	Entreprise	Propriétaire	Commerçant	État	Municipalité	Famille
Intérêt	67	5	8	3	12	7	7
Production	1	52	20	24	5	7	3
Bénéfice	14	17	22	21	15	18	5
Vente	1	13	11	84	2	2	2
rva	6	10	13	27	21	9	10
Impôt revenu	15	7	9	4	34	17	18
Impôts locaux	9	4	11	3	26	28	25
Allocation familiale	2	1	1	1	3	5	90
Salaire	8	19	15	6	7	7	54

7. Dans une étude internationale nous avons constaté une précocité encore plus nette chez les jeunes Britanniques (cf. Albertini, 1985).

monnaie, de la consommation et du patrimoine alors que le revenu, la production, les banques, les impôts n'apparaissent que très faiblement. Il y a donc perception de la face visible, par eux, de l'économie domestique. Celle-ci s'accompagne d'un début de connaissance des flux entre agents économiques. On le vérifie en leur demandant d'appareiller une liste de revenus et une liste d'agents : on obtient le tableau précédent.

Sur ce tableau on retrouve la famille et la consommation (allocation familiale - famille 90 %, vente-commerçant 84 %), la banque et l'entreprise sont assez bien identifiées (banque-intérêt 67 %, entreprise-production 52 %) mais le flou est patent pour les trois autres agents (propriétaire d'entreprise, Etat, municipalité). En représentant par un schéma les liaisons données par plus de 15 %, on s'aperçoit que les élèves ont répondu en termes de flux plus que de revenu ; aussi voit-on apparaître une sorte de circuit économique national dont la banque est exclue.

Les adultes savent bien décrire les phénomènes économiques, leurs discours sur le marché, l'inflation, la crise économique, le progrès technique est rarement sans intérêt. Si on essaie d'éprouver leur raisonnement en leur demandant de résoudre un paradoxe économique, leur argumentation est le plus souvent consistante. Par exemple nous avons interrogé une population de cadres moyens : « Les statistiques de l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développement Economique) disent que les nations les plus riches sont celles qui ont le plus grand nombre de chômeurs. Comment justifier un tel point de vue ? » Seulement 20 % des réponses sont brèves (une à deux phrases), du type « Les pays riches connaissent tous des périodes de stagnation économique » ; ou encore « Les pays riches sont à la pointe de la technicité, la machine remplace parfois les travailleurs. » A l'opposé 60 % des réponses sont très développées. En outre une forte minorité (20 %) va jusqu'à réfuter cette affirmation.

2 / *Les représentations économiques sont à la fois raisonnement et contenu.* — Nos recherches ont mis en évidence plusieurs rapports entre le contenu d'un objet économique et la forme des raisonnements dans lesquels il peut être inséré.

— *Les notions économiques peuvent être utilisées par les acteurs sociaux à des niveaux de complexité différents.* On cons-

tate intuitivement que, dans les discours, la complexité du contenu de la représentation économique s'accompagne d'une complexité semblable des raisonnements et argumentations. La complexité que nous recherchons est relativement difficile à définir car elle ne peut être seulement quantitative, elle doit être aussi qualitative.

En premier, elle réside dans la possibilité de mise en relation des objets économiques. Nous distinguons la description d'une situation particulière et les démarches d'extension-généralisation (le Je devient Nous, On, Les travailleurs...) et d'abstraction (le sujet de la phrase devient une entité, une notion). Nous avons ainsi montré que les raisonnements économiques fonctionnalistes s'accompagnent d'un discours notionnel. L'achat à crédit produit à l'inverse d'un discours du type Moi-Les autres. Nous avons aussi distingué des degrés dans l'abstraction (inspirés des théories piagétienne). Le travail, par exemple, peut ne pas être dissocié de ses propriétés physiques (la force, la fatigue, la peine...) ; il peut être opérationnalisé (moyen d'obtenir un revenu) ; enfin il peut devenir une abstraction (valeur travail). A chacun de ces niveaux correspond un raisonnement économique possible et d'autres interdits. Au premier degré, le travail est l'objet de satisfaction-insatisfaction et le salaire qu'il procure se justifie par ses propriétés (responsabilité, pénibilité, qualification...). Il est alors symbolisable par des expressions comme « gagne-pain », « mère courage ». Au second degré, il est une contrepartie négociable sur un marché dont les paramètres ne sont pas uniquement ceux de l'offre mais aussi de la demande. Il est alors possible de parler de chômage, d'équilibre, des différences de salaires entre secteurs, entre pays. Enfin lorsque le travail n'est plus qu'une valeur économique, il est possible de décomposer cette valeur en salaire, amortissement du capital, plus-value. Nous ne cherchons pas à établir une hiérarchie de ces degrés, mais nous les identifions afin de comprendre l'existence ou la non-existence de certaines argumentations.

En second lieu on constate une différence de complexité de raisonnement selon le contenu, ou plus exactement selon le lieu de détermination. Nous avons pu observer, à l'occasion d'une étude sur l'impact économique des nouvelles technologies (J.-B. Grize *et al.*, 1987), que le réseau des thèmes du discours

variait fortement en fonction du contenu. Les récits de pratiques et les matrices culturelles d'interprétation ne conduisent pas à un réseau de thèmes très complexe. Les argumentations peuvent être très nourries mais la trame de fond est simple, du type : « Les nouvelles techniques remplacent les travailleurs donc cela crée des problèmes. » Par contre l'idéologie, parce qu'elle a une palette thématique plus large, raisonne sur une trame plus complexe. L'entreprise par exemple n'est plus seulement un espace technique mais aussi un lieu de production et une direction patronale. Si le discours fait appel à plusieurs lieux de détermination on constate que l'idéologie associée aux récits de pratique donne une trame moins complexe que précédemment : une simple implication du pouvoir patronal sur le collectif ouvrier par exemple. Par contre lorsque l'idéologie est associée aux matrices on trouve une très grande variété d'expressions. En effet ces deux lieux fonctionnent avec des significations. Ils sont en concurrence ou en conjonction d'interprétation. On a alors une combinatoire assez complexe : l'une étaye ou s'oppose à l'autre et *vice versa* ; avec le « mais » la mémoire sociale d'un groupe s'oppose à l'idéologie dominante, avec l'étayage l'idéologie se justifie par la profondeur historique ou cherche à s'ériger en matrice intemporelle. Elles peuvent enfin s'associer (« et aussi ») pour se renforcer mutuellement.

L'étude de la complexité de la représentation économique recouvre à la fois tout un repérage des formes et la prise en compte des déterminations du contenu, aussi n'est-il pas possible d'identifier complexité et compétence culturelle. Les sources et les formes de la complexité sont fort diverses et non réductibles à la seule dimension cognitive, à la seule compétence scolaire ou linguistique.

— *Les représentations économiques dépendent de la structuration sociale de ses thèmes.* Les différents groupes sociaux n'articulent pas de la même manière éléments économiques et éléments non économiques. Insérés dans des pratiques sociales différentes, dans des univers de significations différents, les acteurs sociaux vont établir des articulations économique / non économique bien spécifiques⁸.

8. Nous nous servons ici d'une enquête sur le thème de l'argent : J.-M. Albertini et D.-C. Lambert, 1974.

— Un groupe de cadres diplômés de l'industrie va privilégier une description économique fonctionnaliste, une sorte de « machinerie » économique qui doit coûter ce qu'elle coûte, à laquelle on doit se soumettre. À côté d'une forte autonomisation économique (utilisant la causalité circulaire) se développent des raisonnements normatifs. La politique n'existe pas, mais la nécessité de se soumettre aux lois du circuit économique ou, inversement, l'injustice morale qu'elles engendrent, est le ressort d'une articulation aux champs des valeurs (une moralisation de la vie économique).

— Un groupe de militants ouvriers va gommer totalement cette morale sociale pour poser une articulation entre l'économie et le politique. Son discours se caractérise par une traduction constante entre ces deux champs de signification, traduction pouvant se situer au niveau même de la phrase : « L'argent a été créé pour faciliter les échanges, mais des gens utilisent beaucoup plus d'argent que d'autres pour faire travailler les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent. » Ces militants décrivent le système des rapports sociaux, aussi la généralisation qu'ils peuvent faire de leur pratique économique trouve sa traduction politique dans l'action collective. L'analyse des mécanismes économiques est alors souvent relayée par leurs correspondants sociaux ou politiques. La prise en compte de la situation économique n'est pas vraiment conceptuelle mais dénote une extension certaine où la pratique politique se veut dominante.

— Un groupe de travailleurs sociaux n'isole pratiquement pas le domaine économique. Celui-ci est imbriqué de façon diffuse dans une représentation où les éléments sociaux et les significations morales sont polarisateurs : l'argent est un mal (nécessaire) ; la société de consommation pèse de tout son poids sur certaines catégories sociales ; ce qui compte ce n'est pas tant gagner de l'argent que d'avoir des satisfactions personnelles. Dans un tel discours la notionnalisation est rarement économique.

En deçà d'une différence certaine liée au point de vue de chaque groupe social, la nature de la représentation dépend aussi de son objet. Les grandes notions économiques forment facilement système pour les acteurs sociaux. De même le fonctionnement économique d'ensemble est assez bien organisé. Il n'en

est pas de même pour des thèmes plus sujets à interprétations diverses tel l'impact économique des nouvelles technologies. Ce thème est apparu très récemment dans le champ politique ; il est l'objet d'un discours syndical et patronal contradictoire ; l'introduction des nouvelles technologies dans les entreprises a des conséquences profondes mais encore mal cernées. Aussi le discours des sujets enquêtés est-il émaillé d'appréciations. L'expérience pratique des sujets est enchâssée dans des convictions qui ouvrent ou clôturent leur argumentation. La nature de la représentation est, ici, plus attitude que schématisation fortement organisée. Nous confirmons cela en constatant un flou dans la représentation des nouvelles technologies. Par exemple le thème de la formation ne lui est pas spontanément associé, et pourtant il apparaît central lorsqu'on le propose aux sujets.

3 / *Les représentations économiques sont efficaces*, elles guident un ensemble de comportements. Leur efficacité n'est pas seulement personnelle elle est aussi sociale. Des sociologues et des économistes ont mis en évidence l'enjeu social que constitue, pour un groupe socioprofessionnel, la construction d'une identité (cf. L. Boltanski, 1982). En réfléchissant sur l'économie du codage social (Thévenot, 1983), ils relèvent une stratégie sociale « d'investissement des formes » qui peut aller jusqu'à l'institutionnalisation d'une identité (la retraite des cadres, l'Ordre des médecins). Cette stratégie s'élabore essentiellement sur des représentations.

Les représentations économiques n'évoluent que très lentement. On constate chez les adultes une stabilité des représentations les plus définies socialement. Ainsi une formation d'adultes de quelques jours, voire de quelques semaines, ne peut viser que la complexification. Elle ne touchera pas aux relations les plus significatives : celles entre les éléments organisateurs de la représentation. Par exemple, fonder la valeur de la monnaie sur le stock d'or de la Banque de France, est une idée si répandue et si fortement ancrée qu'elle n'est pas remise en cause par des cadres supérieurs après une semaine de formation pourtant uniquement centrée sur la création monétaire.

Face à cette stabilité il faut envisager une formation tenant compte des représentations initiales du public. Pour cela il convient de construire des modules d'enseignement

(cf. P.-M. Perret *et al.*, 1976) qui permettent l'expression des représentations et l'adaptation de la démarche du formateur en fonction de la nature de cette expression.

LA CARACTÉRISATION DES REPRÉSENTATIONS ÉCONOMIQUES

Ces premiers résultats reposent sur tout un ensemble de caractérisations des réponses des sujets enquêtés. Cet ensemble est peut-être apparu très éclaté, lié à la contingence des données. Il n'en est rien car il forme un véritable système dépendant de nos hypothèses sur les représentations économiques.

— En tant que représentation d'un domaine découpé par une pratique scientifique, les représentations économiques sont traversées par le couple autonomisation/articulation. Dans le cas de l'autonomisation, les représentations économiques ne font appel qu'au seul champ de signification économique. Dans le cas de l'articulation (le plus fréquent), un ou plusieurs autres champs de significations non économiques lui sont associés au sein de la représentation, en particulier le politique et les valeurs. Le politique, car l'analyse économique est un élément de décision, car la politique se veut recteur de l'économie (les politiques économiques). Les valeurs car elles permettent à l'acteur social de s'explicitier à lui-même le sens qu'il donne à telle ou telle pratique économique. Ces champs apparaissent souvent comme des domaines d'explication conjoints, concurrents, voire opposés aux lois économiques. On peut aussi définir d'autres champs de signification (social, technique...) en fonction du domaine étudié.

— En tant que connaissances pratiques les représentations économiques s'inscrivent dans une démarche d'extension-abstraction. Les acteurs dépassent leur situation particulière soit en généralisant soit en conceptualisant. Dans le premier cas on peut repérer des degrés d'extension de leur pratique quotidienne. Dans le dernier cas on peut repérer des degrés d'abstraction dans la définition des notions.

— En tant que produit d'un fonctionnement cognitif, les représentations économiques sont l'objet d'un triple processus : sélection, connotation, schématisation traduit discursivement en ancrage, classe-objet, étayage-schématisme.

— En tant que représentations sociales, elles sont structurées comme : une suite énumérative de thèmes ou d'informations, une attitude, une organisation (relationnelle et hiérarchisée) comme l'a écrit S. Moscovici (1976).

— En tant que productions sociales, les représentations économiques trouvent leur contenu en différents lieux de déterminations : la pratique, l'idéologie, la mémoire culturelle des groupes sociaux.

Cet ensemble de caractérisations est, ici, présenté analytiquement. Il se traduit en un système d'indexation des questions et discours pour définir les rapports forme-contenu. Une recherche de type documentaire sur le corpus d'enquête donne une série de sous-ensembles de réponses ayant le même rapport fond-forme (A. Lacout *et al.*, 1974). L'interprétation passe alors par leur analyse interne et comparative.

Il conviendrait, pour conclure, de poser le rapport entre pratiques et représentations. Mais sa formalisation butte sur leur autonomie relative et sur leur mode de fonctionnement très différent. Un modèle de vie et un mode de vie sont, par exemple, des réalités très différentes : le premier se crée dans les magazines, dans les discours ; le second gère des ressources et des contraintes (revenu, temps et type de travail). D'un côté il s'agit d'orientations, de l'autre de gestion et d'expression au travers de pratiques et signes différenciateurs. Ces deux registres se correspondent de structure à structure, encore faut-il pouvoir en décrire les morphismes. Il n'est pas possible, dans ce domaine, de se contenter simplement de repérer comment un changement de pratique entraîne une évolution des représentations. On sait que le social crée du cognitif, mais comment en retour le cognitif crée du social ? Il y a là tout un champ de recherche encore en friche.

RÉFÉRENCES

- Abric J.-C. (1976), *Jeux, conflits et représentations sociales*, Thèse de doctorat d'Etat, Université de Provence.
- Albertini J.-M. (1985), *Les jeunes, l'économie et la consommation*, Bruxelles, Ed. Labor, coll. « Education 2000 ».
- Albertini J.-M., Lambert D.-C. (1974), *L'initiation économique des adultes*, Paris, Ed. du CNRS, coll. des ATP, « Sc. Hum. », 4.

- Althusser L. (1970), Idéologie et appareils idéologiques d'Etat, *La Pensée*, n° 151, juin 1970, p. 3.
- Apoheloz D., Miéville D. (1987), Cohérence et discours argumenté in M. Charolles (ed.), *The Resolution of discourse*, Hambourg, Buske Verlag.
- Boltanski L. (1982), *Les cadres, la formation d'un groupe social*, Paris, Ed. de Minuit.
- Borel, M. J., Grize J.-B., Miéville D. (1983), *Essai de logique naturelle*, Berne-Francfort/New York, P. Lang.
- Bourdieu P. (1977), Question de politique, *Actes de la Recherche*, n° 16, sept. 1977, p. 55-89.
- Cahn J. G. (1975), *La science économique malade des sondages*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris IX-Dauphine.
- Degenne A., Vergès P. (1973), Introduction à l'analyse de similitude, *Revue française de Sociologie*, XIV, p. 471-512.
- Grize J.-B. (ed.), (1984) *Sémiologie du raisonnement*, Berne-Francfort am Main/New York, P. Lang.
- Lacout A., Vergès P., Vergès P. (1974), Un essai d'analyse de discours, *Connexions*, n° 12, Paris, ARIP, p. 35-53.
- Perret P.-M., Vergès P., Benguigui N., Lacout A. (1977), *Mise au point, réalisation et contrôle d'un programme d'initiation économique en milieu adulte*, Paris, Ed. du CNRS, coll. des ATP, « Sc. Hum. », 11.
- Rosch E., Lloyd B. (1978), *Cognition and categorization*, Lawrence Erlbaum, Hillsdale, NJ.
- Thévenot L. (1983), L'économie du codage social, *Critiques de l'économie politique*, n° 23-24, avril 1983, p. 188-222.
- Vergès P. (1984), Une possible méthodologie pour l'approche des représentations économiques, *Communication-Information*, vol. VI, n° 2/3, p. 375-396.
- Vergès P., Apkarian-Lacout A., Vergès P. (1985), Le point de vue des idéologies, *Travaux du Centre de recherche sémiologique*, n° 49, Université de Neuchâtel, p. 110-130.
- Vidal D. (1970), Notes sur l'idéologie, *L'Homme et la Société*, n° 17, juillet 1970, p. 35-54.

L'exposition scientifique : une manière de représenter la science

Bernard Schiele
Louise Boucher

REPRÉSENTATION ET VULGARISATION

Les représentations président à toutes les activités humaines. Il s'ensuit que les activités humaines sont médiées par ces constructions symboliques. Elles sont élaborées, à la fois collectivement et individuellement, par les acteurs sociaux. Ils nomment, appréhendent et transforment leur environnement, en partie, grâce à ce cadre d'accueil. Véritable modalité de connaissance, il leur permet d'attribuer un sens aux êtres et aux choses. De manière plus spécifique, le concept de représentation désigne l'organisation personnelle du savoir d'un individu tendant à l'élaboration d'un système explicatif et opératoire mettant en jeu des catégories et des relations particulières pour structurer son expérience personnelle (Ackerman et Rialan, 1963). Les représentations et les actions se pensent dialectiquement dans et par les relations, directes ou indirectes, que les acteurs sociaux nouent entre eux et avec leur environnement. Aussi, dans une société donnée, les représentations circulent-elles et se transforment-elles principalement par les rapports de communication développés entre les acteurs sociaux.

Les médias relaient les rapports sociaux directs. Par les messages qu'ils diffusent, ils véhiculent les représentations selon des modalités spécifiques (Baudrillard, 1972). La vulgarisation scientifique se situant à l'articulation du champ mass-médiatique et du champ scientifique soulève la double

question du rapport de communication et de connaissance qu'elle instaure (Schiele et Jacobi, 1988).

De manière générale la vulgarisation scientifique consiste « à diffuser auprès du plus large public nanti d'un minimum de culture les résultats de la recherche scientifique et technique et plus généralement, l'ensemble des productions de la pensée scientifique en composant des messages facilement assimilables » (Schiele, 1983). Avec cette stratégie de communication, les vulgarisateurs entendent élever le seuil d'information du public, voire même contribuer à l'acquisition de nouvelles habiletés. Promoteurs de la culture scientifique, ils se perçoivent comme les artisans de sa diffusion. Intermédiaires naturels entre les scientifiques et le grand public, ils entendent rétablir un lien nécessaire qu'ils jugent rompu. Ils déplorent une recherche détachée de tout souci d'applications concrètes comme le recours aux résultats de ces travaux, pour résoudre les difficultés pratiques, sans pouvoir les évaluer à leur juste mesure. Ils se voient donc comme des relais obligés, investis du double devoir de veiller aux choix des utilisateurs et aux orientations de la recherche, pour qu'enfin connaissances et applications convergent.

Sous ce rapport, la position déterminante qu'occupent les sciences et les technologies dans l'économie de la vie sociale et le rôle encore plus grand qu'elles sont appelées à jouer dans l'avenir provoquent, dans l'ensemble de la collectivité, un cortège de préoccupations nouvelles liées aux retombées économiques, politiques et surtout sociales que ces changements imposent aux conditions d'existence. L'intérêt du grand public pour la science et la technologie se manifeste notamment par une consommation accrue de produits culturels liés aux savoirs scientifiques et techniques que l'on regroupe généralement sous le vocable de « vulgarisation scientifique ». Cette demande diffuse favorise, en contrepartie, une croissance de l'offre. La prolifération des revues et magazines dédiés à la présentation des résultats du travail scientifique et technique et à l'examen de ses retombées témoigne de l'extension des pratiques de vulgarisation et de la diversification des stratégies de communication.

On pourrait penser que cette ramification de la science dans tout le champ social contribue de manière effective à la

pénétration du mode de connaissance propre à la pensée scientifique ; qu'un réel travail de transformation culturelle est en cours. Or, et les chercheurs sont unanimes : la vulgarisation ne réussit pas à réaliser un « partage du savoir » (Roqueplo, 1974). Elle publicise les événements scientifiques mais sans réduire l'inégalité sociale du savoir. Si la science est rendue omniprésente par les médias, l'appropriation du savoir scientifique reste liée à la position différentielle des acteurs dans le champ social (Jurdant, 1975 ; Boltanski et Maldidier, 1977). Ce sont les mieux nantis qui en bénéficient le plus. Le travail de la vulgarisation est donc essentiellement idéologique : il perpétue le scientisme dans la forme qu'il prend au XX^e siècle (Jurdant, 1973) ; il est aussi « représentationnel » : le rôle de « vitrine des sciences », de constante mise à distance des producteurs et des consommateurs de savoir interdit l'accès direct à une pratique effective (Lévy-Leblond, 1984) ; il se condamne à une perpétuelle réorganisation des représentations (Roqueplo, 1974).

Ce travail du message de vulgarisation s'appuie sur la forme mass-médiatique. Tenter d'en saisir la complexité c'est, premièrement, spécifier le rapport différentiel qu'il entretient avec d'autres messages concurrents poursuivant des objectifs identiques mais véhiculés par d'autres médias : radio, télévision, presse, etc. (conférence ou interview radiophonique, documentaire filmé ou télévisé, exposition scientifique, musée scientifique ou technique, boutique de science, Science Centre, etc.) ; et deuxièmement, décrire simultanément sa double réalité communicationnelle et représentationnelle. La première se manifeste par les relations nouées entre les propriétés du message et le récepteur, c'est-à-dire par les liens développés dans et par les processus d'interaction ; la seconde par la reconstruction de la « réalité scientifique » à laquelle ces relations contribuent, c'est-à-dire par l'ancrage de ces nouvelles significations dans l'environnement quotidien et par la transformation du rapport au réel qui en résulte.

Dans le cadre restreint de cette contribution, nous nous limiterons à l'analyse des stratégies communicationnelles déployées par l'exposition. Pour aborder les relations complexes entre les modalités du « vulgariser » et du « représenter », donc pour appréhender comment un savoir (ou des savoirs) est

(sont) socialisé(s) dans et par le processus même de sa diffusion dans le champ social, il nous semble préférable de nous en tenir à un exemple précis plutôt qu'offrir des considérations si générales qu'elles seraient dépourvues de toute portée opératoire.

L'EXPOSITION DU SYSTÈME SOLAIRE : UNE ANALOGIE EN ESPACE

En proposant un exemple, l'analyse de la salle du « Système solaire » du Palais de la Découverte¹, notre préoccupation est double, à la fois théorique et pratique. Au-delà de la compréhension de l'exposition, nous entendons proposer l'esquisse d'une méthodologie qui se veut heuristique. Aussi nous abordons deux questions articulées l'une à l'autre : qu'est-ce qui se passe dans une exposition ? Et à quelles conditions peut-on répondre à cette question ? Nous n'abordons donc pas l'exposition en termes d'efficacité et de performance, mais en terme de signification : nous cherchons à saisir les modalités de son opérativité symbolique et celles conséquentes de son appropriation symbolique, c'est-à-dire le rapport de négociation et d'échange qu'elle rend possible entre l'ensemble des informations qu'elle offre au visiteur et le cadre d'accueil que constituent les représentations de celui-ci. Nous posons que la valeur opératoire de l'exposition découle de l'articulation des propriétés immanentes des messages qu'elle intègre (en définissant leur pertinence par référence exclusive au sens), à la relation de communication instaurée (dans le cadre des ensembles sociaux où elle se déroule).

Cette exposition inaugurée en 1984, refonte de la salle

1. La recherche dont nous présentons une synthèse partielle des résultats s'inscrit dans un programme plus vaste qui consiste pour l'essentiel en une analyse comparative des stratégies organisationnelles et communicationnelles à l'œuvre dans les musées scientifiques et techniques. Trois musées, le Palais de la Découverte à Paris, le Musée national des Sciences et de la Technologie d'Ottawa et le Museum of Sciences de Boston, sont étudiés sous le double rapport de la conception de la mise en exposition de la science, donc de la relation d'échange instaurée, et de l'inscription de cette mise en exposition dans un projet de diffusion des sciences, donc de partage du savoir. Une version en partie différente de la présente contribution a fait l'objet d'une diffusion préalable restreinte auprès de collègues et d'étudiants gradués, *TSF magazines* (5), 1987. Pour une présentation complète de l'appareil méthodologique voir B. Schiele et L. Boucher, 1987.

originale de 1937, fait partie de la section thématique de l'Astronomie du Palais de la Découverte. En entrant dans cette salle rectangulaire, au plafond haut, qui ressemble à un long corridor, on remarque tout d'abord l'imposante reconstitution du système solaire fixée au plafond, reproduisant fidèlement chacune des planètes en maquettes, dans leur ordre naturel d'éloignement par rapport au Soleil. Ce dernier, immense, est situé sur le petit mur à gauche : l'entrée de la salle du Soleil ; maintenue dans la pénombre, elle évoque un sanctuaire dédié au soleil.

L'ensemble de la salle du Système solaire se déploie en huit grands thèmes, de gauche à droite, en partant de la porte d'entrée : *Les caractéristiques générales des planètes* fait l'objet d'un tableau, de quelques manipulations sur les trajectoires, et, au centre de la pièce, un planétaire et un pupitre-console muni d'un écran et d'un clavier permettant au visiteur d'obtenir des informations sur le système solaire. Un second thème, *La formation du système solaire*, se compose d'un seul panneau qui propose deux hypothèses de la genèse de notre système planétaire. Ensuite, 23 présentations composées de panneaux, de globes et de maquettes en vitrines, forment le thème *Etude des planètes*. A mesure que l'on s'éloigne du Soleil, l'éclairage de la salle diminue. Presque au centre, dans un resserrement, le thème des *Satellites* : des panneaux et des maquettes en vitrine présentent tour à tour les principaux satellites des planètes. Une attention spéciale est réservée à la Lune, à laquelle on a consacré des panneaux, une manipulation sur ses phases, des petits comptoirs derrière lesquels on peut voir une véritable pierre lunaire et des fragments photographiés de sols lunaires, de même qu'une énorme maquette en forme de demi-lune, nous présentant sa face visible, telle qu'on peut l'observer de la Terre. Tout au fond de la salle, une zone sombre présente les autres corps célestes regroupés selon les thèmes suivants : *Comètes, Astéroïdes, Météorites et Autres systèmes solaires*. Différents supports les illustrent : schémas, photographies, maquettes et même des objets réels ; différents dispositifs les présentent : vitrine, panneaux ou manipulations. Enfin, l'exposition se complète d'un petit planétarium qui permet au visiteur d'observer le ciel quotidien et d'un amphithéâtre utilisé, à l'occasion, par les chargés d'exposé du Palais.

LES STRATÉGIES COMMUNICATIONNELLES : UN CERTAIN RAPPORT AU SAVOIR

Dans une analyse de ce type, l'angle d'approche privilégié est celui du média : son langage, sa structure, ses signifiants. La question posée est celle de la forme médiatique de l'exposition scientifique. Deuxièmement, l'attention porte sur les processus de présentation et de mise en relation des informations. Il s'agit d'interroger l'adéquation de l'exposition à ses objectifs : la question est celle de la forme discursive. Il s'agit de savoir quelles sont les propriétés qu'elle partage avec les autres médias, c'est-à-dire, quelle est la nature et quelles sont les formes des signifiés véhiculés. Tenter de dégager quelques structures propres à l'exposition scientifique implique que soient prises en compte et articulées les unes aux autres les formes textuelles et médiatiques. Les rapports des formes et des contenus de l'exposition annoncent déjà la complexité de ceux des aspects communicationnels et représentationnels. Par « stratégies communicationnelles » nous désignerons l'ensemble du dispositif de sélection et de mise en forme des informations présentées. Ces stratégies découlent de la mission de l'exposition et des contraintes propres aux médias. Par opposition, on parle de « stratégies d'appropriation » lorsqu'on aborde l'ensemble des interactions au terme desquelles le savoir préalable du visiteur et les informations présentées sont mis en rapport.

Quelques niveaux de communication

Dans son analyse du film didactique, Jacquinet (1977) distingue différentes structures qui organisent la mise en forme de l'intention didactique. Elles fonctionnent à différents niveaux : le premier est la relation entretenue par le message au monde représenté, le second indique la position du destinataire du message dans l'énoncé, le troisième traite des rapports entre les messages linguistiques/sonores et le message visuel, enfin le quatrième codifie l'agencement des éléments

d'information d'un segment du message au niveau de la constitution de l'unité d'information pour ensuite considérer le regroupement des unités en séquences plus vastes. Une telle approche est pertinente pour l'étude de l'exposition parce qu'elle permet de différencier et d'articuler les niveaux de communication en jeu.

1 / *La diffraction du réel*. — Le rapport au monde représenté peut être triple : le monde mondain, ou le *monde de tout le monde*, renvoie aux formes de la perception courante, mais il n'est qu'un simulacre. Le deuxième référent, le *monde du spécialiste*, est une structuration du monde présenté qui ne joue pas exclusivement sur « l'impression de réalité » : « il se réfère à des données abstraites, construites par une analyse antérieure (...) et étrangères à la représentation en cours » (Jacquinot, 1977). Ce second référent opère une rupture structurale par le passage d'un monde référence à un autre. Enfin, il y a le *monde de la classe*, autre rupture, instauré par des artifices qui signalent au récepteur que le message lui est directement adressé : tout dispositif orientant le regard du visiteur, l'interpellant, c'est-à-dire l'engageant dans une série d'interactions ou d'opérations en vue d'un résultat. On peut aussi entrevoir un quatrième référent : dans la mesure où le Palais de la Découverte ne vise pas uniquement une population scolaire, mais l'ensemble des visiteurs potentiels, et dans la mesure aussi où, pour capter l'attention de ces visiteurs et la retenir, il doit recourir à des stratégies qui relèvent du mode de communication instauré par les mass médias, avec lesquels il se trouve en situation de concurrence directe puisque son auditoire n'est que la portion arrachée à l'ensemble du marché de la consommation culturelle, il est légitime de penser qu'un quatrième référent, le *monde mass-médiatique*, plus dissimulé, interpelle l'intention didactique. Ceci suffit à illustrer la prégnance et l'effet de ce référent mass-médiatique, et à indiquer aussi que le rapport didactique éprouvé par le visiteur résulte plus de son investissement que des conditions spécifiques qui régleraient une telle relation de communication : la mise en espace du discours de l'exposition remet structurellement au visiteur l'entière responsabilité de l'élaboration de son cheminement cognitif, ancré dans et par son déplacement physique, et ce,

en opposition avec le rapport didactique qui prend en charge ce cheminement. Présupposer que l'exposition scientifique, justement parce qu'elle se donne pour cadre et pour référence la science implique immédiatement une relation didactique, n'est possible qu'au prix d'une réduction de sa complexité.

La principale caractéristique du système textuel de cette exposition est la référence privilégiée au monde du spécialiste. Il faut souligner que le caractère même de la discipline favorise l'émergence de ce référent parce que le contenu astronomique ne s'offre pas à l'expérience immédiate, excluant d'emblée le monde de tout le monde et recourant ainsi d'office au monde du spécialiste. Même les représentations les plus familières sont trompeuses, celles où le réel semble s'offrir sans artifices à la perception spontanée, car elles dissimulent le recours indirect et nécessaire au monde du spécialiste. Ces formes apparemment naturelles ne sont en fait que des fragments parmi les plus diffusés du savoir. La contradiction de cette exposition, et probablement celle de toutes les expositions de ce type, découle du fait qu'aucune initiation, dans l'espace de l'exposition, n'est possible sans le recours à ce référent, lequel se réalise par l'emploi des formes les plus socialisées du savoir. Ces représentations sont les conditions mêmes de sa reconnaissance, posant ainsi le monde du spécialiste comme référence familière et comme identification d'un univers discursif distinct et distant. En fonction de ce référent dominant, l'instance didactique peut se manifester et opérer, par la même occasion, une rupture structurale qui renvoie au monde de la classe. C'est l'assimilation de la référence du monde de la classe à la référence du monde du spécialiste qui conduit abusivement à définir l'exposition scientifique comme la mise en forme d'un rapport didactique de communication, parce que l'une occulte l'autre. Si le monde de la classe introduit nécessairement au monde du spécialiste, l'inverse n'est pas vrai.

2 / *Le rapport de communication instauré*. — La position occupée par le destinataire du message dans l'énoncé se révèle dans les conditions de l'énonciation qui matérialisent l'adresse au destinataire par l'emploi de marques spécifiques comme les pronoms personnels, indiquant l'identité des protagonistes de la communication, et les temps verbaux qui éclairent

l'interaction communicative en acte. La matérialisation de ces marques dans l'énoncé prend l'une des formes régulatrices de la communication, ce que Benveniste (1966) a appelé les plans de l'énonciation, soit le discours et le récit. Chacun de ces plans est caractérisé par la récurrence de certaines formes verbales et de certaines formes grammaticales comme les pronoms personnels et certains adverbes. Ces deux plans expriment des attitudes de communication diamétralement opposées et modulent ainsi le rapport de communication instauré. L'attitude de communication est portée par la « tension » ou l'« absence de tension » dans la communication : soit, au plan du discours, la tension et l'engagement : « je te parle » où l'engagement explicite des interlocuteurs est intentionnellement voulu ; soit, au plan du récit, la détente et le détachement : « quelque chose se raconte » : cet engagement est stratégiquement effacé afin de laisser parler les événements eux-mêmes. Dans l'une, la communication est centrée sur le destinataire, dans l'autre, elle se centre sur le référent.

A la différence de l'exposé ou du film didactique, l'exposition le « Système solaire », pour reprendre à l'inverse les termes de Jakobson, ne « fonctionne » pas « constamment par référence à un interlocuteur absent mais visé comme présent » et, par conséquent, ne lui confère pas une fonction conative (Jakobson, 1963). Bien qu'elle recoure à quelques codes implicatifs, sa stratégie de communication reste centrée sur le référent.

La plupart des éléments de l'exposition matérialisent la troisième personne, c'est-à-dire le *il*. Ce *il*, qui n'a pas le statut de personne puisqu'il ne désigne aucun protagoniste de l'énonciation est rencontré chaque fois que le visuel se donne à voir et ne comporte aucune marque d'adresse. La plupart des objets, des photographies et des maquettes actualisent le plus l'attitude de récit qui tend à occulter les traces d'un quelconque énonciateur en produisant un « effet de réel ». Le degré d'iconicité est à son minimum, la représentation se donne pour le référent.

Dans cette exposition, les marques d'adresse se manifestent à deux niveaux différents de matières signifiantes. Au niveau des supports, les messages linguistiques présentent des marques discursives comme le *nous*, le *vous* ou l'emploi d'un déictique spatial (*ici*, *ce*, etc.) ; des illustrations spécifiques comme les

schémas, les *flèches* et les *maquettes* sont aussi des marques d'adresse qui signalent de la part de celui qui le construit une intention, une mise en relation des éléments d'information et une intégration attendue de la part du récepteur : dans les deux cas, le contenu du message visuel est alors présenté comme l'objet dont on parle. Au niveau du dispositif, la mise en exposition de l'objet dans un environnement qui le dissimule pour mieux le signaler, les relations matérielles de mise en forme du support par l'incorporation d'éléments à manipuler sont aussi des marques d'adresse puisqu'elles interpellent le visiteur et l'invitent à s'approcher pour s'engager.

Le « degré d'iconicité » (Moles, 1973) est la principale variable explicative de l'émergence des marques d'adresse. L'instance discursive se manifeste au fur et à mesure que les supports et dispositifs font appel à une symbolique et qu'ils dévoilent leurs marques de production. C'est le cas des schémas bi- ou tridimensionnels, qu'ils soient réduits, à l'échelle, magnifiés ou en espaces complexes. Plus on s'éloigne de la perception spontanée de la représentation du référent, plus se dévoile le nécessaire travail de mise en forme. L'attitude de discours se signifie soit par un message accompagnateur centré sur le destinataire, animé du double souci de présenter le construit dont il est question et d'en expliquer son traitement, soit en conviant l'observateur à une expérience quelconque ; ou encore par une attitude de rapprochement, essentiellement manifestée par un dispositif interactif, dont la fonction conative et le discours didactique du *nous inclusif* engagent l'investissement du visiteur.

Ceci suggère que le rapport didactique n'est en fait qu'un possible actualisé par des modalités énonciatives spécifiques et repérables en tant que telles. De plus, en ce qui concerne l'exposition du « Système solaire », on ne peut parler du discours de l'exposition comme d'un discours didactique centré sur le destinataire, puisque l'ensemble du contenu se présente à voir, effaçant toutes traces d'énonciation. Cette stratégie globale d'énonciation pourrait s'expliquer par le jeu du référent mass-médiatique : le rapport de communication, produit par l'attitude de détachement et de détente du récit, est le plus favorable à la déambulation structurante et aléatoire du corps-visiteur.

3 / *Articulation du linguistique à l'iconique.* — Le troisième niveau est celui de l'articulation du message linguistique ou sonore au message iconique. Comme l'exposition du « Système solaire » ne comporte pas de messages sonores (bande-son), nous ne rencontrons ici que le texte d'accompagnement comme modalité de fonctionnement linguistique. Il n'existe ici qu'un type d'articulation entre l'image et le texte, c'est la simultanéité puisque le signifié de l'exposition est davantage organisé en fonction de l'espace. Même lorsqu'un élément est présenté dans un ordre temporel, comme une manipulation ou une animation, le texte se présente toujours sous la forme de légende.

On rencontre trois cas de simultanéité entre le texte et le visuel : l'*ancrage*, le *relais* et l'*explication théorique*. Dans le cas de l'ancrage par le texte en complémentarité avec l'image, le message linguistique réduit la polysémie de l'image et remplit une fonction dénotative. Pour le relais, le texte prend en charge des éléments d'information qui ne peuvent être assurés par l'image seule, ceux-ci lui étant extérieurs ou invisibles. Enfin, le texte peut jouer un rôle spécifique par rapport au visuel, en assurant un niveau de conceptualisation que ne permet pas l'image : c'est la fonction d'explicitation théorique. Comme le souligne Metz, en prenant l'exemple du cinéma qui s'applique parfaitement à la situation que nous décrivons, « il ne peut pas (en dépit de certains rêves) tenir un discours théorique explicite de la même façon que le ferait un texte écrit ou un exposé oral (à moins de confier justement ce discours à la voix d'un personnage, d'un speaker, ou à des cartons réengageant l'écriture) » (Jacquinot, 1977). Cette fonction du texte d'accompagnement n'est pas le résidu d'une approche scolaire : ce n'est pas nécessairement dans ce rapport que se signifie l'intention d'engager le visiteur dans une relation pédagogique ; au contraire, elle témoignerait d'une limitation intrinsèque de cette matière de l'expression qu'est le visuel. Cette fonction du texte implique du même coup un niveau d'abstraction plus élevé et une réduction conséquente de la lisibilité du contenu du panneau.

Au plan des codes d'agencement de l'iconique et du linguistique, la présence dominante du mode de communication linguistique dans le système textuel de l'exposition confirme un souci caractéristique de l'exposition scientifique, celui

d'assurer la prise en charge de l'image. L'exposition mise sur la transparence des objets ou de leur représentation puisque le texte détient majoritairement une fonction d'ancrage par rapport aux éléments visuels présentés. En ne recourant à aucun code sonore, source complémentaire d'information, l'exposition continue son travail d'abstraction : elle modifie l'impression de réalité en réduisant les « éléments de reconnaissance ».

4 / *L'agencement des éléments d'informations.* — Le dernier niveau, l'agencement des éléments d'information, constitue le système textuel de l'exposition. Ce travail de montage peut signifier la causalité, le hiatus temporel ou la transition, etc. L'espace est le principe organisateur du signifié de l'exposition ; toutefois, le rapport d'appréhension de l'espace s'accompagne nécessairement de l'établissement d'un rapport temporel : le visiteur, par ses déplacements et ses arrêts, demeure donc le corps structurant de la temporalité du système textuel de l'exposition.

Le système textuel le plus ouvert, s'il poursuit un objectif d'information, initiera un certain nombre d'opérations d'intellection. La juxtaposition des différents éléments vise soit à montrer, soit à démontrer. Quand elle montre, elle peut le faire en énumérant, en accumulant, en proposant la relation de la partie au tout, etc. Quand elle démontre, elle peut le faire en caractérisant, en comparant, en incluant... Finalement, au-delà des notions d'espace et de temps, c'est la notion d'articulation logique qui organise le signifié de l'exposition. Dans cet esprit, le rapport temporel de déplacement et celui corrélatif d'appropriation de l'espace ne se réalisent que dans et par l'appropriation symbolique du système textuel qu'effectue le visiteur.

Dans l'exposition, les informations présentées par les différents éléments font appel à différentes relations cognitives. Lorsqu'un ensemble d'éléments est donné à voir, sans qu'une articulation logique soit explicitement proposée, il s'agit de syntagmes de type *monstratifs* (Jacquinot, 1977). Il y a, bien entendu, une « logique d'apparition » de ces éléments dans une même unité, mais il s'agit d'une juxtaposition d'éléments plutôt que d'une subordination de ces éléments les uns par rapport aux autres. Plusieurs types de syntagmes monstratifs

se rencontrent selon les caractéristiques qu'ils mettent en jeu : le *syntagme monstratif simple* est actualisé lorsqu'un seul élément est présenté à la fois ; lorsque les éléments sont donnés à voir dans une « relation d'appartenance soit au thème, soit à l'objet », ou dans une « relation d'inclusion de la partie au tout », ou dans un rapport de « la partie pour le tout », on reconnaît respectivement un *syntagme monstratif par énumération*, un *syntagme monstratif par inclusion*, ou un *syntagme monstratif par synecdoque*.

Dans tous les autres cas, c'est-à-dire quand les éléments d'informations sont en rapport de subordination les uns par rapport aux autres et proposent explicitement une opération d'intellection, nous avons affaire à un type de syntagme appelé *démonstratif*. Encore une fois, plusieurs cas peuvent se présenter. Cette démonstration peut proposer ses éléments dans une mise en « relation de cause à effet », il s'agit alors du *syntagme démonstratif ordinaire*, ou les disposer de façon à favoriser les opérations de « catégorisation » et de comparaison, d'où les noms de syntagme *catégoriel* et de *syntagme comparatif* ; la démonstration peut également s'effectuer à l'aide de différentes séries de faits, proposées dans un rapport de dépendance au sein duquel la première série constitue le *syntagme d'accueil* par rapport à l'autre série qui s'en trouve précisée, ou encore dans un rapport de coprésence (correspondance) dans lequel la première série illustre ce qui est dit dans une autre, et que cette seconde série est englobée par la première. Nous appelons cette mise en relation *syntagme inclusif*.

Le système textuel de cette exposition indique une utilisation massive des syntagmes monstratifs. Cette utilisation est liée à deux groupes de facteurs complémentaires. Le premier provient de l'influence du référent mass-médiatique sur l'ensemble du dispositif de mise en exposition. Il entre en conflit avec l'instance didactique en privilégiant une approche « monstrative », ce qui établit le rapport de communication le plus favorable à la déambulation structurante aléatoire du corps-visiteur. Le second groupe découle du choix mass-médiatique. Les informations présentées restent fragmentées et de premier niveau. L'astronomie ne faisant pas l'objet d'un enseignement systématique : le cadre d'accueil du visiteur risque, en partie, de n'être que celui instauré par l'exposition : une analogie.

Fonctionnement des différents niveaux

Aux syntagmes monstratifs, surtout constitués à partir d'un ancrage de l'image par le texte ou l'inverse, correspondent généralement les représentations les plus familières du monde du spécialiste. Aux syntagmes démonstratifs, caractérisés par les fonctions de relais et d'explicitation théorique du texte par rapport aux illustrations, peuvent correspondre deux référents possibles : soit le monde du spécialiste, mais cette fois-ci à un niveau plus abstrait, soit en plus le monde de la classe. Ce qui différencie ces deux renvois est la pragmatique du rapport de communication instauré, lui-même signifié par des marques d'énonciation distinctives.

Cette catégorisation des syntagmes se trouve renforcée par l'utilisation distincte et distinctive des dispositifs, puisque la plupart des syntagmes monstratifs sont réalisés à partir de panneaux, d'objets et de maquettes en vitrine. D'autre part, les syntagmes démonstratifs sont davantage le fait de dispositifs qui offrent des schémas bi- ou tridimensionnels comme les panneaux, les maquettes ou les manipulations. Cette répartition des dispositifs selon le type de syntagmes pourrait s'expliquer par le degré d'iconicité du support employé : aux syntagmes monstratifs correspondent les supports dont le degré d'iconicité est maximum, par exemple l'objet lui-même, la photographie, le modèle bi- ou tridimensionnel à l'échelle et les schémas bi- ou tridimensionnels réduits ou augmentés.

L'analyse du système textuel de cette exposition en fonction du type de syntagmes, des référents et des différentes utilisations du message linguistique, conduit à distinguer deux grands modes de fonctionnement de la relation texte-image : on constate que la relation d'ancrage par le texte se retrouve dans les syntagmes monstratifs de façon telle que l'on est en mesure de se demander si elle ne leur est pas spécifique ; à l'inverse les fonctions de relais et d'explicitation théorique semblent en correspondance naturelle avec les syntagmes démonstratifs bien qu'elles ne leur soient pas exclusives.

Les modalités énonciatives discursives semblent se manifester davantage au niveau des procédés interactifs : leur dispositif est souvent une marque d'adresse et leur modalité textuelle, le relais, favorise l'émergence des marques d'un

énonciateur. Ces dispositifs, parce qu'ils offrent une organisation plus complexe, se prêtent davantage au syntagme démonstratif. Bien qu'on ne puisse associer mécaniquement l'instance discursive à l'instauration du rôle de partenaire et à la structuration de l'information en un syntagme démonstratif, il demeure que la récurrence de la mise en relation d'un dispositif et d'un type de syntagme, d'une part, et celle de ce dispositif et d'une attitude de communication spécifique, d'autre part, permet d'envisager un regroupement des exhibits selon des règles internes de compatibilité. Ces règles ne sont pas absolues. La souplesse de combinaison de ces propriétés permet le recours à l'un ou l'autre des types de syntagmes, qui renvoient à la fois à des mondes de références et à des conditions matérielles de présentation.

Le montage des syntagmes en séquence

L'organisation des syntagmes dans l'espace de l'exposition définit un second niveau d'articulation : le montage séquentiel. Trois types de relations caractérisent ces séquences, nous distinguons : le *montage par enchâssement*, dans lequel les syntagmes forment une séquence par leur appartenance à un sous-thème ; le *montage par juxtaposition*, appelé aussi montage parataxique, qui réunit des syntagmes en fonction de leur simple rapport de contiguïté ; enfin, le *montage par subordination* ou hypotaxique, génère une séquence dans laquelle les différents syntagmes sont en relation de dépendance ou de conséquence les uns par rapport aux autres. Il est à noter que ces séquences peuvent recouper les thèmes déterminés par les concepteurs de l'exposition, mais constituent souvent des sous-ensembles de ces thèmes par le type de relations qui organisent les syntagmes en séquences.

De même, quelques syntagmes restent autonomes et sont appelés à jouer deux rôles différents : ils peuvent servir d'*allusion* ou de *transition* en annonçant une séquence à venir ou en effectuant le passage d'une séquence à une autre. Ils peuvent également jouer un rôle de *synthèse* en récapitulant une séquence antérieure. Ces syntagmes autonomes ponctuent le texte de l'exposition. C'est à ce niveau de montage que sont signifiés les transitions, les hiatus temporels ou la causalité.

Dans la séquence, les syntagmes remplissent des fonctions différentes : soit ils s'intègrent comme éléments à la séquence, soit ils s'en démarquent en jouant alors un rôle d'*illustration* ou d'*explicitation*. Ces syntagmes en rupture par rapport à la séquence de référence fonctionnent comme des inserts, se situant entre deux syntagmes et dégageant un signifié particulier. Finalement, ces syntagmes en rupture sont essentiellement des syntagmes illustratifs ; ils ancrent ainsi la séquence, constituant du même coup une intégration supérieure du niveau d'émission de l'information ou proposent un registre différent d'émission selon que le visiteur les appréhende en soi ou dans leurs relations avec la séquence source.

L'analyse des séquences, et c'est là tout son intérêt, réside dans la saisie de la complexité informationnelle de l'exposition qu'elle révèle. Cette analyse permet un second découpage de l'organisation de la mise en exposition qui se superpose au premier. L'organisation des syntagmes en séquences, lesquelles ne peuvent être par définition que démonstratives (comparatives catégorielles, inclusives ou d'accueil), propose une mise en relation plus complexe. Leur appréhension par un visiteur commande une intégration cognitive plus abstraite : elle implique un niveau de réception plus élevé.

L'exposition offre donc plusieurs seuils d'émission qui sont autant de niveaux de lisibilité activant des stratégies différentielles de réception. Le premier mobilise la simple appréhension sensorielle : on montre des objets, des images ou des textes que le visiteur peut toucher, voir, lire. Le second engage des niveaux de lecture : on perçoit les éléments comme parties du tout auquel ils s'intègrent, ou, au contraire, ils sont appréhendés en disjonction par rapport à un substrat alors amorphe. Le troisième stimule deux rapports cognitifs : l'information est appréhendée à partir des syntagmes ou des séquences.

« QU'EST-CE QUI SE PASSE DANS UNE EXPOSITION ? »

Au plan de l'exposition, le repérage des marques spécifiques au médium, conjuguées aux marques propres à l'intention structurante, devait nous permettre d'appréhender le média exposi-

tion tandis qu'au plan du visiteur, nous pourrions ultérieurement saisir comment ces marques interagissent avec ces caractéristiques, pour tenter de déterminer les modalités du rapport d'appropriation. La compétence communicationnelle de l'exposition, son opérativité, se pense dans et par le faisceau des rapports potentiels mais finis qu'elle libère, lesquels sont autant de points possibles de fixation et d'ancrage pour le visiteur.

Il est possible de décrire le système des règles qui définit l'exposition et nous nous sommes interrogés sur la spécificité des formes du message de l'exposition scientifique par rapport aux propriétés générales des messages de vulgarisation scientifique ; à la différence du message de vulgarisation écrit ou télévisé qui avoue ne pas relever du champ auquel il renvoie et qui identifie les protagonistes qu'il met en scène, le discours de l'exposition du « système solaire » fait comme s'il émanait directement du champ scientifique lui-même. Un premier élément de spécificité provient donc de l'absence de procédures formelles de reformulation. A la place de la structure ternaire du type « M. X... (le monde des savants) pense (dit, explique, etc.) que P », c'est-à-dire la structure ternaire « je vous dis que P, avec deux pôles "ils" et "vous", entre lesquels fonctionne la médiation du "je" » (Authier-Revuz, 1985), l'exposition actualise une structure binaire du type : « nous » « vous » disons que P, et de ce fait tente de gommer systématiquement toute marque d'énonciation. L'élosion du sujet chercheur, par laquelle elle favorise une représentation d'une science objective, ancre et renforce la conception d'une « réalité » qui s'énonce d'elle-même et s'impose comme allant de soi. Le travail idéologique de cette exposition perpétue une conception positiviste de l'émergence des connaissances.

Comme l'exposition, à l'instar de toute démarche de vulgarisation, compose ses messages en prélevant des éléments d'informations puisés à même des discours préalablement constitués en circulation dans le champ scientifique, elle doit substituer au cadre conceptuel original une « trame » qui permette de recontextualiser les fragments du discours. A la différence du message vulgarisateur qui emprunte les structures narratives comme cadre d'accueil, offrant ainsi une nouvelle cohérence constituée par l'alternance de situations et d'événements déclenchés par des « agents » ou subis par des « patients », l'exposition

élimine toute référence explicite à la temporalité et dissimule les procédés narratifs auxquels elle recourt. L'exposition, comme le message vulgarisateur, instaure difficilement les conditions d'une relation d'appropriation des connaissances. Elle contribue plus à une réorganisation des représentations qu'à une réelle transformation du processus d'intégration cognitive.

Bien entendu, la forme de l'exposition évolue avec le contexte historique et culturel auquel elle appartient ; elle est également déterminée par la mission de l'institution qui la propose et elle témoigne des moyens technologiques de communication dont dispose cette dernière. Le double intérêt d'une étude de cas, comme l'analyse de l'exposition du « Système solaire », fut de saisir les niveaux de fonctionnement à l'œuvre dans la relation d'échange proposée par un système textuel d'exposition mais de permettre également de spécifier l'exposition choisie en particularisant les choix et les tendances dominantes de son organisation en fonction du projet muséographique qu'elle incarne et de la conception de la science qu'elle reconduit. L'analyse des stratégies communicationnelles est nécessaire et préalable à toute compréhension des stratégies d'appropriation du visiteur car l'organisation du message pré suppose une représentation de ce dernier et une conception de la relation de communication à instaurer avec lui ; bien que la construction du sens reviennent pragmatiquement au récepteur, celle-ci ne peut s'effectuer qu'à partir du mode d'emploi et des conditions d'accès proposés par l'exposition, car comme l'a bien montré Davallon (1983), l'exposition « désigne avant tout un mode de réception, de consommation d'objets et d'éléments exposés. L'exposition indique toujours comment regarder ».

RÉFÉRENCES

- Authier-Revuz J., *Dialogisme et vulgarisation scientifique*, *Discoss* (1), 1985.
- Baudrillard J., *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, NRF, 1972.
- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966.
- Boltanski L., Maldidier P., *La vulgarisation scientifique et son public*, Paris, Centre de Sociologie de l'Éducation et de la Culture, 1977.

- Davallon J., Un genre en mutation, in J. Davallon, *Claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers : la mise en exposition*, Paris, Editions du Centre Georges-Pompidou, 1986.
- Jacquinet G., *Image et pédagogie*, Paris, PUF, 1977.
- Jakobson R., *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit, 1963.
- Jurdant B., *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*, Strasbourg, Université Louis-Pasteur, 1973.
- Jurdant B., La vulgarisation scientifique, *La Recherche*, 1975 (53).
- Levy-Leblond J.-M., *L'esprit de sel*, Paris, Seuil, 1984.
- Moles A., *La communication et les mass média*, Paris, CEPL, 1973.
- Roqueplo P., *Le partage du savoir*, Paris, Seuil, 1974.
- Schiele B., Les enjeux cachés de la vulgarisation scientifique, *Communication-information*, V (2-3), 1983.
- Schiele B., Boucher L., Une exposition peut en cacher une autre. Approche de l'exposition scientifique : La mise en scène de la science au Palais de la Découverte, *Expo Media* (3), 1987.
- Schiele B., Jacobi D., La vulgarisation scientifique, thèmes de recherche, in D. Jacobi et B. Schiele, *Le procès de l'ignorance, vulgariser la science*, Seyssel, Champ-Vallon, 1988.

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Décembre 1991 — N° 37 405